ÉDOUARD SCHURÉ

Sanctuaires d'Orient

Égypte
Grèce — Palestine

TROISIÈME ÉDITION

Librairie académique PERRIN et Cie.

Sanctuaires d'Orient

DU MÊME AUTEUR

LES GRANDS INITIÉS. — Esquisse de l'histoire secrète des religions. — Rama. — Krishna. — Hermès. — Moïse. — Orphée. — Pythagore. — Platon. — Jésus. — 10e édition. 1 fort volume in-16 . . . . . 3 fr. 5(

SANCTUAIRES D'ORIENT. — Égypte, Grèce, Palestine. 3e édition. 1 volume in-16. . . . . 3 fr. 5(

LA PRÊTRESSE D'ISIS. Légende de Pompéi. Un volume in-16. 3 fr. 5(

LES GRANDES LÉGENDES DE FRANCE. — Les légendes de l'Alsace. — La Grande-Chartreuse. — Le mont Saint-Michel et son histoire. — Les légendes de la Bretagne et le génie celtique. 3e édition. 1 volume in-16 . . . 3 fr. 5(

LE DRAME MUSICAL. — RICHARD WAGNER, son œuvre et son idée. 6e édition augmentée des *Souvenirs sur Richard Wagner*. 1 volume in-16 . . . . . 3 fr. 5(

HISTOIRE DU DRAME MUSICAL. Nouvelle édition. 1 volume in-16 . . . . . 3 fr. 5

SOUVENIRS SUR RICHARD WAGNER. — La première de *Tristan et Iseult*. Brochure in-16. . . . . 1 fr.

L'ANGE ET LA SPHINGE, roman. 1 volume in-16. . . . . 3 fr. 5

LE DOUBLE, roman. 1 volume in-16 . . . . . *Épuise*

LE THÉATRE DE L'AME (1re série). — *Les Enfants de Lucifer*, drame en cinq actes, et *La Sœur gardienne*, drame en quatre actes. 1 volume in-16 . . . . . 3 fr. 5(

LE THÉATRE DE L'AME (2e série). — *La Roussalka* (drame moderne). — *L'Ange et la Sphinge* (légende dramatique). 1 volume in-16 . . . . . 3 fr. 5

LE THÉATRE DE L'AME (3e série). — *Léonard de Vinci*, précédé du *Rêve Eleusinien à Taormina*, drame en 5 actes. 1 volume in-16 . . . . . 3 fr. 5

HISTOIRE DU LIED, ou *La Chanson populaire en Allemagne*. Nouvelle édition. 1 volume in-16 . . . . . 3 fr. 5

LA VIE MYSTIQUE. Poèmes. — Sur le Seuil. — La Muse d'Eleusis. — La Courtisane et le rischi. — L'épreuve du Pharaon. — Empédocle. 1 volume in-16 . . . . . 3 fr. 5

PRÉCURSEURS ET RÉVOLTÉS. — Prélude au XIXe siècle. — Les Souffrants. — Les Chercheurs d'avenir. — Prophètes et Voyants. 2e édition. 1 volume in-16 . . . . 3 fr. 5

ÉMILE COLIN ET Cie — IMPRIMERIE DE LAGNY

ÉDOUARD SCHURÉ

Sanctuaires d'Orient

ÉGYPTE — GRÈCE

PALESTINE

Ex Oriente Lux.

47

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1907
Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
455121
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
R 1909 L

DÉDICACE

A LA JEUNESSE LIBRE

Au cours d'un voyage en Orient, le pèlerin de ce livre a voulu jeter un regard dans le mystère du passé et de l'avenir humain qui se résume dans le mystère de la vie.

Il l'a tenté par trois voies différentes.

Sous le ciel de l'Égypte, à Memphis et à Thèbes, devant la grande Pyramide, devant l'Isis sacrée et le Sphinx immémorial, il a vu se dresser, dans la lumière et la majesté du désert, les symboles parlants de l'Esprit éternel, de l'Ame du Monde et du Verbe créateur qui engendre tous les êtres et leurs métamorphoses.

Là résident les Idées-Mères qui tiennent la clef de l'Intelligence.

En Grèce, à Olympie, sur l'Acropole, à Éleusis, il a vu ces Idées, incarnées en des hommes et des dieux, dérouler devant lui les jeux héroïques, la tragédie humaine et l'histoire céleste de

Psyché. Il les a vues lutter entre elles, mourir et renaître, se perdre et se retrouver, nouer enfin cette chaîne d'or dont parle Homère et qui relie la terre au ciel.

Là résident les Formes mélodieuses qui tiennent la clef de la Beauté.

En Terre Sainte, aux sanctuaires des Prophètes et du Christ, il a plongé au mystère de la Douleur et de la Mort, d'où jaillit le secret des résurrections et des joies immortelles. Sous leur frisson, il a entendu la grande Harmonie qui joint les âmes, les peuples et les mondes.

Là résident les Forces divines qui tiennent la clef de l'Amour.

Il dédie ces souvenirs à la JEUNESSE LIBRE *qui cherche comme lui la vérité d'un cœur sincère et résolu dans un temps de décomposition sociale, où tous les hommes semblent atteints dans le nerf de la volonté, où l'Argent, le Plaisir et l'Envie sont les seules idoles debout sur les ruines de l'Idéal, de l'Art et de la Foi. Plus heureuse que lui, qui n'aura été qu'un pèlerin aux longues étapes, aux courtes haltes, puisse-t-elle vaincre un jour dans l'arène de la vie, après avoir contemplé la Vérité dans ce sanctuaire, où l'on ne pénètre que par la triple porte de l'Intelligence de la Beauté et de l'Amour!*

PRÉFACE

Avec mon livre sur *les Grands Initiés* [1], je rendais, il y a neuf ans, un premier témoignage à l'immémoriale et sainte vérité ésotérique, dont je ne suis que le plus humble des représentants. Avec les *Sanctuaires d'Orient* j'apporte une seconde pierre à l'édification du Temple, auquel de puissants architectes et de vaillants ouvriers travaillent aujourd'hui dans tous les pays, consciemment ou inconsciemment.

Cette vérité, toujours méconnue par les autorités officielles de l'enseignement occidental (l'Église et l'Université), n'a jamais été comprise que d'un petit nombre. Quant à la foule, elle ne l'a pas même soupçonnée. Pourtant elle est de tous les âges. Car, de son essence, elle ne réside pas dans la connaissance des faits matériels, quoique seule elle les illumine, les

[1] Première édition, 1889 ; troisième édition, 1895.

ordonne et les explique d'une clarté souveraine. Elle a sa source dans les profondeurs de l'Ame, dans la contemplation intellectuelle des Idées-Mères et dans l'énergie de la Volonté, appliquée à la vie spirituelle. Elle se manifeste à des degrés divers dans les Messies qui ont fondé les grandes religions, dans la tradition occulte proprement dite et dans les philosophes de l'école, qui, en Inde comme en Grèce et dans les temps modernes, ont traduit, fractionné et presque toujours obscurci la lumière intérieure par l'enseignement dialectique. Cette vérité essentielle, centrale et supérieure est donc l'âme de vie de toutes les grandes religions, la synthèse de leurs révélations successives, l'origine et la fin de toute science. Comme elle jaillit à la fois de la source changeante, qui est l'Ame, et de la source immuable, qui est l'Esprit universel, elle est toujours variée dans la forme et toujours identique à elle-même par le fond. Aussi la doctrine secrète concorde-t-elle en ses traits dominants, qu'on la découvre chez les brahmanes, chez les prêtres égyptiens, chez Pythagore, dans le *Zohar* du rabbin Simon-Ben-Jokaï, chez le kabbaliste Henry Kunrath, chez le pauvre cordonnier Jakob Bœhme, chez Louis-Claude de Saint-Martin, le philosophe inconnu

du XVIII^e^ siècle, ou chez Fabre d'Olivet, cet académicien persécuté comme idéologue par Napoléon I^er^, érudit profond et penseur merveilleux, totalement méconnu et dédaigné par ses collègues comme par ses successeurs.

La tradition ésotérique, soit écrite, soit orale, existe donc, ininterrompue à travers les siècles. Mais elle ne se noue et ne se renouvelle que par l'effort continu et l'inspiration personnelle de ceux qui en forment la chaîne. Chaque nouveau développement de l'humanité exige de sa part une adaptation appropriée et comme un plus large rayonnement.

C'est dans cette pensée que j'ai tenté, dans mes *Grands Initiés*, une première synthèse de l'histoire des religions, depuis l'Inde jusqu'au Christ, et par lui jusqu'aux temps actuels et futurs. Je le fis avec des forces et des lumières bien incomplètes, mais avec la vue claire du but que je poursuivais et la foi absolue en son inéluctable nécessité. Mon livre, heurtant à la fois l'Eglise et l'Université dans leurs doctrines établies, je ne pouvais guère m'attendre de leur part qu'à la conjuration du silence ou à une hostilité déclarée. Contre mon attente, je trouvai çà et là, même dans ces hautes régions, une curiosité bienveillante. Comment en aurais-je

voulu à ces représentants directs ou indirects de la science ou de la religion officielles, si leur sympathie s'accompagnait souvent d'un sourire indulgent ou railleur, puisque leur incontestable intérêt témoignait de leur libéralisme et de leur ouverture d'esprit ? Mais une chose par-dessus tout récompensa mon audace, ce fut le généreux enthousiasme qu'une élite de la jeunesse manifesta pour ma tentative. Ce furent aussi les voix nombreuses d'âmes parentes qui, dans leur silence, avaient souffert mes souffrances et combattu mes combats. De près comme de loin, ces amis inconnus m'affirmèrent que mon livre leur avait rendu la force d'espérer, le courage d'agir et cette foi intime qui rend fécondes les épreuves et survit aux défaites.

Cependant, au milieu des travaux et des luttes que me réservaient les années suivantes, un dessein se précisait : Voir de mes propres yeux cet Orient où j'avais vécu si longtemps par la pensée ; retrouver dans ses sanctuaires en ruine ou encore debout les traces et les symboles parlants de l'antique vérité ; évoquer dans ses temples mêmes les hommes et les actions qui jadis l'ont fait vivre et régner sur les âmes : tel fut désormais mon rêve ardent. Un jour ce rêve devint un désir irrésistible.

Trois pays m'attiraient comme les trois grandes sources, non seulement de la tradition occulte de l'Occident, mais encore de toute notre vie intellectuelle et artistique, morale et sociale, l'Égypte, la Grèce et la Palestine.

Dans cette trinité ethnique, l'Égypte m'apparaissait, dès lors, comme l'Arche des Principes universels, comme le modèle de cette ontologie sacrée, autrement puissante que celle de nos philosophies scolastiques et abstraites. Car seule, en son verbe de pierre, l'Égypte a su parler la langue de l'Éternité.

Je partis. Le résultat de ce voyage de six mois surpassa de beaucoup mon attente. Sur la terre brûlante d'Hermès, sous le ciel limpide de Pallas, dans la cité douloureuse et prophétique du Christ, les vérités, que j'avais entrevues comme en songe dans notre brumeux Occident, devinrent pour moi une réalité splendide.

Essence du passé et rêve de l'avenir, la trinité de Thèbes, d'Éleusis et de Jérusalem en vint à résumer à mes yeux l'unité organique de la Science, de l'Art et de la Religion dans la Vie intégrale.

Les *Sanctuaires d'Orient* sont sortis de ces impressions profondes et de cette idée.

Oui, me disais-je, en reprenant par mer le che-

min de la France, l'antique sagesse contient les signes et les clefs de l'avenir. Mais ce ne sont là que des clefs et des signes, ce n'est pas cet avenir lui-même. Les étoiles ne font pas souffler le vent qui enfle la voile du marin et ne lui montrent pas son but. Ce but réside dans sa conscience et sa volonté, mais les astres lui servent de points de repère et de guides pour le trouver. A nous de trouver le nôtre.

La tradition ésotérique occidentale comme notre religion extérieure sont judéo-chrétiennes. Supprimer l'Église, si cela était possible, serait la plus néfaste des œuvres. Des insensés ou des ignorants peuvent seuls la rêver. Mais, avouons-le, l'Église ossifiée, endurcie et enténébrée n'est plus aujourd'hui qu'un gouvernement politique, sans foi créatrice et sans vie rayonnante. Elle domine encore les âmes timorées, elle ne règne plus sur les libres esprits. Elle ne gouverne maintenant que les consciences qui ne savent plus réfléchir et les volontés qui ne savent plus vouloir. D'où vient qu'elle n'en conserve pas moins un prestige qui s'impose à tous? C'est que, par sa tradition, elle est en possession des symboles de la plus antique sagesse. Ajoutons que cette tradition et ces symboles, interprétés et appliqués dans un sens nouveau et vraiment

universel, l'amèneraient à une rénovation radicale et complète de son esprit, de son dogme et de son organisation. Or, jamais elle ne s'y décidera par elle-même. Son pouvoir lui suffit. Elle baptise, elle marie, elle enterre, elle fait de la politique. Que lui faut-il de plus ? Tant qu'un mouvement spiritualiste indépendant et d'une portée transcendante ne traversera pas le monde laïque, l'Église n'abandonnera ni un iota de son dogme, ni un article de son pouvoir.

Mais supposons que l'élite du monde laïque et, à sa tête, l'Université, qui est le cerveau pensant du monde actuel, tienne le langage suivant : « Infidèle à sa mission, l'Église n'a pas su adapter les vérités du monde intérieur et du monde divin aux besoins de l'humanité moderne. Vous tous, chefs et dignitaires de l'Église, vous manquez à ce devoir, malgré les vertus admirables et les aspirations généreuses d'un grand nombre de prêtres pensants et la foi fervente de ces milliers d'âmes simples qui attendent de vous le pain de vie. Eh bien, ces vérités, nous les appliquerons à la science, à l'art et à l'organisation sociale, et nous vous prouverons ainsi par notre religion laïque que nous pouvons nous passer de vous. » Le jour où un groupe

autorisé et influent parlera ainsi et agira en conséquence, l'Église, épouvantée et menacée dans son pouvoir spirituel, sera forcée de se transformer de fond en comble. Mais jusque-là elle sourira, elle dédaignera et elle gouvernera des âmes inertes avec des dogmes desséchés.

Combattre, d'une part, l'athéisme qui se cache sous la plupart des doctrines universitaires comme un principe d'anémie et comme un poison mortel; épanouir dans toute œuvre la vie de l'Ame et la science de l'Esprit; — de l'autre, chasser l'intolérance et la domination romaine de l'Église, afin que vienne à se constituer l'Église vraiment universelle, tel devrait être le double programme et l'action concordante de tous ceux qui pensent, qui savent et qui veulent le salut. La dissociation croissante, dont l'Europe actuelle nous offre le spectacle et qui se répercute en France d'une manière effrayante, a pour raison primordiale ce duel entre la Science et la Religion, représentées par l'Université et par l'Église. Bataille acharnée, sans issue possible, les deux adversaires étant de force égale; bataille qui se livre non seulement dans nos institutions, mais en quelque sorte dans chaque conscience, paralysant les âmes, émasculant les caractères.

Que nous le voulions ou non, nous marchons toujours sous le signe de Moïse et du Christ. Mais il est temps d'élargir cette tradition par une nouvelle synthèse du christianisme et de l'hellénisme, compris tous les deux dans leurs profondeurs ésotériques et dans leurs vivantes applications. Or, cela n'est possible qu'avec les principes ontologiques, qui, sous une forme ou sous une autre, furent les forces directrices de tous les prophètes et de tous les inspirés.

Voilà la Vérité que le XIX^e^ siècle expirant devrait léguer au XX^e^ afin qu'il se lève armé et qu'il marche à la conquête de l'avenir.

Ce grand œuvre est le secret des générations futures. Ma tâche était de le pressentir et de l'appeler, non de l'accomplir. Si désormais je suis résolu à ne plus parler à mes jeunes frères que par le verbe de l'art et sous le voile transparent de la poésie, je rends par ce livre un hommage direct et suprême à la Lumière, qui m'a permis de ne point désespérer en un temps de désespérance, et de revivre de la vraie vie, de la vie totale, en un temps de dissolution et de mort.

ÉDOUARD SCHURÉ.

Paris, mars 1898.

EX ORIENTE LUX

PROLOGUE EN MER

Sanctuaires d'Orient

EX ORIENTE LUX !

(PROLOGUE EN MER)

A bord du *Sagalien*. Fin décembre 1892.

Ex Oriente lux ! Qui donc le premier a prononcé cette parole évocatrice d'aurores et de pensées? Est-ce Joachim de Flore, le visionnaire du XII^e^ siècle, à la lecture de l'évangile de saint Jean, en son couvent de la Calabre? Est-ce le kabbaliste Raymond Lulle, penché sur le texte hébreu du *Zohar*, en sa retraite de l'île Majorque? Est-ce Pic de la Mirandole, devant un manuscrit d'Homère ou de Platon, sur les collines sereines de Florence? Quand a-t-il jailli, ce cri qui sonne comme un appel de croisés, de pèlerins ou de rois mages? Vient-il d'un héros, d'un sage ou d'un fou? En vérité, je n'en sais rien. Mais involontairement je le répète, moi aussi, cependant que les trois phares électriques du port

de Marseille, le vert, le rouge et le blanc, tournent et pâlissent dans le crépuscule. Encore une vision fugitive de la haute colline de Notre-Dame-de-la-Garde, de l'île et du château d'If, bientôt ce reste de France s'est noyé dans la brume de décembre. Le cœur se serre un moment. Une bise aigre siffle sur le pont; le navire tangue et roule majestueusement au large. Nous voici en pleine mer; tout le monde descend dans la cabine. On ne voit plus que l'onde et le vaste horizon liquide. Aussi bien est-ce l'heure des sérieuses réflexions.

La lumière vient de l'Orient! Cette parole renferme bien des sens. Il est certain que la marche générale de la race blanche, qui domine actuellement le globe, va en sens contraire, d'orient en occident. Depuis trois siècles, la civilisation, sautant l'Atlantique, a passé en Amérique. Mais l'Europe est toujours le cerveau de l'humanité. C'est dans ce cerveau fiévreux et névrosé que se livrent les grands combats de la conscience moderne, que s'élabore l'avenir. La situation est grave en cette fin de siècle. Le trouble de la pensée répond au malaise universel, et nous semblons à la veille sinon de grands cataclysmes, du moins de douloureuses transformations sociales et religieuses. Jamais cependant la solidarité morale et spirituelle de l'humanité n'a été aussi visible.

La pensée ne fait pas seulement le tour du globe matériellement par le câble électrique : une sorte

de vie commune s'est établie entre tous les peuples et tous les continents. Les flux et les reflux de la pensée vont d'Europe en Amérique et d'Amérique en Europe. C'est depuis que l'humanité blanche, dans sa marche en avant, a fait le tour du globe en découvrant le Nouveau Monde et en retrouvant l'Asie, sa vieille mère, de l'autre côté du Pacifique, qu'elle a pris une idée plus claire de sa mission, de son mouvement cyclique et de son unité. C'est aussi depuis ce moment que lui est venue la nostalgie de ses origines et qu'elle s'est écriée : *Ex Oriente lux !* Si Shelley a donné à l'amante de son Prométhée délivré le nom d'Asia, ce ne fut point par jeu poétique, mais par divination. Sans le savoir, mais passionnément, nous cherchons en ce berceau de nos races, de nos sciences et de nos arts, de notre civilisation et de notre religion, la clef de nos destinées. Car bien définir l'origine d'une chose c'est en déterminer l'évolution et la fin.

Ce mouvement de récurrence de la pensée moderne est à la fois un instinct social et une aspiration religieuse. Consciemment ou inconsciemment l'un ne va guère sans l'autre. *Socialement, c'est un effort de l'esprit vers l'unité organique de toute l'humanité planétaire. Religieusement, cette invocation de l'Orient est un soupir de l'âme vers l'unité intellectuelle et spirituelle, correspondante et conditionnelle de l'harmonie sociale, vers la synthèse religieuse et philosophique, qui n'est possible*

qu'avec tous les éléments du passé et du présent.

Et voilà peut-être pourquoi le mot : *Ex Oriente lux!* me revient au début de cette traversée qui doit me conduire en terre d'Égypte. Oh! sans doute, depuis des siècles les sanctuaires d'Orient sont, les uns déserts, les autres muets. S'ils ont parlé dans le cours des temps et chacun à son heure, c'est parce que le concours de la science et des volontés hiérarchiques y ont facilité l'inspiration aux fidèles et aux croyants des divers cultes. Les seules vraies révélations sont celles qui viennent du dedans. Certes je crois à l'Au-delà, à l'Invisible, au Spirituel. J'y crois philosophiquement, parce qu'il est le dessous, la raison et le levier de l'univers; j'y crois psychiquement, parce que sans lui l'âme demeure inexplicable en son principe comme dans ses phénomènes. Ce verbe de l'Esprit et de la Vérité parle en modes divers à l'artiste, au poète, au sage et au saint. Mais, à ceux-ci comme à la plus humble des créatures aimantes et pensantes, il ne parle qu'en passant par son sens intérieur. Et pourtant le *genius loci* des Latins n'est pas non plus un vain mot. Pierres taillées, monuments, symboles immuables, races qui portent l'empreinte religieuse du passé, et par-dessus tout cette âme éparse et fluide qui respire dans les choses et les harmonise, ne sont-ce pas là des aides puissants pour éveiller ce sens intérieur? A mon tour, et après tant d'autres, je voudrais consulter les plus vieux

sanctuaires du monde, d'où sortirent les Idées Mères dont l'humanité a vécu et dont aujourd'hui nous devons composer un tout nouveau, en remontant le plus possible, comme il le faut dans les grandes crises, à la source de la vérité éternelle. Peut-être que de ces sanctuaires reconstitués d'une vision plus nette, nous pourrons, comme d'observatoires bien placés, jeter un regard plus large et plus clair sur le monde actuel d'Orient et d'Occident. Mais, dans cette course, ne préjugeons rien; confions-nous au génie de l'heure, et, sans perdre de vue le but, livrons-nous au torrent des impressions nouvelles...

A l'aube grise, nous avons longé la Corse hivernale, barricadée derrière ses récifs, anguleuse et sauvage, avec ses épaules d'acier et ses cimes neigeuses, l'île de la vendetta et de Napoléon. Le deuxième matin, entre les îles Lipari et Stromboli, souffle la première brise du Levant. L'air est devenu chaud et caressant. La mer s'est calmée; ses petites vagues ont pris une teinte indigo irisée en gorge de pigeon. Nous approchons de l'île maîtresse qui forme le pivot du grand bassin méditerranéen, centre d'éruption volcanique et centre d'évolution civilisatrice. Car cette île fut le premier trait d'union entre la Grèce et l'Italie et le premier foyer de la Renaissance sous Frédéric II. Déjà elle se dentelle à l'horizon, en lignes sombres et

hardies, la riche, l'indépendante, l'audacieuse Sicile, sous des banquises de nuages sulfureux. Un paysage à la Salvator Rosa : lignes sur lignes, vallées sur vallées, des formes volcaniques et tourmentées ; le tout dominé par une haute montagne, contrefort septentrional de l'Etna. Ses côtes de lave sont recouvertes de neige et paraissent des glaciers. Du fond des noirs abîmes sortent des fumerolles blanches qui s'argentent au soleil, pareilles à des chevelures flottantes, et finissent par se confondre avec la traînée aérienne des nuages bouillonnants, — couronne de Bacchante qu'arrache le vent du large. Elle est attirante et fantastique, sombre et lumineuse, souriante et menaçante à la fois, cette Sicile lointaine, vue en passant du navire qui vole. Image concentrée de la terre féconde et redoutable dans son élan de feu et son prodigieux enfantement, mère de l'idylle et protectrice des amours faciles, hantée d'Aphrodite et des Muses, mais chère aussi aux déesses souterraines, Dèmètèr et Perséphone. Ses plages ont vu naître Théocrite et mourir le grand Eschyle exilé. Enfin ce fut la patrie du mystérieux Empédocle, poète, philosophe, ingénieur et physicien, qui régna sur Agrigente et que la légende a précipité dans l'Etna, peut-être parce qu'il était trop grand pour l'histoire. C'est l'île des Titans et de la nature titanesque, où l'Etna se soulève en cratères de feu, où la terre et le ciel se rencontrent dans un formidable baiser.

Tourné vers cette terre grecque qui m'est chère et que je voudrais toucher, j'ai tant pensé à l'antique Sicile, et le bateau a si bien filé ses nœuds qu'à peine ai-je vu le ravissant détroit de Messine, le joli cap Faro avec ses maisons claires et son fortin, à peine aussi la côte d'Italie. Une barque à voile avec un seul passager, venant de Reggio, heurte presque notre paquebot et se balance comme une mouette dans son sillage.

La pointe de la botte italienne est montagneuse et rude. Pourtant, devant sa rivale, elle se festonne avec coquetterie. Ses gorges et ses ravines jettent leurs villes comme des cailloux blancs jusqu'au bord des flots. Toutes ont l'air de vouloir tremper leurs pieds dans cette belle mer amie et familière, pour y chercher la vie, la lumière et la joie, et de regarder curieusement, non sans envie, l'opulente, la fière Sicile, et Messine couchée comme une grande dame indolente entre ses forêts d'orangers. Nous longeons à la dérive l'autre côté du triangle. Quatre ou cinq caps se perdent en fines dentelures, comme des écharpes transparentes, dans la brume dorée du soir. Car déjà elle fuit, la Sicile. Disparues ses villes ensevelies sous leurs végétations luxuriantes. Maintenant l'Etna seul dessine son vaste triangle sur l'horizon avec la grande ligne qui monte de Catane à la pointe du cône. Comme un aigle violet sombre, un nuage se balance sur son sommet. La fumée du volcan forme à sa cime

un grand panache horizontal qui se prolonge indéfiniment dans la lumière orangée du couchant. Adieu la Grèce et l'Europe !

Allons de la poupe à la proue et tournons-nous vers le Levant. Car le navire, lancé dans la vaste mer Ionienne, fait cap sur l'Égypte, et le croissant de la lune monte dans un ciel d'opale.

On ne connaît pas une femme, dit-on, quand on ne l'a pas vue en colère : on ne connaît pas la mer Ionienne quand on n'a pas essuyé une de ses belles fureurs. La déesse Amphitrite s'est rendue à mon secret désir. Aussi bien est-elle restée femme depuis le temps d'Ulysse. Son sourire de Circé ne présageait rien de bon. Toute la nuit le navire s'est agité. Ce matin, de grands sillons bleu sombre rasent ses flancs, et bientôt toute la mer démontée bout comme du plomb fondu. A midi, les vagues grossissent, le vent siffle dans les mâtures ; les ondes balaient la carcasse. Dans cette tourmente il semble que l'on voie se tordre et que l'on entende rugir tous les monstres de la Fable : Charybde et Scylla, la Gorgone et la Chimère. Vers le soir, les lames sont devenues de vraies montagnes dont les cimes dépassent le bord et y crachent des paquets d'eau. On voit quatre ou cinq houles, l'une derrière l'autre, s'avancer sur la proue, forteresses mouvantes avec leurs créneaux blancs qui croulent sur le pont. Sous tous les bruits retentit une basse fondamentale : le grondement de l'abîme qui monte. Nuit

complète maintenant ; ce n'est plus dans les ténèbres qu'une trépidation continue de l'eau et de l'air, un seul mugissement du ciel et de la mer confondus dans la grande bouilloire. Au loin, l'océan est noir comme la poix. Le long du bord, des montagnes d'écume passent en sifflant avec des lueurs d'éclairs. Leurs panaches tourbillonnants fouettent la dunette vitrée du capitaine et les hunes du grand mât. L'énorme paquebot danse comme une barque. Ce n'est plus le souffle d'une mer ou d'un continent, c'est l'âme convulsée de toute la terre qu'on respire à pleins poumons dans l'ouragan.

Majestueux est le navire, qui se cabre, plonge et se cabre encore, mais poursuit sa marche avec calme dans la tempête. Le timbre de l'officier de quart sonne clair et semble la voix de l'atome conscient au milieu des éléments déchaînés. Munie de sa boussole interne, l'âme ne poursuit-elle pas, elle aussi, un but mystérieux à travers la vie terrestre ?

Me voilà blotti dans ma cabine. Mais le roulement des chaînes, le bruit infernal de la machine, le ronflement accéléré de l'hélice m'empêchent de dormir. Au hasard, j'ouvre mon Homère et je tombe sur le naufrage d'Ulysse : « Une grande lame se ruant sur lui, effrayante, renversa le radeau. » Le subtil Odysseus, qui a bravé les incantations de Circé et tous les monstres de la mer,

va périr. Mais, phosphorescente de blancheur, l'étoile au front, émerge de l'abîme la déesse Leucothéa : « Prends cette bandelette immortelle, étends-la sur ta poitrine, et ne crains plus ni la douleur ni la mort. Dès que tu auras saisi le rivage, tu la rejetteras loin de toi dans la sombre mer en te détournant. » Que de voyageurs, aux temps de l'Égypte ancienne, sont venus, après les naufrages de la vie, chercher sur les rives du Nil « la bandelette immortelle » qu'Ulysse reçut des mains de la fille de Kadmus ! L'ont-ils trouvée ? Les sages d'Alexandrie prétendaient qu'Orphée et Pythagore furent seuls de ce nombre. La science contemporaine nie l'existence du premier et a tourné le dos au second. Il est vrai que l'un créa l'Olympe, et l'autre la philosophie. Heureux ceux qui peuvent donner de leur existence des preuves aussi fortes que celles-là ! Mais ils sont rares ceux qui ont fait parler Isis. Que de fois elle est restée muette ! Qu'importe ! cherchons-la toujours.

La tempête s'est calmée au-delà de Candie, et nous nous réveillons le cinquième matin en face d'une côte plate, voilée d'une ondée légère. Sous ce rideau transparent, que perce déjà le soleil d'Égypte, une ville blanche apparaît dans une moiteur d'Orient : c'est Alexandrie.

LIVRE PREMIER

L'ÉGYPTE MUSULMANE

LE CAIRE ET SES MOSQUÉES

Allah akbar

LE KORAN.

L'ÉGYPTE MUSULMANE[1]

I

LE CAIRE ET SES BAZARS. — LA GHAWAZZI

MUSIQUES NOCTURNES

Avant de pénétrer dans le vieux monde égyptien, un coup d'œil au monde musulman, qui en

[1] Quand je m'embarquai pour l'Orient, j'avais l'intention de ne visiter que les grands sanctuaires de l'Egypte ancienne, de la Grèce et de la Palestine, ces trois religions correspondant à trois initiations diverses qui forment encore aujourd'hui la base de notre vie intellectuelle et de notre civilisation. En arrivant au Caire, je fus fortement impressionné par le rôle considérable que l'Islam joue actuellement en Afrique comme en Asie, malgré ou plutôt à cause même de son infériorité intellectuelle et spirituelle. Dans l'équilibre général du monde, il n'est pas une quantité négligeable. En terminant mon voyage par Jérusalem, je retrouvai l'Islam en maître du temple d'Israël et en surveillant du Saint-Sépulcre, et cela au nom de sa propre tradition religieuse. Ces faits m'étaient connus à l'avance, mais je ne compris leur portée que sur les lieux mêmes. Je me convainquis que l'Islam est un rameau d'Israël qu'on ne saurait supprimer dans la hiérarchie des religions et dans la future synthèse ethnique.

Pour ces raisons, je me suis décidé à laisser l'*Egypte musulmane* en tête de ce volume comme un prologue à la trinité organique de la Science, de l'Art et de la Religion, que représentent pour moi l'Egypte, la Grèce et la Palestine.

forme le seuil actuel et le vivant décor, est indispensable. Forcément c'est ici le premier plan du tableau. Depuis un temps immémorial d'ailleurs, les Sémites et toutes les races errantes du désert constituent la substance ethnique dans laquelle se moulent les phénomènes historiques et religieux de l'Orient. C'est avec cette poussière humaine que les conquérants ont pétri des peuples et les prophètes des religions.

Le chemin de fer d'Alexandrie au Caire coupe en deux le lac Maoritis, vaste lagune qui reflète des vols d'oiseaux aquatiques, puis s'engage dans une mer de blés verts que sillonnent des canaux infinis. Des villages de fellahs construits en terre sèche s'y tassent comme des taupinières. Au passage d'un pont en fil de fer, on plane un instant sur le Nil aux berges vaporeuses. Quelques dahabièhs dorment dans les roseaux, comme une traînée de cygnes. Puis, c'est de nouveau l'immensité du Delta aux herbages verdoyants. De temps à autre, une procession de fellahs, d'ânes et de chameaux se profile sur des digues à perte de vue. Au bout de trois heures on voit poindre une forêt de coupoles et de minarets dominée par la citadelle et bordée par la chaîne arabique : c'est le Caire.

Malgré l'ampleur, la richesse et l'élégance du quartier européen, où l'on débarque, l'impression immédiate que produit la capitale égyptienne, par sa population et son mouvement, est celle d'une

Babel africaine, d'un pandémonium de la vie musulmane. L'œil est ébloui d'un fourmillement de fez rouges, de turbans bleus, verts, blancs et jaunes, de caftans et de couffièhs multicolores. L'oreille est assaillie d'un mélange strident de toutes les langues d'Europe, d'Afrique et d'Asie. Vertige de sons et de couleurs ! Que de plumages et de ramages humains ! On croit entrer dans une volière des tropiques. Au milieu de ces cris, de ces jacassements, de ces gazouillis, dominent les sons gutturaux et rudes de l'arabe, cette vieille langue du désert à la fois barbare et raffinée, dont les voyelles ont des rugissements de lion, dont les consonnes s'entre-choquent avec des cliquetis d'armes ou des frémissements d'instruments à cordes. — Un large boulevard planté d'arbres conduit au centre du quartier franc, au parc de l'Ezbékièh. Ce jardin, d'une splendeur tropicale, semble rappeler la fantaisie d'un khalife, avec ses sycomores et ses mimosas gigantesques qui mirent leurs chevelures brillantes dans un étang paresseux, à côté d'arbres de l'Inde aux branches pendantes comme des tresses. Nous voici au foyer du nouveau Caire et de la colonie européenne, qui par l'industrie et le travail a recréé le pays. Pourtant, en apparence, à regarder la population qui grouille en ces larges rues non pavées et poudreuses, le flot de la vie musulmane submerge cette mince couche de vie occidentale. Ici, fatalement, l'Européen s'orienta-

lise. Les façades des hôtels sont précédées de tentes bariolées où se prélasse un public de rastaquouères et d'Américaines. Il s'ébahit des journées entières devant le fleuve des passants dans une béatitude qui ressemble au *kief*. L'étranger qui se jette dans ce torrent commence par être noyé dans un tourbillon de races. En quelques minutes, il verra défiler les Abyssiniens de haute taille drapés de blanc, aux traits fins et majestueux; les Nubiens couleur café, aux lèvres épaisses et sensuelles; les fellahs en chemise bleue, éveillés et goguenards; des Arméniens, en turban noir, graves comme des moines; de beaux Syriens souples, aux larges yeux luisants; des Persans aristocratiques et dédaigneux; des Cophtes sombres; des Juifs au regard humble et perçant; de fiers Arabes et des Bédouins déguenillés. S'il s'arrête, s'il a l'air d'hésiter un instant, il sera la proie d'un essaim d'insectes humains. En un clin d'œil il sera entouré d'une dizaine de drogmans, vêtus de soie et d'or comme des pachas, qui le harangueront en six langues avec des gestes magnifiques. En même temps une douzaine d'âniers se rueront sur lui avec leurs bêtes et leurs faces aussi jolies qu'impertinentes, tandis qu'il sentira ses pieds doucement saisis par les petits décrotteurs, négrillons à frimousse simiesque, au sourire enjoué et railleur.

Et toujours se précipite devant l'Ezbékièh le fleuve humain, le carnaval multicolore. Une foule

de Levantins trotte sur de beaux ânes au poil lustré. Les fiacres sont attelés de superbes chevaux arabes qui piaffent sous le fouet des cochers noirs. Quelquefois passe, sur son cheval berbère, un pacha maigre et triste comme un parchemin, serré dans sa redingote grise du Nizam. Puis, c'est le harem d'un grand personnage qui roule en plusieurs landaus. Les princesses, voilées à la turque de mousseline blanche, qui souvent laisse transparaître leurs traits languides comme en un miroir dépoli, promènent curieusement sur la foule leurs grands yeux de gazelles étonnées et leurs prunelles vibrantes d'un vague désir. On dirait que ces camélias opulents et délicats, un instant sortis de leur serre chaude, respirent avidement les vents du dehors. Les voitures du harem sont suivies de deux eunuques à cheval, nègres patibulaires, et précédées à dix pas de deux *saïs*. Ces splendides coureurs abyssiniens ont les jambes nues, le buste serré dans une jaquette brodée qui reluit comme une cuirasse d'or. Poitrail au vent, ils agitent leurs bâtons en poussant de grands cris. De larges manches d'une blancheur de neige flottent sur leurs épaules et les font ressembler à des coléoptères étincelants ou à des génies ailés qui touchent à peine le sol. Et tout autour, dans un long frémissement, s'écarte la foule des moricauds, des fellahs, des cavaliers, comme si le char de la volupté, du pouvoir et de la splendeur ter-

restre venait de passer dans un flot de poussière.

Mais ce n'est là que le remous de la vie musulmane mêlé au flot européen. En pénétrant dans le quartier arabe, on atteint son plein bouillonnement. Dans l'étroite rue du Mouski se tord et s'embrouille un inextricable écheveau d'hommes, de cavaliers, de chameaux et d'ânes. Les coups de fouet des cochers claquent, la monnaie des changeurs sonne, le cri des cafetiers ambulants répond à celui des porteurs de narguilés, les limonadiers se battent avec les cuisines portatives, les turbans verts se heurtent aux turbans jaunes et s'injurient. On boit, on mange, on vend, on achète. Dans cette cohue, des femmes emmaillotées du *barko* noir et de la *habara* de soie glissent comme des chauves-souris sans que personne ait l'air de les apercevoir. Les pauvres fellahines portent leurs enfants à cheval sur leurs épaules. Les chiens aboient, les ânes braient, les chameaux grognent, les hommes crient, et, chose merveilleuse, chacun trouve son chemin sans blesser le voisin. Cette masse humaine a l'air d'un polype monstrueux dont chaque tentacule pousse une tête et dont toutes les fibres palpitent d'une sensation convulsive. L'étincelle de la vie morale jaillit ici du dernier degré de la misère humaine. Les estropiés et les aveugles essaient d'éveiller la pitié par des formules vraiment touchantes : *Ana dêf Allah wan nebi*, « Je suis l'hôte de Dieu et du Prophète » ; et il semble

dur de leur répondre par la formule évasive des avares : *Allah y ! a tîts !* « Dieu te donne ! » au lieu de leur tendre la piastre désirée.

Laissons-nous pousser par le torrent jusqu'aux entrailles mêmes de la cité africaine, dans le labyrinthe des bazars. Par les interstices de nattes tendues entre les toits, un jour louche glisse en des ruelles tortueuses, tapissées de petites boutiques qui regorgent de tous les luxes de l'Orient. Ici s'ouvrent de grands magasins de meubles sculptés et incrustés de nacre avec un papillotement de lumière blanche ; là étincellent les cuivres ouvragés, plateaux, vases, aiguières ; d'énormes et innombrables lampes en bronze forgé et ajouré pendent du plafond comme des encorbellements de mosquées ; les brûle-parfums se dressent comme des minarets évoquant un rêve d'Alhambra, pendant que les ouvriers travaillent au fond des ateliers et que des centaines de marteaux battent le métal. Les marchands de tapis sont les grands seigneurs de céans et vous reçoivent avec une politesse pleine de dignité dans leurs salons aux vastes divans, tendus de haut en bas des merveilles de Smyrne, de la Perse et du Cachemire. Vous continuez votre promenade, ébloui, inquiété par toute cette fantasmagorie de l'art décoratif. Voici les laines entassées et les soies ruisselantes. Dans la ruelle, les vendeurs déroulent sous vos yeux des écharpes tentatrices. Un regard donné au

marchand ou à la marchandise, et vous êtes perdu: ils vous barrent le passage, vous drapent et vous coiffent de leurs richesses avec des regards enjôleurs et des sourires d'admiration, pendant qu'un petit gamin sorti de terre vous présente une tasse bouillante du plus exquis café arabe. Si vous n'êtes un manant, vous achèterez la douzaine. Sous les tarbouchs et les turbans de tous ces marchands indolemment accroupis dans le demi-jour de leur boutique, il y a des yeux qui vous guettent comme une proie; vous êtes la mouche qui passe entre ces toiles d'araignée. On longe des montagnes de selles arabes, des portiques de pantoufles aux formes les plus extravagantes. Quelquefois, sur un sordide monceau de bric-à-brac, des foulards précieux se mêlent à d'ignobles loques, et des gravures parisiennes de 1830 moisissent sur des icônes byzantins. Sous le flamboiement farouche des trophées de fusils, de poignards, de lames incrustées de pierres précieuses, s'ébauche une vision rapide de toute l'épopée sarrasine; sous le frôlement des dentelles, des zibelines, des plumes d'autruche, le souffle tiède des harems vous effleure la joue. Puis, des fleuves de parfums vous suffoquent: musc, santal, benjoin et gingembre. Et le marchand criera: « Fleurs de henné! parfums du paradis! » Celui d'en face agitera un flacon d'huile de rose en disant: « La rose était une épine, elle a fleuri de la sueur du Prophète! » Et

ce sera parmi les fruitiers voisins un prolongement de métaphores joyeuses et d'offres alléchantes : « Des oranges douces comme le miel ! — Les melons consolent celui qui est dans la peine ! — Dieu allégera les paniers ! »

Délicieuse et innocente manière, après tout, de comprendre le commerce, chez un peuple éternellement enfant ! Pour l'Européen, le commerce est un froid calcul, une spéculation savante, l'âpre gain de tous les jours. Pour l'Oriental, pour l'Arabe surtout, c'est d'abord une paresse contemplative ; c'est aussi une aventure, un jeu de ruses et de surprises, historié d'un conte des Mille et une Nuits. Sans doute il cherchera à gruger le plus possible son client, il écorchera fabuleusement l'acheteur naïf et enthousiaste. Mais comptez-vous pour rien sa fatigue, son éloquence et l'illusion qu'il vous a donnée ? Tel marchand de tapis qui, pendant une après-midi entière, aura étalé devant vous la moitié de son magasin et vous aura vendu des tentures étonnantes de l'Inde ou de la Perse, qui peut-être viennent de Paris, ne vous en aura pas moins promené du Cachemire à Téhéran, et il aura meublé sous vos yeux des palais dignes d'être éclairés par la lampe d'Aladin. N'est-ce donc rien ? Et ce parfumeur qui vous a vendu au poids de l'or l'essence de rose ou de jasmin en un flacon pailleté d'or, il a, pendant une heure, au fond de ce miroir persan encadré de fines peintures, évoqué tout le harem

de Méhémet-Ali. Et ce bijoutier qui a vendu si cher à une femme turque un prétendu diamant de Golconde ou un rubis de Giamschid lui a persuadé qu'il avait une vertu magique ; mais en la suggestionnant il lui a donné la foi ; et le diamant attirera et le rubis brûlera. — Affaires, politique, passions humaines, toute la vie matérielle non transfigurée par la conscience de l'âme et de son but divin fut-elle jamais autre chose qu'un rêve, une illusion et une duperie ? Dans les bazars du Caire, on a la sensation exacerbée de ce miroitement trompeur de la grande Maïa des sens. C'est pour cela qu'on en sort avec une sorte de vertige et de mélancolie, quand on a le malheur de n'être ni économiste ni maniaque de bibelots.

Mais, du haut d'un minaret, la voix aiguë du muezzin appelant à la prière du soir tombe dans cette fourmilière humaine ; le soleil couchant dore les moucharabis des maisons moresques, dont le silence rêveur est suspendu comme une sieste perpétuelle sur le bruit de la rue ; les bazars se ferment brusquement, la nuit tombe, et bientôt la ville de commerce se change en ville de plaisir. Dans les ruelles, les petits cafés arabes allument leurs falots et leurs lanternes vénitiennes jaunes et rouges ; des voix nasillardes modulent leur gaîté en mineur dans un égrènement bizarre de demi-tons ; des gammes de flûtes voltigent dans l'air, accompagnées des grondements du tarabouk

Les allées d'acacias du boulevard Méhémet-Ali et de l'Ezbékièh retentissent d'un trottinement incessant d'ânes montés par des Européens ou des Orientaux revenant de leurs affaires ou se rendant à quelque fête. Les bêtes galopent, piquées par les âniers qui les suivent au cri répété de: Hâ! hâ! comme si on courait au sabbat.

Attiré par des musiques étranges, je suis entré au hasard dans un café qui s'ouvre au bout d'une rue obscure, aux confins du quartier musulman. Au fond de la salle, une estrade s'élève, grossièrement décorée de tapis et de drapeaux. Quatre ou cinq danseuses sont assises sur le divan. L'orchestre se compose d'un tarabouk, vase en terre recouvert d'une peau formant tambour, d'une guitare, d'une mandoline et d'un chanteur. Le martellement monotone du tarabouk constitue la basse fondamentale de cet orchestre sauvage. Quand le mandolineur a pincé pendant quelque temps un air arabe sur ses cordes, la voix glapissante du chanteur l'entonne à son tour, et le même air se répète frénétiquement jusqu'à ce que commence une nouvelle mélodie. On a appelé la musique turque « les accès d'une gaîté déchirante ». Les chants *arabes* sont parfois une indolente rêverie qui se berce dans les enroulements de demi-tons successifs ; ces mélodies mineures flottent éternellement incertaines entre la joie et la tristesse. Mais quand il s'agit comme ici d'airs de danse, on

se rappelle la définition de la musique turque. Ce sont des rondes furieuses avec des quarts de tons d'une sauvagerie raffinée. On dirait un désir exaspéré qui tourne comme un écureuil dans sa cage ou comme un damné dans sa prison de chair. Cela donne l'impression de l'emportement dans la passivité.

Mais voici un rythme tapageur, à trois temps, impérieux et haletant comme le battement d'un pouls enfiévré. Et s'avance sur l'estrade la *ghawazzi* ou danseuse qui va mimer l'authentique danse africaine connue chez nous sous un nom déplaisant et trop significatif. En Europe on n'en voit guère que des atténuations ou des déformations qui ne la rendent ni moins laide ni plus morale. Dansée dans son milieu originaire, elle s'éclaire de son vrai sens ; elle devient le phénomène pathologique d'une race en décadence, l'image effrayante d'une sorte de dislocation de la personne humaine qui a lieu lorsque l'instinct gouverne en maître. La danseuse est vêtue d'un jélik brodé, recouvert de plaques métalliques qui font une sorte de cuirasse sur son sein. La jupe est striée de larges bandes jaunes verticales en forme de feuilles de cactus. Ses talons frappent en mesure le plancher, au cliquetis des crotales de cuivre qu'elle agite de ses bras arrondis. Elle se tient droite; mais, chose étrange, les trois parties de son corps, la tête, la poitrine et les flancs ne se mettent en branle que

successivement et séparément. C'est d'abord la tête qui bouge horizontalement et automatiquement de droite à gauche et de gauche à droite, comme la tête d'un serpent qui se réveille. Ensuite les seins s'animent du même mouvement vibratoire sans que le reste du corps y participe. Enfin les flancs commencent à s'agiter pour eux-mêmes. Alors c'est une innommable et savante variété de trépidations et de mouvements circulaires des hanches et des reins, auxquels la tête de la danseuse assiste dans une immobilité glaciale. On dirait que toute la conscience a passé dans les muscles inférieurs du corps pour y exécuter cette folle gymnastique. On pense aux vers de Martial sur la danse des filles de Gadès : *Vibrabunt sine fine prurientes lascivos docili tremore lumbos*. Puis, l'épais vertige remonte des flancs à la tête et redescend de la tête aux flancs en s'alourdissant et se précipitant toujours. Quelquefois un des spectateurs arabes se lève, rejette la tête en arrière, pousse un Hâ ! formidable d'admiration, puis se rassied gravement. Enfin la ghawazzi, épuisée, ralentit ses mouvements. Dans sa mimique, la lassitude semble succéder à la violence des sensations. Elle porte une main à la tête, qu'elle incline légèrement. C'est l'esclave qui demande grâce au maître. Mais le public crie : Encore ! Encore !

J'éprouvais une stupeur mêlée de pitié devant

cette désagrégation de la personne humaine par un retour voulu à l'animalité. O Terpsichore, pensais-je, Muse sacrée de l'eurythmie et de la beauté vivante, quelles ont été tes aventures en ce monde ! Les hommes ont-ils pu te travestir et te ravaler à ce point? Je ne parle pas de ce que tu fus dans certains sanctuaires égyptiens, hindous et grecs, où l'on sut t'amener à l'expression des sentiments les plus sublimes par un genre d'extase religieuse et un art aujourd'hui perdu ; je pense seulement à ce que tu es en ta manifestation spontanée, en ta gaîté violente ou grave, chez les peuples nomades ou champêtres comme dans la splendeur intelligente des civilisations avancées. Pauvres almées, qu'êtes-vous devenues ? Ce n'est pas ainsi, j'en suis sûr, que vous dansiez devant les Ramsès ou les Saladin. Les danseuses figurées dans les tombeaux égyptiens ont une grâce de libellules ; la Bédouine d'aujourd'hui même, qui danse dans son désert pour sa tribu, a un charme sauvage en ses ondulations serpentines qui est fort loin de cette brutalité froide et savante. La danse est naturellement chez l'homme un élan de joie de tout l'être qui entraîne les sens vers l'esprit et les idéalise : voilà sa raison d'être esthétique, voilà quelle peut devenir sa puissance éducatrice. La plus passionnée des danses espagnoles figure toujours un mouvement de l'âme. La Bacchante des vases antiques vibre dans l'extase

orgiastique ; mais tout son corps nage dans l'ivresse de l'univers, et sa torsion est une aspiration douloureuse de l'esprit vers le dieu. Dans la danse africaine dégénérée, nous assistons au contraire à une illustration chorégraphique de l'instinct bestial, à un engloutissement de l'esprit par la matière. Et c'est une loi inexorable : quand l'homme rend l'art complice de son animalité, il pervertit et détruit la notion même de l'art, il mutile et détruit sa propre personne.

Je n'avais pu vaincre ce mélange d'effroi et de révolte que nous cause toujours la profanation de l'être humain, lorsque je m'aperçus qu'un vieillard extraordinaire venait de prendre place à une petite table, en face de moi. Il était vêtu d'une dalmatique râpée, bordée d'une fourrure rongée par les vers, le dos voûté comme un centenaire, son vieux corps maigre serré en une tunique de soie irisée de roses et de verts inénarrables. Un gros bonnet de fourrure coiffait son visage d'une pâleur spectrale et plissé d'une multitude de rides. Son nez bulbeux et interminable finissait brusquement en pointe et plongeait comme une sonde dans un petit livre en parchemin. Il lisait à travers ses lunettes posées sur le bout de son nez. Ses lèvres minces marmottaient des syllabes hébraïques, et ces trois mots bizarres frappèrent à plusieurs reprises mon oreille : *Nephesch... Rouak... Neschamah...* Puis, avec un brusque regard oblique

vers l'estrade, il articulait à voix basse : *Lilith !... Lilith !...* Je crus reconnaître un ancien rabbin échoué dans ce milieu musulman par je ne sais quelle destinée, et je sentis une attraction subite pour la solitude prodigieuse de cette ruine humaine, dans laquelle il y avait un murmure de pensées comme de feuilles mortes.

— Rabbi, lui dis-je, tu es certainement un savant maître. Que penses-tu de cette danse?

Il n'eut pas l'air de m'entendre et continua le sourd bourdonnement de son monologue intérieur. J'ajoutai :

— Je suis chrétien, et toi tu es un fils d'Israël. N'y a-t-il pas plus de liens entre les fils de Moïse et ceux du prophète de Nazareth qu'entre nous et les fils d'Ismaël qui nous entourent ?

Il parut avoir compris, car il secoua la tête, et, sans changer d'attitude, le visage toujours enfoncé dans son bouquin, il baragouina dans un charabia mêlé de plusieurs langues :

— Non — pas de liens — tous séparés — tous ennemis — les fils de Sem — pour toujours — tous étrangers, les fils d'Adam — qui devraient être l'image de l'Adam céleste. — Ah, oui! — malédiction de la haine et des vieux crimes de tous — des vôtres surtout qui prétendez être les disciples du Messie. Quand je suis entré ici, des mograbins m'ont appelé : Maudit juif ! — S'ils n'avaient pas peur des soldats rouges des Anglais et des zaptiés

du Khédive, ils t'appelleraient : Chien de chrétien ! Mais regarde bien — votre châtiment à tous, le voilà !

Sa lèvre défiante eut un frémissement sardonique. Il releva ses lunettes sur son vaste front ridé. Ses petits yeux aux reflets de vitre cassée eurent un éclair, et son doigt décharné, presque transparent, me montra une nouvelle danseuse qui, au bruit de l'infernale musique, commençait à faire glisser sa tête sur ses vertèbres comme un cobra amoureux. Et l'inquiétant vieillard, qui, à ce moment, n'était pas dénué d'une certaine majesté, continua d'une voix tremblotante :

— Oui, c'est le châtiment ! — Regarde-la bien, la ghawazzi. — Vois-tu remuer la tête, la poitrine et le corps, chacun pour soi, comme les tronçons d'un serpent coupé en trois ? — Ne le vois-tu pas ? — Regarde *Neshamah*, l'esprit divin qui habite la tête et qui descend des sept tabernacles de l'Ancien des jours, — il ne vit plus dans ce regard fixe et vide qui brûle sans éclairer. — Il est mort, le fils du Roi, bien mort ! — Et puis regarde *Rouak*, l'âme humaine, fille de la Reine du monde, qui habite le cœur, — elle tressaille, elle essaie de vivre, mais elle ne peut plus ; — tous les deux s'agitent comme des cadavres galvanisés. — Mais maintenant regarde *Nephesch*, l'Ame animale qui habite le corps inférieur, — elle est vivante celle-là, elle a dévoré les deux autres, elle se déchaîne dans les

flancs de la servante de Satan. — Et quand l'Ame humaine sera morte aussi, la servante de Satan deviendra serpent à son tour. — Voilà ce qu'est devenue Héva la divine entre vos mains. Vous en avez fait Lilith! — Et c'est l'image de votre vie : vous avez tué l'esprit avec la matière d'en bas. — Votre âme aveugle et sourde se débat entre les deux comme une chauve-souris !

J'avais cessé d'écouter les rêveries bizarres du vieux talmudiste, et je regardais la danseuse. Elle se démenait avec plus de violence que la première. La sauvage vie d'en bas remontait; les boucles s'éparpillaient sur son front ; les yeux lançaient une flamme sombre ; le corps semblait vouloir se disloquer. Ce rabbin macabre m'avait-il halluciné? Ma vue se troubla : je crus voir un grand papillon jaune voltiger contre les tentures rouges, puis une tête échevelée disparaître dans le plafond comme tirée par une corde. A la place de la danseuse disparue, un serpent monstrueux se tordait sur les tréteaux comme un cobra aiguillonné par le bâton du psylle.

Combien de temps dura cette folle illusion, je l'ignore. Tout à coup la musique cessa par une affreuse dissonance. J'éprouvai une secousse légère, et je recouvrai ma vue habituelle. La danseuse se rasseyait avec une parfaite indifférence. Mon premier sentiment fut un mouvement d'humeur contre le malicieux rabbin. Par quel étrange pouvoir

m'avait-il abusé? Je me retournai vivement pour lui en demander raison et lui arracher son étrange grimoire: quel fut mon étonnement quand je vis qu'il avait disparu aussi silencieusement qu'il était entré! A la place où s'était accoudé l'invraisemblable vieillard, il ne restait que sa tasse de café. Je sortis aussitôt de la salle. Au bout de la sombre ruelle, une forme jaunâtre s'éloignait en vacillant. Des figures moresques étaient couchées devant les boutiques, d'où sortaient des roulements de tambours de basque. Des femmes voilées agitaient des lanternes aux fenêtres. Je courus après mon rabbin, sans prendre garde aux injures, aux railleries, aux appels bizarres qui me poursuivaient. Mais il me fut impossible de le ressaisir. Je rejoignis le boulevard. Au coin d'une rue, à la lueur d'un reverbère, je crus encore apercevoir un pan de sa dalmatique, — et ce fut tout.

Rentré chez moi, dans la rue Wagh-el-Birket, je trouvai mon balcon éclairé par un magnifique clair de lune fusant du zénith. Sur les terrasses des maisons voisines, les jardins aériens épanouissaient leurs touffes légères et leurs palmes, et de vagues parfums s'échappaient de ces grands encensoirs sous l'incantation lunaire. L'âme vierge des plantes montait dans l'air nocturne au-dessus de la ville impure. A cette hauteur, tout était paix, lumière, douce magie. Mais dans les profondeurs de la rue continuaient les voix tumultueuses, les

piétinements d'ânes et les aboiements de chiens excités par les bourdonnements du tarabouk et les titillations de la flûte. J'écoutai un instant encore ces bruits, puis je me couchai et je m'endormis. Quand je rouvris les yeux, il était tard dans la nuit. La pleine lune, traversant les larges baies de la fenêtre, inondait la chambre d'une lumière d'argent. J'avais été réveillé par des chants nouveaux et surprenants. Plus de musiques musulmanes : des mélodies plus larges résonnaient dans le silence de la nuit. C'étaient des accents passionnés, des complaintes d'amour entonnées par de superbes voix d'hommes. Avec ces belles mélopées, l'Espérance réveillée par la Douleur s'élevait dans l'air calme et planait comme sur de grandes ailes. On eût dit une seconde âme de la cité, une conscience plus pure surgissant, lucide, de son sommeil profond. Puis au loin, très loin, passa un chœur d'Arméniens d'une harmonie inconnue et comme sacrée, rappelant les modes antiques. Il se prolongeait en notes de cristal, en longs accords d'une joie apaisée, impersonnelle et mâle, comme un chant de rois mages marchant tranquillement vers l'Étoile de la Vérité.

Singulière éloquence des chants qu'on écoute la nuit ! L'homme, roulé tout le jour et dispersé dans le torrent fangeux de la vague sociale, se recueille et se reprend dans l'obscurité. Alors, quelquefois, son âme profonde s'échappe de ses lèvres

dans une mélodie, tandis que son âpre logique et les cris de tout à l'heure ne parlaient que de son être de surface. Bénie sois-tu, Polhymnie, Muse des chants multiples, qui nous rends à nous-mêmes et nous prouve que nous sommes encore autre chose que nos instincts aveugles et nos vaines apparences !

Mieux que les scènes troublantes du jour, ces musiques et ces voix nocturnes me disaient l'esprit caché de la grande cité arabe, où fermentent pêle-mêle toutes les races de l'Afrique, mais qui, sous les souffles venus d'Orient et d'Occident, est en travail d'une âme nouvelle.

II

LES TOMBEAUX DES KHALIFES. — LA CONQUÊTE ARABE

« Je suis las de la ville des vivants : allons voir la cité des morts ! » me dis-je par une de ces radieuses après-midi de janvier qui remplissent les blanches rues du Caire d'un fleuve de lumière jaune ruisselant de l'azur immaculé. J'appelle mon ânier Hassan, jeune fellah de vingt ans. Jambes nues, il a pour tout vêtement sa chemise bleue et son turban blanc. Mais comme sa mine est intelligente et futée! Avec cela, agile, serviable, charmant. Son profil égyptien semble calqué sur les figures peintes du tombeau de Ti à Memphis ; mais combien plus vivante et plus gaie son expression ! Ses yeux brillent, ses dents rient. Je lui crie : Aux tombeaux des Khalifes ! Il répond : *Taïb !* ce qui veut dire à la fois: Oui, à vos ordres, tout va bien ! Une minute après, le bel âne blanc caparaçonné d'une housse et d'une selle rouge se

trémousse devant la porte. Et nous voilà partis au grand trot à travers le quartier musulman. Le fellah court derrière et s'entretient en arabe avec son âne, en bribes de français et d'anglais avec son voyageur. Quiconque n'a pas usé de ce mode de locomotion au Caire ne connaît pas le charme inoubliable de cette ville. On enfile des rues étroites et hautes, à l'ombre des moucharabis derrière lesquels les femmes peuvent regarder sans être vues, masques légers du harem braqués sur le passant. Les rues de riches sont solitaires, bordées de longues murailles nues, où parfois une petite porte cintrée donne accès sur un frais jardin. Au bout d'une demi-heure, on atteint le quartier pauvre : c'est là qu'il faut voir grouiller la fourmilière humaine. La population entière, hommes et femmes, pullule devant de misérables échoppes. Arabes, Berbères et Mograbins mangent, se lavent et se rasent en pleine rue. Des pyramides de courges, de pastèques et d'oranges s'écroulent par terre; des grappes d'enfants nus ou couverts de sordides chiffons se roulent en riant dans la boue noire qui s'élève en poussière d'or sur leurs têtes. Devant les boucheries, les maigres chiens errants, à poil jaune, à tête de chacal, lapent à la dérobée les flaques de sang. Au dessus, des bandes d'éperviers attentifs tournent haut dans le ciel. Quelquefois, l'un d'eux, prompt comme l'éclair, fond sur l'étal et emporte un lambeau

rouge de viande crue dans ses griffes. Le boucher, qui fume son narguilé, ne dit rien. C'est un don fait à un confrère : Allah donnera la récompense !

Nous atteignons enfin la porte Bab-el-Nasr, à côté de la mosquée délabrée du sultan Hakem. Une poterne sombre comme un coupe-gorge à traverser, — elle servait jadis de gibet, — et nous voici hors de la cité vivante. Alors, c'est un changement de décor si brusque, si inattendu, qu'aucune machinerie de théâtre ne pourrait l'égaler. Quelques masures en ruine, un sol nu et mouvementé, puis des croupes de sable fauve. C'est le désert, le vrai, le grand désert arabique, dont l'océan de poussière vient battre toute l'enceinte orientale de la ville. On y entre sans s'en douter, et déjà il semble qu'il vous engloutit. Car devant vous se déroule à perte de vue l'immense nécropole musulmane qui peuple cette solitude. Plus nombreux que les vivants sont les morts. Des deux côtés du sentier, de près, de loin, comme les feuilles innombrables d'un livre sans fin, elles sont semées au hasard, les tombes blanches. Toutes pareilles, sans ornement, sans sculpture et sans nom, rongées par le simoun, elles émergent du sable jaune. Mais, comme une végétation de rêve éclose d'un mirage, voici surgir de cette désolation une autre ville, une cité féerique ! et, sous la lumière splendide, se profile une forêt de mosquées. Ce sont les tombeaux des khalifes. De

colline en colline, ils bombent leurs élégantes coupoles et dressent leurs fins minarets couleur d'or dans un ciel de saphir. A leur vue, le désert s'anime, le cimetière se transfigure. Car c'est une évocation instantanée, comme sous le coup d'une baguette magique, de la conquête arabe, de la poésie sarrasine et de toute la vie musulmane, où le chef, cheik, sultan ou khalife, règne seul sur la poussière humaine, en face d'Allah impénétrable et tout-puissant.

Nous allons toujours sur le sable ondulé, et les tombes inconnues succèdent aux tombes. Elles se composent invariablement de deux tables de pierre calcaire superposées comme deux marches d'une pyramide tronquée. Les plus importantes portent à chaque bout une stèle en forme de cippe. La plupart n'ont qu'une pierre mal dégrossie, sans inscription. Cette absence d'ornements, cette monotonie et cette nudité anonyme des sépultures musulmanes ont quelque chose de frappant. Dans nos cimetières chrétiens, la forme des monuments funéraires est un rappel à l'individualité des disparus. Ces inscriptions remémorent des noms et des vies. Les lierres, les saules éplorés, les fleurs symbolisent la douleur et le souvenir des vivants. Toute cette végétation luxuriante, qui pleure autour des sépulcres dont elle se nourrit, assiège l'imagination d'un cortège d'idées attendrissantes et sinistres. Ici, c'est l'égalité absolue

dans la mort, c'est l'effacement de la personne humaine dans l'immensité du désert dévorant. Non que les Arabes n'aient le culte de leurs morts. Dans la nuit du jeudi au vendredi, des hommes et des femmes veillent la nuit entière sur ces tombes. Mais leur pensée ne se tourmente ni sur le passé ni sur l'avenir : fidèle à certaines idées générales qu'elle se garde de creuser, elle vit tout entière dans la sensation intense du présent ; le reste est un conte, une *fantasia*. Par la même raison que Moïse, Mahomet d'ailleurs a défendu toutes les représentations d'êtres vivants qui eussent été des prétextes à l'idolâtrie. Le corps rendu à la terre et une pierre dessus, c'est tout ce qu'il a permis. Ainsi la sépulture de ces peuples du désert réalise à la lettre le mot biblique. « Né de la poussière, tu redeviendras poussière. » Mais cette mort n'a rien de funèbre. La lumière d'Orient révèle ici sa magie idéalisatrice. Le terrain aride prend des teintes chaudes et cuivrées. Ces blancheurs de tombes, ces linceuls épars, ces formes allongées dans la rousseur brûlante du désert ont je ne sais quoi d'angélique qui ressemble à une paix suprême, à une virginité retrouvée dans la mort, à une pâleur de résurrection au jugement dernier.

Mon âne paraît chez lui en ce désert, tant il chemine allégrement sur le sable. De lui-même il s'arrête devant la superbe mosquée d'El-Barkouk. Ce mausolée, bâti en quadrilatère, avec ses

deux minarets à trois étages aux encorbellements gracieux, avec ses coupoles terminées en pointe, légèrement étranglées par la base, est un parfait modèle d'architecture sarrasine. Il tombe en ruine ; les murs se lézardent ; les minarets se découronnent ; mais ce délabrement ajoute à sa beauté. Un gardien malade en caftan noir m'attache en gémissant les pantoufles de peau sans lesquelles on ne pénètre dans aucun sanctuaire musulman. Une femme misérable m'examine avec défiance, de sa figure de mendiante résignée. Un garçon aux yeux chassieux, pauvre petit singe humain, tend sa main au bakchich. Autrefois ces mosquées avaient de riches dotations et nourrissaient des familles entières de cheiks : aujourd'hui elles sont abandonnées à des malheureux, qui vivent des piastres de l'étranger. Dans la grande cour, les arcades sont debout, mais les murs s'effritent et la fontaine des ablutions est desséchée. Pénétrons dans le sanctuaire, sous l'une des deux coupoles qui recouvrent les tombeaux du sultan Barkouk et de sa famille, — c'est un charme, un éblouissement. Du dôme fuyant, qu'on dirait creusé dans une perle gigantesque et du cercle de petites ogives qui fait le tour de sa base, une lumière douce et nacrée filtre sur le pavé lisse en mosaïque. La coupole est reliée à la salle carrée par quatre pendentifs en stalactites qui s'amincissent en triangles allongés jusqu'aux quatre coins. Ils se

composent d'une foule de petites niches pressées les unes contre les autres en grappes de nids d'hirondelles. Rien de plus gracieux que cette transition insensible du cercle au carré. Ainsi l'architecture sarrasine a résolu pour l'œil, en sa fantaisie, le passage de la perfection au relatif, de l'infini au fini ; elle a cristallisé le cercle en tétragramme, la sphère en cube. Grand problème qu'on ne résout pas aussi facilement en philosophie religieuse et en organisation sociale et devant lequel l'Islam devait échouer. Plus bas, autour des frises et des arcades, des versets du Koran ondulent parmi des lacis de lis et de lotus sculptés. Quelquefois les caractères en sont formés par de petits morceaux de verre en saillie, qui brillent comme des diamants, en sorte que les pensées lumineuses du livre sacré semblent tracées par la main des anges. Les vitraux peints mettent le comble à cette magie. Les fenêtres treillissées flamboient, les rosaces ardentes ont des regards de feu et jettent des poignées de rubis et de topazes sur le marbre luisant des tombes royales.

El-Barkouk, qui repose ici, fonda en 1382 la dynastie des Mamelouks circassiens. Son histoire aventureuse est presque celle de tous les sultans d'alors. Le jeune Tcherkesse vendu comme esclave à un émir, devenu successivement soldat, cheik, généralissime des armées, s'empara, par sa bravoure et ses intrigues, du trône des sultans baharites. Il

eut la gloire de battre deux fois Tamerlan en Syrie. Audacieux, rusé, cruel, il répandit le sang à flots et abusa de la torture. Il n'en fut pas moins un grand protecteur des arts et des sciences. Il dort là avec toute sa famille sous ces catafalques de marbre vert et rose. Sous son dôme enchanté, dans son magnifique tombeau, le hardi Circassien semble continuer encore son rêve de gloire. Quant au peuple, il ne sait plus rien de lui, si ce n'est que c'est là le tombeau d'un sultan et d'une sultane : ces deux mots résument pour lui tous les songes de grandeur et de félicité.

On visite les mosquées d'El-Ghouri, d'El-Achraff-Bersébaï et tant d'autres dont chacune a son histoire et sa légende. Voici celle de Kaït-Bey, entourée d'une sorte de village et dont l'unique minaret est réputé le chef-d'œuvre du genre. Citons à ce propos une fine page d'esthétique architecturale : « C'est l'encorbellement qui donne cette grâce spéciale aux minarets du Caire. Cette tour svelte, allégée, fouillée comme le plus beau joyau d'orfèvrerie, est le clocher des églises mahométanes. Si maintenant vous la supposez brodée d'ornements tissés dans la pierre ou dans le stuc, gaufrée de sculptures à peine saillantes qui sembleront champlevées au burin ; si tel étage enveloppé d'un réseau de figures géométriques, tel autre composé d'une colonnade à pans ou percé de folies-fenêtres ou d'une porte pour donner au muezzin accès sur le

balcon ; si les encorbellements ont des profils divers et des saillies inégales; si les balustrades sont variées dans leurs entrelacs ou leurs découpures, vous aurez un type accompli des minarets du Caire, dont celui de Kaït-Bey est le plus parfait [1]. »

En route de nouveau, par-dessus les sables mouvants, sur l'âne docile et infatigable! Les tombeaux des khalifes fuient derrière moi. Ces mosquées du désert s'éclipsent une à une, à demi ensevelies sous les fauves collines. Déjà elles ne sont plus qu'un rêve. Mais le soleil incliné qui chauffe encore leurs dômes bulboïdes les trempe de la couleur des bananes et des oranges. Ces ravissantes coupoles, dont chacune recouvre un ciel de fraîcheur et de délice, sont-elles les cités fabuleuses du plaisir, les mirages trompeurs du rêve humain, ou les créations exquises des génies de l'air ? Maintenant qu'elles vont disparaître avec leurs minarets, on dirait les capsules fermées de grandes fleurs de pierres et des pistils à trois rangs d'étamines qui boivent les flammes du couchant. On descend, on remonte pour redescendre encore, foulant toujours les sables et côtoyant les tombes. Car les nécropoles anciennes et nouvelles se suivent, se confondent et se prolongent au pied de la colline des Moulins à vent, jusqu'au-delà du Mokat-

1 *L'Art égyptien et arabe*, par Washington Abate; le Caire, 1891. — M. Abate, d'origine sicilienne et d'éducation française, habite le Caire. Il nous promet un livre sur le Caire monumental.

tam et de la citadelle, dont le massif imposant, couronné par la mosquée de Méhémet-Ali, se découpe sur l'horizon. Ces cimetières immenses, sans murs et sans palissades, ouverts à tous les vents, qui s'avancent en plein désert, sont d'une majesté incomparable. Tous ces édicules, ces petits temples à quatre colonnes, ces coupoles basses et hautes, ces mosquées croulantes, ces mausolées illustres et ces tombes sans nom, toute cette armée de pierre qui monte sur les collines a l'air de s'offrir à la destruction avec une indifférence superbe — et d'attendre.

Avant de rentrer au Caire, nous cheminons pendant une demi-heure dans une sorte de faubourg. C'est une longue rue bordée de cippes, d'anciennes pierres tombales et d'habitations humaines. Le soleil est près de se coucher, et l'enchantement de la lumière atteint son comble. La vive blancheur des cases s'attendrit d'une teinte rose ; les ombres portées sur le sable bleuissent. De distance en distance, un chameau boit dans une fontaine, un enfant dort sur les genoux de sa mère au bord d'un puits ombragé d'un acacia-mimosa, ou bien un haut palmier se balance dans les airs avec un frémissement nerveux. C'est tout le charme de la vie éternelle et primitive, enveloppée de la lumière d'Orient. Merveilleuse lumière, profonde, savoureuse, substantielle, et pourtant si déliée ! Éther subtil et parfum nourrissant, qui emplit les pou-

mons et donne des ailes; qui rend les âmes et les choses plus légères en les pénétrant, qui dore les contours et embaume les tristesses, essence de joie, élixir d'oubli. On croit pouvoir recommencer la vie, alors que d'habitude on ne songe qu'à la finir; on se sent prêt à partir avec le Bédouin, à dos de cheval ou de chameau, à s'envoler avec l'oiseau migrateur vers les oasis du Fayoum ou le lac Nyanza, vers la Mecque ou le Sinaï.

Abou-Saïd, dont j'ai fait la connaissance depuis ma promenade aux tombeaux des khalifes, est un jeune Arabe de Syrie. Il a passé quelques années à Paris en qualité de secrétaire d'un grand personnage turc : la ruine de celui-ci l'a laissé sans ressources. Il vit maintenant d'un petit emploi au gouvernement du Caire. Il n'a nulle ambition, et, sauf une passion peu coûteuse : l'histoire, l'art et la poésie arabes, tout le reste lui est indifférent. Aussi passe-t-il des heures à la bibliothèque de Derb-el-Gamamiz, dans la rue des Sycomores, à lire de vieux ouvrages, à copier d'anciens manuscrits. Sa mère, paraît-il, est une chrétienne maronite. C'est d'elle sans doute qu'il tient cette langueur rêveuse de ses grands yeux noirs et tristes qui animent sa mince et pâle figure, qu'il tient légèrement penchée sur sa redingote grise. Il n'en est pas moins musulman passionné, quoique sans fanatisme. Il adore le Koran et a le culte des grandeurs évanouies de sa race, chose rare chez les

Arabes d'aujourd'hui, avec le sentiment confus de sa déchéance et de son incapacité à lutter contre la civilisation européenne. Cela donne à son être cette mélancolie particulière des âmes nobles dans les races déchues, lorsqu'elles restent fidèles à un passé à jamais perdu. Il n'avoue pas cette tristesse qu'il dissimule sous un inaltérable sourire. Peut-être ne s'en rend-il compte qu'à demi, mais elle lui donne un grand charme et inspire la sympathie. Quoi de plus fermé pour nous qu'un peuple dont nous ignorons la langue? Les conversations avec Abou-Saïd me font l'effet d'une lucarne qui me permet de jeter quelques regards dans l'âme arabe, en cette couche qui flotte entre le peuple et les lettrés. Nous causons aussi de l'histoire musulmane de l'Égypte. Il me traduit des fragments de Makrizi et d'Abdallatif. Je me forme ainsi une idée de l'histoire des khalifes et des sultans d'Égypte qui marquèrent la splendeur de la civilisation arabe.

Il n'est pas d'histoire plus mouvementée, d'essor plus prodigieux, de chutes plus rapides. De l'an 640 à 1517, de la prise d'Alexandrie par Amrou à la prise du Caire par Sélim I^er^, chef des Ottomans, l'Égypte compte huit dynasties de khalifes ou sultans et cent vingt-deux souverains. En moins d'un siècle, l'Islam atteint son dernier degré d'expansion par des conquêtes stupéfiantes. D'une aile il s'enfonce dans les vieilles civilisations

de l'Inde et de la Chine ; de l'autre, il menace la France. Le croissant flotte de l'Himalaya aux Pyrénées. En quelques siècles, l'empire des khalifes atteint le sommet de la puissance, puis s'achemine promptement vers la dissolution et la chute. Épopée tourbillonnante, succession ininterrompue de guerres, d'usurpations, de grandeurs et de bassesses, de merveilles d'art et de crimes, où le pouvoir absolu est sans cesse dévoré par l'anarchie, qui le réenfante aussitôt, — une tempête de simoun entrecoupée de mirages et suivie du calme plat de la mort. — Quelques grands types de souverains s'en détachent. D'abord Amrou, conquérant de l'Égypte byzantine, vainqueur d'Alexandrie et fondateur du Caire. Caractère d'un seul bloc, comme celui de son maître Omar, violent mais intègre, équitable et loyal, terrible à la guerre, bienfaisant dans la paix, absolu dans la foi comme dans l'action. Il marche encore dans le rayon d'enthousiasme et de foi qui illumine les compagnons de Mahomet. — Deux cents ans après, c'est Touloun le Turcoman, habile et retors, sultan redoutable et protecteur des pauvres, constructeur de je ne sais combien d'aqueducs, de forteresses, d'hôpitaux, de mosquées. Quand il se sentit mourir, il ordonna aux rabbins juifs, aux prêtres chrétiens et aux imans de se réunir en apportant leurs livres sacrés : les rabbins, le Pentateuque ; les chrétiens, l'Évangile ; les musulmans, le Koran, puis de

monter tous ensemble sur le Mokattam et de prier Dieu pour son âme. Bel exemple de tolérance! Mais faut-il donc qu'un tyran agonise et doute de son salut pour faire sentir aux cultes qui adorent un seul Dieu leur unité? — Avec les Fatimites, c'est l'énigmatique Hakem, qui, entre ses orgies et ses massacres, mène une vie d'ascète et d'illuminé, se donne pour une incarnation de la divinité, fonde la secte des Druses et disparaît un beau jour sans trace sur le Mokattam. — Au XII^e^ siècle, c'est le grand Saladin, le vainqueur des Croisés, qui donne des leçons de courtoisie à Richard Cœur de Lion et lègue à l'histoire un modèle accompli de chevalerie et de tolérance religieuse. — Il y a même une femme qui réussit à monter sur le trône d'Égypte. Elle avait été l'esclave favorite du dernier des sultans Ayoubites, qui l'avait surnommée Chaggered-Eddor (Arbre de perles) à cause des richesses qu'attirait sa splendide beauté et que son cœur insatiable faisait ruisseler autour d'elle. Savamment, longuement, elle prépare la chute de son maître. Elle en impose si bien aux émirs et aux imans qu'elle réussit à se faire proclamer souveraine, malgré l'anathème prononcé par Mahomet contre les peuples gouvernés par une femme. Elle règne plusieurs années avec son amant, puis le fait assassiner par jalousie et meurt déchirée par sa rivale, son cadavre jeté aux chiens.

Cette Cléopâtre turque, à laquelle il a manqué un Plutarque, ouvre le règne des Mamelouks. Les sultans arabes avaient composé leur garde prétorienne d'esclaves achetés parmi l'élite de la jeunesse tartare et circassienne. « Pourquoi appelles-tu les vautours dans le nid de l'aigle ? » avait dit à ce propos un poète au sultan Mélek-el-Salèh. Juste prédiction ! Les maires du palais renversèrent les tyrans, et les aigles arabes furent chassés par les vautours de l'Asie. Alors commença le règne des passions sans frein. Les Mamelouks se disputèrent furieusement le pouvoir, jusqu'au jour où Sélim Ier, le maître de Constantinople, écrasa l'anarchie égyptienne sous son pied de fer. Cependant les Mamelouks ne furent point des barbares : ils s'assimilèrent la civilisation arabe, protégèrent les lettres et les arts. Le Caire leur doit ses plus belles mosquées, et le peuple, en les appelant tombeaux des khalifes, a rendu justice instinctivement à leur beauté pittoresque qui résume la poésie de toute une époque. C'est pour cela sans doute que la légende arabe a retenu les noms de Kalaoun, d'Ahmed, de Hassan, de Barkouk et de Kaït-Bey.

III

LA MOSQUÉE DE SULTAN HASSAN ET LA CITADELLE

LE GÉNIE DE L'ISLAM

Avec les quatre cents mosquées du Caire on ferait certainement l'histoire la plus pittoresque et peut-être la plus vivante de cette ville et de l'Égypte musulmane. A ne parler que des plus importantes, il faudrait visiter d'abord celle d'Amrou, la première en date. Selon Makrizi, elle doit son origine à un gracieux épisode, qui nous montre le général d'Omar exerçant la noble hospitalité arabe envers l'oiseau de Vénus. Au moment de lever le camp pour mettre le siège devant Alexandrie, les soldats d'Amrou s'aperçurent qu'une paire de colombes avait fait son nid sur le sommet de la tente du général et que les petits étaient sur le point d'éclore. On demanda à Amrou s'il fallait renverser le nid : « A Dieu ne plaise, s'écria Amrou, qu'un musulman refuse sa protection à aucun être vivant, créature du Dieu très-haut, qui se sera

placé avec sécurité sous l'ombre de son hospitalité! Qu'on respecte ces oiseaux devenus mes hôtes, et qu'on laisse ma tente sur pied jusqu'à mon retour d'Alexandrie ! » Alexandrie prise, Amrou fit bâtir le vieux Caire sur l'emplacement du camp. Une mosquée en forma le centre, et la ville nouvelle s'appela *Fostat*, c'est-à-dire : la Tente. Dans cette vaste cour carrée, qui ressemble à un cloître en ruines, on peut voir le modèle de la mosquée primitive et classique. Elle ne compte pas moins de deux cents colonnes de porphyre ou de granit, toutes prises aux ruines d'Alexandrie ou de Memphis. Cet édifice n'est pas autre chose qu'un énorme khân ou caravansérail, sous les arcades duquel pouvait camper tout un peuple. Il faudrait montrer le conquérant-fondateur Amrou entrant solennellement dans cet asile, vêtu de blanc et monté sur son cheval blanc du désert, suivi des quatre-vingts *ansar* ou compagnons du Prophète, descendant près de la fontaine des ablutions pour faire ses prières, puis montant sur une chaire en bois, lisant le Koran, rendant des décrets, et traitant avec le patriarche copte Ben-Yamin, auquel il accorda asile dans sa cité. — Il faudrait visiter ensuite El-Azhar, la première et la plus grande des universités musulmanes, véritable métropole de l'Islam, où les étudiants affluent des extrémités de l'Afrique et de l'Asie. Autour de ses innombrables colonnes, on verrait des étudiants de tous les âges accroupis sur

des nattes, lisant, remémorant et récitant de leur voix nasillarde avec une incroyable volubilité et un singulier bercement de tête des chapitres entiers du Koran, et cela en trente-deux langues diverses, correspondant aux trente-deux nationalités conquises par l'Islam [1]. — On n'oublierait pas la majestueuse mosquée du sultan Kalaoun, curieuse surtout par l'hôpital grandiose qui s'y rattache. On y verrait un labyrinthe de salles immenses réservées aux malades, aux convalescents, aux aliénés, ayant chacune son bassin et son ruisseau d'eau vive. Cet hôpital à hautes colonnes, à vastes portiques, beau comme un palais et noble comme un sanctuaire, donnerait une idée magnifique de la manière dont l'Islam a conçu et pratiqué la charité dès le XIII^e^ siècle.

Mais il est une mosquée qui résume en quelque sorte l'esprit de toutes les autres et condense en une image architecturale tout le génie de l'Islam : c'est la mosquée de Sultan Hassan. Quand on aperçoit de loin son massif sombre et carré qui domine la ville à l'extrémité du boulevard Méhémet-Ali, on dirait un château féodal, quelque monstrueuse prison du moyen âge. Mais bientôt sa frise fouillée en petites niches, son dôme en pointe et ses deux minarets annoncent la demeure consacrée à Allah.

[1] Voir sur ce point le livre du duc d'Harcourt : *l'Égypte et les Égyptiens*, et le remarquable article de M. E.-M. de Vogüé : *Une Enquête sur l'Égypte*, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 juillet 1893.

Le minaret de droite, le plus haut du Caire, est une énorme tour octogone, à trois balcons, de structure sobre et puissante. Couronné d'une petite coupole comme d'un turban, il ressemble à un gigantesque muezzin qui veille jour et nuit sur la maison de prière et sur la ville. Tout dans cette mosquée est prodigieux et colossal. L'unique porte d'entrée s'élève à soixante pieds et atteint presque la frise de la muraille. On croirait que le porche, effrayé par l'approche du souverain, s'est haussé d'un seul coup en nef de cathédrale, se couvrant d'arabesques et laissant retomber en baldaquin les stalactites innombrables de sa voussure, — pour laisser passer la majesté du sultan suivi de tout le peuple des croyants. Traversons le vestibule, où Hassan rendait la justice du haut de son divan, puis un long corridor. Nous voici dans la cour intérieure, au rendez-vous de la prière, au cœur de la mosquée. Rien de plus simple et de plus grand. Une vaste cour carrée à hautes murailles, à ciel ouvert. Sur chacun de ses côtés, une grande arche à double courbure ouvre sur une salle cintrée. Celle du sud-est, orientée vers la Mecque, a vingt et un mètres d'ouverture et forme le sanctuaire. Au fond, la niche à prières (*mirhab*) en marbre de diverses couleurs ; de côté, la chaire à prêcher (*member*). Une inscription en caractères koufiques court sur la frise, au milieu d'arabesques légères. Un lustre en bronze ciselé, une foule de

lanternes de verre coloré, qui ne s'allument qu'aux grandes fêtes, pendent de la voûte et planent comme des génies immobiles ou des âmes ardentes sur les fidèles prosternés. Mais il faut revenir dans la cour pour résumer l'ensemble de cette impression, qui est celle de la magnificence dans la force et dans la sobriété. Au centre s'élève la fontaine des ablutions, à huit colonnettes supportant une large coupole. Cette sphère, dont le bas est engagé dans la toiture et le couronnement octogonal de la fontaine, mesure huit mètres de diamètre. Elle est peinte en bleu et représente le monde ; un pignon la surmonte avec un croissant. Cette fontaine bizarre ajoute à la majesté de l'édifice. Elle élargit la cour et hallucine le regard. Ne dirait-on pas le globe terrestre descendu avec son satellite dans le temple d'Allah pour faire lui aussi sa prière ?

Cette cour nous fait comprendre le principe et le sens du sanctuaire. Ce principe est la tente, et ce sens, la prière au Dieu unique, avec le rassemblement autour du chef, patriarche ou prophète, cheik, sultan ou khalife. La tente mobile est la demeure sacrée du sémite nomade. C'est sous son abri qu'il exerce l'hospitalité et rend la justice. Elle servit de point de départ et de modèle à la mosquée. Sans doute l'architecture sarrasine a emprunté à l'art byzantin ses deux motifs principaux : l'arcade et la voûte, comme les Grecs ont pris la colonne d'ordre dorique aux Égyptiens ;

mais elle en a fait quelque chose de nouveau sous l'inspiration de la vie nomade et du monothéisme arabe. J'ai rappelé que la première mosquée du Caire fut bâtie sur l'emplacement de la tente de son fondateur Amrou. Un grand cloître carré dont les arcades ressemblent à des tentes ouvertes, un camp de repos et de prière, avec une fontaine au milieu, le portique du fond servant de sanctuaire : voilà le modèle primitif de toutes les mosquées. Plus tard, on ajouta les minarets pour l'appel à la prière, les coupoles pour recouvrir les tombeaux des monarques et des saints. Dans la coupole, on s'inspira encore de la tente élargie et idéalisée en firmament. Dans la mosquée de Sultan Hassan, l'art, parvenu à son apogée, exprime ce principe dans toute sa puissance. Cette cour figure une tente de pierre à quatre compartiments, ouverte au sommet. Le grand jour y tombe à flots, en fortes ombres, en larges pans de lumière. Cette disposition révèle d'un seul coup la grandeur et la nudité de l'Islam en son monothéisme farouche et intransigeant.

Ce qui frappe dans la nef chrétienne et gothique, c'est le demi-jour de ses arceaux, qui prépare l'âme à l'initiation d'un profond mystère. C'est aussi l'idée trinitaire, indiquée par les trois nefs et les trois branches que forme le chœur avec le transept. Enfin la divinité y apparaît sous trois formes différentes : comme Père, comme Vierge-

Mère et comme Fils ; c'est-à-dire comme Esprit pur, comme Amour infini dans la substance plastique et comme Dieu manifesté dans l'Homme-Sauveur. Nous savons, par l'histoire, les dangers, les confusions, les excès et les folies auxquels peut conduire cet épanouissement trinitaire de la divinité, qui livre aux idolâtries de la foule, aux blasphèmes des ignorants, à l'interprétation matérialiste des dévots étroits, à l'exploitation des clergés fanatiques et dominateurs le plus profond arcane de Dieu, de l'homme et de l'univers. Mais il faut reconnaître, d'autre part, que cette conception triple du Verbe divin, hiératiquement formulée par l'Égypte ancienne, humanisée, popularisée et comme attendrie par le christianisme, contient aussi, pour qui sait la comprendre et l'interpréter dans son sens universel, les principes supérieurs de la science, les rayons souverains de l'art et de la vie.

Ici, rien de pareil. Dieu impénétrable et absolu comme la lumière blanche et crue, sans réfraction prismatique. Il manque donc au mahométisme la transition de l'infini au fini, la traduction du divin par l'humain. Et ne croyez pas que le caractère des idées métaphysiques soit sans influence sur la vie de l'homme et des nations. Les passions changent, mais les idées demeurent. Conscientes ou instinctives, elles règnent sous forme de sentiment sur ceux-là mêmes qui les ont oubliées ou qui les com-

battent. Elles gouvernent l'histoire du monde avec la rigueur d'infaillibles destinées toujours invisibles, mais toujours présentes. Le fait est sensible dans le domaine purement philosophique; mais lorsqu'il s'agit d'idées religieuses, les conséquences en sont incalculables en morale comme en art. Toute l'organisation sociale en dépend.

Cela dit, rendons justice à Mahomet et à son œuvre. Il a arraché l'Arabe, le Bédouin, tous les errants du désert à l'idolâtrie. Il leur a donné une religion et un code adaptés à leur genre de vie et à la simplicité de leur intelligence. Il y aura des musulmans tant qu'il y aura des Sémites nomades. Le Prophète a réveillé en eux le sens de la prière adressée au Dieu suprême, qu'il appela avant tout « le Miséricordieux ». Il leur inculqua avec la dernière énergie la foi en la vie future. Il développa l'esprit familial et releva la femme autant que le permet la polygamie. Il sanctifia le foyer par le respect de la mère et l'amour des enfants, comme le prouve cette parole exquise : « Le fils gagne le paradis aux pieds de sa mère. » Si l'idée de la justice sociale n'apparaît chez lui que sous la forme mythologique du Jugement dernier, celle de l'amour universel et de la solidarité humaine ne lui fut point étrangère, comme le prouve cette belle parole du Koran : « Le jour du jugement sera le jour où une âme ne pourra rien pour une autre âme; ce jour-là tout sera dévolu à Dieu. » Il y a long-

temps que l'Occident a rendu justice à l'élévation, à la noblesse, à la bonté native de Mahomet. Ce qu'on n'a peut-être pas assez reconnu, c'est la ferveur et la sincérité de sa foi. Tout dans l'origine de sa mission porte le caractère d'une inspiration réelle, d'une impulsion venue des profondeurs de son âme ébranlée par une cause mystérieuse. Rien ne faisait pressentir le réformateur religieux chez l'humble marchand, époux de Kadidjah. On l'avait seulement appelé *Emin*, le loyal, le fidèle, à cause de son caractère sûr. Il peut paraître étrange de rapprocher ces deux noms, mais sa mission commence absolument comme celle de Jeanne d'Arc. Elle se révèle à lui par des voix et des visions. Longtemps il y résiste. Une nuit, dans son sommeil profond, il voit un ange l'envelopper d'une étoffe de soie couverte de caractères d'écriture et l'y serrer jusqu'à l'étouffer. En même temps, une voix lui dit : « Lis, au nom de Dieu ! » Il ne peut pas lire, mais il répète les paroles de l'ange : « La générosité de ton seigneur est sans bornes, c'est lui qui a créé le Verbe. » Et ces paroles se gravent dans son cœur. Réveillé, il a peur, il s'enfuit dans la montagne, puis revient dans la grotte auprès de Kadidjah qui l'encourage. Pour ne plus voir et ne plus entendre, il s'enveloppe de son manteau. Alors la voix lui adresse ces paroles sublimes : « O toi qui es enveloppé de ton manteau ! sois debout en prière toute la nuit. Répète le nom de ton sei-

gneur et dévoue-toi à lui d'un dévouement entier ; à Dieu maître du Levant et du Couchant. Il n'y a point d'autre dieu que lui ; prends-le donc pour ton patron [1]. ». A partir de ce moment, il croit, agit et ne s'arrête plus. Sa foi est absolue, son courage indomptable, quoique en contradiction avec sa nature tendre et son caractère hésitant, nullement belliqueux. Il convertit ses parents, supporte les railleries et les persécutions, se crée un parti, une armée, prend la Mecque, brûle les idoles de la Kasba, y établit le culte d'Allah et meurt pauvre après avoir fondé une religion qui devait conquérir une grande partie de l'Asie et de l'Afrique. — On a beau faire la part des causes secondaires et adjuvantes, si l'on veut remonter à la cause première de ces événements considérables dans l'histoire de l'humanité, on la trouve dans la force foudroyante de ces premières impressions mystiques, qui échappent aux lois connues de l'enchaînement historique.

Par leur essence, toutes les religions ne sont que les branches diverses d'un même tronc. Car elles sortent toutes du même besoin fondamental de l'individu et de la société. Historiquement chacune d'elles est un organe de l'humanité, un mode par lequel son âme collective communique avec

[1] Koran, chap. LXXIII. Traduction de Kasimirsky. — Voir aussi sur Mahomet et les origines de l'islamisme le beau livre de Caussin de Perceval : *Essai sur l'histoire des Arabes.*

la vérité éternelle. Une fois créée, elle devient un sceau posé sur les générations, une force qui modifie et transforme les races, un moule dans lequel des millions d'âmes viennent se former pendant des siècles. A cet égard l'Islam est encore aujourd'hui une puissance que l'Europe aurait tort de mépriser. Les pèlerinages de la Mecque réunissent annuellement cent mille pèlerins qui représentent soixante-dix millions de mahométans. Après les fatigues incroyables du voyage à travers les déserts de l'Asie et de l'Afrique, les caravanes du monde musulman tiennent leurs grandes assises sur le mont Arafat, échangent des mots d'ordre et se retrempent dans le sentiment de leur unité. Nul ne niera que ce ne soit là une force qui pourrait devenir redoutable à un moment donné. Pour l'avenir de l'Égypte notamment, l'Islam est un facteur capital qu'il ne faudrait jamais oublier. En effet, si la Mecque est la Jérusalem de l'Islam, le Caire est sa Rome par les souvenirs historiques et par l'université d'El-Azhar. Son influence religieuse s'étend sur deux continents, et toutes sortes de raisons destinent cette ville à devenir la capitale intellectuelle de la nouvelle Afrique. C'est pour cela, sans doute, que l'Égypte, tout en conservant un gouvernement autochtone, sera dirigée un jour par un conseil européen où les puissances intéressées seront proportionnellement représentées. L'Europe est en train de percer l'Afrique par tous

les bouts. Elle pourra y régner par la poudre et par les chemins de fer. Mais, qu'elle se le dise bien, l'Islam y règne sur les âmes. Tant que nous n'aurons pas trouvé le chemin de la conscience musulmane, il y aura entre nous et la race d'Ismaël une barrière infranchissable. Les points d'attache avec la tradition judaïque et chrétienne ne manqueraient pas dans l'Islam. Mahomet n'a prétendu que restaurer la religion d'Abraham et a toujours parlé de Jésus comme d'un grand prophète. Dans un commentaire du Koran, Mouza (Moïse) est appelé l'*allocuteur de Dieu*, Issa (Jésus) est nommé l'*esprit de Dieu* et Mahomet l'*intercesseur*. Il est vrai que l'Islam s'est montré jusqu'à présent impénétrable et réfractaire à l'esprit de l'Occident.

Mais l'Occident a-t-il suffisamment compris la raison d'être, l'utilité et la grandeur de l'Islam ? Que l'Européen apporte dans ses rapports avec le Musulman une compréhension plus profonde, une sympathie plus large, une justice doublée d'amour et d'abnégation, — et peut-être un jour le cœur d'Ismaël s'ouvrira-t-il. N'oublions pas, en attendant, que, dans son immobilité, l'Arabe est resté l'éternel patriarche et le chevalier du désert. Il a pour lui la générosité et l'élégance. Souvenons-nous aussi que, si tous les hommes sont frères, toutes les grandes religions sont sœurs.

Je viens de regarder prier un Arabe devant le mirhab. Debout, les deux mains levées à la hauteur

du front, la paume tournée vers les joues, il a d'abord lancé à haute voix ses syllabes gutturales. Puis, il s'est jeté la face contre terre et, se relevant sur ses genoux, il est resté longtemps comme abîmé dans sa contemplation. Adoration, humilité, résignation, ils sont simples et grands comme tout l'Islam, ces gestes de la prière musulmane instituée par le Prophète. Sur deux continents, ils marquent les pas du soleil par ces appels au Tout-Puissant. — Mais l'ombre monte dans la cour de la mosquée et le bleu profond du ciel devient plus foncé. Il est temps de gagner la citadelle pour voir le Caire au coucher du soleil.

Bâtie par Saladin sur le dernier contrefort de la chaîne arabique, la citadelle aujourd'hui couronnée par la mosquée de Méhémet-Ali domine splendidement la ville. On l'aperçoit également bien du Nil et du désert. Appuyée contre la montagne nue du Mokattam, elle a un air de commandement et de majesté orientale. Montons par la route en turban; entrons dans la forteresse ; faisons le tour de la mosquée, et plaçons-nous à son angle ouest, au bout de l'esplanade. La voilà couchée à nos pieds comme une sultane, entre le désert et les bords verdoyants du Nil, la reine des cités arabes, *El Kahirèh*, la Victorieuse. Au premier plan, la place Roumélièh dresse la superbe façade de la mosquée Sultan Hassan, basanée comme un visage de Bédouin. Là-bas, celle de Touloun élève son gros

minaret primitif, entouré d'un escalier tournant. Puis, jusqu'à l'horizon s'étale la populeuse ville arabe de quatre cent mille âmes, inondée de lumière. Des touffes vertes de palmiers et d'innombrables minarets en émergent. Plus loin, le quartier européen d'Ismaïlia et de l'Ezbékièh baigne ses blanches villas et ses palais luxueux en de riches verdures jusqu'au port de Boulaq et aux jardins touffus de la Choubra. Puis vient la zone verte et cultivée du Nil. Elle s'étend sur un espace de deux lieues au-delà du fleuve qui coule paisiblement entre les moissons naissantes, arrosées de ses eaux. Enfin, la ligne rousse du désert ferme l'horizon. Les trois pyramides de Gizèh, celles d'Abousir et de Sakarah se dessinent en noir sur le couchant incendié et vont se perdre dans les sables comme les pierres milliaires de l'infini.

La beauté de ce spectacle qui enchante les yeux s'avive et s'anime de ce qu'il évoque au souvenir, de ce qu'il dit à l'esprit. Car cette fête de couleurs est aussi une merveilleuse leçon d'histoire. Les quatre zones si nettement tranchées, qui se dessinent sous nos yeux, correspondent aux quatre couches humaines qui se sont superposées dans le cours des siècles sur la terre de Mizraïm. — La brune cité musulmane du premier plan nous représente la conquête arabe et la prise de possession du vieux peuple égyptien par l'Islam, il y a douze siècles. — La blancheur éparse du quartier euro-

péen est la marque de l'Occident, qui vint communiquer, il y a cent ans, à ce pays, l'impulsion civilisatrice par des Français sous la conduite d'un chef corse. — La zone verte et cultivée du Nil nous représente l'étonnante race des fellahs, immuable depuis des milliers d'années, pauvre et misérable, mais laborieuse, féconde et vivace comme le limon dont elle se nourrit, et qui engloutit à la longue en se les assimilant les conquérants dont elle subit le fouet. — Enfin, avec les Pyramides qui se profilent sur le désert rougeâtre, nous apparaît l'Égypte des Pharaons. Plus immuable encore que le Nil, impassible et abstraite, indestructible au milieu des sables qu'elle affronte, indifférente à l'histoire qui s'écoule à ses pieds, elle témoigne, au milieu des races et des religions qui passent, la force des Principes absolus et le mystère de l'Éternité.

Mais la voix triste et grêle du muezzin tombe du haut du frêle minaret en trilles cadencés. Elle s'égrène en notes légères comme la plainte fatiguée du jour. Et de mosquées en mosquées, de minarets en minarets, d'autres voix semblables lui répondent, presque imperceptibles, noyées dans l'immensité de l'atmosphère chaude et lucide: *lâ iláha ill' Alláh !*... En ce moment, des milliers de musulmans se prosternent dans la prière fervente. Instinctivement mon regard s'est levé vers la pointe du minaret effilé comme une lance, où, droit au-

dessus de ma tête, le muezzin invisible derrière sa balustrade fait le tour du balcon et jette son appel aux quatre points cardinaux. Dans ce regard plongé au zénith, quel éblouissement de couleur et de lumière ! La mosquée entièrement couverte d'albâtre a pris une teinte de jaune ardent. L'azur auquel ce ton communique sa vibration en devient tellement intense qu'il atteint l'indigo foncé. La blancheur latente de la lumière perle de ce bleu profond comme le duvet nacré sur les pétales de l'iris.

Mais voici l'adieu de la lumière ! Le soleil a touché l'horizon, et déjà le désert engloutit la moitié de son globe rouge. Maintenant tout s'empourpre, tout s'embrase, tout vibre. Saturés de rayons, coupoles et minarets semblent transparents et reluisent comme des coupes remplies d'un vin de feu. De son dernier regard Ammon-Râ enveloppe les trois régions. Il jette sa poussière d'or sur la ville assombrie, sur la bande verte du Nil et sur le désert fauve, il les baigne de flammes orangées. Il donne à chaque chose, à chaque ton sa plus haute valeur ; il pousse le brun, le vert sombre et le roux à leur dernier degré de force, mais en même temps il les fond et les apaise par mille nuances dans une synthèse lumineuse, comme s'il n'y avait ni contradictions, ni luttes, ni déchirements entre les mondes divers, et comme si une suprême harmonie reliait entre elles les roches et les flores, les faunes et les races émanées de son foyer incandescent.

LIVRE II

L'ÉGYPTE ANCIENNE

DE MEMPHIS A THÈBES

Sunt lacrymæ rerum.

VIRGILE.

L'ÉGYPTE ANCIENNE

I

L'ARCHE DE LA SCIENCE ET DE LA RELIGION

Si moderne qu'elle soit, notre âme a deux patries intellectuelles : la Judée et la Grèce. A la première nous devons notre conscience religieuse et morale ; à la seconde, notre conception de l'art, de la science et de la philosophie. Mais l'esprit humain ne s'arrête pas dans sa conquête de l'espace et du temps ; à mesure qu'il marche, son horizon s'élargit en arrière comme en avant. Il y a cent ans déjà que l'Occident a vu poindre deux colosses derrière l'Acropole et la montagne de Sion, et ils n'ont fait que grandir d'année en année. Ce fut d'abord la pagode hindoue. Lentement on la vit surgir, d'une inextricable forêt vierge de poésie, avec ses monstres et ses dieux multiples, ses labyrinthes et ses cryptes, ses ascètes violents, ses danseuses sacrées, ses brahmanes subtils et profonds ; temple gigantesque, grouillant de vie,

couronné d'un Bouddha immobile, les mains jointes, les yeux fermés par la puissance de sa méditation, l'âme figée dans son Nirvâna. — Puis ce fut le tour de la pyramide égyptienne. Elle apparut brusquement sous la lumière crue du désert, en sa nudité géométrique, et assis à côté d'elle, énigme des âges préhistoriques, le sphinx immémorial.

Ces deux vieilles civilisations n'ont d'abord intéressé que les érudits et les curieux. Mais voici que, depuis une vingtaine d'années, elles commencent à hanter l'imagination du public lettré, les rêves des poètes et la pensée des philosophes. Invinciblement elles nous attirent comme des sources nouvelles d'émotion et de sagesse, de poésie et de mystère. Quiconque médite aujourd'hui sur l'origine de la science, de la religion et de l'art, ne s'arrête plus à Athènes ou à Jérusalem. Il prend le chemin de l'Inde ou de l'Égypte. D'où vient cependant que la plus accessible de ces deux civilisations, la mieux conservée dans ses monuments, celle dont on a presque intégralement reconstitué la chronologie et les mœurs, nous reste plus étrangère que l'autre, dont la littérature est un chaos de métaphysique et de mythologie ? Pourquoi, malgré tant de sarcophages ouverts et d'inscriptions déchiffrées, le génie de l'Égypte est-il pour nous comme une lettre morte et un tombeau fermé ?

Si nous consultons sur ce point l'écrivain qui représente le mieux la surface ondoyante de l'esprit contemporain, l'historien critique et penseur qui a exercé sur les dernières générations l'influence la plus subtile et la plus étendue, sa réponse sera aussi nette que caractéristique. Selon Ernest Renan, la race égyptienne a manqué non seulement du don poétique et créateur qui est le splendide apanage des races indo-européennes, mais encore du sens métaphysique et religieux. « L'Égypte, dit-il, est une Chine née mûre et décrépite, ayant toujours eu cet air enfantin et vieillot que révèlent ses monuments et son histoire... terre de la conscience claire et rapide, mais bornée et stationnaire. » En un mot, pour Renan, le peuple égyptien n'a eu ni l'instinct du beau ni celui de la science : il a manqué d'idéal. C'est « une race plate, un pauvre peuple conservateur étroit, gardien inintelligent de lettres mortes [1] ».

A première vue, ce jugement paraîtra d'une sévérité excessive à ceux qui ont reçu une forte impression du sphinx de Gizèh, du temple de Karnak ou des bas-reliefs d'Abydos. Il semblera injuste et superficiel, si l'on pénètre un peu plus avant dans les monuments de la littérature et de la religion égyptiennes. Lisez les hymnes au Nil et au soleil d'Ammon-Râ. Certes, ils n'ont pas la grâce

[1] *L'Égypte ancienne* dans les *Mélanges d'histoire et de voyage.*

vivante, le charme exquis et passionné de la poésie grecque, mais ils résonnent avec la solennité et la majesté hiératique d'un chant religieux qui sort du fond d'un sanctuaire. Essayez ensuite de soulever un premier voile du *Livre des Morts*, et vous serez frappé de la conception pénétrante de l'âme qui s'en dégage. Considérez encore la doctrine secrète des prêtres de Thèbes en son monothéisme trinitaire, regardez l'illustration magnifique qu'en fournissaient les temples de Dendérah et d'Edfou dans leur architecture comme dans leurs plafonds peints, et vous vous convaincrez que l'Égypte a produit une théogonie, une cosmogonie et une psychologie originales. Saisissant enfin l'unité de conception qui rejoint ces trois domaines, vous affirmerez sans crainte que l'Égypte eut une science des principes, une vue profonde de l'univers et de l'homme, dont le mythe d'Isis et d'Osiris nous offre l'expression poétique, le sommet et la fleur.

Si, après avoir fait la synthèse du panthéon égyptien, nous découvrons le sens éternel et universel des grands symboles qu'il a légués au monde, la raison de la condamnation sommaire prononcée sur lui par l'éminent auteur des *Origines du christianisme* nous apparaîtra clairement. Idéaliste en art, Renan fut naturaliste et positiviste en philosophie, en quoi il représente avec éclat l'esprit dominant de la seconde moitié du XIX^e^ siècle. Pour

lui, la vérité ne réside point dans les principes immuables d'une pensée divine plus ou moins imparfaitement reflétée par la conscience humaine, mais dans l'éternel devenir et dans le progrès indéfini de l'expérimentation historique. En effet, si l'Absolu est la chimère de l'Inconnaissable, il ne peut y avoir de vérité que dans le relatif. « L'âme est une résultante des forces du corps [1] » qui se dissout avec lui. Quant à Dieu, « s'il n'est pas encore, il sera peut-être un jour, » sauf à disparaître le lendemain par le premier accident cosmique [2]. C'est pourquoi la Science et la Religion, la Raison et la Conscience se posèrent dans l'esprit de Renan et de son école comme deux catégories nécessaires de l'esprit humain, mais aussi comme deux adversaires irréconciliables, éternelle antinomie dont la solution n'est qu'abstraction vide ou superstition grossière.

Or, ce qui fait la beauté et la grandeur de l'Égypte, c'est justement ce que nie l'école positiviste, c'est-à-dire l'idée de l'Éternel et le sentiment de l'Immuable qui s'exprime dans toute sa civilisation. Cela nous explique d'un seul coup l'incompréhension et le mépris de cette école pour la terre d'Hermès. Si l'Inde s'est noyée dans le rêve de l'Infini, l'Égypte s'est murée dans l'idée de l'Absolu : rôle austère et ingrat entre tous,

[1] Article sur Cousin, *Essais de morale et de critique*.
[2] *Dialogues philosophiques*, *Avenir de la Science*.

mais de la plus haute importance. Pétrifiée dans ses institutions théocratiques, incapable elle-même d'évolution progressive, l'Égypte n'en a pas moins été l'institutrice des deux grandes religions qui ont fait la civilisation occidentale ; c'est dans l'enseignement secret de son puissant sacerdoce que les initiateurs de la Judée et de la Grèce ont trouvé la lampe des principes dont la flamme, avivée par leur inspiration personnelle, répandue en torches ardentes par des races plus jeunes, devait inonder le monde de lumière. L'idée monothéiste et la règle morale, clef de voûte de l'édifice de Moïse, des prophètes et d'Israël, étaient enseignées depuis des siècles dans les sanctuaires d'Ammon-Râ. Les idées dominantes de la cosmogonie des Grecs sont contenues dans celle des Égyptiens. Leur doctrine sur l'âme et sur la vie ultérieure, leur conception des rapports de l'homme et de la divinité, se rattachent aux mystères d'Isis et d'Osiris.

Historiquement l'Égypte est donc le sanctuaire des Principes, qui renferme l'arche des Idées-Mères et des Symboles Générateurs. Saluons en elle l'aïeule vénérable du monothéisme judaïque comme du polythéisme grec. Les deux fleuves de connaissance, qui coulent séparés en ces deux civilisations, mais qui par un immense circuit tendent à se rejoindre aujourd'hui, à savoir : la religion monothéiste et la conscience morale d'une part, la

science rationnelle et l'art de l'autre, nous apparaissent en Égypte réunies à leur source en une cataracte qui tombe d'un seul sommet, comme le Nil du sein de la déesse Nout.

Ce haut exemple de l'unité primitive de la science et de la religion prend un intérêt palpitant et tout actuel lorsqu'on se rend compte des courants divers qui agitent la pensée contemporaine depuis une dizaine d'années. La lutte entre les deux principes est plus ardente que jamais. Il fut un temps où la religion opprimait la science au nom de l'autorité et de la tradition : aujourd'hui la science victorieuse est près d'opprimer l'âme et l'esprit au nom de l'instinct et de la matière. Aussi la réaction irrésistible a-t-elle commencé. Nous avons entendu la jeunesse attaquer les conclusions désolantes de la science matérialiste, les uns au nom de la liberté du rêve, l'inextinguible soif de poésie et d'idéal qui fait le fond de l'âme humaine, les autres au nom de la conscience morale, d'autres enfin au nom de l'intuition qui seule perçoit les vérités supérieures. Tous étaient dans leur droit, tous annonçaient la revanche de Psyché. Nous avons vu ensuite les Tolstoï et les Ibsen battre en brèche les conséquences sociales de notre culture purement scientifique. Nous avons vu enfin l'art triomphant de Richard Wagner s'édifier aux incantations de la musique sur les bases d'un idéalisme transcendant, diamétralement

opposé aux conclusions de la science actuelle. Aujourd'hui le mysticisme coule à pleins bords et roule au milieu de nous des flots troubles et orageux. Mouvement légitime, nécessaire, d'immense portée. Il se tromperait cependant s'il croyait pouvoir ébranler la citadelle de la science. Il ne peut rien sur la base ; il pourra beaucoup sur sa méthode et son objet. Il la forcera à élever son observatoire en assises grandissantes. La science est indestructible dans son principe, mais il faut qu'elle soit complète. A la science de la matière ajoutons celle de l'âme et de l'esprit; car ces deux dernières sont encore dans l'enfance chez nous. La Vérité est une ou elle n'est pas. Si la science et la religion, si la nature et la morale, si l'univers et l'homme sont deux termes irréductibles et sans principe supérieur, ils sont faux l'un et l'autre, pure chimère et néant. La science abstraite est un verbe inanimé ; elle isole et disperse. Mais la Sagesse, qui est la science de l'Amour appliquée à l'âme et à l'humanité, unit et concentre ; elle est le Verbe vivant. Rendons justice à la science moderne, fille de Bacon et de Descartes, de s'être établie sur le roc de l'expérience et de la raison. Ainsi elle a pu mesurer les pieds de la grande Isis. Il lui reste à remonter au cœur et à la tête de la déesse.

En ces conjonctures et grâce à cette orientation nouvelle de l'esprit contemporain, l'Égypte

ancienne prend une importance inattendue à nos yeux. Placée comme un phare entre l'Asie et l'Europe, entre l'Orient et l'Occident, elle en éclaire les routes les plus lointaines. Par-dessus tout, la doctrine des temples d'Osiris, d'Isis et d'Ammon-Râ nous apparaît comme un haut symbole, comme un exemple prophétique de l'unité primordiale et finale de la Science et de la Religion.

Pourquoi ces pensées mères me reviennent-elles aujourd'hui et pourquoi suis-je forcé de les écrire presque malgré moi, alors que j'aimerais bien mieux m'échapper dans la liberté des images et des rêves ? Elles m'ont obsédé au cours d'un voyage sur le Nil, en présence des monuments de la terre des Pharaons. Depuis mon retour, la lecture des admirables travaux de nos savants m'a confirmé plus d'une fois dans ces idées. N'étant pas égyptologue, je ne saurais avoir la prétention d'apporter les preuves complètes et définitives à leur appui. On verra simplement dans ces pages comment elles peuvent naître intuitivement des impressions vivantes d'un voyageur attentif.

Puissent du moins ces souvenirs communiquer à quelques-uns de mes lecteurs un rayon de la force et de la sérénité qui émanent encore des temples augustes de cette terre ensoleillée !

II

LES SYMBOLES PRIMORDIAUX : LA PYRAMIDE, LE SPHINX ET LE SOLEIL AILÉ

La tradition antique et moderne a fait instinctivement de la Pyramide et du Sphinx les symboles de l'Égypte. Ce sont ses armes parlantes dans la mêlée des religions. Aujourd'hui que cette civilisation a disparu depuis près de deux mille ans, ces monuments la représentent et la résument encore à tous les yeux comme les signes mystérieux et sûrs d'une idéographie universelle. Ces deux symboles sont, à vrai dire, le point de départ et la synthèse primitive de la religion égyptienne. En y joignant un troisième emblème, le disque ailé du soleil, nous aurons serré en un faisceau les clefs de l'Égypte sacrée. Comme pour mieux nous prouver que ce sont des signes essentiels et très anciens, leur trinité grandiose se présente à nous en un groupe saisissant, taillé en traits gigantesques, au seuil du désert, sur le

plateau rocheux de Gizèh, là même où l'on a trouvé les plus vieilles inscriptions de l'ancien empire et des premières dynasties.

Elles règnent encore sur le pays et de loin elles hantent l'habitant comme le voyageur, les vieilles pyramides de la chaîne lybique, marquant les nécropoles de Zaouyet-el-Aryan, d'Abousir, de Sakkara et de Daschour. De la crête poudreuse du Mokattam comme des quais populeux de la ville, de la pointe de l'île de Raoudah comme de la dahabièh qui remonte le fleuve, on les aperçoit noires, jaunes ou pourpres, selon l'heure du jour, mais immuables dans leur forme triangulaire, sentinelles de pierre montrant le chemin de la haute Égypte. Vues du port du vieux Caire, celles de Gizèh ressemblent à trois tentes étagées en coulisse, l'une derrière l'autre. — On passe le magnifique et vaste pont en fil de fer de Kasr-el-Nil et les superbes allées de sycomores de Gézirèh ; on traverse l'autre bras du fleuve, et l'on s'engage sur la grande chaussée plantée d'acacias qui s'en va droit sur la pyramide de Chéops. Celle-ci commence à grandir, cachant presque ses sœurs rivales dérobées derrière elle. Les marchés de feilahs, qui animent les bords de la chaussée avec leurs ânes, leurs tas d'oranges et de cannes à sucre, ont disparu. On ne voit plus des deux côtés que l'immense plaine verte et germinante ; terre fertile d'alluvion, si vaste, si uniforme, que

fleuves, canaux, villages et jardins s'y confondent et s'y noient sous la royauté de la grande ligne horizontale. Mais devant nous, entre les feuillages touffus des arbres, se lève démesurément le colossal mausolée. Brusquement la verdure cesse, et la pyramide se dresse seule, libre, imposante dans le ciel clair, sur le plateau nu où monte un chemin de sable blanc.

Une trentaine de Bédouins s'abattent comme une nuée d'éperviers sur la voiture qui s'arrête. Ils l'entourent en vociférant dans toutes les langues. L'un offre son âne, l'autre son chameau, le troisième des antiquités. Ils montent sur le marchepied de la voiture, vous saisissent par le bras; chacun veut s'emparer de vous. Vous avez mis le pied sur leur domaine, et, bon gré mal gré, vous leur appartenez. Cette tribu, gouvernée par un cheik, exploite la pyramide à son profit, depuis les temps anciens, par ce droit immémorial qui fait que les nomades sont les rois du désert, et considèrent tout ce qu'il renferme comme leur propriété. Malgré leurs yeux rapaces et leurs mains voleuses, je ne me défends pas d'une secrète sympathie pour ces enfants du désert, éternels errants, sans demeure et sans lit. Ne sont-ce pas les vieux frères des Celtes ? A leur assaut, on se sent comme ressaisi par cette grande vague de la race blanche qui vint couvrir jadis tout le nord de l'Afrique, et qui s'est conservée plus ou moins intacte jusqu'à

ce jour malgré de fréquents mélanges avec le sang noir. Ceux qui gardent en ce moment la pyramide viennent, les uns de Tunis, les autres de Tripoli, d'autres des oasis libyennes. Tous jolis à voir avec leur chemise blanche et le châle noir dont ils se coiffent pittoresquement, tous souples et fins comme des panthères. On rencontre parmi eux le plus pur type aryen, sourcils arqués, yeux clairs et hardis, mais aussi tous les genres de métis par le croisement avec les tribus abyssines, nubiennes et nègres. Cela fait une palette de visages depuis le blanc basané à travers l'olivâtre jusqu'au noir d'encre. Quelques-uns ont des museaux de chien ou de chacal. Horde flottante du désert libyen, aujourd'hui pillards sauvages, demain bons enfants rieurs et spirituels.

La bande criarde vous suit sur le chemin qui monte vers la pyramide. Deux petits Bédouins m'accompagnent obstinément. L'un m'offre une figurine d'Osiris en basalte noir, l'autre une Isis oxydée toute bleue. Ces deux amulettes me rappellent les deux paroles que l'on murmurait au seuil des initiations égyptiennes : « Prends garde ! Osiris est un dieu noir. Qu'Isis, la bonne déesse, te protège ! » Mais je n'ai guère le temps de réfléchir au sens de ces mots obscurs. Car nous voici au pied de la montagne en pierres de taille. L'escalier gigantesque émerge royalement des vagues sablonneuses du désert, labouré et bouleversé par le

vent. Trois Bédouins vous appréhendent au corps, vous hissent de bloc en bloc : et l'on grimpe essoufflé, mais enlevé malgré soi, comme un ballot par un treuil, sur ces marches qui ont environ un mètre de hauteur. De la petite plate-forme du sommet, l'œil redescend, non sans vertige, les degrés de la pyramide qui recouvrirait comme une cloche Saint-Pierre de Rome, et dont les blocs alignés feraient, dit-on, le tour de la France.

La vue est unique en son genre. Planant à la limite du désert, l'œil embrasse deux régions qui se heurtent et se découpent l'une sur l'autre d'un violent contraste. D'un côté, la vallée du Nil étale en tapis d'émeraude ses verdures savoureuses, rayées de canaux d'argent et semées de villages, nids d'oiseaux, sous leurs touffes de palmes. La ville du Caire est couchée à l'horizon en reine paresseuse, appuyée au Mokattam, ayant pour couronne la citadelle et pour aigrette la mosquée de Méhémet-Ali. Le Nil coule majestueusement à ses pieds, père et roi de la contrée qu'il arrose. On comprend que les anciens prêtres de l'Égypte en aient fait un dieu, symbolisant l'idée même de la vie. « Salut, ô Nil, s'écrient-ils, toi qui t'es manifesté sur cette terre — et qui viens en paix pour donner la vie à l'Égypte ! — Dieu caché qui amènes les ténèbres au jour où il te plaît de les amener — irrigateur des vergers qu'a créés le soleil — tu abreuves la terre en tout lieu — voie

du ciel qui descend... S'il décroît dans le ciel, les dieux tombent sur la face, les hommes dépérissent... Il prépare les biens des pauvres — il boit les pleurs de tous les yeux et prodigue l'abondance des fruits. » Mais tournons-nous vers l'ouest. Après ce tableau riant de vie, quelle image de mort, fauve, nue et sauvage ! Jusqu'à l'horizon, les collines de sable déroulent leurs vagues convulsées en cassures jaunes et brunes, grises et mauves.

C'est l'océan du désert, plus terrible que l'autre parce qu'il est immobile. Pas un brin d'herbe, pas un arbuste : à perte de vue, des pyramides, des tombeaux, des ossements qui blanchissent. On est saisi par le frisson du temps destructeur. Mais un sentiment d'orgueil lui succède, car l'homme a su donner à ces monuments funéraires un caractère d'éternité qui semble défier le temps et la mort elle-même. Chrétiens, barbares, Mamelouks, Arabes, Bédouins, archéologues, tous ont bêché et fouillé ces mausolées magnifiques. Ils ont à peine écorché leur surface; leur masse, leur forme, leur pensée est intacte. « Le temps, a-t-on dit, se moque des choses et les pyramides se moquent du temps. »

L'ascension et la descente de la grande pyramide suffisent pour rompre les genoux du voyageur, mais ce n'est que la moitié de l'épreuve et la moins dure, car il s'agit maintenant de pénétrer dans les flancs du monstre jusqu'au tombeau

de Chéops. On sait avec quel art le pharaon réussit à barricader et à cacher sa demeure suprême Non seulement l'entrée du tombeau était masquée par la surface uniforme du revêtement de granit, le couloir descendant était destiné à dérouter les futurs profanateurs, car il aboutissait à une fausse chambre inachevée et à un cul-de-sac. Le vrai couloir, conduisant au centre de l'édifice et au sarcophage du roi, avait été muré par un bloc de granit engagé dans la voûte du couloir descendant. Pour découvrir le premier, le colonel Wyse dut se creuser un chemin vertical à travers la maçonnerie. Il pénétra ainsi dans la grande galerie ascendante. Encore trouva-t-il la chambre du sarcophage barrée par une plaque et quatre herses de granit qui en défendaient le vestibule. Ainsi fut découverte la haute chambre funéraire du pharaon Khoufou, de la IVe dynastie, vivant environ quatre mille ans avant notre ère. Dans son sarcophage vide, on ne trouva qu'un peu de terre.

Aujourd'hui cette exploration est plus aisée, mais l'effort qu'elle exige est toujours pénible. Un trou noir s'ouvre à la dix-huitième assise de l'escalier géant, à quarante-cinq mètres au-dessus du sol. Il est protégé par un fronton composé de deux énormes quartiers de roc formant un angle obtus. Le couloir n'ayant qu'un mètre de haut, on n'entre qu'en se baissant. Telles sont les fourches caudines de ce tombeau royal. A peine quelques entailles

grossières dans la déclivité perfide des dalles luisantes. On glisse, on tombe, on avance en rampant. Enfin on roule dans une sorte de puits ténébreux. Plus de jour dans ce trou mal éclairé par les pauvres chandelles vacillantes que l'on tient en trébuchant. Beaucoup de voyageurs parvenus à ce point perdent courage et s'en retournent haletants, la tête congestionnée, vers l'issue où brille la lumière libératrice. Mais qui veut atteindre le cœur de la pyramide doit ramasser maintenant toutes ses forces. Il faut grimper et se tordre par une sorte de spirale pour gagner le couloir ascendant. Là, on avance le dos courbé, on recommence à ramper dans les ténèbres avec son lumignon. Une chaleur oppressante vous prend à la gorge ; elle augmente à chaque pas, on étouffe. Il semble que la maçonnerie compacte de la pyramide vous pèse sur la poitrine et va vous écraser. Tout à coup le couloir s'élève. Un fil d'aluminium allumé éclaire une galerie majestueuse, haute de huit mètres, dont les assises supérieures s'avancent en encorbellement. On respire, et l'on pourrait se croire à l'entrée d'un temple magnifique s'il y avait des marches taillées dans cette pente glissante. Mais ce ne sont que de légères entailles à la distance d'un mètre et l'on avance à grand'peine, avec des chutes fréquentes à moins de se faire soutenir par les Bédouins qui grimpent comme des chats dans ce corridor fantastique. Les pierres

sans ciment sont si merveilleusement ajustées qu'on ne passerait pas une aiguille entre elles et que toutes les surfaces luisent comme des glaces. Enfin le chemin s'aplanit, on traverse le vestibule et on pénètre dans le caveau royal, long de dix mètres sur cinq de haut et de large. Il est entièrement nu. Pas une figure, pas une inscription sur les murs. Un sarcophage vide et mutilé, sans couvercle. La mort sans phrase. Ce refuge contre la destruction devient ainsi le plus éloquent symbole du néant de toute matière et de toute chose visible. Deux soupiraux obliques, ménagés dans l'épaisseur de la pyramide, aèrent la chambre funéraire. L'un est exactement orienté sur l'étoile polaire.

Cette descente dans le noir, cette remontée laborieuse aboutissant à un caveau vide, quelle image condensée de la vie humaine, de cette poussée douloureuse au cœur du mystère qui semble finir au tombeau, dans la chambre du néant !

Ce mausolée monstre, considéré à juste titre par les Grecs comme une des merveilles du monde, suppose une science architecturale de premier ordre. « Personne ne peut examiner l'intérieur de la Pyramide, dit Fergusson, sans être frappé d'étonnement par l'admirable habileté mécanique qui a été déployée dans sa construction. Les immenses blocs de granit apportés d'Assouan à une distance de cinq cents milles, polis comme du verre et façonnés de telle sorte qu'on peut à peine décou-

vrir leurs interstices ! Rien n'est plus merveilleux que l'extraordinaire quantité de science mise en œuvre dans la construction des chambres de support, au-dessus du plafond de la chambre principale, dans l'alignement des galeries en pente, dans la sage disposition des couloirs du vestibule et dans l'accord de toutes les parties de l'édifice. Elles sont toutes exécutées avec une telle précision que, malgré l'immense poids de l'ensemble, pas une pierre n'a cédé d'un pouce. Jamais, depuis ce jour, rien de plus parfait n'a été construit au point de vue mécanique. »

Voilà pour la puissance d'exécution. Mais toute forme architecturale exprime une pensée. Les Égyptiens sont les premiers et les plus forts symbolistes du monde. Ils n'ont jamais taillé une pierre sans y loger une idée. Ce monument qui résume leur génie et leur religion demeure énigmatique au premier abord. Toutefois, sa forme éveille sur-le-champ l'idée de l'Immuable et de l'Éternel dans sa formidable abstraction. Ce n'est pas l'image du Dieu vivant, mais la figure géométrique de la Loi, le pentaèdre de l'Absolu.

Le triangle superposé au carré et aboutissant à la pointe est (dans la tradition occulte) le signe trinitaire de la vie superposé au signe quaternaire de l'univers et de ses quatre éléments. Par les quatre faces de la pyramide, le triangle se résorbe dans l'unité divine dont il émane. L'image de

l'Absolu ne peut être que géométrique. Et voilà peut-être une des raisons mystérieuses pour lesquelles ce gnomon de l'Idée pure, digne d'inspirer un Moïse dans la construction du nom divin, agit encore sur nous avec la magie d'un signe évocatoire. Il y a entre tout signe idéographique et l'émotion qu'il produit une correspondance secrète reposant sur les rapports des Formes et des Idées qui sont l'essence même de la création.

Mais sortons du sépulcre massif et cherchons d'autres signes qui nous aideront peut-être à comprendre la froide figure de l'Absolu. Avançons sur les grandes houles de sable qui vallonnent les abords de la pyramide. Voici s'ouvrir, à quelques pas, un grand puits carré large de huit mètres, profond de seize. On dirait une fosse aux lions ; ce n'est qu'une large sépulture [1]. De qui ce tombeau? On ne sait ; peut-être des prêtres qui desservaient le temple voisin d'Isis. Un Bédouin se laisse glisser avec une agilité de singe dans une rainure du puits, taillée en échelle. Parvenu au fond, il détache son turban et s'en sert pour balayer le sable. Aussitôt apparaît le couvercle d'un sarcophage géant. Une table de basalte porte, sculpté en bas-relief, le disque ailé du soleil. Les larges ailes de l'astre mystique, du phénix, sont étendues hori-

[1] Elle fut découverte en 1837 par le colonel Wysse. On l'appelle *Tombeau de Campbell*, du nom du consul général anglais d'alors au Caire.

zontalement. Deux serpents, entrelacés et enroulés au disque, redressent de chaque côté leurs têtes vigilantes. C'est le signe de Horus, le Verbe solaire, le Dieu manifesté, l'Apollon égyptien, symbole capital et central de cette religion. Il se déploie au front des pylônes et des temples, sur la tête des Dieux et des Pharaons, sur les palais et les hypogées. Partout il flamboie comme l'esprit vivant à travers l'homme et la nature. Sa course, nous le verrons plus tard, illustre les voyages de l'âme et l'évolution de l'univers. Les deux serpents qui dardent leur tête hors du cercle de l'infini, et qu'on retrouve dans le caducée de l'Hermès grec, personnifient les deux mouvements de l'Esprit éternel, son *respir* et son *aspir*. L'un souffle la vie à toutes les formes de la matière ; l'autre boit les âmes qui reviennent au soleil divin. Luisant au fond de cette tombe, sur le basalte funéraire, au sein vierge du sable blanc, le soleil ailé de Horus n'a qu'un sens. Sa voix mâle résonne dans la langue universelle des symboles et domine toutes les autres, comme l'accord parfait résume toutes les harmonies. Elle dit : l'Esprit est Un ; l'Ame, son char vivant, est immortelle, et sa vie à travers tous les mondes se nomme : « Résurrection ! »

Voilà une première réponse aux ténèbres intérieures de la pyramide. Mais passons au sphinx. Déjà sa croupe, d'une blancheur étrange, se dessine sous le plein soleil de midi. Il n'est pas en-

tièrement dégagé des sables qui sans cesse essayent de le recouvrir, mais sa tête, encadrée des ailes du Klaft, émerge, colossale, des ondes du désert. Descendons le petit vallon pour regarder d'en bas et de face le monstre que les Arabes ont appelé *Aboul-Hol*, le père de la Terreur. Là, toute sa grandeur apparaît. Il tient comme un petit temple entre ses pattes étendues; ce sont les trois stèles de Touthmès. Le nez est écrasé, mais l'arc superbe des yeux conserve à ce visage une expression unique de mélancolie dans la majesté.

Mieux qu'aucun dieu, celui-ci a gardé les secrets de son origine. Elle recule dans la nuit des temps, à mesure que les recherches avancent. Il ressort de la stèle trouvée par Mariette que le sphinx est antérieur à Chéops et probablement au premier des pharaons. En lui nous parle donc le plus vieux symbole de l'Égypte. Le sens qu'exprime sa forme et son orientation est confirmé par les textes lapidaires. Ils l'appellent le *Hou de Horem-Kou*, c'est-à-dire le Gardien du Soleil levant. Il en est l'image et le témoin. Harmakouti, que les Grecs appelèrent Harmakis, personnifie la jeune lumière qui chasse les ténèbres. C'est le soleil de vie, le génie de toutes les renaissances, à la fois Ammon-Râ et Horus, l'Esprit divin et sa manifestation, dont le pharaon, lui aussi, devait être le fils, le Hor, l'incarnation vivante. Au temps de l'Ancien Empire, le sphinx, dont la face est tournée vers l'orient,

était couronné d'un disque d'or. Quand le soleil du matin jaillissait de la chaîne arabique, son premier rayon allait frapper le disque et le visage du sphinx, qui resplendissait alors comme un soleil à face humaine, ou comme un dieu auréolé de flammes. Des coups de cymbale et des fanfares retentissaient dans le temple de granit et d'albâtre, aux piliers carrés et nus, et les prêtres vêtus de blanc, montant vers le sphinx par le dromos en pente douce, entonnaient l'hymne mâle et pur : « Tu t'élèves bienfaisant, Ammon-Râ Harmakouti. — Tu t'éveilles véridique, seigneur des deux horizons, — tu resplendis et tu flamboies, — tu sors, tu montes, tu culmines en bienfaiteur. — Les dieux et les hommes s'agenouillent devant cette forme qui est la tienne, ô seigneur des formes ! — Viens vers le pharaon, donne-lui ses mérites dans le ciel, sa puissance sur la terre, — épervier saint à l'aile fulgurante, — phénix aux multiples couleurs, — coureur qu'on ne peut atteindre au matin de ses naissances[1]. »

Il est probable que les races, dont les civilisations précédèrent la domination de la race blanche sur la terre, adorèrent le dragon à cause de la terreur que les ptérodactyles antédiluviens inspirèrent aux premiers hommes. Celui qui osa placer une tête humaine sur un corps de lion, pour en faire un dieu, créa un symbole auguste. Trouva-

[1] Hymne découvert par Grébaut, traduction de Maspéro.

t-on jamais une plus frappante image de la nature en évolution couronnée par l'humanité ? Tout ce que la science moderne nous dit en formules encore incertaines sur le développement des espèces et sur les origines terrestres de l'homme n'est-il pas ràmassé dans cette image du sphinx ? Elle est là, cette nature terrestre, avec ses griffes cruelles et son corps puissant, appuyée sur le sable marin d'où sortirent tous les êtres, rivée au sol dur dont le limon est sa substance en travail; mais que de noblesse, de calme et de conscience dans sa tête qui regarde le soleil levant de l'esprit et de l'éternelle vérité ! — Par quelle puissance s'accomplit l'immense travail qui fait pousser la tête du dieu sur le corps du lion terrible ? — Force aveugle, lutte pour la vie, sélection des forts, fatalité des milieux, disent les disciples de Darwin. Influx d'Isis, la grande âme du monde, qui insuffle à la nature, aux genres, aux espèces, aux individus des âmes de vie et des principes intellectuels de plus en plus parfaits. — Ainsi pensaient les sages des temps anciens ; ainsi penseront peut-être les sages des temps futurs, sans oublier que le problème a deux faces inverses, qu'il faut envisager tour à tour et faire concorder, mais que la face essentielle, primordiale et finale est celle de l'Ame et de l'Intellect.

Le sphinx a dû sa fortune à cette idée mère et à l'étrange famille qu'elle enfanta. C'est lui qui pro-

tège l'arche d'Israël sous la figure des Kéroubs. Des ailes colossales lui poussent en Assyrie. Il reluit « comme un métal qui sort du feu » dans les quatre animaux à tête humaine de la vision d'Ézéchiel, qui se meuvent sous la gloire de l'Éternel, et qui représentent les quatre ordres d'esprits faisant marcher la roue des mondes. Il franchit les mers et s'en va épouvanter la Grèce aux portes de Thèbes, dans la légende d'Œdipe. Enfin il devient la Sphinge. Des seins provocants se bombent sur sa poitrine, dressant sur la neige des chairs molles leurs fruits rouges et savoureux, pendant que ses griffes fouillent la chair humaine et que ses yeux rutilent de tous les rêves et de toutes les curiosités. Image de l'Éternel-Féminin dans sa duplicité infernale et céleste. Mais toujours se joue en lui l'union troublante de l'animalité sacrée et de la pensée divine. Son antique et virile sublimité intellectuelle ne se révèle qu'au plateau de Gizèh, où il gît en sa vétusté immémoriale. Si les hommes bâtissent un temple à la Science et à la Religion universelle, l'architecte devra asseoir le Sphinx mâle sur son seuil.

Après une soirée passée à l'hôtel *Mena-House*, où des Tziganes ont joué leurs airs mélancoliques et fous qui semblent vouloir évoquer toutes les passions, je suis allé revoir le sphinx au clair de lune. L'un des côtés de la grande pyramide était

plongé dans l'ombre. Son triangle d'un noir opaque coupait l'azur limpide et laiteux de la nuit. L'autre luisait d'une blancheur mate et tranquille. Quant au sphinx, il me parut plus imposant et comme transfiguré. Ses traits mutilés se recomposaient sous la magie lunaire. Sur son visage flottait un sourire épandu dans une majesté douce.

Je revins sur la terrasse de l'hôtel. L'air fraîchissait. La grande tente vibrait au vent d'est. Je m'assis dessous sans pouvoir m'arracher à l'émotion grandiose de ce lieu, qui ressemble au sanctuaire de l'Absolu, ni au charme insinuant de cette nuit claire, de cet air paradisiaque. De courtes rafales interrompaient seules le silence musical, où tous les souvenirs s'apaisent, se clarifient et s'harmonisent dans la paix du désert...

... Oh! soupirais-je intérieurement, ce flux et ce reflux incessant d'espérance et de tristesse, qui fait la vie de mon âme agitée... quand cessera-t-il?...

Mais, par-dessus la mer tumultueuse des pensées, s'élèveront désormais les trois signes vainqueurs, les trois signes divins, contemplés et conquis en ce jour : *la Pyramide*, image du Dieu insondable, manifesté par la Loi du Ternaire et du Quaternaire ; *le Sphinx*, son Verbe vivant, aux griffes de lion, à face humaine; *le Phénix*, image de l'Ame immortelle, qui franchit tous les mondes de ses ailes solaires!

III

LES RUINES DE MEMPHIS ET LE COLOSSE DE RAMSÈS II

COUCHER DE SOLEIL SUR LE NIL

Yalla ! Yalla ! crient les marins arabes pendant que nous démarrons du quai de Kasr-el-Doubarah. Nous sommes une vingtaine de voyageurs à bord du *Kahirèh*, un petit vapeur qui doit nous mener jusqu'à la frontière de Nubie et nous faire voir, en chemin, les principaux monuments de l'Égypte ancienne depuis Memphis jusqu'à Philæ. Le départ est gai, la matinée radieuse. Ciel de janvier, lustré comme nos avrils. Brise fraîche fleurant le printemps. A gauche, les rives populeuses du Caire regorgent de barques pressées les unes contre les autres comme des cigognes au repos. A droite, au-delà de l'île de Gézirèh, une brume rose s'étend sur les pyramides. Des villas en ruines défilent et des terrasses verdoyantes de grenadiers.

Le Caire fuit derrière nous. Le fleuve devient si vaste qu'on ne voit plus que ses rives lointaines

profilant leurs bouquets de palmes en fines graminées. Les dahabièhs, qui sillonnent sa surface limoneuse et brillante, balancent leurs longues vergues gracieuses comme des mouettes, les unes chargées de sable, les autres de cannes à sucre. Nous voguons sur le large dos du dieu paisible et puissant, père de l'Égypte, et le vieux Hapi « que nul ne contient dans ses demeures », comme dit l'hymne sacré, n'est pas plus encombré des modernes bateaux à vapeur qu'il ne l'était jadis des barques pavoisées des pharaons ou des lourds colosses de granit charriés de Syène.

A midi, nous stoppons à Bedrachin, village de fellahs sous une superbe plantation de dattiers. Sur la pente sablonneuse de la berge, une foule grouillante nous attend et nous salue de loin d'acclamations frénétiques. Elle est massée en deux groupes. D'un côté, toute la jeunesse du village, une centaine d'enfants de quatre à quinze ans, la plupart en chemise bleue. Quelques garçons complètement nus pataugent, sautent, gesticulent dans le limon noir en poussant comme un hourra formidable le cri infatigablement répété de : *bakchi... che !* De l'autre, une cinquantaine d'âniers avec leurs bêtes attendent et interpellent les voyageurs avant même que le bateau n'ait abordé. Le drogman du navire va choisir les meilleures montures. Il écarte à coups de courbache les refusés, qui ne se donnent pas pour battus et reviennent à la

charge. La bataille dure ordinairement une demi-heure dans un charivari d'injures et de vociférations. A toutes les stations du voyage, la scène se renouvellera en épisodes variés. Dans cette âpre lutte pour l'existence, on ne sait ce qu'il faut admirer de plus, ou la persévérance de ces bons âniers fellahs obligés de gagner ainsi leur vie, ou la patience de ces pauvres ânes qui reçoivent encore plus de coups que leurs maîtres, mais qui, dans ce déchaînement de brutalité humaine, représentent la douceur, la sagesse et peut-être le dédain transcendant, cher à quelques-uns de nos philosophes.

Une fois installés sur nos montures, nous traversons le village. C'est tout de suite une impression d'oasis et de vie tropicale. Des huttes en terre sèche sous de hauts dattiers. Çà et là des étangs. Mais ces habitations misérables sont dominées par la solennité et le murmure des palmes. Qui dirait que nous sommes ici sur l'emplacement de la vieille Memphis, fondée par Ména, le premier des pharaons, environ cinq mille ans avant notre ère? Il n'est pas jusqu'à présent dans l'histoire humaine de date plus ancienne. Selon Diodore de Sicile, Ména était originaire de Thini près d'Abydos, le plus ancien, le plus reculé des sanctuaires égyptiens, premier centre du culte d'Osiris. Ména était probablement un pontife des Schésou-Hor. Il conçut l'idée grandiose de bâtir une ville à la pointe du Delta, d'en faire un port ouvert, et de

lancer ainsi la civilisation égyptienne vers la Méditerranée. Pour cela, il commença par concentrer sous son autorité tous les nomes de la haute et basse Égypte. Il détourna ensuite le Nil de la chaîne libyque par la construction d'une digue. Il contraignit ainsi le fleuve à se creuser un nouveau lit et à féconder un autre morceau du désert en coulant au milieu des deux chaînes de montagnes. Pour protéger la ville contre les invasions, il l'entoura d'un lac artificiel. Ména consacra la cité à Phtah, le démiurge des éléments, qui pétrit et reforge les mondes dans son moule comme il avait pétri et reforgé l'Égypte dans le sien. Après quoi il joignit l'uræus des rois à la tiare des grands pontifes et se fit couronner pharaon. Ainsi s'éleva Memphis, Mennefer « le Port des bons ». Elle avait six lieues de pourtour et régnait superbe entre son lac, le désert et le Nil. Le mur blanc de la forteresse royale, les rouges pylônes du Temple de Phtah et le colosse du dieu dominaient au loin les campagnes et le fleuve. Il y avait un quartier des étrangers : on l'appela « le Monde de la vie ». Il retentissait jour et nuit du cri des marins, et plus tard des orgies de l'Astarté phénicienne. Cependant, on arrivait à la nécropole du désert par un vallon délicieux et solitaire que les voyageurs grecs comparent à la prairie des asphodèles dans les Champs Élyséens. On traversait le lac sur des barques, et l'on arrivait au temple de Tefnout,

aux portes de l'Amenti et de la Vérité, gardée par une statue de la Justice sans tête.

De la vaste cité il ne reste rien, pas même les fondements. Au XII^e^ siècle encore, Abdallatif admirait les ruines de Memphis, qui, dit-il, confondent la raison. Depuis, on a bâti le Caire avec ses débris, le Nil a recouvert la plaine de son limon, et une forêt de palmiers a poussé dessus. Mais, pareille à un bois sacré, cette forêt garde un trésor qui en dit plus sur l'âme de l'Égypte et sur la nature de son génie que ne le feraient peut-être les ruines accumulées de l'énorme capitale : c'est le colosse de Ramsès II, le Sésostris des Grecs, le plus illustre des pharaons. Ramsès le fit élever en l'honneur de sa victoire de Kadesch, remportée sur les Kétas en Palestine. Dans cette bataille célèbre, chantée par le poète Pentaour et qui resta l'Iliade des Égyptiens, le courage et la présence d'esprit du jeune roi décidèrent de l'issue du combat. Huit fois, il traversa les rangs ennemis sur son char de guerre dont les chevaux s'appelaient « Victoire à Thèbes ! » Le poète, dont les vers, gravés sur les murs de plusieurs temples, sont parvenus jusqu'à nous, représente Ramsès enveloppé par les ennemis, abandonné des siens, invoquant son Dieu : « Je pense qu'Ammon vaut mieux pour moi qu'un million de soldats, que cent mille cavaliers, qu'une myriade de frères et de jeunes fils, fussent-ils réunis tous ensemble ! J'ai accom-

pli ces choses par le conseil de ta bouche et je n'ai pas transgressé tes conseils! Voici que je t'ai rendu gloire aux extrémités de la terre. » Ammon répond : « C'est moi, ton père! Je suis le seigneur de la force, aimant la vaillance; j'ai reconnu un cœur courageux et suis satisfait. Ma volonté s'accomplira. » La statue de Ramsès a été retrouvée dans le lac de Bedrachin, presque intacte. Les pieds seuls ont disparu. Sa longueur totale était de dix mètres. On la voit maintenant couchée sur le dos, à l'ombre des palmes, près du lac tranquille. On a construit un petit escalier en bois qui enjambe la poitrine du colosse. Lorsqu'on monte sur la passerelle, on domine son visage, d'une blancheur éclatante comme du marbre de Carrare. Je n'ai rien vu d'aussi beau dans l'art égyptien. Ramsès porte la double tiare des pharaons, le pschent avec l'uræus. Cette tête, qui rappelle le type sémitique par la courbe du nez et la grosseur des lèvres, semble un portrait parlant. Rien ne peut rendre l'expression de jeunesse héroïque répandue sur toute la face, le noble sourire qui épanouit la bouche et dilate ces yeux pleins d'un clair courage et d'une grande pensée. C'est la candeur dans la force, la spontanéité dans la plénitude de la conscience. La main droite du roi tient la croix ansée; sa gauche, le sceptre, comme pour montrer que la maîtrise de l'initiation religieuse doit précéder la puissance royale. La large poitrine

porte en travers un bouclier surmonté d'une couronne, avec cette inscription : *Ramsès, favori d'Ammon, fils du Soleil, gardien de la Vérité.* Les écailles d'une souple cuirasse moulent les reins étroits du lutteur. Cela donne l'idée d'un héros qui dépense joyeusement sa force exubérante au service d'une haute mission, et brillant de jeunesse éternelle. Ajoutez à cela le cadre majestueux des palmiers dont la forêt touffue environne le lac et dont les branches ombragent le superbe colosse, couché, — mais non endormi, — car il semble veiller toujours.

Je ne sais si Ramsès II eut ce rayon divin ; mais l'artiste de génie qui a sculpté ce bloc a certainement exprimé en lui l'idéal du pharaon, d'un roi de justice et de vérité, d'un héros identifié avec le dieu qu'il manifeste. Pour une fois l'art égyptien, brisant sa gaine hiératique, a devancé l'art grec et moulé l'idéal dans la vie. Aussi cette statue en dit-elle plus que tous les temples et tous les musées.

Après cette rencontre inattendue du géant d'un autre âge, dont l'effigie donne la sensation d'une présence divine, toute la nécropole de Memphis m'a laissé froid. Les caves du Sérapéum, cette glorieuse découverte de Mariette, avec les énormes sarcophages des taureaux d'Apis embaumés et divinisés, m'ont paru la plus monstrueuse aberration du polythéisme et de l'exploitation théocratique. Gaies et vives cependant sont les impres-

455191

sions du tombeau de Ti. Rien de plus souriant que ces chambres mortuaires couvertes de peintures d'un réalisme naïf, fraîches galeries qui s'ouvrent sous le sable du désert et racontent au voyageur la vie égyptienne d'il y a quatre ou cinq mille ans, des scènes de labour, des offrandes de fruits et de fleurs, des barques et des rameurs, des chasses d'oiseaux et des poissons au milieu de gerbes, de roseaux et de bouquets de lotus : l'âge d'or de la vie agricole et patriarcale. Les inscriptions disent les emplois du défunt. Ti vivait sous la VI^e^ dynastie. Il était « l'un des familiers du roi, chef des portes du palais, chef des écritures royales, commandant des prophètes ». Sa femme était Nefer-Hotep, « palme et délice d'amour pour son époux ». Au-dessus des moissonneurs, qui dépiquent et récoltent le blé, on lit : « C'est ici la moisson. Quand il travaille, l'homme reste plein de douceur. » Après trois heures de chevauchée dans le désert, nous passons par des sables ondulés au pied de la pyramide de Sakkarah, et nous rentrons dans la zone verte des terres cultivées. Là s'offre, dans les champs, un tableau de la vie primitive plus délicieux encore que ceux du tombeau de Ti. Toute la population d'un village de fellahs se repose dans l'herbe après sa journée de travail. Les fellahines sont accroupies en cercles, les jambes croisées, leurs nourrissons à cheval sur l'épaule ou pendus à la mamelle. Garçons et fil-

lettes se vautrent en attitudes nonchalantes dans le trèfle dru, pêle-mêle avec les moutons à long poil, ou dorment sur le flanc des brebis assoupies, qui grignotent des feuilles en rêvant.

Nous rentrons dans la forêt de Bedrachin sous la flambée du soleil couchant qui embrase les troncs des dattiers, et nous repassons entre le colosse couché de Ramsès et le lac assombri par le crépuscule : — Repose en paix sous tes palmiers, repose quelques mille ans encore, image marmoréenne des grands rois d'un autre âge ! Ton règne glorieux de soixante ans n'est plus qu'une légende et tes victoires, gravées sur cent pylônes, nous laissent indifférents. A peine savons-nous ce qu'était un pharaon ! Mais ton effigie, où resplendit une âme, parle plus haut que ta renommée. En elle se perpétue ce que l'humanité peut produire de plus grand, quand elle ramasse toutes ses puissances : la force dans la jeunesse, un sage dans un héros, un voyant et un athlète de la vérité. Non, je n'oublierai pas la blancheur de ton regard solaire ouvert sur l'azur !

Tout le monde s'est rembarqué. Le bateau reprend sa course et file sur la nappe tranquille. Memphis et sa nécropole, tout a fui comme un songe, tout n'est plus qu'une masse d'ombre. Mais entre les troncs des palmiers, coule une fournaise d'or, et le couchant allume un incendie d'orange, de pourpre et d'indigo. L'atmosphère se bombe en

cloche de cristal, saturée de lumière. Moment unique ; le bateau chemine toujours, mais si doucement qu'il paraît immobile à la surface du fleuve. C'est la rive qui a l'air de glisser comme le châssis d'un panorama. Maintenant le Nil est pareil à une immense lagune qui reflète les irisations du ciel, et des mirages naissent dans son sein. On croirait flotter sur la barque d'Isis, entre deux immensités, si entre le ciel et son double liquide la rive n'interposait sa ligne opaque comme une eau forte, où les silhouettes noires des palmiers lointains dessinent une végétation de lotus et de roseaux. Enfin, tout s'obscurcit. Le couchant n'est plus qu'un arc bas tendu sur l'horizon, une porte d'or qui pâlit dans la fraîcheur de la nuit. Déjà Orion brille de toute sa splendeur vers le zénith, et des constellations inconnues de nos zones apparaissent au sud.

Trois jours durant je suis resté sous l'incantation de ces merveilleux couchers de soleil et de ces nuits magiques. Ni le spectacle toujours changeant des rives avec leurs rochers à pic et leurs villes arabes, leurs troupes d'ibis voyageurs et leurs vastes perspectives sur le désert blanc semé d'oasis ; ni les hypogées de Beni-Hassan, vrais temples taillés dans le roc vif, ni la grotte de Spéos Artémidos qui se cache comme un repaire de lion dans une ravine de la chaîne arabique, ne purent en distraire ma pensée. Les beautés de la terre et les

souvenirs de l'histoire me paraissaient futiles devant les magnificences du ciel que j'attendais chaque soir comme l'unique événement de la journée, toujours nouveau et toujours saisissant. J'en arrivai ainsi à observer les trois phases de la lumière sur le Nil après le coucher du soleil.

Le disque rouge et flamboyant a disparu derrière la chaîne libyque. Pareil à l'impalpable voile gris qui annonce la mort sur le visage humain, un frisson court sur le désert livide. A la place où le soleil s'est englouti, le ciel devient d'un jaune pâle. Il semble que tout soit fini et qu'à cette lueur blafarde va succéder la nuit sans transition. Telle est la *première lumière*, d'un effet sinistre et presque sépulcral. — Mais bientôt le nimbe jaune se concentre en une arche d'or en fusion, reflet du disque d'Ammon-Râ dans l'atmosphère; transfiguration du dieu mort dans l'âme palpitante de la terre amoureuse. L'arc orangé se fond à l'azur par les sept couleurs du prisme. C'est la *deuxième lumière*. Elle flamboie rapide comme un vertige de l'âme, où toute la gamme d'une vie ardente vibre une fois encore dans l'ivresse et le brisement de l'adieu. — Mais, à mesure que pâlit le porche de feu, il se forme au dessus une auréole violette qui s'élargit de plus en plus comme un nimbe de douleur et de passion et qui finit par envahir tout le ciel. Quand l'air est très pur, on voit sortir de ce nimbe cinq rayons roses qui

montent jusqu'au zénith et font pâlir les constellations naissantes. C'est la *troisième lumière*, c'est l'adieu d'Ammon-Râ, le dernier sourire du dieu déjà lointain et la promesse de sa résurrection. La porte d'or est devenue la porte blanche et blafarde, celle qui conduit à l'autre monde, au royaume d'Osiris. Et le dernier rayon d'Ammon-Râ semble dire à l'âme accablée : « Tu ne me verras plus; j'ai franchi les portes de la mort ; va me chercher là-bas. »

Cette grandiose trilogie entre la terre, le soleil et le ciel me frappa comme une représentation vivante du drame mythologique d'Ammon-Râ, dont les trois actes pourraient s'appeler : la vie, la mort et la résurrection, et qui embrassent l'histoire de tous les êtres. Ne nous étonnons pas que les vieux Égyptiens, journellement enveloppés par la splendeur de ce spectacle, aient résumé en lui le drame de l'âme, de l'univers et des dieux.

C'est le premier de ces drames, l'histoire et les voyages de l'âme, que nous allons essayer d'évoquer du fond même de la pensée égyptienne, au temple d'Abydos, à l'antique et mystérieux sanctuaire de la religion osirienne.

IV

ABYDOS. — LA RELIGION D'OSIRIS

LE CULTE DES MORTS ET LE VOYAGE DE L'AME

Abydos ! Osiris ! Hermès ! — La ville, le dieu et le prophète des mystères égyptiens. Ces trois noms enveloppent le grand inconnu de cette vieille civilisation et de sa doctrine sacrée qui a ébloui l'antiquité, et dont un mince, mais inextinguible rayon a percé les ténèbres des siècles pour inquiéter et peut-être pour réveiller le nôtre [1].

Abydos est probablement le plus ancien sanctuaire de l'Égypte. C'est de la ville voisine de Thini que sortit Ména, le premier des pharaons, fondateur de Memphis. Jusqu'aux premiers siècles du christianisme, on montrait à Abydos une crypte profonde, creusée dans les flancs de la chaîne

[1] Lepsius dit qu'au culte d'Osiris à Abydos se rattache tout le progrès religieux et philosophique des Égyptiens. Ebers ajoute : « Abydos fut le centre vivant de tout le mouvement national et mythologique. »

libyque. On descendait dans ce temple funèbre entre deux rangées d'énormes monolithes, taillés en statues osiriaques, pareilles à des momies debout et qui veillent. Au fond se trouvait un tombeau scellé dans le roc. On prétendait que c'était celui d'Osiris, ce dieu mythologique, ce roi fabuleux qui enseigna les arts et les sciences à l'Égypte, qui succomba aux embûches de son frère Typhon, dont les membres furent retrouvés par sa femme Isis et dont le fils Horus devint le vengeur, la réapparition vivante et agissante. Abydos était donc le Saint Sépulcre de l'Égypte. On y venait de toutes parts consulter ses prophètes. Les pharaons y recevaient leur plus haute initiation. Les pèlerins y affluaient. Des barques peintes y amenaient d'innombrables sarcophages par un canal de deux lieues. Car les rois et les grands tenaient à faire consacrer leurs cercueils dans ce sanctuaire, même lorsqu'ils avaient leurs hypogées dans d'autres nécropoles. Ils s'imaginaient que c'était le meilleur viatique pour le voyage d'outre-tombe.

La grande vogue d'Abydos date du règne de Séti I^er^, le père du Grand Ramsès. Ce prince, qui marque, avec les Touthmès et son illustre fils, l'apogée de la puissance égyptienne, appartenait à cette dynastie thébaine, qui, après des luttes séculaires, chassa les usurpateurs étrangers, les Hyksos, abolit les cultes bâtards et impurs apportés

de Phénicie par les envahisseurs, et rendit dans toute l'Égypte l'autorité suprême au culte mâle et pur d'Ammon-Râ, qui n'était que la forme extérieure et officielle du culte secret et de l'initiation d'Osiris. Pour consacrer la grande victoire politique, sociale et religieuse du pharaonat théocratique, Séti fit bâtir son memnonium à côté du mausolée symbolique du Dieu grand, saint et caché, afin que son fils et ses successeurs vinssent s'initier et s'inspirer là. Pour mieux expliquer sa pensée, il fit construire ce temple sur un plan spécial qu'on ne retrouve pas ailleurs. Au lieu de la cella réservée à une seule divinité comme dans les temples de Dendérah, de Karnak, de Louksor et d'Edfou, le sanctuaire se composa de sept chapelles placées de front. Celle de gauche fut consacrée au roi régnant, les six autres à la série des divinités qui correspondent aux degrés successifs de l'initiation sacerdotale et royale, depuis Phtah le distributeur des éléments physiques ; à travers Harmakis, le régulateur plastique ; Ammon, cœur du désir, créateur et reproducteur ; Osiris, le verbe humain révélateur ; Isis, la lumière incréée ; jusqu'à Horus, l'esprit divin ressuscité dans l'homme. Joignant l'affirmation historique au témoignage scientifique et religieux, Séti fit reproduire dans une aile du temple les cartouches de tous les pharaons que la doctrine et la politique thébaines considéraient comme légitimes, parce qu'ils étaient

restés fidèles au culte d'Ammon-Râ. Cette liste des rois solaires était comme le sceau apposé à l'œuvre d'Amosis le libérateur, de Touthmès le conquérant. Séti mourut avant d'avoir terminé le temple qu'il faisait décorer par les premiers artistes de l'Égypte. Mais son fils, Ramsès le Grand, l'acheva et y fit graver cet éloge de son père qu'il plaça dans la bouche de Séfech, déesse de l'écriture et de la sagesse: « Il a été institué comme roi sur le trône du soleil... (lisez: de la religion d'Ammon-Râ). Le monde lui a été donné comme une balance qu'il tient en équilibre par sa vertu bienfaisante. *Il a veillé sur celui qui était endormi ; il a éclairé celui qui était dans les ténèbres* [1].

Mais que penser du tombeau d'Osiris ? Était-ce le simple cénotaphe d'un dieu mythologique ou le tombeau réel du premier prophète d'Osiris, du véritable révélateur plus tard divinisé de l'antique religion, instituteur des Tchésou-Hor, appelé Hermès par les Grecs et auquel les Alexandrins attribuaient la doctrine secrète du sacerdoce égyptien ? Lorsque Mariette Bey entreprit les fouilles d'Abydos, il espérait que ses travaux jetteraient quelque lumière sur cette question capitale. Son ambition était de découvrir le tombeau d'Osiris. Il fouilla toute la nécropole jusqu'aux alentours du couvent cophte. Chemin faisant, il trouva les fondations de la vieille

[1] Voir *Essais sur l'inscription dédicatoire du temple d'Abydos et la jeunesse de Sésostris*, par M. Maspéro.

Thini et fit sortir du sable le magnifique memnonium de Séti Ier avec ses sept chapelles et leurs bas-reliefs polychromes, admirablement conservés, chefs-d'œuvre de l'art sacré. Mais il creusa en vain les ravines rocheuses et nues de la chaîne libyque ; en vain, il bouleversa les blocs de calcaire gris et d'albâtre blanc pour y trouver la crypte profonde, la bouche noire qui passait aux yeux des Égyptiens pour l'entrée de l'Amenti ou du royaume des morts. La montagne de marbre ne voulut rendre ni son dieu, ni son prophète ; elle s'était refermée sur eux pour toujours. Résumant ses impressions et parlant du temple qu'il avait découvert, l'infatigable explorateur s'écrie, avec la modestie du vrai savant et la tristesse du chercheur déçu : « On entre dans le temple plein d'ardeur, on en sort découragé, non de n'avoir pu lui arracher son secret, mais d'avoir découvert que ce secret, il le garde si bien pour lui, qu'il n'a pas voulu le confier à ses murailles [1]. »

Pauvre et intrépide Mariette ! Faut-il donc que les pionniers héroïques qui trouvent les grands trésors ne puissent jamais en jouir eux-mêmes ? Sans doute ce temple ne nous apprend rien sur le personnage d'Hermès, ni sur l'origine du culte d'Osiris. Mais la doctrine du verbe solaire rayonne sur ses murs. Les vrais prophètes dédaignent de léguer au monde autre chose que leur pensée. Ils

[1] Mariette, *Abydos*, 3 vol. in-folio, texte et planches. Voir l'introduction.

disparaissent sans trace, laissant en lettres de feu leur verbe et leur volonté sur le front des siècles, qui souvent les portent sans les comprendre. Les peintures qui ornent les sept chapelles d'initiation sont d'une beauté singulière et d'une éloquence frappante. Leur série correspond au septénaire cosmogonique et humain. La barque du soleil qui les traverse montre, sous le voile transparent du symbole, l'arche sainte, centre lumineux de la doctrine hermétique des Égyptiens. Allons donc les voir sur place.

Aussi bien notre bateau est-il déjà amarré au village de Bellianèh, et nous voilà lancés au trot de nos ânes à travers l'immense plaine cultivée et verdoyante. Pendant deux heures, nous traversons ce paradis de la vie agricole. Pas plus qu'à Éleusis on ne se croirait au seuil des enfers. Les champs de blé vert ondulent, rayés de colzas dorés. Hommes et garçons épars dans les champs sont beaux comme de jeunes éphèbes. Ils descendent, dit-on, d'une tribu de Bédouins. Aussi ont-ils quelque chose de libre et de fier qui les distingue des fellahs. Des adolescents, avec des mouvements gracieux de faunes dansants, exécutent, sur une flûte à deux roseaux pareilles à la syrinx antique, une mélodie capricieuse et champêtre. De petits Davids de douze ans lancent des pierres dans l'azur avec des frondes tressées en fibres de palmiers, et les colombes bleues qui picorent dans les champs

de fèves s'enfuient à tire-d'aile pour se replonger plus loin dans les verdures drues et embaumées. Enfin des maisons en briques sèches se dessinent entre deux bois de palmes sombres, sur l'arête grise des monts libyens. Brusquement le sol a changé d'aspect. On marche sur des monceaux de pierres, de roches, de décombres. Derrière, le village apparaît, au ras du sol, un temple à peine dégagé des collines environnantes par les fouilles. Il est bâti en hémi-spéos ou en demi-grotte, c'est-à-dire que le corps de l'édifice s'appuie à la colline et sert d'entrée au sanctuaire excavé dans le roc. Il ne reste que les soubassements du pylône et des deux cours d'entrée. On pénètre dans les deux salles hypostyles par une façade en calcaire blanc à sept portes. Un demi-jour tombe de la partie effondrée de la toiture. Vaguement il éclaire les hiéroglyphes et les figures divines qui recouvrent les murailles et les colonnes. Immense bibliothèque de pierre, où les Dieux anciens ne semblent plus que des rides vénérables au front d'un vieillard immémorial. Mais entrons dans l'une des sept chapelles du sanctuaire, et c'est tout à coup un éblouissement de lumière. Recouvertes de stuc blanc, avec d'admirables peintures en relief creux, fraîches comme si elles étaient d'hier, ces chapelles font une impression de jeunesse et de radieuse immortalité.

Nous voici dans le vrai sanctuaire d'Isis et d'Osi-

ris. Les bas-reliefs polychromes du règne de Séti Ier sont d'une exquise finesse de dessin et d'une intense vivacité de couleurs. Le plus grand nombre représente les hommages du roi à la divinité. Le geste est toujours hiératique, le sens d'un haut symbolisme. Ici, Isis debout, le bras tendu, appuie la main sur l'épaule du Pharaon qui la regarde en face. Plus loin, assise sur un trône, elle allaite le roi debout sur une marche. La grande mère de sagesse incline sa tête pensive, elle enveloppe son royal élève d'un geste protecteur et lui présente son sein avec une sollicitude maternelle, une chasteté virginale. Plus loin encore elle touche ses lèvres de la croix ansée pour lui insuffler la vie divine. Ces peintures nous font comprendre le sens et la destination du sanctuaire. Lorsque le Pharaon recevait à Abydos son initiation définitive, il entrait d'abord dans la chapelle de gauche consacrée au roi et renfermant la statue royale. Loin de s'y adorer lui-même dans la plus ridicule des idolâtries, il y révérait l'idéal du Pharaon qu'il devait poursuivre toute sa vie. Dans chacune des six chapelles subséquentes, il rendait hommage par l'offre de l'eau, du feu, de l'encens et de la prière à l'un des principes cosmogoniques de l'univers, correspondant à l'un des principes constitutifs de l'homme : à Phtah, le distributeur élémentaire et vital; à Harmakis, le modulateur plastique du monde et du corps éthéré ou *double* de l'homme ; à Ammon,

générateur des êtres et centre de l'âme individuelle ; à Osiris, le Verbe de l'Intelligence ; à Isis, la Lumière céleste et intelligible ; enfin à leur fils Horus, l'Esprit divin ressuscité dans l'Homme. On voit que, dans cette cérémonie religieuse, le Pharaon parcourait l'échelle ascendante de la vie et s'imprégnait successivement des sept principes générateurs de l'univers, se spiritualisant d'échelon en échelon pour remonter à sa source. Dans la dernière chapelle, il était censé avoir accompli son évolution. Lui-même devenait un Horus, nom qu'il prenait dans tous les documents officiels.

Les plus beaux bas-reliefs se rapportent au mythe osirien lui-même. Rien de plus majestueux qu'Osiris, trônant couronné du pschent, armé du sceptre et du fléau. Rien de plus svelte et de plus chaste qu'Isis avec sa robe jaune calamistrée, à longs plis droits. Le sourire de la déesse est généralement énigmatique, tantôt d'une douceur triste, tantôt d'une sérénité pénétrante. Ravissante est l'Isis agenouillée dans la barque solaire, devant son époux Osiris. Quel abandon parfait dans son adoration, quelle grâce exquise dans son extase d'amour ! Elle reçoit l'influx du dieu et se pâme sous son rayonnement. Cette scène mystique représente la création du monde ou la conception des âmes par la lumière céleste, sous le regard d'Osiris. Faisons quelques pas. Maintenant Isis apparaît assise à la poupe de la barque funèbre. Devant elle un cercueil, qui renferme la momie d'

dieu mort. Mais sa main tient le gouvernail, son regard est fixé sur l'horizon. A ses pieds, fleurit une gerbe de lotus aux calices penchés, moisson d'âmes en devenir. Isis est devenue la conductrice des âmes à travers les ténèbres de la matière, les chutes et les incarnations. Mais la voici debout, vêtue des rayons solaires, armée du casque d'azur aux longues ailes retombantes, avec son fils Horus. Ils regardent Osiris ressuscité. De quelle joie ils resplendissent, et dans leur main fulgure l'anneau crucial, la clef de la vie immortelle. Image saisissante de la résurrection de l'âme à son retour dans le monde divin.

Ces tableaux me paraissent le sommet de l'art égyptien. Ici, la profondeur du sentiment, la grâce vivante de l'exécution ont presque brisé le moule conventionnel. Sans doute nous sommes loin de l'art grec, où la sensation, le sentiment et l'idée s'unissent pour produire le coup de foudre de la beauté. C'est un art sévère qui fait appel à l'intelligence, mais où courent une émotion contenue et le frisson sacré des mystères.

Ces trois tableaux offrent l'image condensée de la doctrine du Verbe-Lumière, d'après laquelle l'homme est une parcelle émanée du principe intellectuel (Osiris) et de la Lumière intelligible et plastique (Isis), parcelle descendue dans la matière par sa propre faute ou pour l'épreuve nécessaire et appelée à remonter à son principe d'un libre effort.

Pour s'en faire une idée, je ne dis pas complète, ce qui est peut-être impossible dans l'état actuel de la science, mais approchante, il faut lire le *Livre des Morts* On sait que c'était une sorte de bréviaire qu'on mettait dans le sarcophage des défunts. Il devait les prémunir contre les dangers de l'autre monde et les armer de la science nécessaire pour se débrouiller dans ses routes obscures. Selon les Alexandrins, c'était l'un des quarante-deux livres attribués à Hermès, et contenant la science secrète du sacerdoce égyptien. On en a retrouvé de nombreux exemplaires en papyrus sur les momies. Ce manuel d'outre-tombe n'était probablement qu'un extrait du livre en question, sorte de catéchisme d'un symbolisme confus et enchevêtré, mais sillonné d idées profondes comme de grands éclairs qui déchirent les ténèbres épaisses. Essayons d'en démêler le sens intime et d'esquisser le voyage de l'âme, tel que se le figuraient les prêtres égyptiens.

I. *L'Amenti ou le gouffre des ombres.* — Les dernières cérémonies funèbres sont terminées. Le sarcophage de bois doré qui renferme le corps embaumé et qui reproduit la figure du vivant, debout à l'entrée de l'hypogée, a reçu les prières de la famille, les hymnes des prêtres, les libations des officiants. Les pleureuses se sont tues ; le banquet d'adieu a été célébré. Maintenant le mort

est scellé et muré dans sa chambre de pierre, dans « la demeure d'éternité ». Que fait l'âme à ce moment ? Glacée de stupeur, elle suit son corps comme une épave attachée à un vaisseau naufragé [1]. Elle n'est plus qu'une ombre. Pourtant elle se sent un corps et des membres comme un homme. Ils sont lourds ; elle ne peut les mouvoir. Elle voudrait appeler, mais elle n'a pas de voix. Elle cherche à voir ; mais un voile épais s'étend entre elle et les choses. Sa propre atmosphère lui cache le soleil comme un crêpe noir. Elle flotte oppressée de silence, murée dans les ténèbres et l'angoisse. Mais voici la nuit. La lumière de la lune la pénètre d'une vibration magnétique, et de vagues phosphorescences jaillissent. Des mains, des bras, des larves humaines s'ébauchent. Les unes opaques, les autres grises ; d'autres luisantes s'allument et s'éteignent tour à tour, l'étourdissent comme un vol de phalènes et de chauves-souris. Des mains la frôlent, la saisissent. Parmi ces visages elle reconnaît d'anciens vivants, mais en plus grand nombre sont les inconnus. Ils ont l'expression renforcée des vices ou des crimes auxquels l'âme s'est laissée entraîner pendant sa vie. Rictus lascifs, masques de haine, profils cruels et

[1] Le *Livre des Morts* suppose évidemment une âme peu initiée aux choses divines, de bonté moyenne, ni perverse, ni supérieure. Par ses instructions, il veut suppléer à son ignorance. Car les purs, les saints, les prophètes étaient censés traverser rapidement l'Amenti et aller droit au monde divin.

rapaces, grimaces hypocrites. Maintenant elle croit comprendre leurs chuchotements : « Nous sommes les comploteurs des ténèbres, nous ouvrons le gouffre où tombent les mânes. Tu es à nous. Viens ! » Et comme la feuille emportée par le vent, ils l'entraînent dans un ouragan. Ils l'emportent au loin dans le cône de ténèbres que la terre projette derrière elle. Là elle plonge et roule éperdue, ivre de terreur, avec des milliers d'ombres, loin du soleil, loin de la lune, loin de tous les astres, dans les précipices du vide béant et froid. Là des multitudes d'âmes ténébreuses se pourchassent, tantôt pour s'étreindre, tantôt pour se déchirer, et recommencent avec une furie centuplée la ronde des passions terrestres. Quand l'âme défunte parvient à s'échapper de ce gouffre de vertige et d'épouvante, elle se réfugie dans la chambre mortuaire de son hypogée. Plutôt le néant de la dissolution et de la mort que l'horrible tempête des ombres, dans le gouffre de l'Amenti [1] !

II. *Le dédoublement ou le ressouvenir de l'âme.* — Mais voici que, du fond de ses ténèbres, elle aperçoit dans les hauteurs de l'air une forme lumi-

[1] L'*Amenti* comprenait, dans l'idée des Égyptiens, toute la région de l'espace comprise entre la terre et la lune. Pour les âmes mauvaises, c'était surtout l'ombre nocturne de la terre. Ils croyaient que le premier plongeon dans ce gouffre était chose redoutable pour les âmes troubles et non munies de la lumière intérieure.

neuse portant un sceptre et un casque ailé et qui lentement descend [1]. Elle s'entend appeler par son nom. « Qui es-tu? — Appelle-moi Hermès. Je suis ton génie-guide. Les dieux m'ont ordonné de faire pour toi une vérité de la parole d'Osiris. J'ouvre les voies; je fraye les chemins. Regarde [2]! » Hermès touche l'ombre de son sceptre où s'enlacent deux serpents. Aussitôt elle recouvre le mouvement, la vue et la parole. Des traînées éparses d'âmes blanches dessinent dans l'espace des degrés inégaux. Tout en haut, une lueur aveuglante fait une trouée dans l'air opaque et secoue de son sommeil funèbre l'âme cramponnée à son tombeau. Sous cette irruption de lumière tout d'un coup, elle se souvient de sa vie divine passée: « Je ne suis donc pas une larve maudite ? une ombre qui passe ? Je suis une âme vivante, une parcelle d'Osiris ! — Pour mieux te souvenir, monte avec moi dans la région du soleil. — Hélas ! je n'ose, je ne puis ! Le poids de ma vie terrestre me retient, je suis prisonnière de mon ombre, dans le réseau d'Anubis, dans les entrailles de Sèt. — Esprit immortel! il faut te séparer de ton ombre mortelle. — La laisser dans son angoisse?

[1] Comme tous les dieux, Toth-Hermès avait beaucoup de significations et de rôles sur les monuments égyptiens ; il porte une tête d'ibis, l'oiseau de la sagesse. Mais il était aussi le guide des âmes et un nom générique pour le génie, protecteur de chaque homme. Je lui laisse donc ici les attributs que lui ont donnés les Grecs dans son rôle ésotérique de psychopompe.

[2] *Livre des Morts*, ch. I, traduction de Paul Pierret.

Je ne veux pas. — Alors, tu ne monteras pas avec moi comme une flamme pure, tu ne t'élèveras pas comme l'épervier d'Horus dans le ciel d'où tu es descendue. Et quand Hermès t'aura dit adieu, la destruction, l'oubli et la mort tomberont sur toi pour t'effacer du livre des vivants. — J'entends deux voix. Mon ombre, rivée à la terre, supplie : reste ! la lumière me fait peur ! L'esprit d'en haut clame comme une longue fanfare : Monte ! et brave tout ! Périsse ton ombre, plutôt que de ne pas voir le ciel ! A quelle voix obéir ? Horreur ! je suis double ! — Je suis le bon pilote. N'écoute pas l'autre. Il te mènerait au serpent Aker et à la demeure de l'anéantissement [1]. Moi seul, je mène à la barque d'Isis. Je veux faire de toi un lotus pur, une âme d'éternité. Allons courage ! — Tu m'entraînes ? Affreux déchirement !... Mon ombre qui pleure, et la terre qui disparaît... »

Les voilà à la limite du monde sublunaire, appelée *muraille de fer* par le *Livre des Morts*. Sa sortie est gardée, selon les prêtres égyptiens, par des

[1] Le *mauvais pilote* est représenté dans le *Livre des Morts* (édition de Lepsius en hiéroglyphes accompagnés de vignettes) par un rameur assis dans une barque, la tête tournée en arrière. C'est l'instinct matériel qui ramène à la terre, à la réincarnation. Le *bon pilote* est figuré par un rameur qui a la tête tournée en avant, vers la proue. C'est l'aspiration au monde divin. Le *serpent Aker* est l'atmosphère élémentaire de la terre et de son attraction, la sphère sublunaire soumise à la loi du désir, de la génération et de la mort. — Le *lieu d'anéantissement* est une région spéciale où sont détruites les âmes en qui prédomine le mal.

esprits élémentaires dont la fluidité revêt toutes les formes animales et humaines. Ames semi-conscientes des éléments, protoplasmes d'âmes futures sans individualité fixe ; l'atmosphère terrestre est leur habitacle. Ils assaillent aussi bien l'homme vivant qui veut pénétrer dans l'invisible par la magie que l'âme défunte qui veut sortir de l'Amenti pour entrer dans la région céleste. Ces gardiens du seuil sont représentés dans la mythologie égyptienne par les cynocéphales. Anubis à tête de chacal est leur maître. Les Grecs en ont fait Cerbère. Le Génie de l'Ame, Hermès, les écarte d'un geste royal et d'un éclair de son sceptre fait une trouée dans leur multitude tourbillonnante. Les voilà hors de l'attraction terrestre. Comme un globe de feu, le soleil émerge des sombres abîmes de l'espace. L'âme le regarde en face, éblouie par son disque. — Tu vois Ammon-Râ, le dieu des planètes, lui dit Hermès, et ce n'est que l'ombre du dieu de Vérité. Mais il renferme ses effluves créateurs. Regarde bien et ne tremble pas. Car sur son disque vont t'apparaître les sept dieux verbes du dieu unique. Si tu supportes leur éclat, tu deviendras le juge de ta propre âme. Les sept dieux apparaissent successivement comme de blanches fulgurations sur le disque rouge. Ils disent à l'âme : « Nous t'avons donné nos souffles : la justice et la miséricorde, la science et la beauté, la sagesse et l'amour et la force. T'en souviens-tu ? Qu'en as-

tu fait dans le monde du mensonge et des ténèbres ? » A chacun de ces noms, l'âme se sent traversée d'un coup de foudre. A chacun, elle voit s'ouvrir la splendeur d'un ciel retrouvé. En même temps, elle voit la misère et la noirceur de sa vie terrestre. Défaillante à la fin, elle s'écrie : « L'ombre se désespère ! L'ombre agonise ! Je la sens qui m'appelle d'en bas. Descendons ! » Ils rejoignent la zone qui enferme la terre comme une couche de verre opaque. Leur passage y ouvre une trouée. Puis le gouffre noir se referme sur eux, et les voilà replongés dans le cercle douloureux des générations, dans les limbes de l'Amenti. Effarée, l'âme regarde tour à tour son Génie lumineux au casque ailé, au sceptre tutélaire et l'ombre noire affaissée sur son cercueil. Souriant et impassible, le Guide divin répond par ces paroles plus redoutables qu'un arrêt : « Tu *sais*, maintenant ; sois ton propre juge. »

III. *Le jugement ou la seconde mort.* — L'âme séparée du corps, éclairée par la mémoire divine de l'esprit, voit défiler devant elle toute sa vie, et, devenue étrangère à son passé, se juge sous cette clarté implacable. Alors, elle va où elle doit aller, selon les affinités engendrées par ses actions, ses volitions et ses pensées secrètes, et cela par une loi aussi naturelle, aussi infaillible que celle qui fait rebondir le liège sur l'eau et le plomb s'y

enfoncer. Cette conception d'une psychologie profonde, les Égyptiens l'expriment par le jugement de Toth (Hermès) symboliquement figuré dans une vignette du *Livre des Morts* et reproduit en peinture dans plusieurs tombeaux de rois à Thèbes. Le lieu du jugement est appelé « salle de la Vérité ». Le juge Osiris, assis sur son trône, le sceptre et le fouet en main, figure l'esprit divin, présent dans l'homme lui-même. Toth (Hermès), jouant ici le rôle de témoin et de greffier, apporte les tablettes qui sont nommées « les mystérieuses archives des dieux ». Or, ces archives signifient ésotériquement l'éther subtil, où les actions, les désirs et même les pensées de l'homme s'impriment comme des images plus ou moins fortes et durables selon leur fréquence et leur intensité. Ces images ravivées par Hermès (le Génie-Guide) se déroulent devant l'âme comme un vaste tableau. Les deux génies Schaï et Ranen (Fatalité et Bonheur) surmontent un groupe hiéroglyphique signifiant : Renaissance. Pour savoir de quel côté l'homme a penché, Hermès met dans un plateau de sa balance le cœur de l'homme, dans l'autre la statue de la Vérité. Ce sont les intentions secrètes, non les actions elles-mêmes qui décident de la destinée future de l'âme. Ceux qui se sont endurcis dans le mal jusqu'à perdre tout sens de la vérité ont tué en eux-mêmes le dernier souvenir de la vie céleste, ils ont coupé leur lien

avec l'esprit divin, ils ont prononcé leur propre anéantissement, c'est-à-dire la dispersion de leur conscience dans les éléments [1]. Ceux en qui le désir du bien subsiste, mais dominé par le mal, se sont condamnés eux-mêmes à une nouvelle et plus laborieuse incarnation. Ceux, au contraire, en qui l'amour de la vérité et la volonté du bien l'ont emporté sur les instincts d'en bas sont prêts pour le voyage céleste, malgré leurs erreurs et leurs fautes passagères. Alors l'esprit divin recueille en lui tout ce qu'il y a de pur et d'immortel dans les souvenirs terrestres de l'âme, tandis que tout le faux, l'impur et le périssable se dissolvent dans l'Amenti avec l'ombre vaine. Ainsi l'âme, à travers une série d'épreuves et d'incarnations, se détruit ou s'immortalise facultativement. Cette unification est ce que les initiés égyptiens appelaient la résurrection [2].

[1] D'après la plupart des doctrines mystiques, cet anéantissement graduel dure des siècles, car les âmes méchantes, devenues démoniaques, sont animées d'une volonté puissante pour le mal et ne se désagrègent qu'avec le temps, parce qu'elles manquent du centre cristallisateur, de l'esprit divin. Conséquente avec sa curieuse théorie, la doctrine égyptienne fait anéantir l'âme des méchants par leur propre génie armé du feu divin.

[2] La résurrection définitive est figurée dans le *Livre des Morts* et sur les monuments funéraires par l'épervier à tête humaine (symbole de l'esprit pur) planant sur la momie (symbole de l'âme terrestre). Ce qui ressuscite, selon la doctrine ésotérique, c'est la partie éthérée de l'âme et non pas le corps physique. Dans l'opinion populaire, d'ailleurs tolérée et favorisée par les prêtres, on matérialisa cette idée toute spiritualiste et on appliqua la résurrection au corps lui-même. De là la pratique de l'embau-

IV *La sortie au jour ou la résurrection.* — Armé par Hermès lui-même du sceptre de la volonté souveraine et de l'anneau crucial, signe de l'immortalité qui procède de l'amour sagesse, l'âme s'élance dans le monde divin comme dans sa patrie. Elle monte, elle rayonne, elle voit. Le soleil, les planètes, le monde matériel ont disparu. Dégagée de son écorce opaque, elle rentre de l'envers à l'endroit de la vie, et l'intérieur des choses lui apparaît. Purifiée, elle s'immerge dans l'Ame du monde qui contient les fluides, les essences et les archétypes de tous les êtres. Éblouie par des torrents de lumière, elle s'écrie : « S'ouvre le ciel, s'ouvre la terre, s'ouvre le sud, s'ouvre le nord, s'ouvre l'ouest. Je sors des multitudes circulantes; je me recommence parmi les mânes [1] ! » Sa parole devient lumière, et la lumière devient parole. Car, des hauteurs fulgurantes, des milliers de voix répondent à son cri : « Le ciel s'ouvre quand ressort le dieu [2] ! » Elle monte, elle monte toujours. Du point incandescent partent quatre fleuves qui se répandent dans toutes les directions comme pour embrasser l'espace. Hermès dit à

mement et le besoin de conserver les momies poussé jusqu'au fanatisme. — La vraie doctrine égyptienne sur la constitution de l'homme et la nature de l'âme a été lucidement pénétrée et exposée d'une manière magistrale par M. Maspéro dans ses *Etudes égyptiennes*, p. 191, et dans son *Histoire ancienne des peuples d'Orient*, p. 35-37.

[1] *Livre des Morts*, ch. CXXX.

[2] Inscription du tombeau de Knoum-Hotep, à Beni-Hassan.

l'âme : « Le fleuve d'or vient d'Osiris, l'Intelligence ; le fleuve azur vient d'Isis, l'Amour ; le fleuve pourpre vient de Râ, la Vie ; le fleuve émeraude vient de Nephtys, la Substance universelle [1]. » Sur ces eaux célestes, vogue majestueusement la barque d'Isis ; la déesse est assise au gouvernail ; son fils Horus, armé de la lance, est debout à la proue.

Au centre de la barque se dresse une chapelle dont les chapiteaux, à colonnes de lotus, supportent en guise de coupole un globe brillant, reflet du soleil d'Osiris. Dans ce temple resplendissent les sept grandes divinités. Car, dans le monde céleste, toutes les idées apparaissent comme des personnes, et chaque esprit les perçoit selon sa force. A cette vue, l'âme exulte et s'écrie : « Je sens passer en moi le souffle des Dieux. Je suis Osiris, Isis, Râ et Nephtys. » Les nautoniers répondent : « Monte dans la barque aux millions d'années pour accomplir ton cycle divin. » Reçu dans la barque, l'homme devenu un Osiris s'écrie : « Je suis hier et je connais demain. Je suis maître de renaître une seconde fois. Je traverse le ciel en y faisant la lumière. Je m'envole pour illuminer les mânes. J'ouvre et je ferme. Cela m'est accordé par le bon Seigneur [2]. »

[1] *Livre des Morts*, ch. CLXI. De l'ouverture des portes du ciel faite par Thot à Osiris Ounoufré et des quatre vents.

[2] *Ibidem*. — Cette barque est peinte sur le mur de gauche de la chapelle centrale d'Abydos, consacrée à Osiris.

D'un mouvement ascendant, dans un calme vertigineux, la barque d'Isis monte à travers les flottes stellaires. Dans cette barque merveilleuse qui peut aller partout, au gré du désir, qui porte l'Arche et l'Archétype de l'Être, l'esprit se trouve comme au centre de l'espace et du temps. Il embrasse le drame de l'univers. Il voit les âmes monter et descendre, se libérer et se réincarner; les générations, les mondes sortir du chaos et rentrer dans le sein d'Isis qui les rend à son époux. Mais toutes ces choses tragiques et terribles, au lieu de former comme sur la terre un assemblage de bruits discordants et douloureux, s'épandent et roulent maintenant en larges nombres et retentissent au cœur de l'âme comme une symphonie divine. La terre d'Annsou, où aborde la barque d'Isis, est une planète spirituelle sans atmosphère élémentaire, éclairée par le soleil de Vérité, animée par son Verbe, où les élus se créent un monde à leur image, selon la loi d'affinité, d'amour et d'harmonie. C'est l'*antichtonè* de Pythagore, la seconde terre de Platon, l'Héliopolis céleste.

Tel ce voyage de l'âme que les fresques d'Abydos déroulent de leurs barques lumineuses comme sur des strophes cadencées. Quand on songe que ces peintures datent d'avant Moïse et que le *Livre des Morts* remonte plus haut encore, on est saisi de respect devant l'antiquité des plus augustes sym-

boles de l'esprit humain. — Mais le jour avait baissé dans la chapelle de Horus où je m'étais attardé. Creusée dans le roc et privée de sa voûte, elle s'ouvre en haut, au ras du sol. Déjà le reflet du couchant baignait d'une teinte rose ses parois de stuc d'une blancheur de neige et peu à peu les images sacrées rentraient dans la nuit. Le temple redevenait un tombeau. Des rires joyeux, des cris perçants retentirent ; les silhouettes noires de quelques enfants fellahs se dessinèrent sur le ciel, au-dessus de la frise. Ils me narguaient et m'appelaient comme des esprits malins. Je me souvins qu'il était temps de partir. Encore un coup d'œil aux collines d'alentour, carrières bouleversées, désert de marbre et d'albâtre, où quelques statues colossales d'Osiris décapitées se dressent adossées à leurs pilastres en ruine, et nous revoilà galopant dans l'herbe et le trèfle, en route pour le Nil, dans l'infinie plaine verte, où poussent les blés et les âmes.

Plutarque prétend qu'Osiris c'est Dionysos. Du moins croit-il que le dieu des pampres et de l'éternelle jeunesse n'est qu'une autre face du dieu des morts et des mystères. Je le croirais volontiers, car j'ai rencontré près d'Abydos des restes de son divin cortège. Au revers d'un talus, devant un petit ruisseau, deux fellahs de vingt ans jouaient de leurs syrinx avec une gaieté folle. L'un deux, véritable faune dansant, s'est mis à suivre ma

monture en courant, au trille de son chalumeau. Pendant une demi-heure je n'ai pas ralenti l'allure de ma bête, et pas un seul instant le fellah n'a cessé de bondir à mes côtés ou devant moi, à travers champs, comme un bouquetin ; et, sous ses lèvres frémissantes, la mélodie redoublait de gaieté. Enfin, il resta en arrière, jouant toujours. Je m'arrêtai. Le soleil s'était couché. La paix des champs, le murmure des trèfles se mariaient doucement à la grande symphonie de la lumière et à l'humble chant du chalumeau. Mais à mesure que s'éloignait la syrinx bédouine, le son en devint plus grêle et se voila de mélancolie. A la fin, on eût dit la voix d'une âme perdue dans l'espace ou d'un pauvre grillon qui susurre dans le silence du crépuscule.

Abydos et ses merveilles avaient disparu sous la ligne dentelée et sombre de la chaîne libyque.

V

LE TEMPLE DE DENDÉRAH ET LE PANTHÉON ÉGYPTIEN

La vieille Tentyris, dont le temple offre une image architectonique, est une illustration picturale de la théogonie et de la cosmogonie des prêtres égyptiens, c'est-à-dire du système de l'univers qui leur tenait lieu de synthèse scientifique et qui se reflèta dans les institutions religieuses et sociales, dont Thèbes nous donnera le tableau concentré, la contre-épreuve historique.

Vu à distance, le temple de Hathor disparaît aux deux tiers derrière la colline de décombres qui l'environne. Du bateau même on aperçoit au milieu des cultures plates cette légère ondulation du sol dont émerge un édifice rectangulaire. On y voit sept trous noirs, pareils à sept portes ; c'est le haut de la colonnade du temple. Il a fallu le dégager des ruines accumulées et du limon séculaire sous lequel il dormait enseveli, mais intact. Grâce à son intégrité, la synthèse de la pensée

égyptienne ressort dans toute sa splendeur impersonnelle, maçonnée en granit, taillée en bas-reliefs, chiffrée en hiéroglyphes, vivante, parlante et presque en action [1].

Dès qu'on approche, on se rend compte de la grandeur et de la beauté du temple. Il subsiste en entier avec ses colonnes, ses quatre salles, son pronaos, son naos, son sanctuaire, son pourtour de chapelles, ses cryptes, ses plafonds astronomiques, son ornementation figurée et son commentaire hiéroglyphique. Un escalier tournant, pratiqué dans l'épaisseur du mur, conduit au toit en terrasse, sur lequel s'élève, comme à Philæ, la petite chapelle d'Osiris. Comme celui d'Edfou, le temple de Dendérah est de l'époque ptolémaïque; mais ils ont été construits l'un et l'autre selon les principes et sur le modèle des vieux temples égyptiens. Une inscription d'Edfou dit que le temple de Hor fut exécuté « selon le plan du grand livre qui tomba du ciel au nord de Memphis », ce qui indique probablement la religion d'Osiris, dite d'Hermès, promulgée à Abydos. Le texte lapidaire ajoute: « Ce monument, qui a été rétabli par Sa Majesté et par ses frères, a la forme de la *Montagne du Soleil.* » Or, cette montagne du Soleil signifie l'Archétype trinitaire des principes constitutifs de l'univers: Osiris, Isis et Hor (Essence, Substance et Vie) qui

[1] *Dendérah*, par Mariette, 5 vol. de planches et 1 vol. de texte

se réflètent aussi bien, quoique à des degrés divers, dans le monde divin ou spirituel, dans le monde intellectuel ou humain et dans le monde naturel ou animal. Les trois mondes dominés par l'unité divine constituent le quaternaire de l'univers [1]. Ces textes irréfragables, gravés dans la pierre, nous autorisent à rechercher dans la structure même du temple, les principes de la synthèse égyptienne. Tout vrai temple est une image de l'univers et de l'homme. Or, dans l'homme comme dans l'univers, l'anatomie est la base de la physiologie et celle-ci n'est que le fonctionnement organique de la divine Psyché qui anime le corps.

Le pylône encore debout est vraiment triomphal. La haute porte trapézoïde figure l'entrée royale au temple des Dieux. La divinité vénérée ici ne représente pas, comme dans beaucoup de temples grecs, une des faces de la Nature, mais la Nature elle-même, Hathor, la mère des Dieux, qui, générée

[1] Chacun des trois mondes étant à la fois *Essence*, *Substance* et *Vie*, c'est-à-dire *Esprit*, *Ame* et *Corps*, avait trois divinités ou principes, conçus comme *Père*, *Mère* et *Fils*. Ces neufs Principes ou Dieux formaient ce que les prêtres égyptiens appelaient, dans leur synthèse scientifique et religieuse, la grande neuvaine ou *Paout*. — Il ne faut pas confondre ces *principes constitutifs* de l'univers et de l'homme avec leurs *principes générateurs* énumérés à propos du temple d'Abydos. Les premiers sont au nombre de trois, les seconds au nombre de sept. Le Ternaire, qui se résume dans l'Unité, est la loi intime et divine de l'Être, mais le Septénaire régit son évolution dans le temps et dans l'espace. — Le Septénaire est marqué dans le temple de Dendérah par les sept portes d'entrée.

par les principes éternels, les réenfante à nouveau pour le monde et les manifeste aux hommes. Regardons la façade. Sur les trous noirs et béants de l'intérieur se dessinent six colonnes rondes, formant sept portes d'entrée. Les chapiteaux carrés ont quatre faces identiques qui représentent le grave visage de la déesse. Les dés qui séparent ces chapiteaux de l'architrave figurent de petites chapelles. Ces énormes colonnes, à quadruple tête féminine, donnent une impression de terreur et de majesté. On croit sentir la prodigieuse poussée de la nature en sa puissance d'enfantement, terminée par l'effigie humaine et tyranniquement dominée par la ligne horizontale de l'architrave comme par le poids de l'éternité. Mais descendons l'escalier, qui du haut de la colline de décombres plonge dans l'intérieur du temple déblayé. Nous voici dans la salle hypostyle. Les énormes chapiteaux de la façade se dessinent maintenant sur le ciel et forment au-dessus des portes murées sept cadres de lumière. Les initiés du premier degré pénétraient dans cette salle qui porte le nom de *salle de Nout*, déesse du ciel et de l'espace, et correspond au monde des *forces élémentaires*. Le dallage du temple représente la terre. Des plantes fluviales, lotus et papyrus, ornent la base du mur. Puis viennent des bandes d'oiseaux et les figures des Pharaons officiants. Le plafond peint en bleu est semé d'étoiles à cinq branches, parmi lesquelles flottent les vau-

tours de Netshab et d'Ouazit symbolisant le Midi et le Nord. Dans les profondeurs de ce firmament, le soleil et la lune naviguent sur les eaux célestes de l'éther, escortés des planètes, des constellations et des décans. Les génies des mois et des jours marchent en longues files autour du zodiaque.

Une porte haute conduit à *la salle de la manifestation* qui correspond *au monde humain et intellectuel*. Une peinture, plus remarquable par le sens que par l'exécution, représente ici le Pharaon, la tête inclinée et labourant la terre devant Hathor, c'est-à-dire, symboliquement, préparant l'humanité à recevoir les germes de la vérité divine en sa qualité de fils du Soleil. Par la salle intermédiaire des offrandes on pénètre dans celle qui porte le nom magnifique de *salle de la splendeur* ou *du repos des Dieux*. Elle correspond au *monde divin des esprits glorifiés* et donne sans barrière sur le sanctuaire proprement dit entouré de douze chapelles qui représentent le *cercle des Dieux* ou des *Principes-Forces* qui sont les rayons divers du Dieu grand. La chapelle centrale contenait la barque d'or avec la statue de la déesse. C'était l'*Arche sainte* contenant l'*Archétype*. Le sanctuaire tout entier est nommé par les inscriptions « la montagne du Soleil où la mère des Dieux s'unit au père Râ dans la chambre des délices ». La symbolique égyptienne n'est pas assez avancée pour qu'on puisse indiquer la signification exacte des douze

chapelles du pourtour. Mais les noms qu'elles portent à Edfou (chambres d'Osiris, du trône des Dieux, de l'enfantement de la Substance) indiquent assez qu'elles avaient un sens métaphysique transcendant. Le sanctuaire a un souterrain qui en reproduit tous les compartiments. Dans cette course aux flambeaux à travers d'innombrables cryptes, des nuées de chauves-souris nous frappaient au visage et voletaient autour de nos bougies. Je n'ai gardé qu'un souvenir confus des peintures qui recouvrent toutes les murailles ; deux images cependant me sont restées. La première, au-dessus d'une porte, est celle d'une Isis qui présente le lotus à l'initié. Celui-ci répond par une expression sérieuse et triste au beau sourire de la déesse. La fleur, qu'il n'a pas encore touchée, est trop belle ; il n'y croit pas. L'autre est, dans une crypte profonde, une Isis primordiale. Elle est couchée dans l'angle du tableau. La tête se redresse perpendiculairement, les bras levés aspirent l'espace. Le profil sévère, droit, d'une beauté hiératique est recouvert d'un enduit noir ; mais l'œil bleu, grand ouvert, boit l'infini. De l'angle opposé du tableau des flèches d'or criblent le corps sombre de la déesse. Isis, l'Ame du monde, se réveille de sa nuit éternelle sous l'irradiation d'Osiris, et des mondes naissent à son regard extasié.

On le voit, la division quaternaire du temple de Dendérah et sa décoration intérieure offrait

l'image abrégée d'une cosmogonie et d'une théogonie. Elle devait correspondre aux quatre ordres de sciences enseignées dans les temples : sciences naturelles, humaines et divines et science des principes dont les deux premières seulement étaient livrées aux laïques. Ajoutons que le culte mettait en action, par sa pompe extérieure, les idées les plus profondes de la théosophie osirienne. A la grande panégyrie ou fête de l'année nouvelle, le Pharaon accompagné du grand pontife pénétrait jusqu'à la cella du sanctuaire qu'eux seuls avaient le droit d'ouvrir. Alors, pendant qu'ils accomplissaient les cérémonies saintes dans les douze chapelles, l'image de la déesse sortait en sa barque d'or. A la lueur des flambeaux, aux tourbillons de l'encens, elle apparaissait successivement dans la salle de la Splendeur, dans celle de la Manifestation et dans celle de l'Univers au plafond astronomique. Enfin, promenée au grand jour, elle faisait le tour des jardins du temple, sous une pluie de fleurs, aux acclamations du peuple, au frémissement des sistres et des hymnes sacrés. On célébrait ainsi la fête du Printemps, de l'Amour, de l'universelle Renaissance. Mais une profonde idée religieuse et métaphysique se cachait sous cette mise en scène. La déesse, sortant du sanctuaire, représentait les principes divins traversant les trois mondes et se manifestant par l'Éternel-Féminin. Le Pharaon, venant du dehors et remontant

jusqu'au cœur du temple à travers les trois salles d'initiation, représentait à l'inverse l'homme qui du monde matériel et terrestre remonte jusqu'à son principe spirituel. Ainsi le culte lui-même se conformait à la double loi d'involution et d'évolution de l'univers, dominée elle-même par la loi d'hiérarchie des âmes et des principes.

L'intelligence de ces idées et leur expression religieuse dans un passé très lointain ne seront peut-être pas inutiles à l'orientation historique et philosophique du xx^e^ siècle.

Les esprits superficiels pouvaient croire, il y a vingt ans, que le positivisme triompherait parce que nos guides intellectuels affirmaient superbement que l'âme n'est qu'un mouvement compliqué de la matière et qu'ils enterraient l'idée de Dieu tout en la couvrant de fleurs. Aujourd'hui un soupir s'élève de toutes parts vers le monde de l'âme et vers l'idée de Dieu comme vers des paradis perdus.

On recommence à se douter que le monde moral ne serait pas possible sans un principe intellectuel et ordonnateur, formant à la fois le sommet et la balance, l'origine et la fin de l'univers ; que le monde naturel et visible, qui sert de base évolutive à ce monde moral, n'est lui-même pas concevable sans le double principe de l'intelligence créatrice et de l'âme sensible à tous les degrés, dans toutes les sphères de l'être.

Vue exotériquement, c'est-à-dire du dehors, la religion égyptienne nous apparaît comme une mythologie compliquée, superstitieuse et idolâtrique, ce qu'elle fut, en effet, pour la majeure partie du peuple égyptien. Vue ésotériquement, c'est-à-dire du dedans, cette même religion nous découvre une remarquable synthèse et une non moins remarquable application des vérités intuitives, primordiales et intelligibles que l'esprit saisit *a priori* dans son propre arcane et sans lesquelles tout l'appareil expérimental n'aboutit qu'au plus dangereux et au plus funeste des chaos.

Ajoutons que, dans le domaine psychique, les prêtres égyptiens durent connaître parfaitement, quoique sous d'autres noms, les phénomènes que nos savants d'aujourd'hui croient découvrir, et qu'ils appellent magnétisme animal, suggestion, dédoublement de la personnalité, télépathie, somnambulisme, double vue, extériorisation de la sensibilité, projection dans l'air du médiateur plastique ou *double* de l'homme pendant le sommeil cataleptique du sujet. Tout porte à croire que les prêtres égyptiens pratiquèrent avec une science profonde ces arts subtils et dangereux, où nous ne faisons encore que tâtonner. Sans ces études expérimentales et ces notions raisonnées, les disciples d'Hermès n'auraient pu échafauder ni la savante psychologie qui sert de base au *Livre des Morts*, ni la synthèse philosophique dont leurs temples

sont l'image et qui survit à toutes les destructions. Moins avancés que nous dans la connaissance matérielle, analytique et mathématique de la nature, ils nous surpassaient de beaucoup par leurs pratiques et leurs connaissances psychiques.

Or, l'âme humaine est la clef de l'univers. C'est pourquoi la psychologie expérimentale sera la science centrale de l'avenir, et c'est pourquoi, dans la symbolique égyptienne, le lotus, symbole de l'âme, est la fleur aimée d'Isis.

VI

THÈBES. — GRANDEUR ET DÉCADENCE DES PHARAONS

Mais en route pour Thèbes ! — Après ces courtes haltes aux sanctuaires qui gardèrent pendant cinq mille ans l'âme de l'Égypte sacrée, la cité royale nous réclame, celle où la puissance des Pharaons atteignit son faîte et dont les ruines éparses esquissent encore la splendeur disparue. Allons donc saluer Pa-Amen, la demeure d'Ammon, Diospolis magna, Théna la sainte, « l'arche aux cent pylônes », ainsi qu'Homère la décrit magnifiquement en trois mots.

Les deux chaînes de montagnes, qui forment la vallée du Nil, décrivent deux larges demi-cercles autour de la plaine de Thèbes, comme pour défendre la métropole de la haute Égypte, qui occupait les deux rives du fleuve. La ville s'étendait ainsi sur un diamètre de deux lieues ; son pourtour en comptait six. Abydos et Dendérah ont découvert à

nos yeux la partie intime et mystique de la religion égyptienne et nous ont permis de jeter un coup d'œil dans la profondeur de sa philosophie. La demeure d'Ammon à Thèbes est plutôt l'expression de sa splendeur extérieure, de sa puissance sociale et politique, qui se condense et se résume dans la grandeur du pharaonnat. Commencée sous la douzième dynastie (l'an 3060 avant J.-C.), interrompue pendant six siècles, reprise, abandonnée, reprise de nouveau, mais toujours agrandie d'âge en âge, cette construction, qui devait ressembler à une enfilade de temples, coupés de cours et d'obélisques, occupa les architectes égyptiens pendant dix-huit siècles. Treize pharaons y travaillèrent d'Ousertésen à Ramsès III. La fameuse salle hypostyle est vieille aujourd'hui de trois mille trois cents ans. En somme, c'est une glorification des grands Ramessides sous la protection du Dieu solaire. Sur les murs extérieurs s'étalent en bas-reliefs gigantesques les victoires de Séti I^er^ et de Ramsès II, les campagnes contre les Arabes, les Éthiopiens, les Syriens, les Khétas. L'image colossale du Pharaon svelte et musculeux, debout sur son char de guerre, l'arc bandé contre une armée lilliputienne que bouscule l'élan de ses chevaux cabrés, se répète indéfiniment. Montez sur le grand pylône d'entrée, vous verrez à vos pieds tout le temple de Karnak et il vous apparaîtra comme une forteresse démantelée dont les restes sont debout parmi des

montagnes de pierres et de murs crevassés. Mais redescendez, traversez la cour, entrez dans la salle hypostyle, et vous sentirez, à un frisson d'admiration, que vous voilà dans le plus beau temple de la terre ou du moins dans le plus grandiose.

Les douze colonnes de la nef centrale, couronnées de leurs magnifiques chapiteaux en cloche, ont la grosseur et presque la hauteur de la colonne Vendôme. Les cent quarante colonnes des nefs latérales sont d'une taille plus modique, mais n'en forment pas moins la plus imposante forêt de pierres. Ici, des fûts à demi renversés s'appuient obliquement sur leurs voisins; là d'énormes tambours de colonnes entassés pêle-mêle montrent des dieux précipités les uns sur les autres du faîte de leur ciel; là, des architraves brisées, se butant dans leur chute, retiennent depuis mille ans un plafond toujours prêt à s'effondrer. Cette ruine qui défie encore les siècles est l'œuvre d'un tremblement de terre. Le temple ébranlé de la base au sommet, mais toujours invaincu, offre l'image de la formidable commotion. Le sentiment dominant qu'éveille Karnak est l'admiration pour la puissance architecturale des Égyptiens. Ils inventèrent la colonne dont le palmier leur fournit le motif primordial. Soit qu'elle se termine en bouton fermé et cannelé de lotus, soit qu'elle s'épanouisse en calice, c'est un arbre idéal et colossal, gonflé de sève, mais ramassé en son ferme contour et qui concentre sa

force en une fleur unique. L'imagination grecque, retravaillant ce thème, le simplifiant et le développant dans une progression organique, créa l'ordre dorique, ionique et corinthien. Elle sut ainsi produire tour à tour et séparément l'impression de la force, de la grâce et de l'exubérance que la colonne égyptienne confond dans sa majesté un peu lourde[1].

Enfin, par une radieuse invention de son génie, la Grèce couronna la colonnade d'un fronton où elle représenta les dieux entraînés dans le drame humain ou le triomphe des héros divinisés. Mais le temple d'Ammon-Râ à Karnak est un hymne de pierre à l'Esprit unique, absolu, souverain, au Dieu des dieux.

Trois jours de suite j'ai erré sur l'autre rive du Nil, parmi les débris de la Thèbes occidentale, si justement appelée Memnonia par les Romains. Déjà pour les vieux Égyptiens, elle fut la cité des commémorations funèbres et du passé. Il n'en reste qu'une riche plaine de culture, où le Nil charrie annuellement son limon fertile.

Au milieu de cette mer de verdure sont assis les deux colosses dont la hauteur atteint celle des temples. Les ruines sont espacées en demi-lune au pied de la montagne imposante de Bab-el-Molouk qui forme ici un vaste cirque de rochers nus,

[1] Voir le chapitre sur *le pilier, la colonne et les ordres égyptiens*, dans le bel ouvrage de MM. Perrot et Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. I.

abrupts et sauvages où s'enfoncent d'étroites ravines. Ces restes sont le temple de Touthmès II et le palais de Ramsès III à Médinet-Abbou; plus loin, le Ramésséïon où habita Sésostris; le temple de Séti à Kourna. Enfin, tout au fond du cirque, contre la montagne, s'étage en terrasses le temple de la reine Hatasou qui usurpa pendant 30 ans le pouvoir contre un frère aussi intelligent et aussi ambitieux qu'elle, de cette reine qui se faisait représenter avec une barbe sur les monuments pour mieux affirmer qu'elle était l'égale des Pharaons et qui fit de si merveilleuses conquêtes en Éthiopie. Portiques sur portiques, colosses renversés et brisés en morceaux, mais formant encore de véritables quartiers de rocs, esclaves tordus en cariatides, créneaux de forteresses, balcons de plaisance; et, en bas-reliefs, sur les murs, les guerres, les triomphes, les cortèges de prêtres, les sacrifices, les offrandes, les peuplades tributaires, les flottes surchargées d'ébène, d'ivoire et d'or; tout cela défile encore et se confond dans ma mémoire. Puis, je me suis engagé par un soleil ardent dans la vallée tortueuse des tombeaux des rois, entre les rochers fauves qui se suivent et s'enchevêtrent comme des lions enchaînés. Dans leurs gueules poussiéreuses s'ouvrent des trous noirs.

Ce sont les tombeaux des Pharaons appelés syrinx par les Grecs, à cause de leurs labyrinthes et de corridors creusés dans le roc comme de longs

tuyaux de flûte. Sur les murs de ces chambres funéraires, se déroule avec une sérénité troublante, en peintures polychromes, toute l'énigmatique mythologie de la mort, toute la symbolique d'outre-tombe. De temps en temps, sur les chambranles d'une porte conduisant à l'escalier en pente douce d'un caveau plus profond, on aperçoit de belles et graves figures peintes en grandeur naturelle. Ce sont tantôt de jeunes officiants en robes courtes et plissées, les bras levés en adoration et tenant des vases d'où jaillit l'eau lustrale, tantôt des vieillards courbés sur de grandes harpes à têtes de sphinx et qui murmurent le chant solennel de l'éternité. J'ai regagné le versant oriental de la chaîne libyque en gravissant par derrière la montagne de Bab-el-Molouk, d'où l'on jouit d'un superbe coup d'œil sur tout le bassin de Thèbes, et je suis retombé dans le cirque grandiose de rochers à pic où s'appuie le temple de la reine Hatasou, pour revenir par les collines d'Assassif. Cette vaste étendue de sables éboulés était jadis une nécropole. Un village de fellahs le repeuple aujourd'hui. Elle est criblée de tombes vides comme une ruche.

Pendant cette mélancolique promenade j'ai été suivi par une petite fellahine de douze ans. Elle courait toujours à mes côtés et portait sur sa tête une gargoulette pleine d'eau du Nil dont elle m'offrait à boire de temps à autre. Elle avait appris

ces trois mots anglais qu'elle répétait sans cesse pour amadouer les étrangers : *Fatna your friend.* Le sourire insinuant de la petite mendiante me consola un peu de la vue de tant de tombes profanées, de fosses éventrées et de toute cette poussière humaine qui flotte dans l'air. Lamentable apparaît ici le destin de l'humanité anonyme, plus lamentable encore celui des Pharaons violés dans leurs hypogées, étalant leurs tristes momies et leurs bandelettes fétides sous les vitrines du musée de Gizèh. Mais les petites jambes de Fatna galopaient infatigablement, jolies et nerveuses, par-dessus les tombes, les ruisseaux et les pierres, et ses yeux noirs ne cessaient pas de briller dans son visage hâlé et fin, ni l'eau fraîche de bruire dans sa jarre de terre. Quelle image de l'humanité oublieuse et jeune, éternellement renaissante sur toutes les ruines en sa gaîté d'un jour ! Si j'étais sculpteur, j'eusse fait de cette petite canéphore rustique, lancée à la course, une statue de l'Insouciance, retenant d'une main son vase posé obliquement sur sa tête et serrant de l'autre une gerbe de fleurs des champs. J'avais rejoint la rive occidentale du Nil. La barque qui devait me ramener à Louqsor filait déjà, enlevée par la vitesse du courant. Debout sur la rive, la fellahine criait encore de sa voix perçante et triste : *Fatna your friend !* Courte amitié, — mais qui ne laissera derrière elle qu'une image charmante et sans désillusion.

Après une promenade autour des ruines de la cité d'Ammon, il n'est pas trop difficile de reconstituer sa physionomie générale au temps de sa splendeur sous les Ramessides. Thèbes devait ressembler plutôt à un assemblage de bourgades groupées autour d'énormes donjons qu'à une ville compacte et régulière comme Babylone ou Ninive. Ces donjons étaient les temples qui dominaient la cité de leurs gros murs d'enceinte, dépassées eux-mêmes par les chapiteaux polychromes des façades et les fortes lignes des architraves horizontales. Le château royal, les casernes, les palais des grands personnages formaient d'autres massifs plus petits. Les maisons des riches, bâties en briques rouges et blanches, ajoutaient leurs tons vifs à la pompe fastueuse des sanctuaires. Sur le tout, une forêt de pylônes et d'obélisques, telle devait apparaître la Thèbes ancienne. Les jardins royaux se baignaient dans le Nil, une foule de petits canaux les irriguaient et toutes les fleurs des tropiques s'y pressaient en gerbes gracieuses. Au dehors, ces jardins montraient leurs pavillons coquets, leurs colonnades en bois peint, leurs balcons suspendus sur le fleuve. Sur le Nil, se promenaient des navires bleus, aux voiles de pourpre, à la proue recourbée en fleurs de lotus, avec des orchestres variés, et de petites barques aussi sveltes que les caïques du Bosphore ou les gondoles de Venise.

En Thèbes se résume la grandeur et la mission

de l'ancienne Égypte. On a l'habitude de représenter le pharaonnat comme une réaction de la caste guerrière sur la caste sacerdotale. Toute l'histoire égyptienne contredit cette assertion. Loin d'être un usurpateur de la force armée sur la force intellectuelle, le Pharaon nous apparaît dès l'origine comme le représentant visible de la religion solaire de Hor et d'Osiris. Il n'est roi et Horus lui-même que parce qu'il est initié ; il n'est le fils du Soleil que parce qu'il est le fils du temple. Sans doute il y eut des Pharaons, tyrans cruels et débauchés comme il y en eut d'héroïques, de bienfaisants et de sages. Mais le haut sacerdoce ne cessa de les discipliner dans ses écoles, de les surveiller et de les diriger sur le trône. Plus d'un Pharaon fut renversé, plus d'une dynastie fut créée ou défaite par l'influence secrète des collèges sacerdotaux. Lorsque Hérodote visita les sanctuaires égyptiens, on l'étonna beaucoup en lui montrant les statues de 340 pontifes qui avaient gouverné successivement le pays. En réduisant d'une moyenne de vingt ans le pontificat de chacun d'eux, cela nous mènerait à 6.000 ans en arrière. Voilà les vrais maîtres de l'Égypte ! Les Pharaons furent ou les exécuteurs de leur pensée ou des rebelles qu'ils brisèrent à la longue. Jamais aucun roi n'osa toucher à leurs immenses possessions territoriales ni aux privilèges qui leur conféraient la justice et l'administration. Dans la crise capitale de l'Egypte, pendant l'inva-

sion des Hyksos, les prêtres d'Ammon-Râ, retirés au fond de leurs temples, sauvèrent l'âme de la nation et sa pensée profonde. Ils gardèrent la doctrine intégrale contre les cultes dissolvants, organisèrent la résistance, élevèrent des vengeurs de leur choix. La lutte dura quatre siècles. Enfin, Ahmès le Libérateur chassa les étrangers. Alors vient l'époque des conquêtes, l'apogée de l'Égypte. Les Touthmès, les Séti, les Ramsès étendent son empire du Soudan à l'Euphrate. C'est le triomphe de la pensée thébaine. Elle vise bien autre chose encore que la victoire de l'Égypte sur l'Assyrie. Un intérêt capital de l'humanité est en jeu. L'Asie anarchique et absolutiste réussira-t-elle ou non à étouffer la doctrine des Principes et des Idées Mères? Le flambeau sacré qui brûle caché dans le temple d'Ammon-Râ s'éteindra-t-il avant qu'il ait lancé ses rayons sur le monde? Le flambeau fut conservé et la lumière transmise.

Il est à remarquer que la décadence du pharaonnat commence peu après le règne du Grand Ramsès II et de son fils Ménephtah, c'est-à-dire après l'exode des Juifs et la constitution de la religion dorienne en Thrace. Il semble que la mission historique de l'Égypte ait été de léguer à la Judée la doctrine mâle d'Ammon-Râ et à la Grèce les mystères d'Isis qui en formaient le complément. Moïse élevé dans les sanctuaires d'Égypte, mais poussé par une inspiration personnelle toute-puissante, fera revivre Ammon-

Râ d'un souffle nouveau dans le peuple des Beni-Israël et des Ibrim, ramassé par lui dans le delta et le désert. L'idée monothéiste, restée en Égypte le privilège des prêtres et des initiés, va devenir par Moïse la raison d'être un peuple, d'où sortira avec les prophètes l'idée sociale de la justice universelle, avec le Christ la vie spirituelle de l'individu et le principe organique de l'humanité. D'autre part, Osiris et Isis ont déjà passé en Grèce sous d'autres noms par les vieux cultes orphiques et vont propager la parole de vie sous le nom de Dionysos, de Dèmètèr et de Perséphone [1]. L'arche du Verbe solaire est en route pour Jérusalem et la barque d'Isis est lancée vers la terre d'Hellas. Il semble que désormais le peuple d'Hermès n'a plus qu'à décliner et à périr. Neuf siècles après la prise de Ninive par Touthmès, Aschoureddin met Memphis à sac. Enfin le fils de Cyrus, le féroce Cambyse, voulant détruire la rivale de l'Asie, la mère et la souche des Pharaons, s'attaque à l'arche sainte. Il pousse jusqu'à Thèbes. Il saccage ses temples, dépouille et décime ses prêtres et met un satrape persan à la place du pontife d'Ammon-Râ.

Alors c'en est fait de la nation égyptienne, de ses gloires, de ses sciences, de ses mystères. Pendant quelques siècles, Alexandrie les reflète encore dans

[1] Voir sur ce point le beau traité de Plutarque sur *Isis et Osiris*, ouvrage capital pour la filiation des mystères antiques. En sa qualité de prêtre d'Apollon à Chéronée, Plutarque est une autorité en la matière.

son phare trouble et changeant. Mais bientôt va se réaliser la prédiction d'Hermès Trismégiste à Asklépios : « O Égypte ! Égypte ! Il ne restera de toi que des fables incroyables aux générations futures et rien ne demeura de toi que des mots taillés dans des pierres. »

VII

L'ÎLE DE PHILÆ. — LE DRAME SACRÉ D'ISIS ET D'OSIRIS

Les Grecs et les Romains, qui faisaient le pèlerinage d'Égypte, ne manquaient jamais de remonter le Nil au-delà de Thèbes, jusqu'à l'île de Philæ. C'est là qu'ils recevaient l'initiation dernière, dans la forme et sous le voile poétique du drame sacré par lequel les fils d'Hermès consentaient à révéler le plus grand secret de leur religion aux laïques ou aux étrangers de choix. Osiris était le cœur de la religion égyptienne; mais Isis, qui pleure la mort de l'époux divin et le ressuscite par la puissance de son amour, était le cœur du cœur, l'arcane de l'arcane. Aussi Philæ, avec son temple voué à la bonne déesse, passait-elle pour l'île sainte et désirée entre toutes. Sa réputation a survécu à la chute des dieux égyptiens, parmi les Arabes et les Berbérins. Ils ont fait de l'histoire d'Isis et d'Osiris un conte des Mille et une Nuits, et ont appelé l'île

de Philæ *Anis-el-Vogoud*, ce qui veut dire *Délices de la vie*. Lieu merveilleusement choisi par sa solitude, par son charme exquis, par je ne sais quoi de sauvage, de triste et de tendre pour éveiller les émotions profondes et inoubliables.

La petite ville d'Assouan est la dernière d'Égypte, déjà presque nubienne avec ses maisons blanches sous ses sveltes dattiers en parasols, ses bazars pleins de plumes d'autruche et d'armes bizarres de sauvages, ses ruelles où des enfants au type nubien, sans autre vêtement que des ceintures en verroteries pendantes, gambadent familièrement avec de petits singes aux mains souples et mignonnes. On a ici le sentiment d'être aux dernières limites de la grande civilisation méditerranéenne et de toucher à l'Afrique noire, où l'homme sommeille encore dans le rêve de l'animalité. Du reste nous sommes au tropique du Cancer. Le soleil de midi, plombant du zénith, se mire au fond des puits, et l'Européen étonné ne voit plus son ombre. — Pour visiter l'île d'Isis, il faut prendre la route de terre, suivre le chemin des anciens pèlerins et revenir par les rapides qu'on appelle la première cataracte du Nil. Une chevauchée d'une heure et demie suffit pour aller d'Assouan à Philæ. Au sortir de la ville, on entre en plein désert. Laissons là les cimetières arabes, les cénotaphes couverts de versets en écriture koufique, sur lesquels le sable promène son jaune

linceul. Ne donnons qu'un coup d'œil aux carrières de Syène, cette belle veine nuancée de la terre, mise à nue, dont le granit vert, blanc, rouge ou rose a fourni aux Pharaons tant de colonnes, d'obélisques et de colosses. Des deux côtés du chemin on lit des inscriptions égyptiennes, grecques et romaines. Ce sont celles des pèlerins d'un autre âge, qui depuis les temps d'Ousertésen jusqu'à ceux de Julien l'Apostat ont couvert le roc de leurs noms illustres ou inconnus. Les jolis villages de Mahada et de Schellal s'abritent sous leurs sycomores, au bord du Nil. Et voici en face de nous, entourée de rochers sauvages, l'île charmante et mystérieuse de Philæ, dont le doux nom grécisé rappelle le verbe aimer, mais qui signifie en égyptien « l'île de la fin », le Finistère de l'Égypte sacrée.

L'île allongée dans le sens du fleuve a la forme d'une sandale. Les colonnades et les deux pylônes du temple d'Isis se profilent sur son arête en tons chauds. Au-dessus de la rive orientale, le petit temple hypètre de Trajan, coquettement placé sur une terrasse, se mire dans l'eau. Quatre architraves posant sur douze colonnes à chapiteaux de papyrus, sans toiture, c'est tout l'édifice. Ce pavillon aérien semble avoir poussé comme une végétation de grandes fleurs d'or, entre les palmiers qu'il surpasse et les haies d'acacias qui ceignent ses pieds. Un ciel toujours bleu sourit entre les

calices ouverts des colonnes élégantes, où passent librement les hirondelles. Ce petit temple si gracieux, si poétique semble inviter les barques à mouiller dans son anse et dire aux voyageurs : « Les tristesses de la vie ne passent point mon seuil ; viens te reposer dans la paix d'Isis. » On monte, et on rejoint l'extrémité sud de l'île. C'est là que débarquaient les pèlerins antiques et qu'ils étaient accueillis par les pastophores, en haut de l'escalier de la terrasse. La cour d'entrée les recevait entre les deux colonnades non parallèles qui gagnent en s'écartant le premier pylône gardé par des lions. Ce chemin, qui s'élève en pente douce, entre deux rangées de colonnes fuyantes, vers la demeure sainte, produit une impression d'élargissement et de liberté. Le plafond des portiques est orné curieusement d'étoiles noires sur fond bleu, comme pour signifier que la lumière physique s'éteint dans la profondeur de la lumière divine. Après avoir traversé le premier pylône, on pénètre dans une cour hypostyle, qui montre à gauche « le Mammisi » ou salle de l'accouchement. On y révérait Isis comme mère de Hathor et de Horus, c'est-à-dire qu'on y adorait la lumière céleste enfantant le monde visible et l'homme. Les tableaux qu'on y remarque ont trait à l'enfance de Horus, jouant de la lyre devant sa mère, recevant d'Ammon-Râ l'emblème de la vie, de Toth celui de l'intelligence. Par le second pylône

on pénètre dans le parodos, dont les magnifiques colonnes à chapiteaux peints nous montrent la polychromie de l'architecture égyptienne dans toute sa délicatesse. Quand on lève la tête vers les couronnes de cette forêt de pierre, les blanches fleurs de lotus striées d'azur ressortent du vert tendre des feuilles de palmier. L'adytum renfermait la statue d'Isis qu'on était admis à contempler sous un voile scintillant dans la pénombre du sanctuaire. On montait ensuite par l'escalier intérieur du mur à la chapelle d'Osiris, placée comme en plein ciel sur le toit du temple. Elle a échappé par miracle aux dévastations des chrétiens qui, peut-être, ont cru y trouver une image de la résurrection du Christ. Car on y voit un très remarquable tableau de la résurrection d'Osiris s'élançant hors de son cercueil, en présence de Horus et d'une Isis ailée. En arrivant là, le néophyte avait pour ainsi dire traversé toute l'initiation de Horus. Il était devenu lui-même un fils d'Isis, et c'est en présence de ce tableau, dans l'ombre transparente d'une nuit étoilée, que le grand prêtre lui expliquait le sens suprême et caché de la transfiguration d'Osiris.

Jetons d'ici un regard sur l'île et ses alentours. Le site a quelque chose d'inquiétant et de paisible, d'étrange et d'intime à la fois. Ce ne sont plus les vastes horizons plantureux de Thèbes, de Siout et d'Abydos. Le Nil fait un grand tournant entre des

côtes abruptes et se hérisse d'écueils. Partout surgissent des rochers de granit et de syénite noir, avec des veines de diorite d'un vert sombre. Tantôt ils forment de petits récifs qui écument au milieu du fleuve, tantôt ils s'écroulent sur les rives en escaliers tumultueux, tantôt ils redressent leurs angles en castels bizarres, en pitons menaçants. La teinte rougâtre des roches, maculées de taches noires, donne à l'ensemble du paysage quelque chose de fantastique et d'infernal. On dirait le serpent Typhon, le génie du Mal, vomi par la terre incandescente et révoltée, rouge encore du feu qui le dévore et tordant ses écailles mal refroidies autour du fleuve et de l'île sacrée. Mais celle-ci brille, tranquille et pure, au milieu de cette nature hostile et convulsée. Elle sourit, la Vierge intangible et sacrée, avec sa ceinture de mimosas, ses grêles bouquets de palmes et son diadème de temples, qu'elle porte comme une parure.

Voici le moment de rappeler le mythe d'Isis et d'Osiris que l'Égypte devait léguer au monde comme la fleur de sa pensée. Si la doctrine d'Osiris remonte dans la nuit des temps, sa forme dramatisée date probablement de l'invasion des Hyksos. Quand les barbares d'Asie eurent soumis la terre d'Hermès, quand l'autonomie nationale fut menacée, les prêtres thébains répandirent dans le peuple cette légende qui enveloppait d'un voile protecteur, impénétrable pour l'étranger, l'arcane

de la religion et l'espoir le plus sacré de la patrie. Comme une torche, elle devait brûler les cœurs ; comme une lampe, éclairer les consciences. Voici ce qu'ils racontèrent.

Osiris, fils aîné du Ciel et de la Terre, régnait en Égypte avec sa sœur céleste Isis, devenue son épouse en ce monde. Ce Dieu incarné dans un roi était sage et beau. Sa femme fut nommée la bonne et la lumineuse ; car les souvenirs divins, les espérances et les consolations sommeillaient en elle et s'éveillaient, au regard de son époux, innombrables et merveilleuses. Si profonde et si parfaite était leur union qu'elle remplissait l'univers de joie. En parcourant les campagnes, ils enseignèrent aux hommes l'art de cultiver la terre et celui de l'écriture. Après avoir civilisé les gens de la terre de Kem, Osiris voulut instruire les barbares. Il partit pour l'Asie, laissant Isis régner en Égypte. Cependant Set-Typhon, le dieu de l'abîme et du feu, jaloux des gloires de son frère, guettait les heureux et méditait sa vengeance. Il avait pour femme Nephtys, la déesse des régions humides. Quand Osiris revint de l'expédition triomphale où il avait charmé les barbares par la musique, Typhon engagea sa femme à attirer Osiris dans un guet-apens. Nephtys déroba à Isis sa robe lumineuse et parfumée. Enveloppée dans ses plis, elle prit l'apparence de sa sœur et attira Osiris dans sa couche,

au bord du Nil. De cette union hybride naquit plus tard Anubis, le gardien redoutable des ombres et le chef des fantômes élémentaires. Pendant qu'Osiris sommeillait, terrassé de volupté et de lassitude, Set-Typhon se jeta sur lui, le tua de son trident, mit son corps en pièces et en jeta les membres épars dans le fleuve.

Des clameurs sauvages mêlées à des lamentations coururent le long du Nil et parvinrent jusqu'à Thèbes. Isis éperdue sortit de son palais, couverte de cendres, vêtue de noir, en poussant des cris et des gémissements. Aussitôt elle fit construire une barque et une arche pour chercher les fragments épars du corps d'Osiris, et prenant le gouvernail elle se laissa descendre sur le Nil. A mesure qu'elle en trouvait un, elle le plaçait dans l'arche. Lorsqu'elle découvrit la tête d'Osiris, échouée parmi les lotus, elle l'arrosa de ses larmes, la pressa sur son cœur, puis, la soulevant entre ses deux mains, la regarda longtemps... Soudain, les yeux du dieu s'ouvrirent flamboyants et leur rayon pénétra jusqu'au cœur de la déesse. De ce rayon elle conçut Horus, le Libérateur ! A ce moment, un enfant moqueur et hardi qui s'était caché dans les roseaux pour épier la déesse, se mit à rire, Isis se retourna, furieuse, et lui lança un regard si foudroyant qu'il en tomba mort.

Sur ces entrefaites, Set-Typhon s'empara de Thèbes avec son armée, et l'Égypte fut accablée

de fléaux. Mais Horus, l'enfant merveilleux, grandissait dans la retraite d'Abydos, sous la surveillance de sa mère. Il avait la beauté et la force de son père, avec plus de fougue et un éclat solaire dans toute son apparition. Il apprivoisait des lions et domptait des chevaux pour ses futurs combats. Devenu adulte, il s'attacha de nombreux partisans et sut même gagner Nephtys, la femme de son ennemi. Après de longues luttes, il défit l'armée de Set-Typhon. Blessé par sa lance, celui-ci tomba en son pouvoir. Isis accorda la vie au rebelle terrassé, disant en sa suprême sagesse que Typhon lui-même était nécessaire au monde, que si la terre porte le ciel, l'abîme porte la terre. Mais Horus, irrité de la clémence qui épargnait le meurtrier de son père, arracha le bandeau royal du front de sa mère. Hermès le remplaça par un casque.

Alors Isis et Horus convoquèrent tous les dieux dans leur palais de Thèbes et firent apporter en leur présence l'arche en bois de palmier qui renfermait tous les membres d'Osiris. Horus toucha l'arche de son sceptre royal et Isis de son lotus magique. Puis ils étendirent au-dessus du cercueil les mains fines et fortes qui tiennent la croix ansée, le signe de la vie éternelle, et, les joignant comme une chaîne indissoluble, mère et fils prononcèrent le serment de l'invincible amour. Aussitôt Osiris, brisant le sarcophage, ressuscita à

leurs yeux dans une splendeur immaculée et surnaturelle. Sous son regard triomphant, la tête d'Isis transfigurée se couvrit d'une résille d'azur, striée de lumière, et ses yeux brillèrent comme des étoiles. Des épaules de la déesse jaillirent deux ailes immenses, qui semblaient se perdre dans l'infini. Et le Seigneur de toutes les vérités emporta dans le ciel son épouse immortelle, la mère des dieux. Et les dieux tremblèrent; car, devant la lumière de l'Ineffable, ils se sentirent tous consumés et comme réduits à néant. Mais soudain ils entendirent une voix et regardèrent Horus en tressaillant de joie. Ils avaient reconnu, dans sa parole, le verbe de son père, et dans ses yeux, la lumière divine de sa mère.

Telle la légende qui devint l'histoire sainte de l'Égypte et qui donna naissance, chez les Grecs, par voie d'initiation, aux mystères orphiques et à ceux d'Éleusis. Plus singulières, plus surprenantes étaient les paroles que l'hiérophante confiait à l'adepte au sommet du temple: « Osiris, l'esprit infini, disait-il, ne peut se manifester sans se fragmenter dans le temps et dans l'espace. Tandis que son essence demeure immuable, le monde qui est son émanation se divise et se torture sous mille formes dans la multiplicité des êtres. Mais Isis, sa divine moitié, l'Ame universelle et la Lumière intérieure, qui pénètre et unit toute chose, ne s'éteint jamais. En s'attachant à elle, Horus,

l'homme, remonte à sa source et devient librement le verbe d'Osiris. » Peut-être le disciple s'étonnait-il davantage lorsque le maître, après lui avoir expliqué le triple sens cosmogonique, historique et psychique de la légende, ajoutait en un langage hiératique que, faute de mieux, nous traduirons ainsi : « Aucun verbe humain n'a jamais exprimé l'ineffable vérité. Les religions, les mythes, les philosophies et les poèmes sacrés sont les pâles reflets, les balbutiements timides de ce qu'un jour l'esprit affranchi verra, concevra et redira dans la plénitude de son verbe créateur. Mais le principe suprême de l'initiation est, pour l'homme, de percevoir dès ici-bas dans la trinité de son être (physique, intellectuel et spirituel) la loi d'hiérarchie et l'unité des trois mondes (naturel, humain et divin) afin d'ouvrir avec cette clef les arcanes de l'univers et de pressentir ceux de Dieu. Tel le sens de la croix ansée, le symbole de l'initiation et de la vie éternelle, que tiennent Isis et Osiris, et après eux tous les dieux de l'Égypte. »

Ces paroles soulevaient d'abord dans l'esprit du disciple un monde d'idées confuses, pareilles aux mille bruits de la mer répercutés par la plage. Mais peu à peu il saisissait la basse fondamentale, la grande dominante de ces harmonies polyphones. Lorsque ensuite il assistait au drame d'Isis, solennellement représenté par les jeunes néophytes et par les pallacides, en des barques flottantes, sur

les lacs des temples, sous la splendeur des flambeaux, des hymnes et des orchestres sacrés, il comprenait mieux le sens et la profondeur du mythe. Il avait vu la mort d'Osiris, la douleur d'Isis et la résurrection du Dieu. Par eux et en eux, lui aussi avait vécu pour un instant de la vie divine. Il lui en restait au cœur une fraîcheur d'éther, un ineffable sentiment de délivrance anticipée.

J'avais résolu de passer la nuit dans l'île. Hachim et les bateliers berbérins me dressèrent une tente sous un acacia, près du petit temple hypètre. Rien de plus saisissant que la lune éclairant d'en haut la majesté silencieuse de ces cours désertes et de ces colonnades. Le contraste entre la blancheur éblouissante des colonnes et les ténèbres qui règnent sous les portiques et dans la noirceur des cryptes provoque ce frisson que les anciens appelaient l'horreur sacrée des dieux. Car ce n'est pas seulement l'âme du passé qui émane ici des pierres, c'est aussi l'âme de la terre qui s'évade dans le parfum des plantes, c'est l'éther des lointains espaces qu'on sent vibrer dans la lumière de l'astre médiateur. Je me retirai sous la tente, car l'air fraîchissait sur le Nil. Hachim fumait sous un sycomore, et les Berbérins, couchés dans leur felouque, essayaient de s'endormir au bercement du fleuve et de leur vague mélopée.

« O Isis ! pensai-je, âme subtile de l'univers

immense, toi qui jadis fus adorée et qui régnais ici sous la figure d'une pure déesse, es-tu morte à jamais ? Qu'es-tu devenue, toi la grave, la lumineuse, au sourire mystérieux et triste, mais qui console, déesse de l'initiation, amante d'Osiris, porteuse du lotus, de cette fleur immortelle que nous nommons l'âme ?... Tes temples sont détruits, ton île est déserte. Les ibis se sont envolés de tes rives. Elles ne viennent plus, les processions de tes fidèles, pour monter les blancs escaliers, elles ne suivent plus la longue colonnade pour s'approcher du sanctuaire où les accueillaient les prêtresses couronnées des fleurs roses et bleues du Nil. — Et cependant, tu attires toujours les uns et tu troubles les autres. Lorsque nos scribes savants et audacieux retirent les momies de tes prêtresses de leurs tombes, le gong funèbre retentit dans les campagnes, comme il y a quatre ou cinq mille ans, et les pauvres Égyptiennes, qui portent sur leur tête les amphores couchées, viennent d'elles-mêmes se joindre à ces nouvelles funérailles, et, comme les pleureuses antiques, elles suivent le cercueil jusqu'à la barque préparée pour le voyage.

« Pourquoi, ô Isis, ton nom seul exerce-t-il sur nous cette puissante fascination ? — C'est qu'il signifie, dans la langue sacrée des temples, la Lumière réfléchie et double, la lumière intérieure et céleste, Force-Mère de toutes les forces, reine

des fluides, médiatrice de tous les mondes, qui permet aux dieux de descendre, aux hommes de monter. Moïse qui sortit de tes sanctuaires pour créer le peuple du Dieu universel, l'arche vivante, Moïse te voilà pour les profanes, mais nul plus que lui ne connut ta terrible puissance, toi qui sais foudroyer comme tu sais sourire. Il t'appela Hèvè, l'Épouse de Dieu, et fit de toi les trois quarts du nom divin. D'autres t'ont devinée, quoique imparfaitement. Le grand Paracelse, que nos prétendus sages appellent un fou, te reconnut sous le nom de lumière astrale. Mesmer saisit l'un de tes rayons et le divulgua témérairement à la foule. Ton vrai culte n'existe plus. Les uns te nient et les autres te profanent. On se sert de ton nom pour les pires besognes. Cela peut-il t'atteindre? Nos savants commencent à voir les lueurs qui s'échappent des pans de ta robe. Un jour, peut-être, ils découvriront ton visage sublime qu'on n'approche qu'en tremblant, d'un esprit conscient, d'une volonté ardente et d'un cœur calme. Avec les temps, ton culte renaîtra sous d'autres noms, sous d'autres formes. Qu'on le veuille ou non, il faut que l'on revienne à toi. Tout le monde te désire et t'appelle, tes ennemis et tes blasphémateurs t'invoquent sans le savoir. La science aura besoin de toi pour expliquer cet univers dont elle mesure toutes les parties, mais dont le lien invisible et la secrète harmonie lui échappent. Tel

qu'on nous l'enseigne, le ciel chrétien n'est plus qu'un songe enfantin. Nous avons besoin de toi et de ta lampe pour nous montrer toutes les formes et toutes les demeures de l'âme, pour arracher les écailles de ses yeux et dégager ses ailes de sa gaine de momie, comme le papillon de sa chrysalide. — Sans tes ailes à toi, mère d'Horus, qui possèdes et qui rallumes la lumière intérieure, qui la figures et la modules dans l'immensité des espaces comme dans le mystère des âmes, le Christ lui-même ne serait pas remonté jusqu'au Père — que les sages Égyptiens ont nommé Osiris, le Seigneur de la Lumière.

« Et de nouveau tu pleures et tu cherches ton Osiris épars dans les membres de la famille humaine et dans nos pauvres consciences. Écoute-nous et sois-nous favorable, afin qu'il renaisse en nous ! Car tu es la gardienne des âmes et ton fruit est l'Amour qui s'enfante dans la douleur, mais qui ressuscite dans la joie ! »

Quand je m'éveillai, l'aube blanchissait à travers les fentes de la toile. Je jetai un coup d'œil par la tente entr'ouverte. L'aurore grandissait sur la chaîne arabique, nimbe d'un rouge ardent. On comprend ici que les poètes des premiers Aryas, vivant en nomades sous le ciel, l'aient comparée à la plus splendide des jeunes filles. Ce rose délicat qui se colore rapidement en pourpre intense ressemble à la pudeur qui devient la passion. Mais

la merveille la voici : à travers cette auréole de feu, une étoile brillait comme un incomparable joyau. Cette étoile me parut d'abord une améthyste foncée, puis elle devint un saphir étincelant, enfin elle se fondit comme un pâle diamant sous l'éclat du plein jour. Les bateliers d'Assouan m'attendaient dans leur barque. En quelques minutes, nous fûmes sur les rapides. A cet endroit, le paysage change en un clin d'œil. Partout des récifs noirs et des bancs de basalte. Tout autour, le flot écume, les courants s'entre-choquent, les tourbillons se pourchassent. La barque vire sur place ou file comme une flèche, et sourdement, dans les profondeurs, gronde l'énorme masse liquide. Hélas ! l'île aux palmes rêveuses a disparu...

Les traîtrises et les mirages de la vie ont succédé à la paix d'Isis. Près d'un grand rocher, on voit de jeunes Nubiens se précipiter dans le bras le plus violent du Nil et franchir à la nage cent mètres en trois secondes, du jet d'une seule vague !... Ainsi les âmes se précipitent dans le torrent des générations !...

Arc-boutés sur leurs avirons, les rameurs berbérins, aux faces d'ébène, au sourire d'ivoire, travaillent à force. Ils chantent pour se donner du courage et des lueurs fauves jaillissent de leurs yeux. S'agit-il de tourner un récif ? Ils invoquent leur saint sur une sorte de cri haletant et rythmé:

Yalla aïa Saïd ? Yalla aïa Saïd ! Le danger est-il passé ? Ils entonnent gaiement une chanson d'amour, et célèbrent la belle Lyssa, enlevée au désert : *Lyssa aï Lyssa !*

Mais la felouque vibre au dernier remou des rapides. Le vent du sud se lève, la voile se gonfle et penche sa pointe gracieuse vers le flot calmé. Déjà nous redescendons en hâte ce grand fleuve de la vie, qui est aussi celui de l'histoire, sans savoir s'il nous portera aux sombres montagnes de Judée ou vers la claire Hellas.

LIVRE III

LA GRÈCE HÉROÏQUE ET SACREE

OLYMPIE, L'ACROPOLE, ÉLEUSIS

Sunt fulgura mentis

LA GRÈCE HÉROÏQUE ET SACRÉE

I

CORFOU. — L'AME GRECQUE

Il est trois heures du matin. Nous voguons entre Brindisi et Corfou ; je suis monté sur le pont dans l'attente inquiète de la terre grecque.

La mer est calme comme une glace. Un brouillard à couper au couteau la recouvre, et la sirène du bateau a gémi sans interruption pendant toute la nuit. Enfin elle se tait, car nous venons de croiser, à portée de voix, l'autre paquebot qui fait le voyage en sens inverse. A sa proue, la sirène de fer poussait le même gémissement sonore pour éviter une collision dans cette brume épaisse. Qu'il me parut sinistre dans la nuit, ce cri de la sirène de fer ! On eût dit la plainte du navire en détresse. Ah ! c'était bien l'âpre cri du Prométhée moderne, de l'homme qui a dompté la vapeur pour se donner des ailes et niveler la terre et conquérir le globe, mais qui est devenu l'esclave

des éléments captifs et révoltés, toujours menacé de leurs sourdes explosions et de leurs chocs terribles... Il y a gagné l'empire du monde matériel, mais, jusqu'à nouvel ordre, il y a perdu — la Beauté — en constituant un nouveau servage, celui de l'homme écrasé par la machine.

Chose étrange ! — cette voix de la sirène de fer m'en rappelle une autre d'il y a deux mille ans. C'est la voix mystérieuse qu'un pilote d'alors entendit sortir d'une île déserte et gémir sur le silence des mers : « Le grand Pan est mort ! » Le grand Pan, c'est la nature vivante et parente de l'homme, animée de forces divines. Il fut tué une première fois par l'Église chrétienne, et cela était peut-être inévitable après la décadence païenne, afin que l'âme humaine pût se recueillir et se sonder. Mais le grand Pan ressuscita au XVI^e^ siècle avec la Renaissance. Et voici que, par ses analyses impitoyables, la science moderne semble l'avoir tué une seconde fois. Et cela aussi était sans doute nécessaire, pour que l'esprit humain connût la substance du monde visible jusqu'à l'atome. Et pourtant le monde roule avec ses harmonies et l'âme vit avec sa conscience — et la science d'aujourd'hui n'explique ni l'une ni les autres.

Quand nous allons visiter la Grèce en ruines, n'est-ce pas toujours le grand Pan que nous cherchons ?

Une brise légère a soufflé de l'Adriatique et le brouillard s'est dissipé. Sur le ciel à peine blanchi par l'aube, se dessine une chaîne de montagnes aux pics sauvages et sombres. Ce sont les monts Acrocérauniens et c'est la terre grecque aperçue pour la première fois. En face de cette côte âpre et désolée de l'Albanie, où à peine apparaît çà et là un pauvre village sur un roc escarpé, il se fait en moi une involontaire et subite évocation de la guerre pour l'indépendance hellénique, qui fut une des gloires du commencement de notre siècle. Car c'est derrière ces montagnes d'Épire que se livrèrent les plus étonnants combats des Souliotes contre Ali-Pacha.

Certaines personnes trouveront peut-être qu'il y a quelque cruauté et presque une ironie malséante à rappeler ces temps héroïques de la Grèce moderne, en un temps où celle-ci est de nouveau écrasée par la Turquie, où l'Europe intimidée par un Hohenzollern n'a de tendresse que pour les fonds ottomans et se désintéresse de la liberté des peuples [1]. Toutefois je ne veux parler ici ni de la politique ni de la destinée particulière du peuple grec, malgré la sympathie qu'il m'inspire, mais des grands courants de l'histoire et de la pensée qui ont agité ce siècle et qui ont laissé une trace pro-

[1] En recueillant mes souvenirs, je n'ai pu m'empêcher d'ajouter cette réflexion à mon journal de voyage. Les événements du printemps et de l'été dernier la justifient (septembre 1897).

fonde dans la conscience universelle. Le poète anglais Keats a dit : *A thing of beauty is a joy for ever* (une belle chose est une joie pour toujours). J'ajouterais volontiers, en transportant cette pensée dans la sphère de la volonté : « Un acte vraiment héroïque est un générateur immortel de force dans l'âme de l'humanité. » A ce point de vue, on peut dire que la guerre pour l'indépendance hellénique et l'enthousiasme qu'elle suscita en Europe est un fait saillant de l'histoire au XIX^e^ siècle. Elle annonce le libre groupement des peuples selon le principe des nationalités, elle prépare la fédération européenne, elle signifie la résurrection de la Grèce antique dans la conscience moderne.

Et voilà pourquoi ils sont beaux à regarder ces monts nus, inabordables et sauvages, dont les sommets ont l'air d'avoir été sculptés par la foudre. Devant eux, les plus beaux chants populaires des Klephtes révoltés sonnent dans ma mémoire, et le plus fier d'entre eux me revient de là-bas comme une voix vivante :

L'Olympos et le Kissavos,
Les deux grands monts se disputaient.
Enfin l'Olympe dit : « Tais-toi !
Kissave foulé par les Turcs.
Je suis le vieillard Olympos...
Le monde entier connaît ma voix.
J'ai trente cimes dans le ciel,

Soixante sources sur mes flancs,
Sur chaque source une bannière,
Et sous chaque arbre un combattant.
Sur ma plus haute cime, un aigle
Etreint dans sa griffe une tête :
« Mange, oiseau, dit la tête à l'aigle,
« Oui, mange de ma chair sanglante
« Et repais-toi de ma jeunesse ;
« Tes ailes en croîtront d'une aune,
« Tes fortes serres, d'un empan.
« Je suis un guerrier Armatole.
« Mon nom ? Les Turcs te le diront !
« Mes armes ? Ils les ont bien vues !
« Oui, j'ai lutté toute ma vie...
« Mais enfin mon tour est venu
« Et je suis tombé comme un brave. »

La tête du Klephte, qui parle à l'aigle de l'Olympe, comme la tête d'Orphée, qui nage sur le fleuve, parle aux forêts de la Thrace, est digne d'Homère. Tyrtée n'a pas eu de plus mâles accents. Quelle magnifique évocation de la Grèce antique dans ce mot tranquille et hautain : « Je suis le vieillard Olympos... » Et comme elle surgit par brusques poussées dans ces images d'une hardiesse eschyléenne, d'une beauté fulgurante ! Elle revit avec je ne sais quelle âpre saveur et quelle grandeur sauvage. Et notez qu'ici elle ne ressuscite pas d'une âme de lettré. De tels accents, on le sent bien, ne se trouvent pas dans un cabinet d'étude. Pour les arracher d'un cœur d'homme, il a fallu les gorges de l'Épire, le feu du bivouac entre

deux batailles et la mort d'un héros inconnu. Les Armatoles honoraient ainsi leurs compagnons tués à l'ennemi pour se faire joie et se donner du courage sans penser qu'un jour des savants curieux recueilleraient leurs chants.

Telle la résurrection spontanée de l'âme grecque dans la guerre de l'indépendance et dans les chants des Klephtes [1]. Chose remarquable, elle eut son écho dans toute l'Europe. Gœthe, Byron, Shelley, Lamartine, Victor Hugo et combien d'autres l'ont saluée d'un immense enthousiasme en leurs mélodies polyphones. Pour eux, la Grèce n'est plus seulement, comme pour les artistes du XVI^e^ siècle, un objet de luxe. Ils l'aiment pour ses héros comme pour ses marbres et ses chants ; ils l'aiment comme une chose éternelle et toujours présente ; ils l'aiment comme la mère et le modèle de toute civilisation et de toute beauté, eurythmie humaine, image de l'harmonie divine. Voilà pourquoi « le vieillard Olympos » entrevu par les Klephtes, dans leurs guerres de montagnes, ne cesse plus de nous hanter. Oui, n'en doutons pas, un cri de génie appuyé d'un acte héroïque est une conquête pour toujours !

J'ai fait escale à la ravissante Corfou, qui fut,

[1] Cette résurrection de l'antique dans le moderne a été relevée d'une manière remarquable dans le charmant livre de M^me^ Juliette Adam, *Poètes grecs contemporains* (Calmann-Lévy, 1881).

dit-on, l'île des Phéaciens. Voici comment, au temps d'Homère, la vierge Nausicaa répondait au naufragé Ulysse, qui lui demandait le nom de la terre où il venait d'échouer : « Nous habitons aux extrémités de la mer onduleuse et nous n'avons aucun commerce avec les autres hommes. Les arcs et les carquois n'occupent point les Phéaciens, mais seulement les mâts et les avirons. Celui qui ébranle la terre nous a donné des nefs rapides comme l'aile des oiseaux et comme la pensée. » Bien que, depuis le règne fabuleux d'Alcinoüs, la belle Corcyre ait vu défiler bien des gouvernements, Romains, Byzantins, Vénitiens, Anglais, elle a conservé l'aspect d'un lieu de délice et d'oubli, dans un coin reculé des mers. Ses maîtres n'ont fait que passer sur son sol sans le déflorer. En deux sièges mémorables, ceux de 1537 et de 1716, elle eut la gloire de résister aux Turcs. La reine des îles Ioniennes, qui ressemble à une corne d'abondance, s'arrondit en demi-lune en face de l'âpre Épire. Elle dessine avec son vis-à-vis un bras de mer pareil à un lac enchanteur, ouvrant aux navires ses anses verdoyantes et boisées comme des refuges contre les fureurs de l'Adriatique, qui assaille l'autre côté de l'île. La ville de Corfou, dominée par sa fière forteresse couronnant une roche escarpée, est avenante et gaie. Les rues en arcades à l'italienne, les clochetons carrés des églises byzantines où poussent des

touffes d'herbes et de fleurs, la font ressembler à une Venise champêtre mollement accoudée aux portes du Levant. Les pyramides d'oranges qui s'entassent au marché racontent la richesse de cette terre de Cocagne, où les figues opulentes distillent le miel, où les raisins dorés fleurent le muscat. Toute l'île n'est qu'un vaste verger qui tapisse les vallons ondulés et grimpe en pentes douces au flanc des montagnes. Les cimes imposantes du Salvador et du Déca, qui forment les nœuds de l'île, sont majestueuses sans rien de sévère. Les collines se perdent dans la mer en courbes gracieuses. Partout des oliviers grands comme des ormes, des gazons veloutés enrichis d'une flore exquise, des festons de vignes suspendus aux arbres. On peut dormir à l'ombre sous les pampres.

J'ai passé toute une après-midi dans le parc superbe de la *Villa Reale*, qui occupe une anse, le long de la mer, non loin de la ville, dans un site admirable. Les végétations de l'Italie, de la Grèce et des tropiques se mêlent dans ce jardin en un dédale féerique, en une forêt de rêve. De gigantesques eucalyptus y répandent leur chevelure flottante comme des frênes pleureurs sur des bois d'orangers ; de grands palmiers élèvent leurs bouquets aristocratiques sur des gazons lustrés ; et çà et là émergent des groupes de cyprès hautains et sombres. Des sentes bordées de rosiers et

de myrtes serpentent sur la falaise et plongent dans les criques où bat la vague paresseuse. Sur les pelouses ombreuses, on voit de grandes marguerites poussant sur des buissons comme sur de petits arbres, et les yeux étoilés des myosotis semblent élargis par d'inoubliables souvenirs. En des coins perdus, des cyprès élancés se pressent en cercle. Dans ces temples funèbres, on voit de grandes urnes de marbre, où germent ces lis étranges dont les calices profonds et les étamines multicolores reproduisent tous les instruments de la passion... Cette fleur de miracle et de douleur ne s'épanouit qu'aux plus doux climats, au vent des îles, sous l'air tiède des cèdres. Tel ce parc luxuriant et solitaire, splendide et triste dans sa beauté.

Ce jardin merveilleux, cette maison transformée aujourd'hui en villa royale était, il y a de longues années, le séjour d'une jeune Corfiote. Elle l'habitait avec son père adoptif, un général anglais. A peine âgée de quinze ans, elle était femme déjà par le développement précoce de l'intelligence, par la puissance des sensations et le mystère d'une vie intérieure, ardente et concentrée. Tout souriait à sa jeunesse, rien ne manquait à sa vie, entourée de luxe, de fêtes brillantes et de chaudes affections. Et ce jardin de songe, cette île enchanteresse lui semblait l'atmosphère naturelle de son âme éblouie de poésie et de beauté.

Par la véranda ouverte sur la mer, la jeune fille découvrait le récif qui forme le promontoire de l'île avec la forteresse, puis le cercle bleuâtre des montagnes d'Épire qui borde l'horizon et, entre les deux, la souriante Méditerranée, qui roule dans son azur de l'or en fusion et des gemmes. Le soir, quand le soleil couchant faisait de l'atmosphère une fournaise de pourpre semée d'une poussière jaune, elle regardait toutes ces choses avec admiration. Des barques revenant de la pêche glissaient à l'ombre de la rive, et les pêcheurs chantaient de leur voix limpide la strophe vénitienne, sur cette mélodie légère qui exhale la mélancolie du bonheur trop plein :

O pescator dell' onda
Vieni a pescare in quà,
Colla bella sua barca
La bella se ne va...
Fidelin... lin... la...

Alors, dans l'air surchargé de parfums, une émotion presque surhumaine gonflait la poitrine de la jeune fille. Malgré ce séjour enivrant, son cœur assoiffé d'infini cherchait l'au-delà de cet horizon, — l'au-delà de ce bonheur.

Un jour, en se promenant dans le port, elle vit un homme et une femme assis à l'écart et mangeant leur pain comme de simples ouvriers. Leur costume n'était pas celui de l'île et leur visage

annonçait un rang au-dessus de leur misère. Mais une tristesse morne, une résignation sans espérance pesait sur leurs traits. Deux enfants en bas âge se pressaient contre la mère en deuil avec des attitudes timides et des regards farouches. Une inquiétude étrange, une sympathie profonde s'empara du cœur de la jeune fille. En interrogeant un serviteur, elle apprit que ces étrangers étaient des insurgés crétois, maintenant dépouillés de leurs biens et pour toujours exilés. Elle connut ainsi ce qu'on avait réussi à lui cacher jusqu'à ce jour : le malheur irréparable d'une partie de ses compatriotes. L'impossibilité de rendre leur foyer à ces épaves humaines, qui avaient cru, comme elle-même, à la liberté, la frappa d'une douleur qu'elle devait ne plus oublier. C'était comme une révélation subite de la tragédie de l'existence. La Grèce heureuse et libre n'existait donc que dans son rêve? Elle n'avait pas encore appris que, pour l'âme consciente, la vie humaine tout entière n'est qu'un éternel exil ! Bientôt après, son père adoptif l'emmenait en Inde où il allait exercer une haute fonction dans le gouvernement anglais. En quittant son île chérie, la jeune Corfiote ressentit une douleur aiguë. Avant de s'embarquer, elle alla porter en secret ses plus beaux bijoux aux Crétois fugitifs et leur dit adieu, les larmes aux yeux, comme à des frères d'exil. C'était tout ce qu'elle pouvait faire pour ces infortunés. Mais en

voyant disparaître à l'horizon la plus belle des îles Ioniennes, l'émeraude des mers d'Orient, il lui sembla qu'elle aussi avait perdu sa patrie.

C'est en elle-même qu'elle devait retrouver cette Grèce tant aimée.

Pendant la longue traversée, où elle doubla le cap de Bonne-Espérance, dans l'infinie solitude de l'océan et du ciel, elle eut comme la révélation de sa propre âme. Les calmes brûlants de l'Équateur, la croix flamboyante du ciel austral, les cyclones de l'océan Indien, les forêts, les plaines et les montagnes de l'Inde, merveilles de la nature sans bornes, l'envahirent comme les puissances de l'immensité et l'embrasèrent de flammes précoces. Sous l'afflux de ces émotions nouvelles et tumultueuses, elle comprit que la véritable patrie de son âme n'était ni la Grèce antique, ni la Grèce moderne, mais le monde et l'humanité ! Et pourtant — l'âme de cette Grèce respirait en elle par un sentiment d'eurythmie et de beauté qui lui servait de mesure pour toute chose ; elle vivait en elle par l'enthousiasme profond qui la consumait ; elle se manifestait par son pouvoir souverain de le réveiller dans les autres. Et ce furent les traits dominants de sa vie variée, brillante, calme au dehors, mais profondément agitée par les tempêtes de l'âme et les problèmes de l'esprit.

Quand je la rencontrai à Florence, elle était dans sa maturité radieuse et avait formé autour

d'elle un cercle d'amis distingués, dont plusieurs ont joué un rôle important dans la science, dans la littérature et dans la politique de l'Italie. Elle donnait l'impression d'une nature puissante en pleine harmonie avec elle-même, usant d'une beauté et d'un charme enveloppants, non pour satisfaire sa vanité comme la plupart des femmes, mais pour exciter dans les autres les ardeurs du Beau et du Vrai qui l'enflammaient. Ce sentiment du Beau était en elle chose innée, nullement apprise, d'une absolue spontanéité. Elle m'écrivait un jour : « A Rome, on se sent comme détaché du présent et l'on vit dans l'Éternel. En regardant certaines statues, l'âme divine reconnaît sa patrie. Elle salue le Vrai en voyant ses rayons, et, comme une prêtresse fidèle, elle pénètre dans son sanctuaire. C'est du moins ce que j'ai ressenti à ma première visite au Vatican. Je croyais entendre une harmonie familière et retrouver la voix d'un ami. Ce Vatican avec ses marbres merveilleux ne m'a point surprise, il m'a satisfaite ; il a apaisé ma soif du Beau. » Chez elle, nulle ambition personnelle, nul besoin de paraître, mais une véritable passion d'être ce qu'elle voulait, de se donner à ce qu'elle aimait, de rayonner autour d'elle, de persuader et d'inspirer. Jamais elle ne fit un vers, mais sa conversation était une mélodie tour à tour enjouée, émouvante ou solennelle. Elle lisait ses poètes favoris avec des tendresses de

mère. Elle donnait aux tercets du Dante la sonorité de l'accent romain avec un coloris oriental, *dolce color d'oriental zafiro*. Elle prêtait aux strophes de Shelley un frémissement mystérieux de harpe éolienne. Mais on entendait sourdre de sa voix les ondes d'une émotion intime lorsqu'elle lisait certains vers de Byron sur les *îles de la Grèce:*

The isles of Greece ! The isles of Greece !
Where burning Sapho loved and sung, —
Where grew the arts of war and peace, —
Where Delos rose and Phœbus sprung !
Eternal summer gilds them yet,
But all, except their sun, is set [1].

A ces mots, sa voix s'altérait malgré elle, et des larmes brûlantes tombaient de ces yeux immenses, dont les orbes noirs, nageant dans leurs globes nacrés, ne roulaient d'habitude que les flammes d'or de l'enthousiasme.

Amante de la vie intime et profonde, elle ne prenait que rarement la plume pour le public. Mais lorsqu'elle le faisait, c'était toujours sous une impulsion irrésistible. Après une visite à Parme, elle reconnut dans le Corrège l'artiste de son désir, « le peintre des yeux et de l'âme ». Alors elle composa sur lui une œuvre d'amour et de divination,

[1] Iles de la Grèce ! Iles de la Grèce, — où la brûlante Sapho aima et chanta, — où poussèrent les arts de la guerre et de la paix, — qui vîtes surgir Délos et jaillir Apollon ! — Un éternel été vous dore toujours, — mais tout, excepté votre soleil, est mort.

la seule où le génie d'Allegri ait été pénétré et dévoilé [1]. Un de ses meilleurs amis, Angelo de Gubernatis, a dit justement, dans l'*Antologia nuova*, que ce livre « semblait écrit avec une plume de feu, arrachée à l'aile d'un de ces anges qui tourbillonnent dans la coupole du dôme de Parme ». L'Amour la possédait comme une lumière céleste, mais aussi comme une flèche aiguë et un feu dévorant. Car elle y cherchait la fusion complète des âmes dans toutes les nuances de la vie — l'absolu du sentiment. Enfin, quand cette femme extraordinaire parlait des forces occultes de la nature et de l'au-delà, où elle avait profondément plongé par ses études et ses expériences, elle devenait grave et n'entr'ouvrait qu'avec un frémissement secret les sanctuaires de sa pensée que le monde ignorait totalement. — Lorsqu'elle expira sous le coup d'un mal foudroyant, les approches de la mort ne firent qu'exalter la foi indestructible qu'elle s'était créée. Et pourtant, son morne silence et la tristesse infinie de son regard brisé disaient le déchirement de son cœur et tout l'inachevé de son rêve... Elle aimait encore sur la terre... et celle-ci avait été pour elle un moule de beauté! Mais est-il une grande âme que le glaive tragique de la destinée n'ait transpercé à la dernière heure ?

1 *Le Corrège, sa Vie et son Œuvre, avec une Introduction sur le génie de la Renaissance*, par Marghérita Albana Mignaty (Fischbacher). — Une nouvelle édition de cet ouvrage paraîtra prochainement, augmentée d'une Notice biographique.

En Marghérita Albana m'est apparue une fusion complète de l'Ame grecque avec l'Ame moderne. Par elle aussi, j'ai compris que la Beauté doit se réaliser dans l'Ame, comme dans son sanctuaire le plus sacré, avant de s'exprimer sous une forme quelconque dans le monde extérieur. En vérité, il m'eût été impossible d'accomplir ce pèlerinage dans la Grèce héroïque et sacrée, sans visiter l'île natale de la femme qui m'en a révélé le génie. Au seuil de l'Hellénie, je devais ce témoignage à celle qui fut pour moi l'Éveilleuse du Dieu inconnu et qui est restée la Muse toujours présente à ma pensée ! — Voilà pourquoi je suis venu saluer son souvenir dans le jardin merveilleux qui vit éclore cette fleur humaine, aujourd'hui disparue pour toujours. Je dirai ailleurs sa vie et son œuvre.

Quelle sera maintenant notre route en Grèce? — Dans les grands sanctuaires des trois peuples qui ont fourni à l'esprit humain ses bases immuables, je ne suis pas seulement venu chercher des lumières nouvelles sur le passé, mais encore des signes conducteurs et des clefs pour la religion de l'avenir. Celle-ci n'exclura pas la diversité des cultes et des conceptions religieuses, mais, en les ordonnant et en les hiérarchisant, elle sera par cela même la synthèse du passé et la religion universelle

Une telle synthèse ne peut être que l'œuvre commune de la science, de l'art et de la religion

futures. Ce rapide voyage n'en est qu'un pressentiment, un aperçu à vol d'oiseau, une vision intuitive. Ceux qui m'ont suivi sur le Nil ont peut-être compris avec moi que l'Égypte avait formulé dans son verbe de pierre les principes essentiels de la science de l'Esprit ou du Monde Intelligible. Après avoir accompli cette tâche prodigieuse, la nation égyptienne s'embauma elle-même dans son éternité comme une momie. Le peuple grec, lui, a voulu vivre dans le temps, mais héroïquement et noblement, c'est-à-dire d'une existence transfigurée par l'Art et qui reflétât le Divin par la beauté de ses mouvements. Il accomplit ce miracle de glorifier la vie à ses trois étapes : physique, passionnelle et intellectuelle. C'est la force et la beauté du corps que célébraient les jeux olympiques ; c'est la vie civique, avec ses passions et ses vertus ornées par la poésie, qui resplendit dans Athènes ; ce sont les mystères les plus profonds de la religion et de la sagesse qu'on enseigne à Éleusis, qu'on y représente et qu'on y vivifie par un drame sacré. Ainsi la Grèce créa les trois arts nécessaires à la vie : 1° *la Gymnastique* pour la beauté du corps ; 2° *la Tragédie* pour la purification de l'âme par la douleur ; 3° *les Mystères* pour sa délivrance et son élévation à la vérité suprême.

La restauration du drame sacré de Dèmètèr et de Perséphone sera notre but principal. Pour mieux l'atteindre, nous passerons par les deux

sanctuaires, qui représentaient chez les Grecs les degrés ascendants de la vie dont l'initiation était le couronnement.

Notre chemin ira donc par Olympie, l'Acropole et le théâtre de Bacchus -- à Éleusis.

II

OLYMPIE. — LES JEUX HÉROÏQUES

De Corfou à Patras, le bateau longe les îles Ioniennes. On glisse entre la gracieuse Sainte-Maure et les sombres cimes de Céphalonie, à l'ombre desquelles s'abrite la petite Ithaque avec son unique sommet en pyramide, au-dessus duquel on cherche en vain le mince filet de fumée marquant le foyer d'Ulysse. Toutes ces îles ont l'air de molles fleurs écloses à la surface de la mer. Elles déplient leurs vallées et leurs rives comme feraient de grands iris de leurs calices et de leurs pétales. Écloses en face de la côte inhospitalière de l'Acarnanie, elles invitaient jadis à un dernier repos la nef aventureuse du marin qui se risquait dans la mer Ionienne. Plus d'un s'y attardait et n'en repartait plus.

L'entrée du golfe de Patras, qui aboutit au golfe de Corinthe, est grandiose. A gauche, l'Hellade

découpe sur le ciel ses hautes montagnes, abruptes, construites comme d'âpres citadelles qui jettent vers la mer leurs contreforts en éperons aigus. Les vallées y pénètrent en étroites fissures. A leurs pieds, s'étale tristement le marais de Missolonghi, où Byron, fatigué de la vie, vint mourir pour la Grèce au milieu des Souliotes révoltés. A droite, c'est la côte basse du Péloponèse, dominée par les montagnes vertes et lointaines de l'Arcadie. De Patras à Pyrgos, on traverse en chemin de fer l'ancienne Élide, vaste plaine cultivée, où parfois se dresse un maigre paysan en foustanelle et coiffé d'un turban. Au-delà des landes de cistes et de bruyères qui séparent la plaine de la mer, l'île de Zante sourit à l'horizon, couleur d'héliotrope, comme une Hespéride ; *Zante fior di Levante.*

Les fouilles allemandes terminées en 1881, sous la direction du célèbre historien Curtius, ont ravivé le lustre antique d'Olympie en y découvrant des trésors d'art et en mettant à nu la base de tous les sanctuaires, qu'une inondation de l'Alphée avait recouverts de cinq mètres d'alluvions, dans le cours des temps. Ainsi le fleuve, que le frontispice retrouvé du temple de Jupiter représente comme assistant curieusement à la naissance des jeux olympiques, a recouvert d'un manteau protecteur de sable les souvenirs que les invasions du moyen âge n'eussent certainement pas respectés. Avant cela, les temples avaient déjà été pillés par les

empereurs de Rome et de Byzance, dévastés par les Goths, puis détruits par le formidable tremblement de terre de 522. Mais ce que la récente archéologie a sauvé du naufrage des siècles permet à l'imagination, aidée par la description de Pausanias, d'évoquer dans son ensemble éblouissant et ses détails précis la fastueuse Olympie, où la civilisation grecque tenait ses grandes assises [1].

Le site d'Olympie a quelque chose de tranquille, d'enchanteur et de retiré. La nature âpre et sauvage du Péloponèse s'adoucit en ce coin perdu et s'éclaire d'un grave sourire. L'Alphée trace un vaste demi-cercle dans un cirque de collines boisées. Au centre, s'élève la petite montagne du Kronion, jadis consacrée à Saturne, aujourd'hui tout embroussaillée. Les nombreux temples, qui composaient le sanctuaire d'Olympie, étaient disposés à ses pieds. Deux portes de l'enceinte sacrée s'ouvraient, l'une sur le stade, l'autre sur l'hippodrome. Si l'on gravit la montagne de Drouva, on voit se dessiner comme une carte géographique l'emplacement de tous ces édifices, marqués par les dallages, les soubassements des temples, les amorces des murs et les nombreux stylobates. En son large bassin, l'Alphée arrondit à plaisir sa

[1] Curtius, Adler, Treu et Dörpfeld, *Ausgrabungen zu Olympia*, 5 vol., Berlin, 1876-1881. — Laloux et Monceaux, *la Restauration d'Olympie*, Paris, 1889. — Voir aussi l'intéressant article sur les fouilles d'Olympie dans les *Excursions archéologiques en Grèce* de M. Diehl.

demi-lune de coteaux pour protéger l'enceinte où la Grèce a voulu célébrer ses jeux héroïques. Les cimes neigeuses de l'Arcadie se dressent au loin et défendent Olympie contre la rigueur des vents de l'est. Le frais vallon ne s'ouvre que d'un côté au souffle tiède du zéphyr. Par cette embouchure, on voit l'Alphée se perdre en serpentant dans la mer.

Les poètes grecs disaient que le fleuve, descendu comme un torrent sauvage des hauteurs d'Arcadie, était amoureux de la nymphe Aréthuse, qui coule près de Syracuse, en Sicile, et que les eaux douces du fleuve et de la nymphe traversaient les flots salés pour se mêler au beau milieu de la mer Ionienne. Ils exprimaient ainsi la sympathie des deux races parentes. La végétation d'Olympie est discrète et riche, sa verdure savoureuse. De petits houx et des lauriers sauvages tapissent le flanc des collines. Les pins touffus et foncés sont comme enveloppés d'une vibration de lumière et saturés de couleur. Telle est la transparence de l'atmosphère qu'on distingue à distance les moindres anfractuosités du terrain et jusqu'aux aiguilles des pins qui s'argentent au soleil. La paix, la sérénité, une douceur, une majesté intimes remplissent ces lieux. L'air est d'une légèreté qui vous porte, on marche dans un cristal impalpable.

Si nous voulons nous donner une idée approchante de ce que fut Olympie, au temps de sa splendeur, il faut d'abord faire repousser, tout

autour du sanctuaire, les épais ombrages qui en faisaient un bois sacré et qui lui valurent le nom d'*Altis*. Si nous sommes à la veille des jeux, qui avaient lieu tous les quatre ans, il faut en outre peupler l'Alphée de barques nombreuses, semer les prairies environnantes de tentes bariolées et d'une multitude de pèlerins. Les routes, et notamment la voie olympiaque venant d'Élis, sont encombrées par les théories brillantes qui amènent en grande pompe sur des chars de fête les offrandes au dieu : statues, urnes, corbeilles fleuries, cassettes remplies de trésors.

Plaçons-nous maintenant au côté oriental de l'Altis, sous le vaste portique appelé Poecile ou galerie de l'Écho. De là nous embrassons d'un seul coup d'œil tout le sanctuaire. Devant nous, à une certaine distance, le temple de Jupiter olympien, d'ordre dorique, nous présente sa façade orientale, à six colonnes, avec son fronton, dont le haut relief reproduit les apprêts du combat entre Pélops et Eunomaos. Derrière les colonnes du péristyle, les murs peints du temple apparaissent multicolores, couverts de fresques qui de loin rappellent celles de Pompéï. Le fronton porte à ses deux acrotères des trépieds d'or, à son pinacle une Victoire de marbre blanc, robe flottante, en plein vol, d'un mouvement superbe. A droite du sanctuaire de Zeus, pousse l'olivier sauvage, l'arbre immémorial mais toujours vert, aux branches angu-

leuses, aux feuilles rares et drues, sur lequel on coupe les couronnes des vainqueurs. A droite, le tombeau de Pélops se cache sous un rideau de peupliers argentés. Au centre de l'agora se dresse l'énorme autel de Jupiter, de forme elliptique et à deux étages. Aux limites de l'enceinte, contre la montagne de Saturne, sont rangés en ligne les treize petits temples qui renferment les trésors des cités. Plus loin, c'est le sanctuaire de Héra (Junon) et le Métrôon ou temple de la Mère des Dieux. Tout au fond, on aperçoit le prytanée, vaste édifice carré avec des baies à colonnades au premier étage, servant de logement gratuit aux envoyés des villes et de salle de festin.

Ce qui donnait une splendeur extraordinaire à cet ensemble, ce n'était pas seulement la variété architecturale des quarante temples, petits et grands, qu'on y voyait, mais encore les trois mille statues de toute dimension, de marbre, d'airain et d'or qui garnissaient l'agora, le pourtour et l'intérieur des temples. D'abord les innombrables statues des athlètes vainqueurs et les magnifiques chars de bronze avec leurs coursiers attelés. Il y avait un Jupiter colossal, haut de neuf pieds, tenant dans sa gauche l'aigle de la victoire et dans sa droite la foudre qui punit les serments violés. Non loin de lui, on voyait son fils Hercule, moins grand, mais gigantesque encore et surpassant tous les autres; Hercule le héros-type,

avec sa massue et la peau du lion de Némée. Quelle apothéose de la force et de la vie dans ces trois mille statues ! Ces chevaux cabrés, ces victoires aux ailes ouvertes et tendant des couronnes, ces lutteurs aux prises, ces discoboles ramassés sur eux-mêmes, ces coureurs penchés en avant, ce Jupiter et cet Hercule disaient d'une seule voix à l'éphèbe qui entrait ici : Sois fort, sois beau, sois vainqueur !

Ainsi, par la splendeur de l'architecture et de la sculpture, un caractère vraiment religieux avait été imprimé à ces fêtes de gymnastique. Il s'accentuait encore par les cérémonies qui occupaient la veille du grand concours. Ablutions, processions, péans chantés en chœur ; puis, le serment solennel prêté par tous les athlètes et les hellanodices ou juges du camp sur l'autel de Zeus dans l'Altis. Enfin les offrandes portées à sa statue d'ivoire et d'or, assise au fond du grand temple dont elle touchait presque le toit, le remplissant tout entier de sa présence souveraine. L'émotion que provoquait ce chef-d'œuvre de Phidias dépassait de beaucoup la portée des jeux Olympiques, elle faisait pressentir la plus haute religion. Car, au dire de tous les Grecs, l'artiste avait su fondre sur le visage du dieu la force à la bonté, la majesté à la douceur. « Quand même, affirme Dion Chrysostome dans son *Discours olympique*, quand même un homme aurait l'âme troublée de

soucis et de peines au point d'en perdre la douceur du sommeil, en voyant l'œuvre de Phidias, il oublierait, j'en suis sûr, toutes les tristesses et les inquiétudes que la vie porte avec elle, tant est grande, ô Phidias, la beauté de ton œuvre, tant tu y as répandu d'émotion et de splendeur. » L'éphèbe recevait donc là cette impression bienfaisante que la sagesse et la bonté sont les attributs suprêmes de la plus haute divinité.

Le lendemain, l'enceinte du stade, qui contenait quarante mille personnes, se remplissait. Aux premiers rayons du soleil tombant des sommets d'Arcadie, retentissaient des fanfares éclatantes. Le cortège officiel sortait du passage voûté qui joignait l'Altis au stade. Vêtus de longues robes de pourpre, les hellanodices venaient s'asseoir sur la haute tribune. Les jeux commençaient par la course à pied, où les éphèbes volaient sur le sable avec l'impétuosité du chevreuil et la légèreté de l'oiseau. Dans la lutte corps à corps, dans le pugilat et le pancrace, la victoire était plus âprement disputée. C'était le combat de l'homme contre l'homme dans toute sa violence, mais qui devait conserver la souplesse. Celui qui tuait son adversaire perdait le prix. Les courses de chars, tant chantées par Pindare, étaient réservées pour la journée suivante. Les plus grands citoyens d'Athènes et de Sparte, les rois de Sicile et de Macédoine s'y disputaient la palme. Fertiles en

épisodes dramatiques et en naufrages équestres, elles offraient un raccourci palpitant de la vie humaine, de ses hasards, de ses alternatives, de ses triomphes subits et de ses chutes profondes. Au pentathle, qui terminait les jeux, il fallait vaincre successivement à la course, au jet du disque et du javelot, au saut et à la lutte. Les vainqueurs à ce jeu passaient pour les plus beaux des hommes, « car leurs corps, dit Aristote, sont également capables de force et de vitesse ».

La dernière journée, consacrée au couronnement des vainqueurs, constituait le point culminant des fêtes d'Olympie. L'immense importance qu'y attachait le peuple y éclatait en une joie délirante. Le défilé des athlètes, des chars et des chevaux victorieux avait lieu dans un bois sacré, au son des flûtes et des chœurs exultants. A ce moment, les vainqueurs, couronnés de l'olivier sauvage devant le temple de Jupiter, entourés de leurs familles et de leurs amis, acclamés et presque divinisés par la foule, nageaient dans une atmosphère d'apothéose. « Il n'est pas de victoire plus belle que celle d'Olympie, » dit Pindare. Et de fait, c'était un titre de gloire pour le reste de la vie, dont s'enorgueillissaient non seulement les parents, mais encore la cité du triomphateur. — Quel devait être par contre le dépit, la honte navrée, la tristesse noire des vaincus ! Ils fuyaient et se cachaient dans l'ombre pour ne pas assister

au triomphe des rivaux aimés des dieux, eux les maudits, les déshérités de la gloire!

Nous autres modernes, qui avons développé le goût du rêve et du sentiment intime jusqu'à l'oubli du monde extérieur, nous trouvons une exagération singulière à ce culte de la force et de la beauté physique. Il est bien certain que l'humanité est devenue trop grave et aussi trop vieille et trop laide pour idolâtrer le corps à ce point. Faire de la vie terrestre, à toutes ses étapes, une représentation vivante, une sorte de mise en action du divin, voilà ce qu'a tenté la Grèce, et, comme un athlète victorieux, elle a tenu sa gageure. Dans toutes les sphères de la vie, elle réalise la beauté pour un court instant, mais avec un incomparable éclat. Avoir fait de la gymnastique une grâce et de la guerre une beauté, voilà sa première conquête. Et d'ailleurs, comme l'a fort bien remarqué Taine, l'art de la palestre et de la danse mimée ou de l'orchestrique fut chez elle la condition et le principe de la plus noble sculpture.

On a tout dit sur le culte de la beauté corporelle chez les Grecs et sur cette religion du nu que seuls ils possédèrent. Mais il me semble qu'il y aurait encore deux chapitres intéressants à joindre à l'histoire de l'Ame grecque. Le premier s'appellerait : *De l'influence des jeux Olympiques sur la guerre et sur l'héroïsme*. Les défauts et les vices qui résultent de ce culte exalté de la force et de la

beauté sautent aux yeux, et nous les connaissons trop par l'histoire de la décadence grecque. Nos décadents d'aujourd'hui ne cherchent plus la Grèce que là. Heureusement qu'elle est encore ailleurs. Et pour ne parler que de la gymnastique, les bienfaits de ce culte du corps éclatent dans la noblesse, dans la grande allure, dans la fierté qu'il imprima à l'ensemble de la vie civique et à la guerre elle-même. Chez les Spartiates, les vainqueurs des jeux Olympiques avaient le droit de combattre au premier rang, à côté du roi, dans les batailles, et ne s'en faisaient pas faute. Rappelons encore cet épisode de la deuxième guerre médique. Un cavalier perse, envoyé en reconnaissance aux Thermopyles, trouva les compagnons de Léonidas nus devant leur camp et luttant comme au gymnase. Les uns se couronnaient de fleurs, les autres peignaient leurs longs cheveux. A la veille du combat désespéré, ils célébraient ainsi les fêtes olympiques qui avaient lieu ce jour-là. Ils ne daignèrent pas s'interrompre à la vue du cavalier ennemi, qui les sommait de se rendre, et continuèrent tranquillement leurs jeux devant l'émissaire étonné de Xerxès. Toute la Grèce héroïque est dans cette attitude, avec son culte des beaux corps, sa joie de la vie et son mépris de la mort.

L'autre chapitre s'appellerait : *De l'influence du gymnase sur l'amitié chez les Grecs*. Car si la palestre était parfois la source de haines, de riva-

lités et d'une singulière âpreté d'ambition, elle favorisait aussi ces vives amitiés qui forment un côté essentiel de la légende et de l'histoire hellénique. En diverses nuances, Achille et Patrocle, Oreste et Pylade, Épaminondas et Pélopidas, Socrate et Platon nous montrent la nature grecque en sa tendresse, sa profondeur et son idéalité. On verrait alors ces sentiments délicats et passionnés que la chevalerie mit plus tard dans l'amour s'épanouir en Grèce sous forme d'amitié.

Donnons maintenant un coup d'œil à l'intérieur de cette simple maison à toit pointu, qui occupe le haut de la colline de l'autre côté de l'Altis, sur la rive droite du Cladéos. C'est le musée d'Olympie. On y a disposé artistement les sculptures trouvées sous les décombres. Si pauvres que soient ces reliques, elles sont assez précieuses pour donner une idée de l'ensemble. La salle d'entrée, qui occupe presque tout le bâtiment, est d'une simplicité éloquente. Deux cimaises longent les murs et se font vis-à-vis. Elles portent les sculptures presque intactes des deux frontons du temple de Jupiter, rangées dans l'ordre indiqué par leur cadre triangulaire. Il manque çà et là un bras ou une jambe, mais les fragments incomplets ont été reliés par des tringles de fer. L'imagination y supplée aisément et reconstitue les deux scènes sculpturales. Elles donnent la sensation d'un art

péloponésien d'avant Phidias, mais d'une saveur plus vigoureuse et d'un trait plus incisif.

Le fronton occidental est du sculpteur Alcamène, selon Pausanias. Les vingt figures qui le composent représentent le combat de Thésée contre les Centaures, qui essayent d'enlever des femmes et que frappent des combattants. Les Centaures, au type faunesque, sont d'un mouvement superbe, d'une audace fougueuse dans les postures. Les croupes ondulent, les torses se tordent; un bras se raidit contre l'adversaire et l'autre étreint sa proie. Les lèvres ricanent de douleur sous les coups, tandis que s'écarquillent les sourcils sur les petits yeux bridés et lubriques. Un Centaure reste debout sur ses jambes de derrière, tandis que sa poitrine retombante jonche la terre et que ses jambes de devant s'arc-boutent sur le sol. Un autre essaye d'entraîner une jeune fille par les cheveux. Un autre encore a posé son talon furieux dans le giron d'une femme assise. Déidamia, que le roi des Centaures a saisie par derrière et qu'il presse contre sa poitrine, se cabre violemment et crispe ses deux mains sur les bras de l'homme chevalin. — Deux figures ont suffi au sculpteur pour élever au-dessus de cet océan d'animalité une force dominatrice et souveraine: c'est Apollon et Thésée. D'un geste de commandement, d'un front serein, d'une bouche inflexible, le dieu regarde l'homme. Et Thésée, qui vient de frap-

per mortellement le roi des Centaures d'un coup de hache, regarde d'un air calme le dieu, dans les yeux duquel il a l'air de puiser sa force de justicier. C'est une tête d'éphèbe combattant, de héros vierge.

Une grâce majestueuse et calme caractérise par contre les groupes du fronton oriental, qui occupe l'autre pan du musée. On les attribue à Pæonios et ils représentent la fondation des jeux Olympiques. Ce n'est plus un combat, mais la préparation d'un combat. La composition se rythme en la symétrie harmonieuse de cinq groupes séparés par des intervalles, mais reliés par le mouvement des lignes qui convergent au centre. Quatre figures debout : Jupiter et Pélops, Œnomaos et sa fille Hippodamie, qui sera le prix de la victoire, occupent le milieu du fronton. On y peut admirer la majesté de Jupiter, la fierté d'Œnomaos, l'élégance svelte du jeune Pelops et la grâce passive d'Hippodamie. Ces quatre personnages se présentent de face dans une attitude tranquille. Des deux côtés de ce groupe central se profile un couple de chevaux retenus par des écuyers accroupis devant eux. Leur corps allongé, leur col arrondi, leurs jambes délicates indiquent des animaux assouplis et entraînés par l'homme. Ils sont dociles et intelligents, et sans doute que leurs maîtres comprennent leurs doux hennissements et leurs beaux regards comme Achille comprenait la

langue de son cheval Xanthos. Les deux fleuves personnifiés, l'Alphée et le Cladéos, nonchalamment étendus et appuyés sur leurs coudes, aux deux coins du fronton, ont l'air d'être sortis de leurs lits pour regarder attentivement ce qui va se passer. — Par opposition à l'autre, ce fronton peint le règne de la discipline savante succédant à celui de la force brutale. Une seule figure jette une note dramatique dans ce tableau d'un calme olympien. C'est celle d'un vieillard assis devant les chevaux de droite. Il a l'air d'un devin et regarde fixement Œnomaos d'un œil sombre et scrutateur, comme s'il prévoyait la fin tragique de son maître présomptueux et la victoire du beau Pélops, le favori de Zeus.

Ces deux frontons, heureusement conservés et restaurés, sont certainement deux chefs-d'œuvre d'Olympie et qui expriment bien l'esprit de ses fêtes. Voulez-vous contempler maintenant la fleur de la jeunesse hellénique, regardez l'Hermès de Praxitèle. La statue a été trouvée presque intacte, à l'endroit même où la place Pausanias, dans le temple de Junon, et elle est conforme à sa description. Il n'y a donc aucun doute possible sur son authenticité. Mais sa meilleure signature est sa beauté. Voici l'art grec dans sa perfection, avec un charme fluide et un frémissement de vie qui n'appartiennent qu'à ce maître. Debout et la tête légèrement inclinée, Mercure porte sur son bras

gauche un petit Bacchus et lui montre une grappe de raisin qu'il tient dans sa droite. L'enfant s'appuie d'une main sur l'épaule de son charmant précepteur et tend l'autre vers le fruit désiré. Et le beau jeune homme regarde l'enfant passionné avec un mélange de tendresse et de douce malice. On dirait que sa poitrine, son cou, ses bras et ses jambes ont été moulés par les Grâces et cadencés au chant des Muses. Son front transparent brille d'intelligence sous sa chevelure bouclée, un sourire suave entr'ouvre ses lèvres, la pensée jaillit de ses yeux clairs. Il va parler... Pour lui, la palestre n'a été qu'un moyen pour faire de son corps la lyre de l'âme, le temple de l'esprit. C'est l'éphèbe accompli; il est prêt à écouter Sophocle, à comprendre Platon. Un frisson de jeunesse divine émane de ce marbre; il fait penser que la forme humaine est chose sacrée.

Parmi les sculptures les plus remarquables qui ornent le musée d'Olympie, il faut compter encore les métopes du temple de Jupiter qui représentent les travaux d'Hercule. Ces petits bas-reliefs sont d'un ciseau aigu et d'une pensée altière, tout à fait digne de la grande légende qu'ils ont illustrée.

Il y a surtout deux métopes qui se sont gravées dans ma mémoire et me hantent encore. L'une pourrait s'appeler : *le début du héros*, et l'autre: *la dernière épreuve*. Dans la première, on voit le lion de Némée roulé à terre. Hercule a posé un

pied sur le fauve agonisant qui laboure le sol de sa dernière convulsion. Le coude du vainqueur est appuyé sur son genou et son front repose sur sa main dans une méditation profonde. Après ce premier exploit, qui le lance dans l'action, il voit devant lui l'immensité de sa carrière, et cette vision l'effraye... Derrière lui, se tient une femme en sa robe aux plis droits, l'œil fixe, le bras étendu. C'est la Minerve redoutable qui l'inspire et ne le lâchera plus. — La seconde métope représente Hercule soutenant le ciel en place d'Atlas qui lui rapporte les pommes des Hespérides. Le corps du héros, qui supporte Ouranos, est maigri par l'effort. Sa tête se courbe sous le poids énorme avec une expression spiritualisée. La pureté pensive du profil, les joues creuses, le nez mince, les yeux dilatés rappellent un Christ en croix. Le héros est parvenu à la fin de sa carrière et sa tâche n'en est devenue que plus lourde. Le voilà forcé de soutenir tout le poids du monde pour que d'autres en profitent. Merveilleuse image du penseur qui supporte en paix le poids de l'infini pour que les inconscients puissent cueillir en paix les fruits de la vie.

Cette interprétation profonde de la légende d'Hercule, due à un sculpteur inconnu, évoque devant nous la plus grande figure héroïque qu'on vénérait à Olympie.

La race dorienne, qui représente en Grèce l'élé-

ment mâle, nous offre son plus haut idéal dans le mythe de Hèraklès. Elle y projette ses puissances fécondantes, ses virtualités intimes en l'image du grand et du bon lutteur. Hercule dépasse de plusieurs tailles les autres héros grecs et son regard porte plus loin. Ce bâtard de Jupiter est le héros humain par excellence, naïf, courageux et bon; violent mais généreux, imprévoyant et téméraire, mais aussi persévérant qu'infatigable. Enfant sublime par ses travaux gigantesques et ses bontés formidables, c'est un grand souffrant et un grand persécuté, mais c'est aussi un grand rieur. Il rit de sa souffrance et il agit toujours. Son rire est grave, sans amertume, mais plein de défi et d'indomptable espérance. — Hercule, c'est le génie de l'action immédiate, libératrice, qui va droit à l'ennemi pour l'étrangler et ne recule devant aucune tâche, ne craignant ni l'enfer, ni le ciel. Quoi qu'il arrive, il sait qu'il est le fils de Jupiter et que rien n'éteindra l'étincelle qui bondit dans son cœur. Deux serpents, envoyés par Junon, devaient dévorer le nourrisson d'Alcmène ; il les étouffe dans son berceau. Symbole éloquent, présage redoutable ! Ces deux serpents sont la Vie et la Mort, qui essayeront d'envelopper le héros dans leurs souples anneaux, dans leurs nœuds inextricables, et c'est lui qui s'en rendra maître, mais à quel prix ! Des dépouilles du lion de Némée, il se fait une armure invulnérable ; il trempe ses flèches

dans le sang de l'hydre de Lerne pour les rendre mortelles ; il tue les Centaures. Aucun monstre malfaisant ne lui échappe, ni le sanglier d'Érymanthe, ni les oiseaux du lac Stymphale, aux ailes de fer, nés des eaux stagnantes de la terre et des miasmes de l'abîme, qui mangent les hommes et qui ressemblent aux fantômes les plus hideux de l'imagination et de la perversité humaines. Il ne se contente pas de nettoyer les écuries d'Augias, d'amener à Mycènes le fameux Minotaure de Crète enchaîné comme un bœuf de labour, de dompter les chevaux anthropophages de Diomède. Il lui faut braver les monstres des pays inconnus et voir les merveilles cachées aux limites de la terre. Il lutte avec les Amazones, il abat le vautour qui ronge Prométhée sur les cimes du Caucase, il descend aux enfers, en chassant devant lui Cerbère muselé. En passant, il colonise la Gaule et va chercher, sur le grand Océan, la Jeunesse éternelle, dans l'île des Hespérides. Mais, dans ce labeur immense, il n'a trouvé ni le bonheur ni le repos, et ce n'est pas impunément qu'il a trempé ses mains dans le sang des monstres. L'amoureuse et jalouse Déjanire le guette au retour de ses aventures et le revêt de la robe empourprée du sang d'un Centaure mourant, où se mêle le venin de l'hydre. Par cette magie dangereuse, l'ardente épouse croit retenir à jamais le héros errant. Mais la robe de Nessus causera sa mort en le brûlant

jusqu'aux moelles. Ainsi les passions, qu'il a vaincues et foulées sous son talon pendant sa triomphante carrière, viennent à la fin l'enlacer traîtreusement et le consumer par un philtre dévorant. Pour échapper à leurs tortures, il ne lui reste qu'à se brûler sur un bûcher.

La seule récompense du héros aura été l'action elle-même, la joie d'être libéré en libérant les autres, et cela suffit ! — Sa couronne olympique est par-delà la mort. De son bûcher flambant, Pallas et Hermès l'emportent sur un char de feu dans la citadelle ignée de Zeus, bien loin de l'Olympe terrestre, au fond du ciel inaccessible.

Voilà le type du héros conçu par le génie dorien avec l'universalité des Aryas primitifs. Ses douze travaux tournent autour de l'arène olympique comme les constellations du zodiaque autour du petit orbite terrestre. — C'est qu'en réalité la gloire divine d'Hercule s'achète au prix de la grande solitude sur la terre.

Aux héros vulgaires, il faut le cri de la foule. Et pourtant j'imagine que tel vainqueur d'Olympie, après les flambeaux agités dans le bois sacré, après les péans, les festins et les couronnes, se souvenait, par la nuit profonde, de ce mot de Pindare : « Le bonheur des mortels grandit aussi vite qu'il tombe à terre renversé par une puissance ennemie. Êtres éphémères ! qui existe ? qui n'existe pas ? L'homme... rêve d'une ombre... »

Alors peut-être, dans la satiété et le dégoût de son triomphe, regardait-il, pris d'une envie mêlée d'effroi, la figure colossale de l'Hercule d'airain, dominant les autres statues, dans le silence de l'agora, et qui, — debout avec sa massue, — semblait tout seul dans les ténèbres du sanctuaire.

III

L'ACROPOLE, LE THÉATRE D'ATHÈNES ET LA TRAGÉDIE

Les dieux n ont pas souri à mes premiers pas sur la terre de Pallas. Comme j'approchais d'Athènes par la route de Pirée, un temps gris pesait sur la plaine nue de l'Attique, et j'aperçus le squelette d'un temple sur une colline jaunâtre, sous un rideau de pluie. C'était l'Acropole. Au moment où je gagnais le péristyle de l'hôtel, une trombe furieuse, dégorgée par un ciel noir, balayait la rue d'Hermès. Au même instant passait un cortège funèbre. Un corbillard à colonnes dorées, attelé de chevaux noirs, arrivait au galop sous la pluie battante. Du perron de l'hôtel, j'aperçus au passage la morte couchée dans son cercueil ouvert. C'était une jeune et belle femme toute parée. Son visage marmoréen émergeait d'un monceau de roses, ne réclamant plus que l'éternel repos. Mais le cocher fouettait les chevaux

noirs et les rafales du vent passaient sous le baldaquin funèbre, pareil à un petit temple tremblant et fragile. Elles jetaient leurs froides ondées sur le visage glacé de la morte. Les voitures de deuil suivaient au galop. En avant du corbillard, le maître des cérémonies, monté sur le siège du cocher, portait le grand couvercle du cercueil. Tout le cortège disparut en un clin d'œil, au tournant de la place de la Constitution.

A cette vue, je ne pus me défendre d'un étrange frisson, d'un noir pressentiment. Ce cortège mortuaire d'un fantastique moderne, mêlé d'un faste oriental et de je ne sais quoi d'antique, m'est apparu comme une image douloureuse et anticipée de cette Grèce nouvelle, dont le siècle abâtardi semble vouloir mener le deuil hâtif et imprudent.

Et pourtant, celle qui fait la raison d'être de la Grèce moderne, la Grèce antique, est encore bien vivante sur ce sol. Le peuple grec ne serait-il que le gardien de ces souvenirs immortels et de ces restes sacrés qu'il aurait encore sa haute mission et sa place à part dans le monde. Sa résurrection remonte à soixante-dix ans, et depuis lors quel chemin parcouru ! Qu'on se souvienne de ce qu'était Athènes en 1806, quand Chateaubriand la visita. Au pied de l'Acropole, sur l'emplacement de l'ancienne ville, s'étendait alors un misérable village turc, parsemé de cyprès et dominé par les mina-

rets de quelques mosquées. Une affreuse tour carrée, armée de canons turcs, souillait le Parthénon. Ils étaient peu nombreux alors les Grecs qui avaient conscience de leur grand passé. Mais depuis la guerre de l'indépendance hellénique et la bataille de Navarin, en 1827, une ère nouvelle commença. Toute trace de l'Islam a disparu du sol attique. Un nouveau peuple de volontaires athéniens, venus des quatre coins de la Grèce, s'est rassemblé au pied de la citadelle. Tout ce qui reste de l'ancienne Acropole a été pieusement nettoyé ; les monuments principaux et les fondements de la vieille Athènes ont été déblayés et mis à nu. On la traverse d'un bout à l'autre en allant de la Tour des Vents au temple de Thésée, resté intact, et de là à celui de Jupiter, dont trois maîtresses colonnes racontent la grandeur passée. On peut gravir la colline de l'aréopage, s'asseoir sur celle du Pnyx, s'attarder au Muséïon et errer au Céramique qui revit avec ses mausolées et son enceinte. Et ces pauvres ruines, que du moins les modernes bâtisses ne déparent point, sont comme un jardin de mémoire où les noms seuls font sortir mille fantômes du gazon. — Par contre, la nouvelle Athènes s'est déployée au nord et à l'orient de l'Acropole. Une ville de quatre-vingt mille âmes, aux rues droites, aux maisons élégantes et blanches. Leur style néo-grec un peu froid ne jure pas trop avec les entours, et ce n'est pas en vain que « la Tour des

Vents » s'élève encore au bout de la rue d'Éole. Car Borée y souffle tout à son aise du matin au soir et y promène des colonnes de fine poussière. Athènes a maintenant deux églises byzantines, deux théâtres et trois monuments dont elle peut être fière à bon droit. Ils prouvent à eux seuls que l'hellénisme moderne n'est pas un vain mot. Ce sont : l'Université en architecture polychromique, l'École française d'Athènes qui a remis à jour tant de chefs-d'œuvre classiques, et le Musée National où l'art attique revit dans les débris de sa sculpture incomparable. Tout cela n'est-il pas un dernier miracle de l'antique Pallas ? Car, si sa beauté sobre et parfaite n'était pas ressuscitée dans l'esprit moderne, la nouvelle Athènes n'aurait pas surgi des débris de l'ancienne.

Avant de monter sur l'Acropole, j'ai voulu jeter sur le pays un coup d'œil d'ensemble et me faire une idée de ce que pouvait être la nature grecque, quand l'Attique n'était pas déboisée comme aujourd'hui. J'ai donc fait l'ascension du Pentélique.

La voiture roule dans la plaine nue; de petits bourgs à maisons cossues, bâties en briques, en rompent à peine la monotonie. Mais peu à peu le décor s'anime; des bouquets d'arbres estompent les champs; le cadre s'élargit et le charme subtil du paysage attique s'insinue aux yeux. Ce charme

se compose de la beauté nue et sculpturale des montagnes, de la transparence de l'air, d'une végétation élégante et clairsemée. Les pins en forme de bouquet d'un vert sombre, les cyprès d'un noir intense et les rochers gris qui, çà et là, affleurent le sol donnent une grande vigueur aux premiers plans. Ils font ressortir les teintes nuancées de la plaine aux rousseurs délicates, où se relèvent la transparence lumineuse des peupliers blancs et la pâleur mélancolique des oliviers. Les montagnes aux plans nombreux, aux contours nets et toujours accentués, forment à ce paysage d'idylle un cadre héroïque dont la majesté se tempère d'harmonie. Le spectacle change à mesure qu'on se déplace Les chaînes de montagnes se suivent et se superposent à l'horizon sans se confondre, et pourtant leurs formes précises semblent taillées de mains humaines : centaures couchés, sphinx qui veillent, frontons de temples, trônes, autels, acropoles. On dirait les premiers rêves de Cybèle, ébauchant à son réveil les vagues contours des choses futures. Et le bleu tendre, le violet lucide de ces montagnes a quelque chose de léger, d'aérien, de presque immatériel. Terre pétrie de grâce et de pensée!

Le sol ondule ; la route monte ; nous pénétrons dans un labyrinthe de collines, et la lande grecque les recouvre d'un manteau de verdure foncée. Elle n'a rien de triste cette lande ; elle invite au repos,

elle appelle un chant clair. Ici, l'herbe drue s'émaille d'anémones rouges, de petites fleurs d'un rose délicat, de lavandes et de romarins. Là, un filet d'eau pur sort d'un fourré de lauriers sauvages enchevêtrés de myrtes. Les buissons poussent bas et touffus. Des parfums amers en émanent, bouffées exquises. C'est l'églogue de Théocrite ; rien n'y manque, sinon la flûte du berger et les bras tendus de la nymphe couchée entre deux touffes de lentisques.

La voiture s'arrête au couvent de Mendoli, au pied du Pentélique. En avant du monastère qui s'appuie à la montagne, de gigantesques peupliers blancs forment un bosquet magnifique, ombreux et clair. On y trouve une fontaine et une hutte avec une table de bois en plein air, où l'on sert un petit vin blanc à saveur de goudron, pareil sans doute au vin qui coulait de l'outre de Silène. J'ai fait là une halte délicieuse. Les grands peupliers blancs, balancés par la brise d'avril, promenaient sur moi leur réseau d'ombre et de soleil. Entre leurs feuilles d'or et d'argent, l'azur se perlait de lumière. Sur l'un de ces beaux arbres, un rossignol chantait... Jamais je n'entendis mélodie si limpide et si suave. Était-ce le charme du jour et de l'heure que je transportais dans la voix de l'oiseau ? Ou bien les rossignols de l'Attique sont-ils des chantres divins? Cela doit être, si leur chant est un écho de la lumière. Car la lumière est ici

plus pure et plus riche qu'ailleurs. Oh ! les voyelles humides et cristallines qui sortaient de ce gosier musical ! Oh ! le rythme aiguisé, frémissant de ces interludes ! Oh ! le timbre frais de ces trilles argentins et les notes profondes où gémissait la mélancolie d'un bonheur excessif, mais éphémère !... Vraiment, c'était un artiste conscient et sûr de lui-même que ce rossignol. La beauté de sa voix me fit monter les larmes aux yeux comme si son chant était un salut lointain d'Anacréon, d'Alcée et de Sapho.

Je me suis approché du couvent, dont la cour est entourée de bâtiments à un étage, avec une galerie sur le toit. Le prieur se promène sur cette terrasse. Malgré son vêtement noir, son chapeau de pope et son air morose, en l'apercevant dans ce cadre antique, je serais disposé à le prendre pour quelque prêtre d'Artémis plutôt que pour un moine chrétien. Je m'enhardis à lui demander un guide pour le Pentélique. Il consent du geste et m'envoie un frère convers qui va me conduire au sommet. Le sentier est raide et l'ascension dure. Voici la vraie montagne grecque, toute en marbre, avec un léger revêtement de buissons et de bouquets de pins. De temps à autre, le sentier caillouteux fait place à de larges marches d'albâtre ou de schiste pailleté de mica. A droite et à gauche, des carrières blanches s'ouvrent dans la montagne verdoyante. De ces fières blessures, Périclès tira le Parthénon. A

mi-côte, un antre profond, dans un roc perpendiculaire couronné d'une forêt, fait penser à la caverne du Centaure, de l'Hydre ou de la Pythonisse. On gagne le sommet par un cône dénudé. Jadis une statue d'Athéna s'élevait sur la cime. Aujourd'hui on n'y trouve qu'un tas de pierres, mais le panorama est splendide. L'œil embrasse toute la Grèce classique. Il plonge à pic sur la baie de Marathon, étroite comme une gorge et sur le rempart formidable de l'Eubée. Le promontoire de l'Attique s'étale au loin et se découpe sur l'azur des flots par la blancheur marmoréenne de ses rives. A cette distance et à cette hauteur, l'énorme Lycabète ne semble qu'un monticule et l'Acropole un petit autel dressé au milieu de la plaine. Les massifs du Péloponèse se perdent sous les brumes de l'horizon et les Cyclades reposent sur la mer Égée comme des fragments d'agathe sur une table de lapis-lazuli. A l'ouest et au nord, deux cônes blancs de neige dominent le dédale des montagnes: le Parnasse et l'Olympe.

Mais il faut revenir au centre du pays, à cette Pallas qui le résume, comme l'Attique résume la Grèce, comme la Grèce résume l'Europe.

Ce matin, par un ciel clair, je suis monté à l'Acropole. Quand on gravit l'escalier des Propylées, qui fut jadis la Voie Sacrée, les colonnes du portique, dépouillées de leur fronton, se

détachent en haut sur le ciel, entre le petit temple ionien de la Victoire Aptère et son vis-à-vis. Ces portes bleues, encadrées par les blancs piliers de l'ordre dorique, ces portes d'air et d'azur, qui mènent aujourd'hui au Parthénon, ont peut-être autant et plus de majesté que les portes de bronze qui les ornaient jadis. Parvenu sur le haut, on marche au milieu des ruines. Piédestaux sans statues, chapiteaux et tambours de colonnes tombées. Mais ces blocs ont tous un air de noblesse, tant ils sont massifs, solides et bien taillés avec la teinte chaude dont le temps revêt le marbre du Pentélique. Les six cariatides, qui soutiennent le toit de l'Érechtéïon, disent que la déesse de ce temple était servie par des vierges. A droite, le Parthénon sans toit, les frontons vides, beau de ses seules colonnes et de ses architraves, se dresse en plein ciel, dans sa blancheur caressée du soleil, comme une arche d'or habitée jadis par une pensée divine. Et elle la manifeste toujours par la fierté mâle et chaste de l'ordre dorique. Selon la légende, la lyre d'Amphion remuait des pierres et construisait des temples par la magie des sons. A l'inverse, les colonnes du Parthénon, par la grave cadence de leurs fûts cannelés, évoquent les accords religieux des lyres antiques.

Pour sentir à quel point le sanctuaire s'accorde avec la terre qui l'environne, il faut regarder l'Attique du haut des Propylées ou du péristyle du

Parthénon. Alors se révèle l'harmonie d'un pays qui semble modelé par les dieux. La mer enveloppe les rives de Phalère et du Pyrée comme un beau lac. Les plans successifs du paysage ne sont que les décors de la cité. Chaque montagne a sa figure propre et se distingue nettement des autres ; mais embrassées d'un coup d'œil elles forment un ensemble merveilleux. L'Acrocorinthe se hisse sur son isthme pour regarder sa sœur l'Acropole. La côte fuyante de l'Argolide, qui se perd dans l'Archipel, invite aux voyages marins. Enfin, les lignes grandioses de l'Hymette, du Pentélique et du Parnès protègent l'Attique comme des forteresses naturelles. Si l'on se retire dans la cella du temple, on aperçoit le golfe et l'île de Salamine par la porte du Parthénon, et cela produit un effet unique. C'est la nature débarrassée de tout ce qu'elle a d'étranger et d'hostile à l'homme, emprisonnée dans un cadre de beauté. Jamais aucune ville, aucun sanctuaire, aucun temple n'ont rendu ainsi, par leur site, leurs formes et leurs perspectives, la pensée même de la civilisation.

L'accord merveilleux composé ici par le paysage, l'architecture, la statuaire et la poésie nous révèlent ce que fut Pallas dans l'histoire d'Athènes. Le sphinx qui forme le cimier de son casque dénote encore son origine égyptienne. Issue de l'Isis céleste ou Nature primordiale, Pallas fut conçue dès l'origine par ceux qui instituèrent son

culte comme l'un des attributs divins : Sagesse — Providence. Elle se distingue absolument des déesses asiatiques et phéniciennes qui symbolisent la nature inférieure. Son essence est purement intellectuelle. C'est pour cela que la Vierge armée jaillit du cerveau de Jupiter comme la foudre du ciel orageux. D'autres peuples adorèrent la Nature féconde qui enfante et dévore les êtres ; Athènes choisit pour déesse la Pensée qui dompte la Nature. Cette marque d'élection donnée par les premiers initiateurs à la Cité resta pour toujours imprimée au front de ce peuple. Jusqu'au bout son inspiration et son atmosphère furent d'ordre intellectuel.

De là aussi le triple rôle de Pallas: régulatrice de la vie civique ; excitatrice de héros, et créatrice des arts de la civilisation. C'est pourquoi elle est casquée du sphinx de la sagesse, armée de la lance guerrière et porteuse de l'olivier de la paix. C'est pourquoi elle règne dans les lois de Solon, elle rythme les chœurs de Sophocle et sourit dans les dialogues de Platon.

Plaçons-nous maintenant sur la colline du Pnyx, d'où l'œil aperçoit l'ensemble de l'Acropole, et nous imaginerons plus aisément ce qu'était Pallas pour l'Athénien d'autrefois. Nous sommes sur l'emplacement de l'ancienne Agora, dont l'hémicycle taillé dans le coteau est encore marqué sur

le gazon. Vers la gauche, sur cette roche escarpée, s'élevait le tribunal de l'aréopage, protégé par les Euménides et respecté de toute la Grèce. Tout auprès, la gracieuse colline des Nymphes, couronnée aujourd'hui par l'Observatoire, entr'ouvrait jadis ses allées et ses charmilles peuplées de statues. Ces terrains vagues et gazonnés, qui ondulent en demi-cercle de la colline des Nymphes à celle du Muséïon pour s'aplanir vers le temple de Jupiter et le Céphise, étaient remplis par l'antique Athènes. Petites maisons élégantes et simples, avec des cours intérieures, précédées de terrasses et séparées par de petits canaux et des rues à ornières. Mais, ici, sur le Pnyx, dans ce large hémicycle, grouillaient les foules tumultueuses accourues de tous les dèmes de l'Attique. Là se tenaient les assemblées populaires, là grondaient toutes les passions de cette démocratie active et turbulente. Là se démenaient les sycophantes ; de là s'élevaient comme des cris de haine et des huées d'envie les décrets de l'ostracisme qui bannissaient les Aristide, les Thémistocle et les Cimon. Mais de là aussi, de cette tribune taillée dans le marbre gris, qui se voit encore à hauteur d'homme et dont subsistent les degrés, de là s'épandait la voix charmeuse de Périclès et tonnait la mâle éloquence de Démosthène. Mais que voyait l'orateur à l'horizon ? Par-dessus la foule, de l'autre côté du vallon rempli par la ville

d'Athènes, s'érigeait la masse abrupte et svelte de l'Acropole, non pas telle que nous la voyons aujourd'hui, délabrée et nue, mais s'enlevant sur l'azur en contours nets, avec ses terrasses, ses temples et ses bronzes, dans une splendeur polychrome. La Voie Sacrée, bordée d'innombrables statues et de monuments commémoratifs résumant toutes les gloires de la patrie, montait en spirale élégante jusqu'aux Propylées. Le Parthénon se détachait sur le ciel avec ses colonnes embrasées par le soleil couchant, sa frise aux boucliers d'or et son fronton, où le combat de Minerve et de Neptune ressortait sur un fond bleu. Mais à côté du temple d'Erechtée, plus haute que les Victoires ailées, plus haute que les guerriers de Marathon pressés en phalanges d'airain, se dressait l'effigie colossale de la Vierge guerrière, de Pallas combattante, appuyée sur sa lance et portant son égide. En elle, le geste de l'orateur pouvait saluer la protectrice divine, le génie vivant de la noble cité.

Et, si nous nous transportons dans la demeure d'un de ces riches citoyens ou de ces sages modestes, sous la colonne de l'atrium à ciel ouvert, là où un filet d'eau s'égoutte dans un bassin clair, — là où Périclès converse avec Aspasie et Platon avec ses disciples, — parmi les statuettes ornées de rameaux verts qui parent les niches discrètes, entre les Grâces et l'Érôs de Praxitèle, nous retrou-

verons une petite Minerve en marbre de Paros, drapée dans le court chiton dorien aux plis cannelés, avec sa bouche arquée au sourire sévère, son front pensif et ses yeux lucides. Silencieuse, elle dit, à l'hôte silencieux qui l'interroge du regard, qu'on ne peut vaincre en ce monde discord et méchant que par la Modération et l'Harmonie, par la fécondité du Bien. Voilà ce que dit la Pure, la Vigilante, l'Éveilleuse et l'Intrépide Divinité de la Conscience, elle est ici la Sagesse intime, l'Ame secrète du penseur et du héros.

Et si enfin nous voulons assister à la fête nationale d'Athènes, nous verrons une cavalcade de jeunes gens coiffés de chapeaux arcadiens, une procession de vieillards portant des palmes et une file de vierges tenant des patères et des corbeilles de fleurs. Ils suivent une trirème dorée qui roule comme un char sur des roues. A son mât flotte un long voile brodé par des jeunes filles. Le cortège monte lentement par la Voie Sacrée, et si nous pénétrons avec lui dans l'intérieur du Parthénon, nous y pourrons contempler la statue géante de la déesse, au visage et aux bras d'ivoire, aux vêtements et aux armes d'or chatoyants de mille nuances. Grâce aux tons chauds de l'ivoire, à ses yeux composés de pierres précieuses, la Vierge surhumaine semble vivante. Ici Minerve nous apparaît comme la pensée divine qui règne sur le monde, la Providence personnifiée. Elle symbolise,

dans une image unique et fière, toutes les puissances invisibles qui règnent entre la terre et le ciel, qui portent à Dieu les pensées de l'homme par la prière, et à l'homme les pensées de Dieu par l'inspiration.

Telles l'Idée pure et la force de Pallas. Mais pouvaient-elles suffire au Grec ?

On a dit que l'Hellène manquait du sens de l'infini. Parce qu'il a jeté sur ses rêves le voile de la beauté, on a cru qu'il manquait de mélancolie. Hélas ! si grande est l'angoisse de l'existence terrestre, que la douleur et le tourment de l'infini n'ont manqué à l'homme d'aucune race et d'aucune époque. Il va, ce soupir, du brahmane accroupi aux pentes de l'Himalaya jusqu'à l'homme moderne égaré aux bords de l'Atlantique. L'Hellène avec son tempérament sensible et passionné y était plus accessible que personne. Seulement il l'exprimait par des gestes courts et des paroles concentrées. Non, Pallas ne pouvait lui suffire. Elle lui enseignait la politique, l'art de régler sa vie et de gouverner la cité. Elle ne lui apprenait rien sur son origine et sur sa fin; elle ne résolvait pas le problème de la mort et de la douleur, qui, dans le fond crépusculaire de la conscience, inquiète l'homme heureux et torture l'infortuné.

C'est parce que la projection de la vie dans le drame remue toute la douleur humaine et heurte

aux portes de la mort, qu'à l'apogée de la civilisation hellénique Dionysos vint troubler Pallas, et que la tragédie se creusa un asile aux flancs de l'Acropole, attirant des marées humaines au théâtre de Bacchus et les soulevant comme un souffle d'orage.

Bacchus n'était que la face populaire du sombre et radieux Dionysos des vieux cultes thraciens. De même que Dionysos avait ses mystères institués par Orphée, Bacchus avait sa fête rustique : le dithyrambe. Un chœur aviné de paysans déguisés en satyres parcourait les campagnes en chantant la gloire du Dieu des vendanges. Le mythe de Dionysos, déchiré par les Titans et ressuscité par Zeus dans le sein de Dèmètèr céleste, contenait à vrai dire le plus grand des mystères cosmogoniques. Les paysans de Mégare et de Béotie, qui le chantaient dans leurs bacchanales, étaient loin de s'en douter. Mais ils avaient entendu parler confusément des aventures du Dieu, de sa vie, de sa mort, de sa renaissance qu'on magnifiait dans quelques sanctuaires avec la gravité religieuse qui convient aux choses les plus sacrées. Trouvant la fable amusante sans en comprendre le sens profond, charmés par son double côté hilare et tragique, ils imaginèrent de faire raconter les joies et les malheurs de Bacchus par un choryphée, au milieu des rires et des larmes du chœur agité. S'emparant de ce dithyrambe, un beau jour Thespis eut

l'idée géniale d'incarner le Dieu dans le choryphée et d'en jouer lui-même le rôle, au lieu d'en parler à la troisième personne. Thespis amena sa troupe dans Athènes et y donna des représentations. La chose eut un succès immense et, du même coup, le théâtre était né.

Les Archontes de l'aréopage s'effrayèrent. Solon, alors déjà vieux, protesta. Le fait était dangereux et gros de conséquences. En réalité, la tragédie naissante ressemblait fort à une profanation des mystères. Elle risquait d'ébranler l'État en dégradant les plus grandes traditions nationales et les choses saintes de la religion. Ne pouvant la supprimer à cause de sa vogue croissante, les Archontes d'Athènes, d'accord avec les grands prêtres d'Éleusis, l'endiguèrent. On décida que les poètes auraient le droit de représenter les fables mythologiques dans leur sens littéral et naturel, mais sans en révéler le sens allégorique et spirituel qui dépassait la portée de la foule. Ces spectacles devaient revêtir d'ailleurs la beauté et la majesté que les Grecs ont su donner à la mise en scène des mystères. Les plus riches citoyens devaient fournir les chœurs ; un conseil d'Archontes choisirait entre les pièces présentées, et le poète lui-même jouerait son héros sur la scène devant Athènes attentive et charmée. Ainsi naquit, par le concours harmonieux du peuple, de l'aristocratie et de la religion, cette

chose merveilleuse qui fut la tragédie d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide.

Son succès prodigieux ne lui vint pas seulement de ce qu'elle était l'art complet qui présente l'homme à l'homme dans un miroir concentrique de la vie, mais encore de ce qu'elle tournait autour des grands problèmes de la destinée. Chez le Titan Eschyle, les secrets d'Éleusis éclatent parfois comme les fusées d'un volcan, ou grondent comme un tonnerre souterrain. En vrai disciple d'Apollon, Sophocle les enveloppe de ses harmonies enchanteresses. Euripide les écarte pour ne s'occuper que de la peinture des passions. En des centaines de personnages divers, la tragédie montrait au peuple d'Athènes l'homme succombant sous le poids de ses fautes et plus encore sous le joug de l'incompréhensible Destin. Sans doute elle soulevait par endroit un coin du voile et laissait entrevoir un monde lumineux. Quand Prométhée, le sublime forçat, s'écriait sur son rocher : « La science au prix de la douleur ! » la raison profonde de l'épreuve humaine perçait sous les cruautés de la vie. Lorsque la courageuse Antigone, prête à mourir pour son frère défunt, poussait ce tendre soupir : « Je ne suis pas née pour haïr, mais pour aimer, » il semblait qu'un lis incandescent sortait du sol sanglant de la cité thébaine. Alors, dans un éclair de sympathie, le spectateur entrevoyait le sens divin de la vie : une purification par la douleur, une rédemp-

tion par l'amour. Mais ces lueurs étaient rares. Aussitôt après, les portes de l'enfer et du ciel se refermaient à grand bruit, aux gémissements des théories tragiques.

En somme, la tragédie n'expliquait ni l'origine, ni la fin de la vie ; elle en sondait seulement la profondeur en éveillant la compassion pour l'homme et la terreur des dieux. A la fin de ces représentations, le spectateur devait éprouver ce frisson d'horreur que nous ressentons devant OEdipe Roi, lorsqu'il s'en va accablé sous l'énormité de ses crimes involontaires, maudit, aveugle et désespéré, vers les solitudes sauvages du Cithéron. Quand il avait disparu, quand les chœurs s'écoulaient lentement, au son des flûtes pleureuses, et que la mélopée solennelle expirait dans le vaste amphithéâtre, l'âme du spectateur restait seule et atterrée, pareille à cette Niobé qu'Eschyle appelle : « Couveuse de tombeaux[1] ! » Seule vivante entre ses enfants percés de flèches, la mère s'asseyait au milieu d'eux. Puis, sans rien dire, elle étendait son manteau noir sur ses fils et ses filles, et restait ainsi, les yeux fermés, pétrifiée dans sa douleur, cariatide muette de toute la souffrance humaine.

OEdipe et Niobé ! Quelles incarnations de l'homme vaincu par la fatalité et de l'âme humaine, veuve de ses espérances !

Mais l'art grec alla plus loin. Son ambition était

[1] Fragment d'une tragédie perdue.

de glorifier l'homme à toutes ses étapes, de lui montrer la délivrance après l'épreuve, la victoire après la défaite; de représenter la vie une, totale et transcendante après la vie séparée, partielle et limitée ; en un mot, de relier l'homme à Dieu.

La clef de l'énigme tragique se trouve dans les mystères éleusiniens. Allons donc à Éleusis.

IV

LE DRAME SACRÉ D'ÉLEUSIS

Pendant la seconde guerre médique, l'Athénien Dikéos et le Spartiate Démarate, tous deux émigrés chez les Perses, se promenaient dans la plaine de Thrias. C'était le jour des Éleusinies. Mais la fête des grandes Déesses n'avait pu avoir lieu, car les troupes de Xerxès venaient de saccager le temple de Dèmètèr après avoir brûlé l'Acropole d'Athènes. Cependant les deux promeneurs virent un nuage de poussière s'élever d'Éleusis et venir à eux avec la rapidité d'un orage. Il en sortait un grand bruit de pas avec des chants de fête et le cri répété de : Iackos! Tout à coup le nuage, qui longeait la rive, fit un demi-tuor vers la mer et, traversant le golfe d'azur, se dirigea comme une blanche procession vers Salamine. Cette vision parut aux deux Grecs un présage certain de la défaite de Xerxès. Pour eux,

les deux Déesses avaient passé dans ce tourbillon. Fuyant leur sanctuaire profané, elles se réfugiaient, comme Pallas, sur les vaisseaux athéniens.

Quoi qu'il en soit de cette légende, nous autres modernes nous apercevons les mystères d'Éleusis à peu près comme ces deux promeneurs. Malgré tant de fouilles et de recherches, un nuage impénétrable les enveloppe toujours. Un bruit de pas nombreux, un murmure de voix confuses et quelques cris détachés, voilà ce qui nous en est parvenu ; tellement les initiés ont bien gardé leur secret. Il a fallu le scepticisme ironique des siècles de décadence, la liberté alexandrine et les polémiques des chrétiens pour nous en trahir des fragments isolés. Néanmoins, les témoignages épars des auteurs grecs et les découvertes précieuses de l'archéologie permettent aujourd'hui de reconstituer le drame sacré d'Éleusis dans son ensemble comme dans ses détails. C'est ce que nous allons tenter en nous aidant de la grande lumière que la doctrine secrète d'Osiris et d'Isis jette sur les mystères de Dionysos et de Dèmètèr. La graine féconde apportée des tombeaux d'Égypte devait repousser en Grèce en une moisson d'or, mêlée de roses pourpres et de narcisses étoilés.

Ce n'est donc pas avec un cicerone contemporain, mais avec les mystes d'Athènes que nous allons faire le voyage d'Éleusis. Avant de suivre

leur cortège, jetons un coup d'œil au cœur de cette doctrine sacrée dont le fond n'a guère varié d'âge en âge, mais qui nous montre ici un visage brillant de jeunesse et de vie.

La mythologie grecque agite sous nos yeux le voile ondoyant de Maya, sur lequel sont tissés tous les êtres, monstres, hommes et dieux. Sous leurs jeux multiples, sous leurs combats et leurs métamorphoses, elle nous fait pressentir les forces cachées de la nature. Mais la raison première et le but final de l'existence lui échappent. Elle ne s'en inquiète pas. « La terre est si belle ; regardons-la. La vie est si courte ; jouissons-en et ne pensons pas à l'autre, » semblent dire les rhapsodes et avec eux l'essaim passionné des poètes lyriques. Pourtant, derrière le voile multicolore de l'épopée, apparaît de temps à autre la doctrine sacrée de la grande Mère, de sa fille, la Déesse des morts et du Dieu souffrant. Dès les temps anciens, les Mystères de Dèmètèr, de Perséphone et de Dionysos résumaient pour les initiés l'histoire de l'Ame du monde, de l'Ame humaine et de l'Esprit vivant qui évolue dans l'univers. Il y avait trois manières de comprendre le mythe : dans le sens naturel, dans le sens humain et dans le sens divin. La première était pour la foule, la seconde pour les hommes éduqués, la troisième pour une rare élite. Chaque sens était vrai, dans sa sphère, et corres-

pondait à un degré de compréhension. Le second expliquait le premier et le troisième justifiait les deux autres en les synthétisant. C'est ainsi que Dèmètèr pouvait se concevoir matériellement comme la Terre-Mère, qui donne naissance à tous les êtres corporels, intellectuellement comme la Providence qui enseigne aux hommes l'agriculture et la civilisation, spirituellement comme la Lumière immatérielle, intelligente et intelligible, mère des âmes et qui initie les hommes aux Vérités dernières. Perséphone et Dionysos avaient également trois sens. Les Mystères étaient faits pour les révéler successivement à ceux qui pouvaient les comprendre, ouvrir en eux l'œil intérieur qui voit le dedans des choses sous leur apparence trompeuse et leur unité sous la multiplicité des phénomènes. Mais, comme la grande masse des hommes est peu apte à s'élever aux choses saintes, qu'elle est même portée à les travestir et à les traîner dans la boue pour les ravaler à son niveau, le serment du silence était imposé aux initiés antiques sous peine de mort.

D'où venait donc, avec ses rites et ses mystères, cette doctrine sacrée qui eut son siège principal à Éleusis? Les historiens grecs font remonter jusqu'à l'époque de Cécrops la fondation du culte d'Éleusis, ce qui équivaut à leur donner une origine égyptienne. Les hellénistes qui veulent que la Grèce ait tout tiré d'elle-même ont souvent contesté

cette antique tradition, mais la science plus récente l'a confirmée en prouvant qu'Isis fut le prototype de Dèmètèr [1]. D'autre part, la famille des Eumolpides, qui garda pendant plus de mille ans la direction de ces mystères, prétendait venir de Thrace. C'était en Thrace aussi que les Grecs plaçaient l'origine de leur religion, de leurs mystères et de cette mâle cithare des Doriens qui précéda la lyre ionienne d'Hésiode et d'Homère. Les plus grandes autorités de la Grèce, Platon et Aristote, Strabon et Plutarque, sont là pour affirmer le caractère sacré, symbolique et théogonique de cette poésie aujourd'hui perdue. Selon eux, elle était véritablement inspirée, une exaltation divine qui remplissait l'âme d'un enthousiasme vrai. Jaillie de la pure nature intellectuelle, elle était comme elle immuable. Ne sortant que des temples et descendant des montagnes saintes, la poésie parlait la langue même des dieux. Oracles, dogmes et lois ne se proclamaient qu'en vers. Les noms plus ou moins légendaires de Linos, d'Amphion et de Thamyris se

[1] Les seuls attributs de la déesse et l'*hymne homérique à Dèmètèr* affirment ce fait dans le langage symbolique des anciens temples. Creuzer et son école l'avaient admis. Depuis Ottfried Muller, on l'a fortement combattu. M. Foucart a repris la thèse de Creuzer dans un travail remarquable, en comparant les rites d'Éleusis à ceux du *Livre des Morts* des Égyptiens. (Voir *Recherches sur l'origine et la nature des mystères d'Éleusis*, Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, XXXV, 2e partie, publié à part chez Klingsick, 1895. Sur ce même sujet voir le feuilleton du *Journal des Débats* du 29 mars 1895 de M. Maspéro.)

rattachaient à cette époque, mais elle se résume pour ainsi dire dans le grand nom d'Orphée, inventeur et instituteur de la doctrine et du culte de Dionysos. Pausanias parle de lui comme d'un personnage historique surpassant tous les poètes qui l'avaient précédé, par la sublimité de ses chants et son art de délivrer les hommes de leurs maux. Son nom d'initiation *Arpha* voulait dire, dans la langue sacrée des temples, *celui qui guérit par la lumière*. Sa légende, qui nous dérobe sa personne, nous révèle son âme. Il voulut arracher son épouse Eurydice aux enfers? Ainsi tenta-t-il d'arracher l'âme humaine aux terreurs de la mort. Ensuite il fut déchiré par les Bacchantes[1] ? Et ce sera le sort de tous ceux qui ouvriront aux hommes de nouveaux arcanes. Aussi tendre que puissant, Orphée sut marier la force mâle du génie dorien à la grâce féminine du génie ionien. Sans descendre de sa hauteur intellectuelle, il sut donner aux idées les plus profondes le charme de la vie de la passion. La hiérarchie des dieux, le panthéon grec viennent sans doute de lui. Le mouvement orphique et dionysiaque transfigura tous les cultes grecs, il leur infusa une vie nouvelle et versa un sang ambrosien dans les veines des divinités olympiennes. Six siècles plus tard, il apporte à Éleusis même la lumière centrale et rénovatrice.

[1] Pour l'histoire et l'œuvre d'Orphée voir le livre V de mes *Grands Initiés*.

Pourtant, fut-il jamais plus tragique destinée? Ces mystères, dont les anciens nous ont dit tant de merveilles, mais qu'ils n'ont jamais osé décrire, sont demeurés une énigme pour nous. Quelques mots de Plutarque et d'Apulée, le faible poème de Claudien soulèvent à peine un coin du voile. Corrompus et déformés par la décadence précoce de la Grèce, ils sont tombés en poussière sous l'édit de Théodose. Quant au personnage d'Orphée et à sa révélation, ils ont été balayés plus complètement encore. Les Orphiques eux-mêmes ne nous ont laissé que des fragments mutilés et travestis. L'idée dionysienne, noblement voilée par la tragédie d'Eschyle et de Sophocle, est bafouée et souillée par la comédie d'Aristophane. Les cultes populaires achèvent de la dégrader. Dans l'antiquité païenne, Bacchus finit dans le monstrueux délire des sabazies qui mirent en émoi la police de Rome au IIe siècle avant notre ère. — Hélas ! qu'es-tu devenu, ô pur aède de Thrace, toi le sombre amant des cimes et des profondeurs? — Les hommes ont lacéré le prophète et les prêtres ont déchiqueté le Dieu. Orphée sera toujours déchiré par les Bacchantes comme Dionysos par les Titans. Mais les étincelles de leurs torches volent par le monde.

Revenons aux mystères d'Éleusis. Qu'en savait la grande masse des Grecs ? Qu'en pensait ce peuple bercé de belles légendes, ivre d'action et de vie, à l'apogée de sa civilisation, après les guerres mé-

diques ? — Il les regardait de loin avec une vénération profonde, mais aussi avec une sorte de crainte. Il éprouvait devant eux ce qu'il appelait l'*horreur sacrée*. La doctrine cachée des mystères devait lui apparaître comme la façade d'un temple souterrain qu'on aurait découvert en quelque montagne sauvage de Phrygie et déblayée d'un éboulis de roches.

La crypte offre à son entrée trois statues colossales, enterrées dans le sol jusqu'à mi-corps et taillées à même dans le roc. Entre les trois bustes gigantesques, s'ouvrent deux portes, bouches béantes du noir abîme que gardent ces divinités sépulcrales. A gauche, c'est la majestueuse Dèmètèr avec sa couronne murale et son sceptre de reine. Au-dessus d'elle, on lit : *Je suis la lumière céleste et la source des âmes*. A droite, c'est la grave et douce Perséphone, en moissonneuse, avec une gerbe d'épis dans ses bras, couronnée de pavots et d'un narcisse au front comme d'une grande étoile. Au-dessus d'elle on lit : *Je suis la Mort et je tiens le secret de la Vie*. Entre les deux Déesses, les dépassant d'une tête et presque dégagé du sol, s'élève Dionysos, rayonnant et couronné de lierre. Il tient à la main un thyrse ailé, où s'enlacent deux serpents comme au caducée d'Hermès. Au-dessus de sa tête on lit : *Je suis la Vie, la Mort et la Renaissance. Je tiens la Couronne des Ailes.*

Qu'y avait-il au fond de la crypte? Quelles appa-

ritions terribles ou quelles révélations consolantes y trouvait-on ? Ceux qui descendaient dans ses ténèbres revenaient un doigt sur la bouche. De temps en temps, un poète, un philosophe ou un bouffon, violait le serment du silence et balbutiait quelques mots effrayés ou ravis sur ce qu'il avait aperçu. A ce blasphème, on croyait voir un éclair sortir de l'abîme. L'Olympe tremblait, les dieux s'irritaient comme si cet éclair menaçait leur existence. Aussitôt l'aréopage s'assemblait et le peuple d'Athènes votait la mort ou l'exil du bouffon, du poète ou du philosophe. Puis tout rentrait dans l'ordre et le silence.

Puisqu'à notre tour nous allons tenter de parcourir la crypte et qu'aucun aréopage ne nous menace (sauf peut-être celui de nos savants), n'y descendons pas sans avoir rallumé le pur flambeau d'Orphée, qui est *le mystère de Dionysos et de Perséphone*. La parole moderne le rend à peine. Il faudrait l'entendre réciter, au son cadencé de la cithare, par l'aède solennel, assis sur les marches d'un temple dorien, ou s'évader des lèvres d'une Pythonisse, échappée toute palpitante de l'antre sacré, où le Dieu l'a possédée, et qui vient confier son rêve effaré aux forêts frissonnantes, au tremblement des premières étoiles.

DIONYSOS ET PERSÉPHONE

(MYSTÈRE ORPHIQUE)

A la source sublime des choses, dans le fond inaccessible des Cieux et des Temps, l'Esprit vivant, l'Homme parfait, fils de la Lumière incréée et de l'ineffable Démiurge, se mouvait heureux et libre dans le sein de son Père et de sa Mère, avec sa sœur Perséphone, l'Ame intelligente et docile.

Pas de limite à leur bonheur, pas de frein à leur désir. Ils pouvaient à volonté se fondre l'un dans l'autre pour être la Vie une et complète ou se dédoubler pour se mirer dans leur divinité jumelle et dans leur beauté radieuse. Ils pouvaient suspendre le Temps ou le précipiter, s'arrêter dans l'espace ou se plonger dans ses gouffres vertigineux, faire le Jour et prêter l'oreille au concert grandiose des mondes en puissance, ou faire la Nuit et n'être plus que la Pensée et l'Amour. A eux deux, ils étaient le Verbe Vivant. Car, lorsqu'ils invoquaient le Père et la Mère, l'Archétype leur apparaissait sous forme d'un soleil éthéré, qui les englobait dans ses cercles irradiés. Alors, d'un vol hardi, d'un geste fulgurant, ils évoquaient de ses profondeurs incandescentes les formes charmantes ou terribles de toute chose. Mondes, âmes, animaux, montaient du gouffre, visions rapides. A leur voix, ils sortaient du néant; à leur voix, ils y rentraient; et, dans tous ces êtres, ils reconnaissaient les fragments épars d'eux-mêmes... Jeu merveilleux, qui leur donnait tous les ravissements et tous les frissons, dans une joie souveraine et créatrice.

Mais à force de le renouveler, Perséphone s'en lassa. Le désir naquit en elle de donner la réalité, la consistance et la vie indépendante à tous ces êtres. « Prends garde ! lui dit Dionysos, tu ne peux faire cela qu'en leur donnant une partie de toi-même et en aliénant ta divinité. Alors nous serons à jamais séparés. Tu t'engloutiras dans un gouffre de souffrance et d'horreur et tu perdras jusqu'au souvenir de notre ciel ! Mais une curiosité aiguë, un désir âcre et trouble alourdissait le cœur de Perséphone, enténébrait sa forme transparente. Il lui semblait que se multiplier, c'était se grandir, qu'entrer dans la matière c'était revivre. Elle avait soif d'errer et de souffrir pour se connaître et connaître l'immensité. L'Abîme l'attirait. Chose étrange, déjà son désir y avait pris corps sous forme d'un astre opaque et noir, sans lumière propre. Perséphone se laissa glisser dans le gouffre... et l'Ame humaine s'incarna sur la Terre.

Dionysos, qui la vit disparaître, en ressentit la plus effroyable douleur qui puisse déchirer le cœur d'un Dieu. Elle se répercuta aux six points de la sphère du monde par des feux livides. Des tourbillons de fumée et des serpents de feu se formèrent dans l'espace. Fallait-il se retirer dans une orgueilleuse solitude, demander à l'Archétype une autre Sœur et laisser l'insensée se perdre ? Il y pensa un instant. Mais son amour pour Perséphone était trop grand. La sauver était désormais son seul désir. Il résolut donc de suivre sa Sœur dans l'Abîme. Mais à peine fut-il parvenu sur la Terre que les Titans le surprirent, l'accablèrent, mirent en pièces son corps divin et jetèrent ses membres épars dans une chaudière. Le cœur et la tête de Dionysos, l'Amour et la Conscience du Dieu, essences indivisibles et inaltérables, remontèrent d'elles-mêmes dans le sein de l'Archétype. Mais de la fumée de son corps se forma la

divine apparence et la beauté du monde matériel. Par son sacrifice, Dionysos embellit la demeure de Perséphone et y fit passer le souffle divin. Et ce fut sa première manifestation, celle de Dionysos Zagreus, ou du Dieu morcelé par les éléments.

Or, Perséphone, l'Ame humaine devenue Femme, incarnée en des corps mortels, errait sous mille formes sur la terre maudite. La Lumineuse était devenue la Sombre; l'Éveillée — la Dormante; la Donneuse de vie — la Meurtrière et la Meurtrie. Les Titans et les monstres l'épiaient pour la dévorer. Elle traînait une vie misérable au fond des forêts et des cavernes. Elle avait perdu tout souvenir du ciel et du passé, et n'en était que plus misérable. Vendue, esclave, torturée, elle subissait en gémissant toutes les souillures et tous les viols de son affreux séjour. Parfois le chant des oiseaux, le murmure de l'Océan, le sourire des astres lui semblaient les voix et les lueurs lointaines d'une patrie perdue. Mais elle ne s'en souvenait plus. Elle ne savait pas que ces voix et ces lueurs étaient des signes lointains de son Frère épars dans les éléments et déchiré pour elle! Les dieux, ces puissances de l'Archétype, ne lui apparaissaient que vaguement sous forme de monstres horribles qui l'opprimaient du haut du ciel et la repoussaient dans le fond de son antre. Un matin, elle s'était lavée dans la source, au fond de sa grotte obscure. Debout, au bord de l'onde, seule, nue et farouche, elle déroulait ses cheveux ruisselants. Elle les tordait comme pour en faire sortir toutes ses larmes de détresse, toutes ses sueurs d'agonie. Le soleil qui se levait projeta son ombre sur le fond de la caverne. Elle l'aperçut avec épouvante et dit : « Je suis aussi noire que mon ombre... Que ne puis-je rentrer comme elle dans les ténèbres du rocher!... » Puis, s'agenouillant au bord de la source, elle en sonda la profondeur lim-

pide. Quel fut son étonnement en y voyant son propre visage, pâle sous ses cheveux défaits, avec ses grands yeux cernés où la Douleur et le Désir brûlaient comme deux torches !... Alors... il lui vint un obscur, mais poignant ressouvenir du ciel quitté. Sans savoir pourquoi, sans rien croire et sans rien espérer, elle s'écria dans l'immensité de sa douleur : « A moi, mon Frère divin !... »

Ce cri monta dans les espaces, il traversa les cieux et retentit jusqu'au fond de l'Archétype, où veillait dans une splendeur triste et solitaire la plus pure essence de Dionysos. Il en tressaillit d'une joie immense et d'un amour inconnu. A ce cri, il se fit en lui-même comme une fulguration d'êtres plus beaux, porteurs de thyrses, de lyres et de palmes. Pour faire remonter sa Sœur du gouffre des ténèbres et des douleurs, il résolut de s'incarner à nouveau, et non plus cette fois-ci dans les éléments, mais dans les sages et les aèdes, dans les héros et les demi-dieux. Ils allaient manifester son pouvoir de souffrir et de lutter pour Perséphone. Eux seuls pourraient attirer la divine Égarée vers sa patrie perdue. Car en eux elle reconnaîtrait les reflets du visage, les échos de la voix de son frère ! Et ce fut la seconde manifestation du Dieu, en Dionysos-Eleuthéros, en souverain Libérateur.

De quels feux brûlent depuis lors Dionysos et Perséphone toujours séparés, mais qui commencent à s'entrevoir à travers les voiles innombrables tendus entre eux ? Les mondes le racontent, les poètes le chantent, les hommes le pleurent.

Ainsi, disaient les disciples d'Orphée, Dionysos redescend vers sa Sœur ; ainsi Perséphone remonte de sphère en sphère vers lui. Quand toutes les âmes se seront retrouvées en eux, alors le Frère sera devenu l'Époux et la Sœur l'Épouse. Dans un plus profond et

plus puissant amour, ils seront de nouveau le Verbe Vivant. Ce sera leur revoir et leur théophanie, leur mariage sacré, *hiéros gamos*.

Telle la vérité sainte qu'enseignaient les Orphiques sous le voile transparent de la poésie. Elle flamboie comme un soleil à feux intermittents derrière la mythologie joyeuse où rit la jeune Hellénie. Cette vérité se brise et se joue en elle, en rayons multiples comme dans un prisme à mille facettes. C'était, on le voit, une vue synthétique de l'univers, un essai d'expliquer l'origine et la fin de la vie par l'histoire même de l'âme, tour à tour opprimée sous le joug de la matière ou rendue à la liberté de l'esprit. Traduction vibrante et passionnée de la doctrine égyptienne d'Osiris et d'Isis, elle était cependant trop haute pour être jamais comprise du vulgaire. Aussi fut-elle toujours le privilège de rares initiés. Les dieux locaux, les cultes populaires, les épopées et les philosophies mêmes n'en pouvaient être que des matérialisations plus grossières ou des abstractions imparfaites, fragments mutilés, pareils aux membres de Dionysos déchiré par les Titans. Mais les Mystères eurent toujours pour but de révéler la doctrine complète à la triple perception des sens, de l'âme et de l'esprit, de faire luire l'Invisible derrière le Visible et la vérité sous le symbole, de recomposer en un mot la vie totale de son fractionnement

épars. Ceux d'Éleusis enseignaient dès l'origine la réascension de l'Ame (Perséphone) vers sa source, la lumière céleste (Dèmètèr). Car Dèmètèr conçue comme la Terre-Mère et comme la déesse de l'agriculture, Perséphone comme la déesse du Printemps, n'étaient que la face extérieure et populaire du culte. Dans les premiers siècles de la civilisation grecque, il y eut sans doute déjà une mise en scène et probablement un drame sacré rudimentaire, représentant l'enlèvement de Perséphone et son retour vers sa mère. Mais ce fut par l'introduction de Dionysos et de la doctrine orphique à Éleusis, qui eut lieu peu avant les guerres médiques, probablement sous l'influence de Pythagore et de la tragédie naissante, que le drame sacré prit son relief et sa signification, sa magie et sa puissance, attestées par toute l'antiquité. Dionysos y apportait le Principe Mâle de l'initiation dorienne, c'est-à-dire le monde vu de haut en bas par le côté de l'Esprit pur, comme Dèmètèr-Isis y avait apporté le Principe Féminin de l'initiation ionienne, c'est-à-dire le monde vu de bas en haut par le côté de la Nature. Il rétablissait ainsi la synthèse.

Le nom des Eumolpides, dont la famille conserva pendant plus de mille ans la direction des mystères d'Éleusis, vient d'Eumolpée qui signifie : la mélopée heureuse ou la mélodie guérissante. Les Eumolpides passaient pour les médecins de la tristesse et les magiciens de l'âme. « Ce sont, disaient les ini-

tiés dans leur langage symbolique, des prêtres issus de la Lune, de la sphère où se trouve le pont jeté entre l'âme et le ciel, d'où descendent les âmes et par où elles remontent. C'est là qu'elles sont unies par les Daïmôns aux corps matériels, mais c'est de là également qu'elles prennent leur essor vers les sphères supérieures. Les Eumolpides, par leur origine et leurs fonctions dans les Mystères, sont placés en quelque sorte sur cette limite du ciel et de la terre, médiateurs et initiateurs naturels. Ils sont en même temps, comme le dit leur nom, des chantres habiles qui, du fond de cet abîme de misères, chantent les délices du céleste séjour et les moyens d'en retrouver la route [1]. »

Les *Petits Mystères*, qui avaient lieu au printemps, les *Grands Mystères*, plus solennels et plus importants, qu'on célébrait en automne, ne consistaient pas seulement en représentations dramatiques. Le *drame sacré* en formait, il est vrai, la partie centrale et capitale. Mais il y avait en outre des prières, des cérémonies, des enseignements. C'était à la fois un culte religieux, une révélation philosophique et une sorte de voyage dans l'autre monde, une initiation par la vision, la parole et l'effort de la volonté. Les spectateurs y devenaient acteurs. Fractions humaines du drame divin, ils y entraient graduellement et finissaient par y prendre part. Les rôles principaux étaient joués par les

[1] Creuzer, *Symbolique*, traduite par Guigniaut.

prêtres et les prêtresses de la famille des Eumolpides. Nul autre n'avait le droit d'usurper ces hautes fonctions et, pour les remplir dignement, des prescriptions sévères leur étaient imposées. On exigeait de l'hiérophante la chasteté absolue. Les Eumolpides représentaient dans cette action les dieux, c'est-à-dire les puissances cosmogoniques. Les spectateurs néophytes y entraient avec leur personnalité réelle de citoyens d'Athènes ou de Grecs et la reprenaient à la sortie. Mais ils étaient appelés à conquérir dans le drame sacré une autre personnalité, plus intime et plus haute, celle qui avait pris part à la vie universelle et divine, ressouvenir et pressentiment d'une existence antérieure et future.

Voici la liste de ces personnages avec leur sens secret, qui se dévoilait peu à peu aux mystes participants.

ZEUS, LE DÉMIURGE, souverain créateur de l'univers, représenté par l'hiérophante, chef de la famille des Eumolpides et grand prêtre d'Éleusis.

DÈMÈTÈR, l'Intelligence divine et la Lumière céleste, représentée par l'Hiérophantis, femme du grand prêtre.

DIONYSOS, fils de Zeus et de Dèmètèr, le Verbe ou l'Esprit divin en travail dans l'univers.

PERSÉPHONE, fille de Zeus et de Dèmètér, l'Ame typique ou l'Humanité collective.

PLUTON, le dieu du monde inférieur ou de la matière épaisse.

LA TRIPLE HÉCATE, déesse de la Lune, Génie des mutations et des métamorphoses, symbolisant aussi les trois régions que l'âme doit traverser pour s'incarner ou pour retourner à sa source.

LE DADOUQUE ou PORTE-FLAMBEAU, assimilé au Soleil, instrument du Démiurge, son opérateur magique.

L'HIÉROCÉRYX ou HÉRAUT SACRÉ, assimilé à Hermès, Génie intermédiaire entre les hommes et les dieux, interprète des Mystères.

MÉTANIRE, veuve de Kéléos, roi d'Éleusis.

TRIPTOLÈME, son fils, jeune éphèbe.

PHAÏNO
RHODOPE } filles de Métanire [1].
KALLIRHOË

MONSTRES et FANTOMES, LARVES et LÉMURES du gouffre d'Hécate.

CHŒURS DE BIENHEUREUX, dans la lumière de Dèmètèr.

LES MYSTES, spectateurs participants aux Mystères, âmes individuelles à la recherche de la vérité.

Le 15 du mois Boédromion ou de septembre, l'Archonte-roi proclamait au Pœcile d'Athènes, en présence du peuple, l'ouverture des Éleusinies. Pendant les neuf jours que durait la fête, toute guerre devait cesser en Grèce et les affaires restaient suspendues dans Athènes. En même temps, le héraut sacré venu d'Éleusis prononçait la malédiction contre les profanateurs des Mystères. Le lendemain, les mystes, qui avaient tenu une vigile à l'Éleusinion de l'Acropole et reçu les instructions de leurs guides, se réunissaient au Céramique pour se rendre à Éleusis. On voyait alors des files de jeunes gens en robes de lin et couronnés de

[1] Tous ces personnages se trouvent dans l'*Hymne homérique à Dèmètèr*, sauf Dionysos introduit plus tard à Éleusis sous le nom de Iackos.

myrte s'engager dans la Voie Sacrée. Après avoir traversé la plaine du Céphise, on atteignait le col de Daphnis, tapissé d'un bois de pins et de cyprès, site ravissant qui aujourd'hui encore a conservé son charme agreste. Cette forêt transparente et parfumée semble un asile de nymphes et d'hamadryades. A ses pieds, sourit l'Attique noblement encadrée entre le Parnès et l'Hymette. La citadelle de Pallas se dressait alors, au milieu de la plaine, comme une divinité avec ses temples peints et ses bronzes étincelants. Les blanches maisons d'Athènes étagées sur ses flancs semblaient une troupe de cygnes serrés autour d'une roche sacrée. En descendant la ravine par le versant opposé du col de Daphnis, les mystes passaient à côté du petit temple d'Aphrodite, dont les murs sont encore debout avec leurs niches pour les ex-voto. Là, les offrandes nombreuses déposées sous les colonnes ioniennes du péristyle, les couronnes de roses, les vases de parfums, les petits Érôs d'ivoire aux ailes d'or, leur rappelaient les vœux insensés et les désirs dévorants, qui font de la vie de l'homme un tissu de soucis éternels. Mais déjà une plage plus tranquille les appelait dans sa paix élyséenne. Car, au bout du vallon creux, la baie d'Éleusis apparaissait comme un triangle de saphir, borné par l'île de Salamine qui brille au soleil du matin en reflets d'améthyste.

La route, longeant des roches grises, descendait

dans la plaine de Thrias qui embrasse le golfe en demi-lune. A l'autre extrémité, on apercevait la ville d'Éleusis assise sur une colline et couronnée de ses temples. Elle était alors très peuplée et les riches Athéniens y avaient leurs villas. Cependant elle contrastait avec Athènes par son aspect sérieux. Les quatre édifices principaux qui composaient le sanctuaire, les temples d'Hécate, de Pluton et de Dèmètèr avec la grande salle carrée nommée salle d'initiation (μυστικός σηκός) étaient tous construits en marbre noir d'Éleusis, ce qui leur donnait un aspect sévère et presque funèbre [1]. Ces temples étaient reliés entre eux par des couloirs entièrement fermés. Des massifs de cyprès, de sycomores et de lauriers roses les entouraient. La Voie Sacrée, bordée de mausolées et de cénotaphes, aboutissait à ces gigantesques sarcophages. Quand le soleil couchant dorait leurs sombres colonnades, on eût dit vraiment l'entrée du royaume infernal où Pluton avait entraîné Perséphone. Une tristesse majestueuse, une sérénité hautaine enveloppait le sanctuaire des Eumolpides.

Les mystes se demandaient avec une secrète inquiétude ce qu'il leur réservait. Mais ces pre-

[1] Les ruines déblayées ont découvert le plan des édifices. La salle d'initiation, taillée dans le roc, est admirablement conservée, avec les gradins pour les spectateurs sur les quatre côtés et les bases de ses 42 colonnes. Mais des temples mêmes il ne reste rien. Alaric, qui avait respecté le Parthénon, rasa entièrement Éleusis sur l'instigation des moines.

mières journées étaient toutes de préparation et de purification. Près des deux lacs salés, appelés *la mer des mystes*, on se livrait à des ablutions en invoquant Dèmètèr et Kora, la Mère et la Vierge divine, qui régnaient en ces lieux. Mais une cérémonie importante d'initiation occupait l'après-midi de ce jour d'arrivée. C'était *le parement du lit nuptial de Perséphone*. Les néophytes se souvenaient qu'au printemps, à la célébration des petits mystères d'Agræ, ils avaient vu représenter l'enlèvement de Perséphone par Pluton. Alors déjà l'Hiérocéryx avait jeté par ses paroles un trait de lumière sur le sens mystique de la légende sacrée. Cette fois-ci les mystes entraient par groupes dans un petit temple adjacent des grands bâtiments d'Éleusis.

Au fond de la chapelle, on voyait un lit d'ivoire recouvert d'une toison teinte en pourpre et d'un voile transparent d'hyacinthe, brodé de figures de Grâces et d'Amours. Ce lit se trouvait dans une véritable niche de verdure, un bosquet de lierre épais entrelacé de roses. D'un côté du lit, il y avait la statue en marbre d'un Érôs adolescent et ailé, élévant au ciel sa torche allumée. De l'autre côté, on voyait une statue d'Antérôs sans ailes, la tête baissée, l'air triste, sa torche éteinte contre terre. On eût dit un Génie en méditation près d'un sépulcre. Ce Génie pensif, ce lieu sombre donnait au lit nuptial quelque chose de

funèbre malgré l'éclat des riches étoffes et le sourire des roses parfumées.

L'Hiérocéryx disait : « C'est ici le lit dressé pour l'immortelle Perséphone — et c'est celui dont vous êtes nés. Car, sachez-le, lorsque deux époux s'unissent dans l'amour sacré et que l'épouse a conçu, une âme descend du ciel attirée par Érôs. Inquiète et troublée, elle voltige autour de la mère amoureuse. Hécate l'a revêtue d'un corps subtil, avant qu'elle ne descende au royaume terrestre de Dèmètèr. Elle se souvient encore de l'immense empyrée comme d'un songe confus. La terre l'enchaîne déjà, et, pendant neuf mois, la lune va l'envelopper de ses cercles magiques et la lier à sa mère terrestre. Enfin, par le pouvoir d'Antérôs, un sommeil de mort l'accable et la plonge dans le corps de l'enfant nouveau-né. Elle a tout oublié. — O mystes, soyez attentifs aux mystères, par eux seuls vous vous souviendrez. »

Un chœur de jeunes filles venait déposer aux pieds d'Érôs des corbeilles d'argent pleines de figues. Elles disaient : « Au nom d'Érôs, soyez heureux, jeunes époux ! » Des jeunes gens, vêtus de noir, entraient par la porte opposée et déposaient aux pieds d'Antérôs des vases funéraires en terre cuite. « Divine Psyché, qui va venir au nom des morts, que tes compagnons célestes te protègent ! » Puis on semait des branches de cyprès et des narcisses sur la couche. En sortant les mystes répon-

daient à ceux qui allaient entrer après eux en mettant un doigt sur leur bouche et en murmurant : « Je me suis glissé dans le lit nuptial[1]. »

Ce spectacle singulier, cette cérémonie silencieuse semblait soulever avec précaution un coin du voile épais qui recouvre l'énigme profond de la génération. Les néophytes commençaient à comprendre que l'histoire de Perséphone était leur propre histoire passée, présente et future, histoire intime, redoutable et sainte, que la vie de tous les jours leur cachait de sa lourde toile et de son fracas bruyant. Des enseignements, des purifications, des sacrifices occupaient la troisième et la quatrième journée. Le cinquième jour, les mystes se rendaient deux à deux et en silence à Éleusis avec des torches allumées. Ils étaient reçus à l'entrée du sanctuaire par l'Eumolpide porte-flambeau qui les conduisait au temple d'Hécate. Des guirlandes de cyprès festonnaient sa façade en deuil. A l'in-

[1] Cette formule, donnée par plusieurs auteurs anciens et reproduite par tous les modernes qui ont écrit sur les mystères, est ici expliquée pour la première fois dans son sens initiatique. Elle signifiait l'incarnation des âmes. Les Pères de l'Église lui ont attribué un caractère érotique et voluptueux, ainsi qu'au double mariage sacré de Zeus et de Dèmètèr, de Dionysos et de Perséphone (ἱερός γαμός) qui formait le quatrième acte du drame d'Eleusis. Rien n'est plus inexact. Ces cérémonies et ces représentations avaient, au contraire, un caractère profondément chaste et hautement religieux. Leur but était de montrer ce qu'il y a de grave et de saint dans l'acte le plus mystérieux de la vie: la génération, de dévoiler les puissances qui y président dans l'Invisible, de l'autre côté du grand voile d'Isis, qui est l'endroit de la Nature.

térieur tout était disposé pour un spectacle. Le drame sacré commençait.

Lorsqu'un architecte essaye de restaurer un sanctuaire, il se conforme scrupuleusement au plan des ruines et aux fragments retrouvés, mais, pour repeupler les temples de leurs statues et parer les frontons de leurs vives couleurs, il est forcé de faire appel à son imagination.

C'est ici une tentative du même ordre. La marche du drame d'Éleusis ressort de l'idée orphique et des témoignages de toute la Grèce; mais les caractères, les sentiments et les passions des hommes engagés dans la *divine tragédie* flottent pour nous dans le vague, comme l'ornementation sculpturale et la polychromie des temples.

J'ai donc tenté de faire revivre le drame sacré des Grecs dans le style tragique et sur le mode éleusinien. Si, l'ayant osé, j'ai commis quelque faute, j'en demande pardon aux ombres des poètes antiques, dont j'aurais voulu suivre — de loin — les traces glorieuses.

LE DRAME SACRE D'ÉLEUSIS[1]

ACTE PREMIER

LA DOULEUR DE DÈMÊTÈR

(La scène représente *la Caverne d'Hécate*. Grands rochers ténébreux, à peine éclairés par une lumière blafarde qui filtre du fond.)

SCÈNE PREMIÈRE

DÈMÊTÈR, peu après HÉCATE

DÈMÊTÈR (en péplos blanc. Sur ses épaules flotte un manteau bleu, semé d'étoiles d'argent. Elle porte un diadème et un sceptre d'or. Ses cheveux fauves sont retenus par des bandelettes d'azur. Elle entre précipitamment avec une torche dans chaque main et cherche au fond de la caverne.)

Hécate ! Hécate ! où es-tu ? Elle se cache. Est-ce qu'elle va refuser de me répondre comme les autres ? Hécate ! Viens ici. C'est la mère des dieux qui t'appelle !

HÉCATE (sort à pas lents du fond de la caverne. Elle est vêtue d'un péplos noir, ourlé de dragons d'or et d'un manteau rouge. Ses cheveux sombres retombent en anneaux inextricables sur son cou. Le croissant jaune de la lune lui sert de diadème. Elle porte à la main un caducée, dont les deux serpents entrelacés et affrontés semblent de feu. Elle est belle, mais ses yeux

[1] Ce drame avait un prologue qui était l'*Enlèvement de Perséphone par Pluton*. Il avait été représenté aux petits mystères d'Agræ, au printemps. Voir le chapitre sur ***Platon et les mystères d'Eleusis*** dans mes *Grands Initiés*.

brillent d'une curiosité inquiétante et le sourire énigmatique des vieilles statues erre sur sa bouche.)

La reine du monde m'appelle et j'accours à sa voix. C'est la première fois que la sublime Dèmètèr daigne pénétrer dans mon antre. Me voici à son ordre.

DÈMÈTÈR

Fille du Crépuscule et de la Nuit, j'ai fui jusqu'à ce jour ton regard louche qui hante les lieux troubles. Mais aujourd'hui, abandonnée de tous les dieux, j'implore ton secours. J'avais permis à ma fille Perséphone de jouer avec les Nymphes, fille d'Okéanos, dans une molle prairie, pour y cueillir des glaïeuls et des hiacynthes. La croyant heureuse, j'étais revenue à l'Empyrée pour me réjouir dans une lumière éclatante que nulle saison ne ternit, et qui ne peut jamais s'éteindre. Mais un cri déchirant traversa l'Éther et retentit dans mon cœur. C'était la voix de Perséphone qui appelait comme si on lui faisait violence. Trois fois sa chère voix fendit l'Éther sans fond, et trois fois j'en frémis dans mes entrailles... et puis, sa voix gémissante se perdit dans l'Abîme. Alors, saisissant ces deux torches ardentes, je suis descendue sur la terre, la parcourant en tout sens, remplissant les montagnes de mes cris, adjurant tous les dieux. Mais tous sont restés muets, et Hélios lui-même, Hélios qui voit tout, a refusé de me répondre. Est-ce donc un secret si terrible, que nul n'ose me le dire ? Réponds-moi, Hécate, déesse aux voies tortueuses, éclaireuse rusée, qui devines les desseins cachés de Zeus, réponds ! Je le vois à ton sourire fatal, tu sais le secret !...

HÉCATE

Je le sais — et je vais te l'apprendre. Mais promets-moi, avant que je parle, de ne point maudire la messagère de malheur

DÈMÈTÈR

Je te promets les plus beaux dons de ma lumière, j'en jure par le Styx, et certes je serai ton amie, si tu me dis où est Perséphone. Car le sachant, je saurai la trouver — et la reprendre !

HÉCATE

C'est Pluton qui a ravi ta fille d'accord avec ton époux, le maître du ciel et de la terre. Zeus la lui a donnée pour épouse.

DÈMÈTÈR (laisse tomber ses deux torches qui s'éteignent)

Pluton ? Le roi des Enfers !... le seul endroit où je ne puisse descendre !...

(Elle s'assied sur un rocher ; sa tête s'affaisse sur sa poitrine.)

HÉCATE

Songe que l'illustre Aïdonée n'est pas un époux indigne de ta fille. C'est le frère de Zeus et le roi d'innombrables richesses. Crois-en mon regard pénétrant, l'Abîme a ses joies. Mieux vaut être reine chez les morts qu'esclave chez les dieux.

DÈMÈTÈR (sans changer d'attitude)

Traînée chez les morts — l'Immortelle ! — Souillée — la Vierge pure — aux bras dévorants de l'insatiable Pluton ! Effacé — le souvenir céleste — dans ses yeux de narcisse étoilé, ces yeux qui se fermaient sous mes baisers et se rouvraient pour refléter tout le firmament ! Séparée de ma fille à jamais ! Douleur sans fin ! Horreur sans fond ! Que sont les misères des hommes auprès des nôtres ? Des nuages qui passent, des ombres jetées par des ombres éphémères comme elles ! Ils oublient — et nous n'oublions pas ; ils meurent — et nous sommes immortels ! La douleur d'un homme est la plainte d'un roseau, mais la douleur d'un Dieu fait

*tre*mbler l'univers. Comme dans le pouvoir de la joie, nous avons l'éternité dans la puissance de souffrir. Pour mettre fin à nos douleurs, il faut qu'un monde croule et qu'il en naisse un autre de ses débris !

HÉCATE (s'approche d'une voix mystérieuse et d'un sourire ambigu)

Écoute !... tu ne sais pas tout... Écoute le décret profond... et la pensée la plus secrète de Zeus ! Car je l'ai surprise, moi qui surprends tout. Comme Persé-phone plongeait pleurante dans l'abîme, sur le char aux chevaux noirs hennissants et se tordait aux bras de son époux qui l'étreignait, la bouche de l'enfer poussa une clameur de joie et vomit un nuage impur. Mais moi, qui avais tout épié, je fus repoussée par mon désir jus-qu'aux sommets de l'Olympe. Il était vide, les dieux l'avaient déserté. Alors, guidée par les serpents de feu de mon caducée qui connaissent tous les chemins, je m'élançai jusqu'à l'Empyrée vers Jupiter tout-puissant. Car ma pensée va sans cesse du fond de l'abîme au sommet des cieux et ces serpents rapides me conduisent où je veux. Je trouvai le roi de l'Univers et des hommes assis dans sa gloire sur un nuage et méditant. Il sem-blait effrayé de son œuvre. Car la chute de Perséphone avait attristé tous les êtres et frappé les dieux d'épou-vante. Je me montrai dans une lueur pourprée, les cheveux épars et le saluant de mon caducée dont les serpents lançaient des flammes devant le maître de la foudre. Il parut joyeux de me voir et me dit en paroles ailées : « La radieuse Dèmètèr a déserté le ciel. Je suis seul, les dieux sont incertains et le monde est frappé de stupeur. Mais Dèmètèr ne reverra sa fille que si elle retourne sur l'Olympe pour enfanter un nouveau dieu. C'est là que je l'attendrai. Va, chère Hécate, lui porter ce message. » Et, du même vol, je suis revenue

dans cette caverne pour te trouver, ô déesse, avec tes torches ardentes comme des torches nuptiales.

DÈMÈTER (se lève irritée)

Enfanter un nouveau dieu avec ce Zeus cruel et implacable qui laisse périr Perséphone ? Ne lui avais-je pas déjà donné Dionysos, le fils de son désir !... et il l'a laissé mettre en pièces par les Titans !... Il en serait de même du nouveau dieu qu'il rêve, l'insensé ! Non ! Jamais je ne remonterai sur l'Olympe ! J'ai horreur de l'Abîme qui dévore toute chose comme du Ciel qui lui fournit sa pâture. Si je tenais les foudres de Zeus dans ma main, moi la Mère des Dieux, oui, je briserais cet univers, pour qu'il me rende ma fille, la Vierge divine !... Je ne veux plus des insignes célestes... Je ne suis plus qu'une mère désespérée !... (Elle arrache les bandelettes d'azur qui ceignent sa tête et les jette à terre. Ses cheveux fauves roulent sur ses épaules.)

HÉCATE

Puissante Dèmètèr, où habiteras-tu désormais ?

DÈMÈTÈR

Chez les hommes misérables.

HÉCATE

Sur quelle terre ?

DÈMÈTÈR

Sur la plus libre.

HÉCATE

Chez quel peuple ?

DÈMÈTÈR

Chez le plus fier.

HÉCATE

A quel foyer ?

DÈMÈTÈR

Au plus affligé. C'est là que je veux pleurer mes larmes immortelles et braver le maître de la foudre, devenu le lâche complice de son frère infâme! — Connais-tu, Hécate, la terre libre, le peuple fier et le foyer en larmes que je cherche ?

HÉCATE

Il est sur la terre d'Attique, non loin du rocher hautain de Pallas, une rive paisible, hospitalière, que protègent les monts de Mégare et la blanche ceinture d'Okéanos. Éleusis est son nom. Les rudes flots n'y parviennent qu'aux doux murmures des Néréides azurées, au souffle enjoué du zéphir. Un peuple libre et juste y habite en labourant le sol. Il te révère sous le nom de la Terre nourricière qui se hérisse d'épis dorés et de moissons sonores sous le regard brûlant de Hélios. Là, vit une famille en deuil, celle du roi Kéléos, qui vient de descendre chez les morts. Sa veuve Métanire et ses trois filles pleurent le roi défunt, et le jeune Triptolème, qui n'aime que sa charrue et ses chevaux, est trop faible pour les défendre. Le deuil, le silence et la peur règnent dans le palais du roi comme dans un tombeau.

DÈMÈTÈR

C'est à cette porte que je veux frapper ; c'est à ce foyer que Dèmètèr va chercher un asile. Mais aide-moi, subtile Hécate, à changer d'aspect et à prendre la figure d'une vieille femme errante et infirme.

HÉCATE (souriant)

Je veux t'honorer, ô déesse vénérable, avec des mains habiles. Ne suis-je pas la reine des métamorphoses qui se plaît à tisser les masques changeants des êtres? N'est-ce pas moi qui donne un vêtement subtil à ces

âmes qui passent par la lune et descendent sur la terre et qui les dévêt quand elles remontent à l'Ouranos ? Je saurai bien aussi travestir la Grande Déesse. Viens au fond de ma caverne. En quelques instants, ce caducée magique aura voilé ta splendeur et ridé ta face, si bien que nul d'entre les hommes et les dieux ne pourra te reconnaître.

DÈMÈTÈR

Cruel abaissement, masque honteux pour une Immortelle!... mais, sous lui, je pourrai pleurer Perséphone !

(Hécate et Dèmètèr disparaissent dans le fond.)

(La scène s'obscurcit complètement, puis s'éclaire de nouveau et représente l'*intérieur du palais de Kéléos*, à Éleusis. Une colonne dorique, à droite et à gauche. Au fond, une niche comme la cella d'un temple, avec l'autel domestique, où un feu presque éteint brûle sous la cendre.)

SCÈNE II

MÉTANIRE en deuil, assise sur un siège. Ses trois filles, en vêtements funèbres, sont groupées sur les marches de l'autel. A droite et à gauche, PHAÏNO et KALLIRHOË ont déposé à terre leurs urnes de libation. A demi couchées auprès, elles les entourent de leurs bras et de leurs cheveux éplorés. RHODOPE, assise au milieu, tient son urne sur ses genoux et médite.

KALLIRHOË

O père, roi Kéléos, quand tu régnais dans ce palais, nous dansions devant toi les rondes joyeuses en l'honneur d'Artémis et des Grâces, sous l'olivier sacré. Maintenant que tu es descendu chez les morts. Nous avons fait les libations saintes sur ton tombeau, en invoquant ton nom et en demandant un signe de toi dans notre détresse ; mais tu n'as pas répondu.

PHAÏNO

O père, tendrement aimé, au festin du soir, je me parais pour t'apporter la coupe d'or couronnée de vigne et pleine de vin pur. Alors tu m'appelais la lumière de tes yeux, plus douce que l'Aurore qui apporte les merveilles du Jour. Maintenant nous avons disposé sur ta tombe la nappe d'herbes et de fleurs avec les gâteaux et les fruits pour le repas funèbre. Mais tu n'étais plus là pour nous sourire. Père, sens-tu mes larmes ? Je pleure sur toi.

RHODOPE

O père, qu'es-tu devenu ? On a brûlé ton corps avec tes armes et tes vêtements. Tes cendres reposent dans l'urne, au fond du tertre. Mais ton ombre fatiguée, où est-elle ? Demeure-t-elle dans la tombe, erre-t-elle sur la terre ou sur les bords du Cocyte ? Vous seules le savez, puissances terribles, divinités infernales. Mais faisons les libations saintes et les prières selon les rites.

MÉTANIRE

Elles pleurent; et moi, la colère me dévore. Elles invoquent les ombres vaines, et j'essaye en vain de remuer les vivants.

SCÈNE III

LES MÊMES, TRIPTOLÈME, éphèbe de dix-huit ans. Il porte dans une main un frein de cheval et dans l'autre un aiguillon en forme de lance. Son attitude est grave et modeste.

MÉTANIRE

D'où viens-tu?

TRIPTOLÈME

Du tombeau de mon père.

MÉTANIRE

Qu'as-tu fait aujourd'hui ?

TRIPTOLÈME

J'ai dompté un cheval et labouré mon champ

MÉTANIRE

Tu ne sais donc pas qu'aujourd'hui le peuple se réunit dans l'agora et qu'il va élire un roi d'Éleusis? C'est toi qui devrais succéder à ton père. Je t'ordonne d'aller à l'assemblée et de plaider ta cause. Si tu ne parles pas au nom de ton père, si tu ne leur montres pas ta force et ta jeunesse, en leur promettant tous les biens qu'ils désirent, ils ne te choisiront pas.

TRIPTOLÈME

Je ne veux pas mendier les suffrages du peuple. J'ai prouvé ma force et ma justice dans les combats. Ils me connaissent par mes paroles et par mes actes. Qu'ils me choisissent librement s'ils me veulent, sinon qu'un autre prenne la couronne.

MÉTANIRE

Alors c'est ton oncle Dolikos qu'ils vont choisir. Une fois roi, il nous dépouillera de nos biens et nous chassera de ce palais...

TRIPTOLÈME

Qu'il prenne la ville, le palais et le trône. Il n'osera pas prendre le sillon creusé par ma charrue. Mère, je le répète, je ne serai roi d'Éleusis que si un dieu me l'ordonne.

MÉTANIRE

Ingrat et insensé ! malheur, malheur à nous !

SCÈNE IV

LES MÊMES. DÈMÈTÈR entre déguisée en vieille femme, courbée et enveloppée d'un manteau gris, un bâton à la main. Elle s'arrête à la porte et tend une main de suppliante vers le foyer. Triptolème reste immobile, appuyé sur sa lance. Les trois jeunes filles se lèvent.

MÉTANIRE (toujours assise sur son siège)

Quelle est cette inconnue ?

PHAÏNO

Une vieille femme, brisée par l'âge.

KALLIRHOË

Mais de noble stature encore.

RHODOPE

Une étrangère. Son vêtement n'est pas de ce pays.

MÉTANIRE

Une mendiante des grands chemins.

PHAÏNO

O mère ! accueillons-la. Elle ne peut plus marcher.

KALLIRHOË

Elle semble exténuée de faim et de soif.

RHODOPE

Et sans doute son cœur malheureux lui pèse encore plus que ses membres.

MÉTANIRE

Je n'aime pas les inconnus qui ne parlent pas et s'introduisent à notre foyer pour nous épier. On ne sait

de la part de quel ennemi ils viennent, ni quel malheur ils apportent caché sous les plis de leur manteau. Étrangère, si tu as un message à nous apporter, dis-le. Si tu as à nous demander une grâce, parle. Si tu viens de la part d'un homme ou d'un dieu, dis-nous lequel. Sinon, va ton chemin.

(Dèmètèr étend les deux mains vers le foyer et puis les ramène sur son visage et paraît sangloter en silence.)

PHAÏNO

Elle demande asile...

KALLIRHOË

Elle pleure amèrement...

RHODOPE

Une grande infortunée !...

TOUTES LES TROIS

Grâce ! mère, accueillons-la !

(Métanire reste immobile sur son siège et se tait.)

TRIPTOLÈME

Au nom de Zeus hospitalier, ami des exilés, qui que tu sois, vénérable Affligée, sois la bienvenue sous ce toit. Repose-toi à ce foyer.

(Les trois sœurs s'empressent de soutenir Dèmètèr et la conduisent près du foyer sur un siège, où elle s'assied lentement en penchant la tête, dans l'attitude d'une morne tristesse. Triptolème dépose son frein et sa lance, va prendre une coupe de vin et la présente à Dèmètèr.)

Voici, noble étrangère, la coupe de l'hospitalité. Bois et sois notre hôte. Si tu veux parler ensuite, nous t'écouterons. Si tu veux te taire, nous respecterons ton silence. Les douleurs muettes sont sacrées.

(Dèmètèr prend la coupe et boit une gorgée sous son voile, puis elle la rend à Triptolème, joint les mains en signe de reconnaissance et retombe dans son attitude affaissée.)

MÉTANIRE

Maintenant que tu es notre hôte et protégée par ce foyer, je t'invite, étrangère — et c'est mon droit — à nous dire qui tu es et d'où tu viens, quelle est ta patrie et quel destin t'a mené sur ce rivage ?

DÈMÈTÈR (lève un peu la tête et parle d'une voix majestueuse qui contraste avec ses haillons)

Je viens de la Crète aux cent villes, où je vivais dans un palais de marbre et d'or. Car je gardais les enfants d'un roi et j'avais moi-même une fille, tendre comme un faon, douce comme la nymphe des bois. Un pirate me l'enleva... Depuis ce temps, j'erre de rive en rive pour la chercher, mais en vain. Maintenant, je suis vieille, lasse et sans foyer, et j'ai perdu mon bien. Mon cœur ne s'est pas consolé et mes forces m'abandonnent. Si tu veux me prendre dans ta maison, Métanire, j'enseignerai à tes filles à tramer les belles étoffes qu'on tisse avec la navette d'ivoire et beaucoup d'autres merveilles. Car je sais les secrets des palais royaux et les baumes qui calment les noires douleurs — sauf la mienne — et les herbes magiques des flancs de l'Ida, où Zeus est descendu.

(Au nom de Zeus, une flamme légère jaillit du foyer.)

PHAÏNO

Sa voix est douce et mystérieuse.

KALLIRHOË

On dirait une lyre qui pleure dans un temple.

RHODOPE

Elle parle comme une reine.

MÉTANIRE

Certes tu as parlé comme la fille d'un roi, étrangère, et je te recevrai dans ma demeure, quoique bientôt

nous en serons chassés peut-être. Car sache que Dolikos médite d'arracher la couronne à mon fils. O femme très âgée et très sage, la grâce des beaux discours habite sur tes lèvres. Je veux te laisser seule avec mon fils Triptolème, afin que tu lui enseignes la prudence. Persuade-le d'aller à l'agora pour demander la couronne au nom de son père devant le peuple.

DÈMÈTÈR

Certes, je veux l'interroger.

MÉTANIRE (à ses filles)

Allez préparer le repas pour l'étrangère. Reste auprès d'elle, Triptolème. Moi je vais parler aux vieillards de la ville.

(Elle sort avec ses trois filles.)

SCÈNE V

DÈMÈTÈR, TRIPTOLÈME

DÈMÈTÈR

Quel noir souci charge ton jeune front, Triptolème ?

TRIPTOLÈME

Mon père est mort.

DÈMÈTÈR

Il est moins douloureux pour un fils de perdre son père, que pour une mère de perdre sa fille. Est-ce des hommes ou des dieux que tu as à te plaindre ?

TRIPTOLÈME

De personne ; je subis le destin de tous. Mais la mort est encore plus cruelle pour ceux qui s'en vont que pour ceux qui restent.

DÈMÈTÈR

Comment sais-tu cela ?

TRIPTOLÈME (à voix basse)

Un soir, selon le rite cher à Pluton, pour évoquer l'âme de Kéléos, j'immolais un agneau sur son tombeau. Dans la fumée du sang noir, je vis son ombre apparaître. Elle était pâle, effrayante. Il me dit à travers une lourde vapeur : « Je ne suis plus qu'une ombre errante et malheureuse, assaillie de larves au sombre royaume. Car Pluton est un maître implacable et enveloppe de ténèbres plus épaisses ceux qui ont vécu dans les plaisirs insensés. A moins qu'un génie immortel ne nous protège, nous autres morts nous ne vivons plus que de l'amour des vivants... et quand ils nous abandonnent... nous nous dissipons comme de vaines fumées. J'erre dans la nuit et la terreur, ombre chassée par d'autres ombres, larve épouvantée par d'autres larves. Toi qui seul m'aimes encore sur la terre, Triptolème, mon fils, tu pourrais me donner la paix élyséenne. — Je suis prêt, lui dis-je, mais comment venir jusqu'à toi ? » L'ombre devint plus pâle. Elle gémit encore : « Ne m'oublie pas, mon fils... car je souffre... je souffre... » Et le fantôme disparut.

DÈMÈTÈR (à part)

Affreux royaume de Pluton, où gémit Perséphone !...

TRIPTOLÈME

Tu sembles émue, tes mains tremblent sur ton bâton, je vois des larmes couler à travers ton voile. Qu'as-tu, malheureuse femme ?

DÉMÈTÈR (d'une voix sourde)

Et qu'as-tu fait pour l'ombre maudite de ton père ?

TRIPTOLÈME

J'ai couronné son tombeau de fleurs, et puis j'ai repris ma charrue. J'ai labouré et j'ai semé en invoquant la grande Dèmètèr.

DÈMÈTÈR

Pourquoi Dèmètèr ?

TRIPTOLÈME

Je ne la connais pas, mais on la dit la plus grande des Déesses, la mère des dieux. N'est-ce pas elle qui habite dans le ciel et règne sur la terre ? N'est-ce pas elle qui fait pousser les blés et les fleurs ?

DÈMÈTÈR

Et pourquoi penses-tu qu'elle va délivrer l'âme de ton père ?

TRIPTOLÈME

Quand le grain est semé, la terre le recouvre et nul ne le voit plus ; mais au souffle tiède du printemps paraît la pointe verte qui mûrit en épi d'or. Si Dèmètèr fait germer le blé dans le sol, elle doit faire remonter aussi dans sa lumière les âmes des hommes qui descendent sous la terre. Voilà pourquoi l'espérance a chanté sur ma tête comme l'alouette sur mon sillon.

DÈMÈTÈR (tressaille et regarde Triptolème avec émotion. A part.)

Qu'il est beau, ce fier adolescent ! Plus beau dans son espérance intrépide que les Olympiens dans leur sécurité tranquille ! Il a l'âme d'un héros... il serait digne d'être un dieu. Si Jupiter a enfanté, sans moi, la vierge Pallas, pourquoi ne ferais-je pas, sans lui, d'un éphèbe vierge, un dieu ? (Elle se dresse brusquement.) Oui, je veux qu'il soit immortel ! C'est lui qui me rendra ma fille !...

TRIPTOLÈME

Qu'as-tu, étrangère exilée ? Tu sembles secouer ta vieillesse comme un fardeau léger. Des étincelles courent sur ton péplos et deux flambeaux s'allument derrière ton voile...

DÈMÈTÈR (se rassied et reprend son attitude de vieille femme)

Ce sont les reflets du foyer qui ondoient sur ma robe et mes larmes de mère que tu prends pour du feu. Mais écoute... et viens plus près de moi. J'ai beaucoup appris, je sais beaucoup de secrets, car je suis vieille, et beaucoup de remèdes, car je suis la bonne magicienne. Tu pleures sur l'âme maudite de ton père mort, et moi sur ma fille perdue. Je fais serment de délivrer l'âme de ton père, si tu veux arracher ma fille au pirate qui me l'a ravie.

TRIPTOLÈME

Si je le connaissais, je n'hésiterais pas.

DÈMÈTÈR

Si tu le connaissais, tu n'oserais plus.

TRIPTOLÈME

J'ai dompté des chevaux sauvages avec mon frein et les fauves des montagnes avec ma lance. Pourquoi craindrais-je un pirate ?

DÈMÈTÈR

Sache que ma fille est morte et que ce pirate est Pluton. Oseras-tu descendre au Tartare ?

TRIPTOLÈME

Celui qui se sent l'ami de la lumière du jour ne craint pas les ténèbres. Ouvre-moi les portes de l'Enfer et j'y descendrai !

DÈMÈTÈR

Sans savoir si tu reviendras ?

TRIPTOLÈME (solennel et calme)

Qu'importe ! Avant de partir j'invoquerai la grande Dèmètèr sur le sillon sacré de mon champ où pousse le blé. Je sais qu'au fond de l'Ouranos elle entendra ma voix.

DÈMÈTÈR (saisit Triptolème dans ses bras)

O noble sang, jeune lion nourri du lait de la femme, la piété d'un enfant habite ton cœur, le miel des sages coule de tes lèvres, la flamme des héros sort de tes yeux... Je t'aime comme une mère ! Tu es plus qu'un homme, tu es mon fils !.,. Aussi je te révélerai les mystères qui ne sont connus d'aucun mortel, je te découvrirai les secrets d'en bas et d'en haut, j'arracherai tous les bandeaux de tes yeux et te rendrai plus puissant qu'aucun roi de la terre. Tu chanteras les divines eumolpées, tu traceras les voies qui franchissent les mondes ; et un jour, malgré le Tartare, malgré les hommes perfides et malgré Zeus lui-même le tout-puissant, tu monteras dans la lumière céleste avec ma fille Perséphone, sur le char d'Hécate traîné par des serpents de feu. Tel sera le destin de Triptolème, laboureur sacré parmi les hommes, héros divin parmi les dieux !

(Elle prend la tête de Triptolème entre ses mains et lui baise le front.)

TRIPTOLÈME

Qui es-tu, ô mère adorable et puissante, plus grande que ma mère ?

DÈMÈTÈR

Un jour tu le sauras. Mais maintenant je veux te rendre invulnérable pour ton œuvre terrible et salutaire. Je vais te faire de mes mains une armure subtile et infrangible, afin que tu franchisses les portes de

l'enfer et du ciel sans que les démons puissent t'entamer.

(Elle passe ses mains sur les bras et la poitrine de Triptolème. Une vive lumière jaillit sous les caresses de Dèmètèr et Triptolème apparaît incandescent, les yeux ravis, perdus dans les yeux de la Déesse. Des flammes et des éclairs jaillissent autour d'eux.)

SCÈNE V

LES MÊMES, MÉTANIRE, KALLIRHOË, PHAÏNO, RHODOPE

MÉTANIRE

Au secours ! Le palais brûle ! Méchante vieille, magicienne maudite, pourquoi t'ai-je laissée à mon foyer ? Que la triple Hécate t'accable toi et ton feu. Ce sont nos ennemis, c'est Dolikos qui t'a envoyé pour frapper mon fils de cécité et attirer sur ma maison les malédictions du peuple. Hors d'ici, sorcière !

(Au dernier mot de Métanire, les flammes s'évanouissent subitement, la salle s'obscurcit et le foyer s'éteint. Mais Dèmètèr, rejetant son voile et son manteau de vieille, se redresse et apparaît rayonnante avec son visage de Déesse. Le bâton qu'elle tient à la main se change en torche ardente.)

MÉTANIRE

Qui d'entre les Immortels se joue de nous ? Mes forces sont rompues.

(Elle tombe à terre comme foudroyée, la tête appuyée au siège, le visage caché dans ses mains.)

LES TROIS FILLES (tombant à genoux)

Zeus, aie pitié de nous !

TRIPTOLÈME (toujours debout et perdu dans son ravissement)

Qui es-tu, ô Déesse ?

DÈMÈTÈR

Je suis Dèmètèr. (Se tournant vers Métanire, d'une voix

calme et majestueuse.) Ton accueil n'a pas été bienveillant pour l'étrangère et l'exilée. Tu as oublié, ô femme, que des dieux inconnus se cachent quelquefois sous les haillons de la détresse et les larmes de la douleur. Pourtant, parce que tes filles m'ont accueillie avec douceur et que tu es la mère de cet enfant, je te pardonne. Mais, parce que tu m'as méconnue et outragée, moi la grande Déesse, il y aura guerre éternelle entre les enfants d'Éleusis et les profanes qui te ressemblent. — Mais toi, fils de Kéléos, je t'aime désormais autant que ma fille Perséphone, que tu dois arracher aux enfers. Va dans l'agora du peuple, dis-leur que c'est mon ordre de bâtir un temple à Éleusis, sur la colline de Kallikoros. Tu seras mon prêtre, et ta gloire et celle de tes descendants dépassera celle des rois. Là, je t'initierai à mes mystères et t'instruirai pour mon œuvre, et des sources célestes couleront pour les hommes au sanctuaire d'Éleusis. Que le temple soit dédié à Dèmètèr et à sa fille Perséphone.

(Elle disparaît.)

MÉTANIRE (se lève furieuse)

Tu m'as fait perdre le manteau royal et la gloire de ma vieillesse. Sois maudit ! Je ne suis plus ta mère.

(Elle sort.)

LES TROIS SŒURS (agenouillées, se relèvent et s'approchent curieusement de leur frère. Elles posent leurs mains sur ses épaules et murmurent d'une voix palpitante.)

Qui donc est Perséphone ?

TRIPTOLÈME (est resté pensif, les bras fermés sur sa poitrine, depuis la disparition de Dèmètèr. A la question de ses sœurs, il lève gravement la main droite et répond.)

Celle qu'il faut délivrer pour qu'elle nous délivre !

(Le temple d'Hécate est plongé dans les ténèbres. Les mystes sortent en silence.)

Cette représentation occupait une après-midi. La *première nuit sainte* y succédait. C'était, pour les néophytes, l'épreuve redoutable. Comme Triptolème, ils allaient descendre en enfer. Or l'enfer, à Éleusis, avait une double signification. En l'aventure de Perséphone se continuait *objectivement* le drame de l'Ame, liée à la matière, dans le cercle de la vie terrestre. Ensuite, par les épreuves personnelles qui attendaient les mystes, ils allaient traverser *subjectivement* les affres de la mort, l'effroi, les courses errantes et les luttes qui attendent les âmes enténébrées et imparfaites à leur sortie du corps physique. Réussiraient-elles à échapper aux courants formidables, au poids oppressant de l'atmosphère et à gagner les portes du céleste séjour, en se dépouillant de ce corps fluidique encore tout imprégné des souillures d'en bas pour revêtir un corps plus éthéré ? Allaient-elles s'engloutir et se disperser dans les tourbillons des éléments, ou s'élire et se cristalliser dans la vie supérieure, éternelle? Tel se posait l'inquiétant problème. Car, selon l'enseignement d'Éleusis, l'âme ne vit que par son propre effort. Elle est libre d'être ou de n'être pas, de périr ou de ressusciter.

Le soir, à l'entrée du temple de Pluton, l'hiérocéryx disait aux mystes : « Cette nuit, vous verrez les souffrances de Perséphone. Puis vous traverserez le gouffre d'Hécate et la bouche de l'Épouvante. Rassemblez vos forces et votre courage pour ne pas rester en route, et vous irez jusqu'au seuil de la Lumière, où l'Ame reçoit « la couronne des ailes ». — Et le troisième acte du drame commençait.

LE DRAME SACRÉ D'ÉLEUSIS

ACTE II

PERSÉPHONE AUX ENFERS

Le Tartare. Au temple de Pluton. Dans la pénombre, à droite, un trône dressé sous l'Arbre des Songes, dans le feuillage duquel on aperçoit vaguement les formes d'animaux fantastiques; Lamies, Harpies et Gorgones.

SCÈNE PREMIÈRE

PLUTON, le sceptre en main, est assis à côté de PERSÉPHONE endormie sur son trône, la tête appuyée au tronc de l'Arbre des Songes. LES MYSTES déposent silencieusement des offrandes de fleurs aux pieds de la reine des morts qui ne sort pas de son profond sommeil.

CHŒUR DES DÉMONS (invisibles, dans le fond du Tartare)

Gloire à Pluton, vainqueur de Perséphone! Pour tes noces l'Enfer se réjouit et le Tartare s'illumine de

mille feux. Jusqu'à présent les enfants de la terre nous échappaient. Ils étaient innocents et trop légers pour notre gouffre. Mais maintenant que nous possédons la Déesse d'en haut, les âmes vont venir en foule, attirées par sa faute et sa beauté, — et ce royaume va se peupler d'ombres vaines. Stryges, monstres, harpies, réjouissez-vous dans l'Arbre des Mensonges. Gloire à Pluton ! L'Enfer tressaille de plaisir et le Tartare tient sa proie !

PLUTON (tient une coupe noire et regarde Perséphone endormie)

Comme elle est belle dans son sommeil ! Fille du Ciel, tu m'appartiens, toi la fleur suave des dieux. Aucun des Immortels ne te reverra jamais. Mais pour que tu sois à moi entièrement, il faut que tu boives ce breuvage d'oubli et de désir aveugle. C'est pourquoi j'exprime dans la coupe ce fruit au sang rouge, ce fruit des ténèbres. (Il exprime le suc d'une grenade dans la coupe.) Alors s'effaceront en toi le souvenir et le désir du ciel que tu gardes encore et par lequel tu pourrais m'échapper. Alors personne ne pourra plus te retirer du Hadès, dût même Zeus enfanter un nouveau Dionysos !... Mais si tu l'appelais ; si ton époux divin renaissait de ton libre désir, au sein profond de la céleste Dèmètèr... lui seul... pourrait t'arracher à moi !...

PERSÉPHONE (s'éveillant)

Où suis-je ?... Oh ! ce lourd sommeil aux bras d'un maître terrible... Qui suis-je ?... Reine sinistre d'un funèbre royaume... la nuit sans fin qui m'enveloppe... un peuple d'ombres... et sur ma tête des monstres effrayants... songes et mensonges !

CHŒUR DES MYSTES

Nous sommes des âmes malheureuses, errantes sur ces bords. Sauve-nous, douce Reine, et conduis-nous aux champs élyséens.

PERSÉPHONE

Hélas, mes frères et mes sœurs, comment vous délivrer, captive moi-même ? J'entends vos gémissements fraternels et je reçois vos larmes comme un souvenir d'en haut. Pleurez sur moi comme je pleure sur vous; c'est le seul don que nous puissions nous faire.

PLUTON

Relève ton front, épouse de Pluton et Reine des morts ! Quel plus bel empire que le mien ? Qui reçoit des hommages comme moi? Sur la terre, on me craint, on implore ma grâce. Le sang des victimes inonde mes autels. On te rendra les mêmes hommages qu'à moi. (Perséphone couvre son visage de ses mains.) Ici les morts se pressent à tes pieds avec plus de frénésie que les hommes aux temples des Olympiens. Regarde comme ils t'implorent ! Tu es reine plus que Dèmètèr au ciel. Tu leur assigneras des demeures éternelles. — Mais maintenant bois ce breuvage qui te fera comprendre les joies du Hadès et de mon lit nuptial...

(Il tend la coupe à Perséphone, qui hésite à la prendre et la saisit enfin avec un mélange de curiosité et d'inquiétude. Au même instant, les stryges, les sphinges, les harpies se mettent à reluire de reflets magiques dans l'Arbre des Songes. Elles écarquillent leurs yeux et sortent leurs griffes.)

PERSÉPHONE

Oh ! coupe étrange et qui fait trembler ma main. Dans sa rouge liqueur rutile un désir effrayant. Les pépins de la grenade y luisent comme la science du mal et la graine féconde de tourments infinis... Non, je ne boirai pas !... Mais la coupe se colle à ma main. Une fois qu'on a regardé dans ce cratère noir, il faut qu'on y regarde encore. (Elle regarde une seconde fois dans la coupe.) C'est étrange, maintenant je m'y vois moi-même, et mes yeux brillent d'un feu sombre. C'est le même qui

brille aux yeux de mon terrible époux. Il brûle dans mes veines!... Ah! quelle flèche a transpercé mon cœur!... Oh! l'affreux tourment! C'est le ressouvenir du bonheur d'autrefois, le ressouvenir de là-haut! Quand je jouais sur les genoux de ma mère céleste, j'étais la vierge divine et pourtant j'avais un époux... Mais je ne sais plus son nom... son image s'efface... était-ce un rêve? Hélas! hélas! Je ne puis plus remonter. Faut-il donc oublier?

CHŒUR DES MYSTES

N'oublie pas, Perséphone. Ne bois pas le sang rouge de la coupe noire et fais-nous sortir du gouffre d'Hécate pour entrer aux champs élyséens!

CHŒUR DES DÉMONS

Oublie, oublie! Bois et fais-nous boire à ta coupe. C'est la coupe de vie! Car la soif nous dévore, la soif inextinguible de l'Enfer!

PERSÉPHONE

Moi aussi j'ai soif maintenant... Horrible tourment... Oh! ce souvenir, pâle comme l'espérance qui va mourir... Si je pouvais le rallumer... ou l'éteindre!
(Elle regarde pour la troisième fois dans la coupe.)

PLUTON

Le charme agit... Elle boira la coupe.

PERSÉPHONE (se tournant vers Pluton)

Quel mirage! Quelle ivresse inconnue! Ta couleur change, ô Roi, tes yeux s'agrandissent, ton diadème d'or étincelle. Il y a des étoiles bleues dans tes cheveux sombres. Le noir Pluton devient le bel Aïdonée! Je n'ai donc pas perdu mon époux. Haletante, éperdue, je le retrouve plus terrible et plus beau!... Est-ce vrai?

PLUTON

C'est vrai. Je suis l'époux éternel donné par Zeus à la vierge Perséphone. Bois, et tu seras la reine des morts, et tout l'Enfer va célébrer les sombres joies de notre lit nuptial, et tout l'Olympe en pâlira!...

(Perséphone ferme les yeux et porte la coupe à ses lèvres. Mais un coup de tonnerre retentit, suivi d'un roulement de cymbales. Dans les ténèbres apparaît un char traîné par des dragons de feu. Hécate le conduit. Triptolème est assis à sa droite. Il tient à la main sa pique de laboureur comme une lance.)

SCÈNE II

LES MÊMES, HÉCATE, TRIPTOLÈME

PLUTON (se lève et brandit son sceptre)

Qui ose franchir sans mon ordre les portes de l'Enfer ? Un homme vivant ici ? Qu'il périsse foudroyé!

HÉCATE

Tu ne peux rien sur Triptolème, Dèmètèr l'a baigné dans son feu, et c'est moi qui l'amène. Épargne ta foudre ; il est invulnérable.

PLUTON

Misérable Hécate ! C'est toi qui as fait cela ? Chienne à la face de sirène, flaireuse éhontée ! Puisque tu l'as osé, je jaunirai ton masque souriant qui trompe les hommes et les dieux. Tu seras l'horreur de la terre. On t'appellera suborneuse et sorcière et je flétrirai ton front de vieille avec les rides des lémures !

HÉCATE

J'accomplis l'ordre de la grande Déesse, et maintenant, dieu des morts, écoute la voix d'un vivant.

TRIPTOLÈME

Arrête, Perséphone. Ne bois pas cette coupe et souviens-toi de ta mère !

PERSÉPHONE (interdite et comme sortant d'un mauvais songe)

Qui es-tu mortel, plus hardi que les dieux ?

TRIPTOLÈME

Un fils de roi, Triptolème, le laboureur d'Éleusis, le nourrisson et l'initié de Dèmètèr, qui a méprisé une couronne pour venir te chercher ici.

PERSÉPHONE

O éphèbe vierge et sans peur, ta vue seule me fait sortir d'un songe affreux. En te regardant, il me semble que je revois la terre printanière et l'immense Ouranos et ma Mère divine et Lui aussi, l'Époux sacré depuis si longtemps perdu... et oublié ! Comme une source qui recommence à couler, les voix célestes murmurent dans mon cœur.

TRIPTOLÈME

Alors... monte sur ce char... et suis-moi !

PERSÉPHONE

Hélas, ce n'est pas toi qui peux briser pour moi les portes de ce royaume ! Un homme n'y suffit pas. Un dieu seul pourrait m'arracher à un dieu. Celui qui se mouvait jadis avec moi dans le sein de ma mère et que les Titans ont déchiré... Celui qui vit toujours dans la pensée ineffable de Zeus... Celui-là seul pourrait me délivrer... C'est toi que j'invoque, Dionysos ! Dionysos !

(Elle jette la coupe de Pluton.)

PLUTON

Mort à Triptolème ! Il m'appartient. L'Enfer le retiendra !

(Nouveau coup de tonnerre. Pluton, Perséphone, Hécate et Triptolème disparaissent.)

Aussitôt une nuit épaisse enveloppait les mystes. Des mains les saisissaient et les entraînaient à travers l'obscurité. Puis, comme des éclairs intenses, des visions effrayantes déchiraient les ténèbres. Les uns apercevaient Sisyphe écrasé sous un roc, les autres Ixion broyé sous sa roue. On voyait des hommes terrassés par de monstrueux serpents enroulés à leurs corps ou enlisés dans un marais. Et une voix criait : « Te voici dans le gouffre d'Hécate. Ici les passions que tu as créées sont des êtres vivants. La bête que tu as nourrie te choisit pour sa proie. Ambitieux et cruels, luxurieux, hypocrites et méchants, défendez-vous contre votre progéniture ! » Et des larves hideuses apparaissaient, disparaissaient, barrant le passage. Avançait-on ? Reculait-on ? On n'en savait rien. C'était autour des mystes tâtonnants, éperdus, un sifflement ininterrompu de vent mêlé de cris et de plaintes. On n'était plus dans un temple, mais dans un Érèbe illimité, semé de lueurs blafardes. « L'âme, au moment de la mort, dit Plutarque, éprouve la même impression que ceux qui sont initiés aux grands mystères. Ce sont d'abord des courses au hasard, de pénibles détours, des marches inquiétantes et sans terme à travers les ténèbres. Puis, avant la fin, la frayeur est au comble ; le frisson, le tremblement, la sueur froide, l'épouvante[1]. »

[1] Plutarque, *Fragments*, tome V, p. 9, édition Didot.

Tout à coup, il se faisait dans le lointain un halo de lumière, trouble d'abord, ensuite plus distinct, rond et jaune comme la pleine lune qui se lève. La voix du hiérocéryx invisible disait : « Voici la porte du salut, mais prenez garde à l'onde stygienne ! » Alors, comme un nuage phosphorescent qui s'évapore d'un abîme, on voyait émerger là-bas un essaim d'ombres flottantes qui d'un suprême effort semblait s'arracher au gouffre du Tartare, attirées par la porte lumineuse. Éplorées elles clamaient : « Hécate, laisse-nous sortir du cercle d'épouvante ! » Mais aussitôt un nuage noir et compact, où l'on distinguait des formes démoniaques, venait voiler à demi le disque lunaire. Ces larves noires chuchotaient : « Nous sommes vos pensées mauvaises ; vous nous avez donné la vie. Dans le gouffre d'Hécate, nous sommes des démons. Entre vous et la porte de lumière nous tissons un voile impénétrable. Il faut nous détruire ou nous vous détruirons ! » Et devant l'essaim grandissant des larves, les pâles ombres se rabattaient dans le gouffre avec des gémissements et des cris de rage [1].

Mais tout à coup la porte ronde de lumière se

[1] Pour les phases diverses que l'âme traverse après la mort selon les traditions ésotériques concordantes de l'Egypte, de la Grèce et de la Kabbale, voir le très savant et remarquable livre de M. Stanislas de Guaita : *le Serpent de la Genèse* (librairie Chamuel), tome II, au chapitre VI, *la Mort et ses arcanes*. Cet ouvrag d'une vaste érudition, conçu par un penseur, est écrit par un artiste.

rapprochait. Les mystes apercevaient à sa gauche une belle femme vêtue de noir, au sourire séduisant, debout sous un cyprès blanc, au bord d'une source. Cette femme, qui avait la figure d'Hécate, puisait de l'eau dans la source et disait aux mystes: « Buvez, âmes plaintives, et vous retrouverez la vie. » Le héraut ajoutait : « Gardez-vous de boire à cette source, si vous voulez gagner le séjour des héros et des dieux. Une seule gorgée de l'aveugle désir, et vous rentrerez au cercle d'en bas, dans un corps obscur, et vous souffrirez à nouveau les maux de l'Enfer. Regardez plutôt à droite. » Du côté droit de la porte de lumière, les mystes apercevaient deux hommes d'aspect noble, vêtus de blanc et couronnés de myrte. Ils se tenaient debout, sous un laurier, près d'une source claire argentée. « Qui es-tu? » disait l'un des gardiens au premier des mystes. Celui-ci répondait au nom des autres en prononçant les paroles soufflées par l'hiérocéryx: « Je suis l'enfant de la terre et du ciel étoilé ; mais mon origine est céleste. Et qui êtes-vous, gardiens de la source limpide? — Nous sommes les envoyés de la famille céleste et nous venons te chercher au gouffre d'Hécate. Voici la source divine qui coule du lac de Mémoire. Bois sans retard de l'onde fraîche et tu te souviendras [1]. »

[1] Formules des rituels des morts, gravées sur des lamelles d'or, trouvées dans les tombeaux de Sicile et d'Italie. Voir Foucart, *Recherches sur Éleusis*. Le double chemin de la réincarnation et de la vie céleste est figuré dans le *Livre des Morts égyptiens* par

Les mystes buvaient à la coupe d'eau fraîche et passaient la porte. Aussitôt ils se trouvaient au grand air, sur une prairie semée de bosquets de myrte. Des couples ravis s'y promenaient dans une douce lumière. Des sons de flûte et de lyre s'échappaient du temple de Dèmètèr et semblaient tisser les pas et les gestes des beaux groupes d'adolescents et de jeunes filles se mouvant derrière les arbres, en troupes amies, en rondes gracieuses. Des mots s'égrenaient dans l'air comme un mélodieux murmure, mais on n'en saisissait que des fragments épars. Elles disaient, ces âmes légères: « L'herbe est jonchée de roses, des fleurs humides luisent sous nos pas. Vains souvenirs de la terre, effeuillez-vous aux ondes du Léthé ! Mais vous, venez, hôtes novices, venez cueillir des roses de lumière dans une chevelure sombre et savourer le grand souvenir dans des yeux saturés d'immortel amour !... Remonte, Perséphone !... Reviens, Dionysos ! » Apparitions ravissantes mais fugitives, voix ineffables mais presque irréelles. Les groupes avaient disparu. Les mystes touchaient au péristyle d'un grand temple, où les attendait le Dadouque ou Porte-Flambeau d'Éleusis. « Vous voici parvenus au seuil de Dèmètèr, leur disait-il. Mais aujourd'hui il ne vous sera permis que de contempler

le mauvais pilote et le bon pilote. Le mauvais pilote a la tête retournée vers la poupe de sa barque ; le bon pilote regarde droit devant lui, vers la proue.

un instant l'image de la Déesse. Dans trois jours, vous entrerez dans sa lumière, après avoir assisté au retour de Perséphone. » Et, par la porte ouverte, les mystes admiraient, dans le temple brillant de candélabres, la statue colossale de Dèmètèr en or et en ivoire, debout au fond de la cella, dans toute sa majesté, appuyée sur son sceptre, muette, mais parlante avec ses yeux bleus de pierres précieuses.

C'est elle, eût-on dit, qui avait créé pour un instant toute cette magie élyséenne. Et, malgré cela, elle semblait attendre dans un silence redoutable.

Les trois jours suivants étaient consacrés à des jeux gymniques et à des représentations théâtrales, où l'on commémorait les héros de la légende titanesque et argonautique : Hercule, Jason, Persée, Prométhée, etc... personnages dans lesquels les Eumolpides reconnaissaient des manifestations diverses du Dionysos mystique. Le neuvième jour des fêtes, avait lieu la procession d'Iackos. On portait solennellement d'Athènes à Éleusis la statue d'un dieu enfant, couronné de lierre. On l'avait nommé Iackos pour qu'on ne pût le confondre avec le Bacchus populaire, ce qui l'eût exposé à des

profanations. Pour les initiés, il symbolisait le second Dionysos. Sa renaissance mystérieuse et son revoir avec Perséphone constituaient le dernier acte du drame sacré d'Éleusis. Les mystes y assistaient pendant la *seconde nuit sainte*. au temple de Dèmètèr.

LE DRAME SACRÉ D'ÉLEUSIS

ACTE III

LE MARIAGE SACRÉ

SCÈNE PREMIÈRE

ZEUS, bientôt après DÈMÈTÈR

(Une grotte de l'Olympe. On y voit un lit d'ivoire et d'or semé de lys et de roses, à demi enveloppé d'un nuage.)

ZEUS (debout à quelque distance du lit, appuyé sur son sceptre, dans une méditation profonde)

Les temps sont révolus. Dèmètèr doit revenir. Sa course effrénée à travers le monde touche à sa fin. Triptolème, son nourrisson, a franchi les portes du Tartare; mais, captif lui-même de Pluton, il n'a pu ramener Perséphone. Dèmètèr aux cheveux d'or, la Mère des dieux, la Lumière incréée, erre sur la terre comme une Furie armée de ses torches ardentes, et ne peut retrouver sa fille. Les hommes reculent d'effroi devant ses pas et ses yeux terribles. Car son cœur est

en colère contre moi. Et pourtant... sans moi... pourrait-elle enfanter celui qui doit délivrer Perséphone? — Ainsi, moi aussi, je subis l'inexorable destin du monde qui est mon œuvre. Ma foudre peut briser les hommes, ils sont libres pourtant de vivre et de mourir à leur gré, mais leurs pensées une fois changées en actions ont des suites que moi-même je ne saurais arrêter. Quant aux dieux que j'ai créés, rien ne les enchaîne; ils agissent chacun dans sa sphère, avec la puissance que je leur ai donnée ; ils sont éternels comme moi. — Si Perséphone buvait la coupe de Pluton, ni ma foudre, ni mon sceptre ne pourrait la ramener... Et mon cœur a soif de ma fille, et rien ne peut la remplacer, et je suis las de ma solitude. Mais je ne puis rien pour elle sans Dèmètèr... Quel est ce bruit insolite?... L'Éther frémit et gronde... et, du fond de l'espace, un tourbillon de vent vient heurter les flancs de la montagne... c'est la Mère des Dieux qui remonte à l'Olympe et revient m'assaillir comme une vague furieuse...

(On entend un bruit de trombe.)

DÈMÈTÈR (tenant deux torches à la main)

O Zeus impassible et cruel, quand auras-tu cessé de me dépouiller? Toi, qui vis immuable dans ta splendeur et ta force, tu n'as nul souci des maux que souffrent tes créatures et de moi-même qui suis ta moitié. Tu as laissé Perséphone, notre fille, tomber dans l'Abîme et tu l'as cédée contre son gré à ton frère Pluton !

ZEUS

Pluton l'a prise contre mon gré, mais je ne pouvais lui enlever sa proie. Elle est sa conquête légitime. Quand Perséphone voulut jouer sur les bords d'Okéanos avec les nymphes, sa curiosité l'entraînait déjà vers les sphères d'en bas, et son cœur en secret appelait — le ravisseur.

DÈMÈTÈR

Perfide ! Ta ruse profonde masque ta cruauté. En la laissant descendre, tu méditais sa perte.

ZEUS

Perséphone est la fille de ton désir ; elle est immortelle et libre comme toi.

DÈMÈTÈR

Mieux vaudrait la mort qu'une telle immortalité ! Qu'as-tu fait pour l'arracher à son esclavage ? Moi, du moins, j'ai envoyé Triptolème dans le Tartare pour l'en arracher. Le laboureur d'Éleusis a réveillé Perséphone de son sommeil, mais Pluton les serre tous les deux dans ses chaînes.

ZEUS

Un homme ne peut les briser.

DÈMÈTÈR

Inexorable ! Tu ne veux donc pas délivrer ta fille ?

ZEUS (sombre)

Hélas ! mon fils Dionysos n'a-t-il pas suivi sa sœur dans l'Abîme pour la sauver ?

DÈMÈTÈR (avec ironie)

Oui, Dionysos, le fils de ton désir !... et les Titans l'ont déchiré... Pas plus que toi-même, il n'a su délivrer Perséphone. Mais maintenant, si tu ne sais pas de remède, si tu ne ramènes pas ma fille dans mes bras, je vais redescendre sur la terre, et de ces torches j'incendierai ton univers !

ZEUS

Écoute, Dèmètèr, Perséphone ne peut être sauvée que par un dieu nouveau...

DÈMÈTÈR

Lequel ?

ZEUS

Un dieu conçu par ma flamme et enfanté par ta lumière ; un fils de ma volonté et de ton amour.

DÈMÈTÈR

Son nom ?

ZEUS

Le fils rêvé de mon suprême désir... le nouveau Dionysos !

DÈMÈTÈR

Pour que les Titans le déchirent de nouveau ?

ZEUS

Les Titans ne pourront rien sur lui. Il sera, non pas invulnérable, mais plus fort. Il s'offrira lui-même aux hommes, à l'univers, aux dieux. Il combattra dans son ivresse et sa beauté, il versera son sang et ses larmes avec des cris de triomphe ; mais, sous l'égide de sa tunique déchirée, ce sera l'Invincible Héros !

DÈMÈTÈR

Encore du sang ? Encore des larmes ? Non ; je ne veux pas. Par l'éternelle virginité de ma lumière, aux flots toujours renaissants, plutôt briser cet univers que d'en refaire un autre pareil !... Plutôt le sommeil éternel dans la nuit où nous flottions jadis...

(On entend un cri de douleur sortir de l'Abîme, du fond de la caverne. Dèmètèr laisse tomber ses deux torches qui s'éteignent à terre.)

ZEUS (montrant le fond de la grotte)

Écoute donc les voix qui sortent de l'Abîme et qui t'appellent.

UNE VOIX (de l'Abîme)

Dionysos ! Dionysos !

DÈMÈTÈR (avec une frayeur de joie)

La voix de Perséphone !...

ZEUS

Tu l'entends ? Ce n'est plus toi qu'elle invoque ; c'est Dionysos, le fils de mon désir !

DÈMÈTÈR (porte les mains à ses tempes et demeure en extase)

Quel songe immense m'enveloppe, quel sommeil divin m'apaise et m'assouvit !... Et de nouveau j'entends le concert des mondes... O lumière partout diffuse... où passent de blancs chevaux, des égides luisantes, des héros altiers, des vierges de feu... et, tout au fond, ta splendeur douce et fulgurante... O rêve inouï ! O Dionysos !

(Elle a fermé les yeux et s'est laissé tomber doucement sur la couche.)

ZEUS (sans changer de place, étend son sceptre sur Dèmètèr en la regardant)

Le charme suprême la dompte... Le sommeil coule de mon spectre... ma pensée descend dans son sein...

(Des nuages montent du sol, cachent le groupe et remplissent la caverne.)

CHŒUR DES BIENHEUREUX INVISIBLES

Quand Dèmètèr s'endort, les dieux se recueillent et les hommes frissonnent d'une crainte inconnue. Car de son rêve il sort un dieu nouveau. Hommes, inclinez-vous devant le saint mystère des dieux. Un de leurs regards fait naître des millions de vies ; un de leurs jours embrasse des myriades d'années ; une de leurs nuits est un sommeil de l'univers, où le temps et l'espace, repliant leurs ailes, couvent des mondes

futurs. — Mais vous, semence de l'Abîme, âmes éparses, qui flottez incertaines et prêtes à sombrer dans la mort, vous voilà parvenues au centre de la vie céleste et primordiale. Venez contempler le foyer incandescent d'où vous êtes sorties jadis, et la source éclatante du Jour! — De l'hymen de Zeus et de Dèmètèr, l'enfant sacré va naître, le Rayonnant et le Vainqueur. « La Forte enfantera le Fort [1]! »

SCÈNE II

TRIPTOLÈME, PERSÉPHONE, peu après DIONYSOS, à la fin ZEUS et DÈMÈTÈR

(Les nuages qui remplissent la caverne s'agitent et sont devenus lumineux. Le char d'Hécate sort lentement du sol. Triptolème tient les rênes des dragons de feu. A ses côtés, est assise Perséphone, en péplos d'une blancheur diaphane aux reflets d'or. Le vêtement semble éclairé du dedans par le corps lumineux. Elle porte une couronne de narcisses, brillants comme des étoiles. Une gaze couleur d'hyacinthe tombe de ses cheveux sur sa robe comme un voile de fiancée.)

PERSÉPHONE

Triptolème, enfant d'Éleusis, fier laboureur, intrépide dompteur de chevaux, maîtrisant ces dragons enflammés qui brisent les rochers et fendent l'Éther,

[1] « L'hiérophante, qui n'est pas mutilé comme Attis, mais qui s'est réduit à l'impuissance en buvant de la ciguë et qui a renoncé à toute union charnelle, la nuit, à Éleusis, accomplissant au milieu des feux les grands et ineffables mystères, s'écrie d'une voix forte : « La divine Brimo a enfanté Brimos, l'enfant sacré, « c'est-à-dire la Forte a enfanté le Fort. » Ainsi s'exprime l'auteur inconnu des Φιλοσοφούμενα (t. V, 1, p. 171). M. Foucart, en le citant, reconnaît dans ce passage la formule qui accompagnait à Éleusis la représentation de l'union sacrée de Zeus et de Dèmètèr.

tu m'as conduite d'une main sûre à travers les espaces sans bornes jusqu'ici. Le jour où un rayon céleste a pénétré dans le Tartare, j'ai pu m'arracher aux bras du vigilant Pluton terrassé par un noir sommeil. Je suis montée sur ton char, les portes infernales se sont ouvertes d'elles-mêmes devant toi, et nous avons parcouru l'Empyrée. Mais, pendant ce voyage merveilleux, je ne sais combien de siècles se sont écoulés, car la lumière d'Hélios ne nous éclairait plus et les astres seuls nous luisaient. Mais quel est ce lieu divin ? Quels sont ces parfums et ces chants célestes, qui font épanouir mon âme comme le crocus au cœur d'or ?... Je reconnais l'Olympe natal. Des rayons éblouissants sortent de la caverne. Les nuages tourbillonnent, comme les feuilles d'une rose ardente au calice éblouissant. Je frissonne et ne puis en détacher mes yeux.

TRIPTOLÈME

Regarde, ô Déesse, tu vas voir celui que tu cherchais par les mondes.

(Dionysos sort du centre incandescent des nuages. Aussitôt ils se dissipent et le dieu apparaît lumineux sur le fond de la caverne redevenue sombre. Il est couronné de lierre et porte la nébride en peau de faon.)

PERSÉPHONE

O Frère divin, qui m'apparais si triste et si beau dans ta splendeur, je te salue d'un cœur tremblant et n'ose t'approcher.

DIONYSOS

Ma sœur Perséphone, enfin émergée de l'Abîme, pendant ces siècles lourds tu as été devant moi, songe vivant, comme tu l'es à cette heure, brillante de jeunesse éternelle sous ton voile de fiancée et ta couronne de narcisses...

PERSÉPHONE

Hélas, j'ai cueilli le narcisse du désir; le noir Pluton m'a prise... j'ai plongé dans l'abîme... et j'ai oublié !... je n'en étais que plus malheureuse, et j'ai pleuré des larmes noires dans mes ténèbres...

DIONYSOS

Et moi qui te cherchais, je t'ai suivie, et les Titans m'ont déchiré. Mais je ne t'ai pas oubliée... Ils ont dispersé ma chair, jeté mon corps aux tigres et ma tête à l'abîme ; mais ma chair, mon cœur et ma tête disaient toujours : Perséphone ! Perséphone !

PERSÉPHONE

Et moi, je n'entendais pas, souillée de songes affreux, liée aux bras de Pluton, reine des morts, morte moi-même !

DIONYSOS (s'approchant)

Oh ! cette soif de vivre et de renaître pour te trouver... parmi les créatures. J'étais ce Bacchus de la terre, qui croit jouir, mais qui vit pour souffrir et faire souffrir les autres. Je regardais mourir les Bacchantes blessées par mon regard en rêvant de toi !... Je vivais... et je me brisais en mille ; je renaissais... pour me disperser en millions...

PERSÉPHONE

Oh ! cette soif d'aimer et de mourir en me donnant. Je me tordais aux bras de Pluton, en appelant à moi des libérateurs et n'étreignais que des fantômes et des ombres. Et ne pouvant pas mourir... je criai !...

(Elle se lève.)

DIONYSOS

De ce cri, je suis ressuscité... et je vins.

(Il la prend par la main et la fait descendre du char.)

PERSÉPHONE

Tu vins sous la figure de ces héros frappés du baiser de la foudre, qui sont de ta race et de ton sang : Hercule, Jason et Prométhée !...

DIONYSOS

Je coulais dans leur sang, je luttais dans leur corps, je parlais par leur voix, afin que tu me reconnusses... et tu criais de joie et de douleur... mais tu ne pouvais briser les portes de ton enfer ! Alors je vins moi-même !

PERSÉPHONE

Tu m'envoyas un rayon de ta lumière. Alors je montai de l'Abîme... et me voici !

(Elle jette ses bras autour du cou de Dionysos et le regarde.)

Le Frère est devenu l'Époux par mon désir.

DIONYSOS

La Sœur est devenue l'Épouse par ma douleur.

PERSÉPHONE

Ton lierre a fleuri dans tes cheveux sombres. Quels sont ces fruits rouges ?

DIONYSOS

Ce sont les gouttes de mon sang versé pour toi... Tes narcisses ont pleuré ; quelle est cette rosée dans leurs yeux ?

PERSÉPHONE

Ce sont les larmes de Perséphone...

DIONYSOS

Que tu es belle, fille de la Lumière céleste !

PERSÉPHONE

Que tu es beau, fils du Désir immortel !

DIONYSOS

A toi depuis toujours!

PERSÉPHONE

A toi pour jamais !

(Zeus et Dèmètèr apparaissent au seuil de la caverne. Perséphone se jette dans les bras de sa mère. Dionysos se place à côté de Zeus.)

ZEUS

Triptolème ! Par ta pureté et ton courage, tu as vu ce qu'aucun mortel n'a contemplé. Retourne à Éleusis, mais ne révèle point ces mystères aux profanes. Tu t'appelleras parmi les hommes : le fils de Dèmètèr, parmi les héros et les dieux : libérateur de Perséphone !

(Le char de Triptolème redescend; les dieux disparaissent.)

CHŒUR DES HÉROS INVISIBLES

Vous qui avez contemplé le saint mystère d'où sont sortis les dieux et les hommes, emportez-en le souvenir sur la terre. Qu'il vous console pendant la vie, qu'il vous guide après la mort. Mais enfermez-le au fond de vos cœurs comme un diamant dans un rocher... On peut recevoir la Vérité dans son sanctuaire et en porter les rayons dans le monde, mais quiconque trahit son foyer sublime la perd à jamais !

La grande salle d'initiation de forme carrée, construite par Ictinos [1], se trouvait non loin du

[1] Cette salle est la seule du temple d'Éleusis dont la structure soit restée parfaitement visible. Elle a échappé à la destruction parce qu'elle était presque entièrement taillée dans le roc. Quand on parcourt ces ruines, c'est celle qui frappe le plus par l'étrangeté de sa disposition. Entre cette forêt de quarante-deux colonnes, devant ces spectateurs étagés sur les quatre côtés de la

temple de Dèmètèr. C'est là qu'avait lieu, après la clôture du drame sacré et symbolique, l'initiation dernière, désignée sous le nom d'*époptie* ou de *vision directe*. Les spectateurs y prenaient place sur les gradins taillés dans le roc, aux quatre côtés de la salle. De partout on voyait une forêt de colonnes qui interceptait la vue; mais le regard glissait dans les interstices. Entre ces colonnes, des torchères brûlaient sur des trépieds de bronze. Devant les trépieds, des prêtres fonctionnaient. Ils chantaient en chœur des mélodies sacrées. Dans les intervalles du chant, l'hiérophante, placé au centre de la salle, lisait de très vieilles invocations sur une tablette de pierre. C'est alors qu'avaient lieu ces apparitions magiques dont les plus graves auteurs anciens parlent avec ravissement, mais dont il est impossible aujourd'hui de préciser la nature ou de rendre l'impression. L'auteur de l'Épinomis en parle comme de « ce qu'il y a de plus beau à voir au monde ». Himérius les appelle « des visions divines » (θεῖα φάσματα). Platon les compare aux spectacles dont jouiront les âmes bienheureuses après la mort. Selon Proclus et Porphyre, la salle s'emplissait de nuages empilés que traversaient des fulgurations de lumière, puis des formes translucides d'une beauté radieuse s'y

salle, aucune représentation dramatique, aucune cérémonie religieuse ordinaire n'était possible. C'était bien un lieu d'opérations magiques.

montraient. Au dire des philosophes d'Alexandrie, Dèmètèr elle-même, l'Ame du monde, la Lumière intérieure qui parle en images, se manifestait ainsi aux initiés devenus des voyants, leur révélant ses types, ses âmes, ses génies. Au son des lyres et des eumolpées, une fenêtre s'ouvrait pour quelques instants sur l'immensité de cette Lumière vivante qui bouillonne de l'Amour divin [1].

Cependant les scintillations avaient cessé; les formes fluidiques s'étaient fondues en nuages d'encens et ceux-ci s'étaient évanouis à leur tour. La salle n'était plus éclairée que par les torchères qui ensanglantaient les colonnes grises. Au milieu, on apercevait l'hiérophante debout, à côté d'un édicule à quatre colonnettes d'ivoire, pareil à un petit temple où des épis mûrs se dressaient comme dans un champ. Alors la prêtresse qui avait représenté Perséphone s'avançait en sa robe de fiancée. Silencieusement elle coupait les épis

[1] Parlant au nom de la science et de la tradition occulte, je dirai que les phénomènes produits par les Eumolpides n'étaient pas l'extase des purs voyants, des saints et des prophètes. Chez ceux-ci, il se produit par un grand détachement de la vie corporelle une sorte de vue directe et sans intermédiaire dans le monde spirituel. Les phénomènes d'Éleusis étaient d'ordre magique. Ce devaient être des *matérialisations* d'entités spirituelles par les fluides accumulés des opérateurs et des assistants. Ce phénomène, inverse de l'extase, est connu par les occultistes comme une *réfraction du spirituel dans l'astral*, c'est-à-dire dans l'atmosphère magnétique de la terre et de ses habitants. L'histoire de Katy King, racontée par le savant contemporain William Crookes, dans son livre sur *la Force psychique*, peut nous donner une idée lointaine des phénomènes d'Éleusis.

avec une faucille d'or et les rassemblait en gerbe.

— La Moissonneuse a moissonné, disait l'hiérophante. Perséphone, va porter ta gerbe d'âmes à Dèmètèr.

Pour ceux qui avaient suivi attentivement et compris les Mystères, l'initiation se résumait lumineusement dans la simplicité de cet acte final. L'épi, coupé par la reine des morts et des élus, disait que la création est une offrande de Dieu à l'homme et la vie une offrande de l'homme à Dieu. La naissance, la mort et la résurrection, voilà le secret de l'âme : effort douloureux, floraison sublime, immortalité au prix d'un divin sacrifice.

Et Perséphone pressait la belle gerbe d'or sur la blancheur de son sein gonflé d'amour. Puis, après avoir fait le tour de la salle, elle s'en allait en silence, comme elle était venue, au son mourant des lyres.

— Vivez dans l'Ame universelle !

C'était le dernier mot de l'Eumolpide. Et lentement, aux feux vacillants des torches, la foule s'écoulait dans les ténèbres, avec un murmure pareil au frisson d'un champ de blé qui ondule sous le vent, dans la nuit.

ÉPILOGUE DES MYSTÈRES

Si, au matin de la dernière *nuit sainte*, quelques initiés plus pensifs ou plus émus que les autres

se promenaient sur la plage déserte d'Éleusis, de quels yeux agrandis ils devaient réfléchir les claires étoiles mirées au golfe bleuissant et l'aube d'argent derrière Salamine !

Le monde leur semblait plus transparent et eux-mêmes métamorphosés. Les nouvelles révélations ne peuvent se comprendre qu'avec une âme nouvelle. En captivant leurs yeux, en charmant leurs oreilles, les images, les paroles et les chants avaient éveillé en eux cette âme profonde. Elle avait salué des choses inouïes comme d'immémoriales et toujours jeunes vérités. En les reconnaissant, elle s'était reconnue elle-même. Est-il plus haute certitude ? Quand l'esprit raisonne, il décompose ou rajuste les fragments épars du vrai ; mais quand l'âme s'identifie avec la chose contemplée, elle se retrouve au centre de la vérité. Ce qu'Éleusis avait produit en ses initiés, c'était — par des émotions successives et une submersion finale de lumière — *la cessation de la vie séparée et le sentiment de la vie une*. Or la vie une, c'est la communion organique de l'âme avec l'univers, avec l'humanité, avec Dieu.

N'était-ce pas une communion nouvelle avec l'univers que cette révélation de l'intime filiation des êtres innombrables, qui descendent tous de l'Archétype et de l'Ame universelle, effigies multiples, formes évoluées, dégénérescentes ou réintégrées de l'Éternel-Masculin et de l'Éternel-Fémi-

nin ? Dionysos a beau se morceler dans le monde et Perséphone y souffrir mille morts, une fois qu'ils ont pris conscience de leur origine, ils savent qu'au bout de l'odyssée cosmique ils devront se retrouver un jour au sein du Père et de la Mère infinis. La joie éleusinienne n'était plus troublée par le regard cruel des astres inaccessibles, mais aimantée de leur lumière fraternelle. Ce sentiment s'exprime dans l'inscription d'un sarcophage grec trouvé à Aix, en Provence. Ainsi parle cet inconnu du fond de son tombeau : « Les âmes des morts sont divisées en deux troupes. L'une erre vagabonde sur la surface de la terre, l'autre forme des chœurs avec les astres qui brillent aux cieux. C'est à cette dernière troupe que j'appartiens, car j'ai eu le bonheur d'avoir un dieu pour guide. »

Et n'était-ce pas une communion avec le cœur divin de l'humanité que d'avoir contemplé les prototypes de l'Homme et de la Femme réintégrés dans leur puissance et leur beauté, par la souffrance et par la lutte ? Le second Dionysos avait mêlé les gouttes pures de son sang avec les larmes suaves de Perséphone ressuscitée. Des torrents de lumière avaient jailli de leur étreinte, et les mystes devenus voyants avaient aperçu l'immense réfraction du dieu dans la légende argonautique, qui semblait la guirlande glorieuse de ses incarnations libératrices. Comme alors brillaient

d'un feu nouveau Hercule et Jason, Persée et Prométhée! Auprès de ce magnifique brisement du dieu dans ses manifestations rayonnantes et douloureuses, Apollon, qui ordonnait seulement d'être juste, paraissait froid, dur et presque égoïste. La devise du second Dionysos était celle-ci : « Au sommet de l'être et de la conscience, goûter l'ivresse de la vie dans l'holocauste de soi-même ! » Ni mutilation, ni abnégation, mais l'affirmation suprême du moi dans un fier sacrifice. C'était l'épanouissement du Héros s'offrant lui-même comme un bouquet aux hommes, à l'univers, à Dieu — sur l'autel de la Beauté, de la Vérité et de l'Amour.

Percevoir enfin les harmonies parfaites du monde intelligible, les entendre se répercuter dans l'univers, se briser dans la tragédie humaine, et gémir jusque dans l'enfer de l'Ame pour se libérer de nouveau, et se rejoindre, une à une, en nappes infinies, à leur source première, — n'était-ce pas pressentir la communion avec le Dieu ineffable ?

Platon a dit : « Il y a beaucoup de gens qui portent le thyrse et le flambeau, mais il y a peu d'initiés. » Cela était vrai à Éleusis comme partout ailleurs. Aussi les représentations du temple produisaient-elles sur les spectateurs des effets divers et parfois opposés. Chacun pénétrait plus ou moins

les symboles vivants et les interprétait à sa manière. Les uns s'arrêtaient à leur beauté extérieure, d'autres en partagaient la ferveur religieuse, un très petit nombre allaient jusqu'à l'idée pure. D'autres encore y demeuraient réfractaires et secrètement ironiques. Mais un effet commun de l'initiation était de dévoiler les âmes aux âmes, d'arracher aux faces humaines les masques usuels de la vie en faisant jaillir la personnalité vraie de la personnalité fausse. Sous les coups de foudre successifs du drame sacré, avec ses terreurs et ses ravissements, la nature intime des participants se découvrait méchante ou bonne, laide ou belle, hargneuse ou enthousiaste, avec son vrai visage. A cet éclair, les âmes nues se repoussaient ou s'attiraient subitement. Telles, qui avaient cru se connaître et même s'aimer, reculaient d'effroi et de colère. D'autres, qui s'ignoraient, se reconnaissaient et se joignaient avec transport. De là des pactes, des amitiés et même des amours. Amitiés pures, amours sacrés ; car ils s'ouvraient au souffle virginal de Perséphone, et le regard de la déesse avait fait surgir un instant la divine Psyché de sa gaine terrestre. D'antiques monuments funéraires en témoignent. Un parfum d'Éleusis émane encore de toutes ces mains sculptées sur des stèles de marbre et jointes pour l'éternité.

Ce fut aux mystères de Samothrace, différents

de ceux d'Éleusis par la mise en scène, mais analogues par l'esprit, que le roi Philippe de Macédoine rencontra la jeune Olympias qui devint sa femme. De leur union naquit Alexandre le Grand. Certes Alexandre ne fut pas un roi sans tache, mais il n'en fut pas moins un roi dionysiaque, grand remueur de peuples et beau semeur d'idées, dernière et puissante incarnation de la Grèce héroïque, un Achille sur le trône qui rêva d'étreindre l'Orient. Quand, pareil à un jeune Dionysos, Alexandre âgé de vingt ans partit pour la conquête d'Asie, il distribua tous ses biens à ses amis comme si le monde lui appartenait. Son compagnon d'armes Perdiccas lui demanda :

— Si tu donnes tout, que te restera-t-il ?

— L'espérance ! répondit Alexandre.

C'est quelque chose de semblable à cette espérance ailée que les grandes âmes rapportaient des mystères. Et ce n'était pas seulement une espérance pour l'autre vie, mais encore une force pour celle-ci. Pendant près de quatorze siècles, Éleusis joua dans l'histoire d'Athènes un rôle d'inspiratrice et de modératrice suprême. On n'a pas assez réfléchi sur ce fait que ses plus grands hommes furent les fervents des grandes Déesses. C'est dans leur temple que Solon puisa la sagesse de ses lois ; Thémistocle, la foi de la victoire ; Aristide, le génie de la justice ; Périclès, l'art de gouverner les âmes ; Eschyle et Sophocle, la compréhension des légendes

antiques et de leur symbolisme sublime. Pour tout dire, les représentations et les visions du sanctuaire fournirent à Phidias, à Lysippe et à Praxitèle les modèles de ces formes et de ces expressions divines qui nous ravissent et nous désespèrent.

Il est une vérité que devraient méditer non seulement nos artistes et nos poètes, mais plus encore nos philosophes et nos hommes d'État :

Lorsque, dans un peuple, Dèmètèr ne fait plus d'initiés, Pallas bientôt aura cessé de faire des éphèbes.

LIVRE IV

EN TERRE SAINTE

JÉRUSALEM

Sunt verba cœli.

EN TERRE SAINTE

I

JAFFA. — LA MONTÉE

Nous avons voyagé toute la nuit sur un vapeur égyptien venant de Port-Saïd. Il y avait sur le pont un campement de Syriens, des femmes voilées avec un malade au milieu, couché de tout son long sur un tapis. Le navire fendait lentement une mer chaude et silencieuse, sous un ciel limpide et palpitant d'étoiles. De temps en temps, les femmes accroupies et immobiles murmuraient d'une voix nasillarde une prière sous leur voile; mais le patient ne bougeait pas. Tranquille, dans sa couverture de laine, la face pâle, les yeux fixés au firmament, il attendait la mort ou la guérison. A côté de lui, un vieil Arabe fumait son narguilé dans une indifférence superbe. Tout autour, quelques soldats égyptiens veillaient debout. Ce

groupe offrait une image de ces inchangeables races d'Orient, qui attendent tout du Destin, mais qui, dans leur fatalisme, conservent une majesté héréditaire et une foi indestructible. Vainement notre civilisation essaye de les embrigader. Ni le temps, ni les lieux n'entament l'Oriental. Même lorsqu'il voyage, il demeure immobile. Cela est heureux peut-être. Nous marchons et nous oublions trop vite en Occident; il est bon qu'il y ait des races qui demeurent et se souviennent.

Dans la nuit, le vent a tourné, la mer est devenue clapoteuse. A l'aube, il fait froid, il bruine, et Jaffa nous apparaît sous un rayon blafard à travers un rideau de pluie. La vieille Joppé, avec ses maisons blanches, ressemble de loin à un rocher jaune couvert de mouettes. Le bateau jette l'ancre en avant d'une ligne d'écueils. Il est juste que la Terre Sainte soit d'un abord difficile et que depuis le moyen âge « aller à Jaffa » soit synonyme d'un danger à courir. Lorsque l'industrie moderne aura réussi à changer ces récifs en un port banal, lorsqu'on mouillera à Jaffa comme au Havre ou à New-York, c'en sera fait, je le crains, de l'austère beauté de la Palestine, déjà fortement compromise par quelques tronçons de chemin de fer et les agences des voyageurs. Aujourd'hui, on est encore forcé de traverser en barque la passe des rochers pour faire escale au port de Jérusalem. Et cela est bien.

Mes yeux sont fascinés par les bas récifs que

lèche l'écume de la mer agitée. Selon Pausanias, c'est sur cette côte qu'Andromède fut scellée au roc par un anneau de fer et que Persée s'en vint, sur son cheval ailé, la délivrer du monstre marin qui allait la dévorer. Les beaux vers d'Heredia chantent dans ma mémoire :

La vierge Céphéenne, hélas! encor vivante,
Liée, échevelée, au roc des noirs îlots,
Se lamente en tordant avec de vains sanglots
Sa chair royale où court un frisson d'épouvante.
. . . . . .
Au milieu de l'écume arrêtant son essor,
Le Cavalier vainqueur du monstre et de Méduse,
Ruisselant d'une bave horrible où le sang fuse,
Emporte entre ses bras la vierge aux cheveux d'or.
. . . . . .
Mais Pégase irrité par le fouet de la lame,
A l'appel du héros s'enlevant d'un seul bond,
Bat le ciel ébloui de ses ailes de flamme.

La poésie grecque, inspirée des sanctuaires ou guidée par sa merveilleuse intuition, a peuplé la Méditerranée de symboles parlants, de la Phénicie aux colonnes d'Hercule. Lorsqu'elle attachait un mythe à un lieu précis, elle y était déterminée par un fait historique ou religieux. Ses fables divines ont accroché aux îles, aux promontoires, aux acropoles, des idées éternelles comme des déesses voilées de nuages. N'est-il pas remarquable qu'elle ait encadré la sublime légende de Persée

dans cette mer du Levant que le livre de Job appelle « la grande mer où Léviathan laisse des traces comme des abîmes », et dont le psalmiste a dit : « Elle vit Dieu et se retira » ? Je ne sais quel théosophe d'Alexandrie a voulu voir dans Andromède enchaînée au roc, offerte en pâture au monstre marin, l'image de l'Ame captive de la Matière et livrée sans défense aux forces bestiales de la nature. Persée était pour lui l'incarnation du Héros doué de Sagesse et d'Intelligence, armé du bouclier de l'Intuition et de l'épée de la Science, qui, en tuant le monstre de la Négation, délivre l'Ame terrifiée et l'emporte ivre de bonheur aux étoiles, sur l'Enthousiasme ailé, fils de Jupiter et de la Foudre. Je ne sais si, selon nos savants hellénistes et nos philologues experts, ce rêveur a compris Hésiode d'une manière orthodoxe, et je n'oserais affirmer qu'Eschyle et Sophocle, qui firent des tragédies perdues sur Andromède et Persée, aient pensé comme lui. Mais je sais que la terre des prophètes et du Christ est restée pour la conscience moderne la patrie terrestre de l'Ame divine, que cette Ame scellée au roc de la Matière par d'antiques servitudes est livrée, en cette fin de siècle, à tous les monstres de l'Abîme — et que son Persée n'est pas encore venu.

Ne craignons donc pas d'entrer en Terre Sainte par le porche de la légende hellénique, enveloppée des vagues marines. Elle personnifie et dramatise

la pensée maîtresse qui doit nous guider de Jérusalem au berceau des prophètes. Elle nous rappelle qu'il faut regarder aujourd'hui les sanctuaires du christianisme avec des yeux aryens et une âme universelle.

Malgré le mauvais temps, des caïques ont abordé le navire. Ils dansent sur les flots. L'un d'eux s'accroche, au moyen d'une corde, à la passerelle. Nos bagages sont précipités dans la cale, et nous sautons après eux au moment où le ressaut d'une vague soulève la frêle coque. Déjà des athlètes syriens à faces basanées et à mines de sacripants nous emmènent, à tour de bras, par la mer houleuse, sous des torrents de pluie, au milieu des cris des bateliers, des drogmans et des voyageurs. Nous glissons légèrement dans la passe dangereuse, entre les roches noires qui ressemblent à des monstres vomissant l'écume. Nous voici dans une mer calmée, au quai de Jaffa, un simple escalier entre des masures. C'est la douane turque. Là se groupent de curieuses têtes de Juifs et de Musulmans. Les enfants émaciés, aux faces pensives, n'ont rien de la familiarité simiesque des petits fellahs du Caire. Il y a un poids séculaire, une tristesse de plusieurs milliers d'années dans ces yeux. Nous traversons les ruelles tortueuses d'un bazar misérable. Les nattes tendues entre les toits forment gouttière, et l'averse en ruisselle. Dans les petits cafés arabes, dans les boutiques d'épices et

de tabac, des têtes, enveloppées de torchons bruns, noirs et blancs, fument leurs tchibouks et regardent d'un air sombre le défilé des voyageurs. Dans ces yeux fixes nous accueille cette mélancolie singulière qui pèse sur la Palestine et sur tous ses habitants.

Me voici au jardin de l'hôtel. Le soleil a chassé le grain. Les cases blanches et les couvents épars de Jaffa brillent parsemés entre les hauts massifs de verdure, et la vieille Palestine sourit comme une jeune païenne. Derrière moi, d'épaisses forêts d'orangers retournent à la brise de mer leurs feuilles luisantes et nouvelles. L'odeur amère des cactus se mêle aux exhalaisons du sol humide et aux baumes qui flottent dans l'air. Un immense sycomore, aux feuilles retombantes, frémit sur ma tête comme une écharpe végétale tordue par le vent. Je cause avec un drogman syrien, en riche ceinture de soie jaune, une couffièh multicolore sur la tête ; garçon robuste aux grands yeux langoureux, beau comme un jeune prince. C'est un Maronite. Pour se recommander à moi, il ajoute fièrement : « Je suis catholique et Français, » ce qui, pour un Syrien, est la même chose. Derrière la haie de cactus, sur la route sablonneuse et bossuée, une jeune femme passe sur une mule. C'est une Syrienne aussi. Sa robe de toile bleue bordée de jaune s'ouvre en pointe sur la poitrine. Elle porte des anneaux d'argent à ses poignets et quelques

sequins d'or dans ses cheveux touffus. Une tête fière, au nez busqué, profil d'une sensualité rêveuse, se dégage d'un col large. Les yeux noirs comme des olives jettent une flamme tranquille. Tout, dans cette femme, jusqu'à la superbe nonchalance de son allure et de sa pose, annonce une nature forte, mais chaste encore et comme dormante. Le drogman lui adresse quelques mots en arabe.

Elle répond : *Taïeb* (c'est bien), et prenant une orange dans sa huche, une de ces opulentes oranges de Jaffa, d'un jaune foncé, oblongues et savoureuses, qui luisent en plein jour dans les feuillages sombres comme des lanternes vénitiennes, elle la tend au jeune homme par-dessus la haie de cactus. Puis, elle remet sa monture en marche, avec un sourire d'ivoire pour le beau Syrien et un regard plein de mépris pour mon vulgaire costume de touriste européen.

En goûtant cette petite scène, ces gestes sobres, ces regards expressifs et concentrés, il m'a semblé entendre la voix de la Sulamite dans le cantique des cantiques : « O filles de Jérusalem, je suis brune, mais de bonne grâce, comme les tentes de Kédar et comme les pavillons de Salomon, » et l'appel de l'ami : « Viens du Liban avec moi, des repaires des lions et des montagnes des léopards. Tes lèvres distillent des rayons de miel et l'odeur de tes vêtements est comme l'odeur des

cèdres... Ma sœur, mon épouse, tu es un jardin fermé, une source close et une fontaine cachetée. » Et la réponse de la jeune fille : « Que mon bien-aimé vienne dans son jardin et mange de ses fruits délicieux... Mon bien-aimé est avec moi comme un sachet de myrte. Il passera la nuit entre mes seins. » Telles les fleurs suaves et les fruits violents qui poussent sur le tronc sauvage de l'âme juive, quand la foudre des prophètes ne l'a point frappée pour en faire un charbon ardent sur l'autel de Jéhovah.

Le charme de la Palestine, c'est qu'on y rencontre ainsi, à toute heure, les scènes familières de l'Ancien et du Nouveau Testament et qu'on y voyage encore plus dans le temps que dans l'espace. On n'y peut faire un pas sans croiser le patriarche en route avec ses tentes et ses troupeaux, la farouche Moabite, la sainte Famille en exil, le bon Samaritain à cheval.

Le chemin de fer qui mène aujourd'hui de Jaffa à Jérusalem est un petit chemin de fer innocent et honteux. Innocent, car il n'a pas réussi à gâter le pays ; il disparaît dans les riches verdures de la plaine et ne semble qu'un pauvre ver rampant dans les vallées solitaires qui montent vers la Ville sainte. Honteux, car il semble savoir qu'il n'est que toléré sur cette terre, dont la sauvagerie rustique protège les souvenirs. Oui, honteux et poussif. Les chameaux qui lèvent leur long cou au

passage de la locomotive ont beau avoir l'air stupide, ils conservent un grand air de supériorité devant cette machine haletante qui passe. Avec le balancement monotone de leur tête, ils ont l'air de lui dire : « Tu as beau te hâter et cracher ta fumée inquiète, monstre de fer, tu ne portes que des curieux, des ennuyés et des impuissants vers un but qui fuit toujours. Mais nous, bêtes dociles et infatigables, à la marche lente et au pied sûr, nous sommes les vaisseaux du désert. Nous avons porté les patriarches aux oasis de la paix et les prophètes aux puits de vérité. »

Cependant, commodément installé en de coquets wagons suisses, on traverse la plaine de Sâron, au sol gras et fertile, l'ancien pays des Philistins. Aux bois d'orangers succèdent les champs de blé, les prairies bordées de haies de nopals aux palettes épineuses, des olives, des palmes isolées. Mars touche à sa fin. Les grandes, les vives fleurs du printemps oriental émaillent les gazons. Elles poussent surtout à l'ombre des arbres, sous les buissons noirs, comme si elles craignaient déjà l'ardeur du soleil. Là, elles se pressent en clochettes fermées ou en étoiles épanouies de pourpre et d'or. Sous ces frais palmiers, dans le velours de cette herbe, parsemée d'anémones rouges comme des gouttes de sang et de primevères éclatantes comme de petits soleils, on voudrait voir brouter un troupeau de gazelles. L'imagination y évoque naturellement un groupe

de filles d'Israël, vêtues de pourpre et de safran, chantant un psaume sur la kinnor, au son du tambourin, et allant au-devant d'un roi en agitant des palmes. On croit entendre leur hymne, sonore comme un collier de métal, s'égrener dans l'air léger : « Nous élevons les yeux vers les montagnes d'où nous vient notre aide... Qu'ils sont beaux, les pieds des messagers du Seigneur qui descendent de Sion ! »

Depuis Montesquieu, et surtout depuis Taine, on a fait ressortir à satiété l'influence de la nature sur l'homme, sur la société et sur la civilisation, si bien qu'on a fini par y voir le facteur essentiel de l'histoire. Cette idée, qui flatte les instincts matérialistes de notre époque, s'est si bien installée dans les cerveaux qu'elle en a chassé tous ses contrepoids. A entendre nos historiens et leurs disciples, peu s'en faut que la pensée humaine, l'art et la religion ne soient une végétation naturelle du sol, au même titre que les flores des zones diverses du globe. Les jungles du Gange auraient engendré le panthéisme hindou, comme les montagnes et les golfes de l'Hellénie auraient modelé la mythologie grecque. Le monothéisme serait le produit du désert, et Jésus la fleur exquise de la Galilée. Il y a là l'exagération envahissante d'une vérité partielle. Le contraire est vrai tout autant et même davantage. La nature se modifie sans cesse sous la main souveraine de l'homme, sous

le travail de la culture qu'il y apporte, sous l'effort de la pensée qui la sculpte. Les dernières forêts vierges de l'Afrique et du Nouveau Monde nous montrent seules encore la face inviolée de la terre et sa puissance dévorante. Partout ailleurs son visage porte les traits de l'Ame humaine et le sceau de l'Esprit. Ni l'agriculture, ni l'indutrie, ni l'art ne donnent à la Palestine sa physionomie spéciale, et pourtant, en aucun pays, la religion n'a laissé sur le sol et dans l'âme des habitants des marques plus profondes. Cette terre a bien changé dans le cours des siècles. Où sont maintenant l'opulence du pays de Chanaan, la splendeur du royaume de Salomon et la somptuosité d'Hérode ? Les environs du lac de Tibériade et la plaine de Jéricho, qui furent des paradis terrestres, sont des steppes incultes. Depuis les temps du Christ et la destruction de Jérusalem, la Palestine est restée pauvre et sauvage, un pays de brigands et de pèlerins, de malédiction et de rédemption, préservé des vulgarités de notre monde utilitaire. Tandis que, depuis dix-huit siècles, les cœurs s'orientent vers elle de tous les points du globe, la Terre Sainte, à l'abri du temps qui change les choses, attend toujours, dans sa misère et son recueillement, l'accomplissement des promesses du Messie. Par je ne sais quelle sympathie secrète entre l'homme et les plantes, la végétation semble avoir subi à la longue la contagion de cette tris-

tesse et de cet accablement. C'est une végétation humble et pastorale, attendrie et adorante. Le palmier penche sa tête en frissonnant, l'olivier se courbe et se ramasse avec des gestes de vieillard craintif, et le figuier des paraboles, l'arbre qui porte le fruit exquis de la sagesse, tapisse les coteaux de forêts grises et grimpe tristement aux flancs rocailleux des montagnes. Mais les deux arbres caractéristiques du paysage en Terre Sainte sont la palme et l'olive. Partout les touffes gracieuses de l'un font penser à l'entrée triomphale du Messie à Jérusalem, tandis que le feuillage éploré de l'autre semble encore trempé des larmes de Gethsémani.

Le train traverse la vallée de Sorek, où Dalila, selon le récit biblique, livra Samson à ses ennemis. Puis, il s'engage dans la sombre gorge des Réfaïm ou des Géants, célèbre par les combats de David contre les Philistins. Des pluies de pierre dans les ravines, des buissons rares sur les sommets. Et les sombres monts de Juda nous enferment d'un cercle dantesque. Insensiblement on gagne un plateau où souffle le vent aigre et froid des hauteurs. La nuit tombe; plus d'arbres, un paysage informe. Les ceps bleuâtres de la vigne, qui rampent comme des serpents sur une terre noire dans le crépuscule, indiquent seuls que nous sommes en Palestine et non dans un pays du Nord. Dans l'ombre s'alignent les maisons basses

de la léproserie protestante, institution de salutaire et haute charité. On longe une colline écrasée et laide; c'est le mont du Mauvais Conseil, et le train s'arrête à une petite gare au-dessus de la vallée d'Hinnom. De l'autre côté, une masse noire de murs et de maisons se tasse dans un enfoncement de la montagne et ferme l'horizon. C'est la silhouette de Jérusalem, pareille encore à celle des vieilles estampes. La chapelle de Saint-Sauveur, illuminée pour une fête religieuse, domine la cité sombre d'une pyramide de lumière.

On traverse à pied la vallée d'Hinnom. Le faubourg moderne, qui encombre les abords de Jérusalem, est plongé dans une obscurité profonde. On atteint une poterne lugubre, gardée par des soldats turcs. C'est la porte de Jaffa. Des échoppes aux lanternes falotes, quelques Bédouins à cheval et une file de chameaux agenouillés rappellent la Ville sainte de l'Orient.

II

COUP D'ŒIL SUR JÉRUSALEM

LES TROIS MONDES ENNEMIS : JUIFS, CHRÉTIENS ET MUSULMANS

J'ai passé la nuit entre les murs épais et froids de *Casa Nova*, à l'hôtellerie des Franciscains où je suis descendu. Dans une ville où la religion est tout, on est mieux placé dans un couvent pour s'imprégner de son esprit. Un silence sépulcral régnait dans ma cellule et dans les corridors glacés. Dehors, on n'entendait que les ululements plaintifs des chiens errants et sans maître. Ce matin, je suis monté sur la terrasse du couvent qui occupe la partie haute de la ville et d'où l'on voit tout Jérusalem à ses pieds.

La ville, aperçue à vol d'oiseau, est d'un aspect sévère et triste. Elle forme un quadrilatère irrégulier, flanqué de murs et incliné vers le Levant. Tout près, à ma droite, l'ancienne citadelle de

David, lourde bâtisse devenue la caserne turque, occupe le point le plus élevé de Jérusalem. De cette hauteur, la ville descend en pente douce et se termine à son bas côté par un mur rectiligne, qui donne à pic sur le ravin de Josaphat, en face du mont des Oliviers. Dans la morne cité, pas un roulement de voiture, pas un passant visible, mais des cloches qui se répondent dans l'air. Les ruelles sont étroites comme des rigoles dont on ne voit pas le fond. Ni fleurs, ni jardins. Çà et là seulement, un cyprès solitaire dans un préau nu, avec des arcades vides autour. Des maisons à fenêtres rares se serrent les unes contre les autres, — dans la terreur des fléaux passés ou dans l'attente des gloires futures? Leurs terrasses à parapets sont surmontées de petites coupoles. Ces innombrables bosselures blanches donnent à la ville, vue d'en haut, un air de cimetière musulman. Mais le regard est fasciné par deux énormes coupoles noires qui dominent toutes les autres. L'une se dresse au centre de la ville, — c'est le saint Sépulcre ou le tombeau du Christ; l'autre occupe l'emplacement du temple de Salomon, à l'angle sud-ouest, — c'est la mosquée d'Omar ou le tombeau de Jéhovah. Et les demeures des vivants disparaissent écrasées par ces tombeaux de dieux. Car ce sont les arches mystiques des plus profonds sentiments qui aient remué le cœur des hommes, des plus grandes idées qui aient bouleversé la face

du monde. Elles évoquent à la fois l'enfer de l'histoire et le ciel de l'âme, tout ce qui passe et tout ce qui dure, les moissons de la Mort et les résurrections de l'Idée divine dans l'éternelle métamorphose. Mais, jalousement, elles recouvrent leurs mystères et leurs splendeurs cachées. Ces deux sombres coupoles donnent à Jérusalem un caractère unique — son cachet de tristesse navrante et d'espérance indestructible.

Et la Ville sainte est là, en prière et en attente, ensevelie entre ses montagnes, avec toutes ses coupoles, pareilles aux tentes du peuple d'Israël blanchies par le soleil levant. Tout autour, un labyrinthe de collines fuyantes, d'un vert pâle, semées de chapelles, de couvents et d'hôpitaux, l'entoure d'un horizon de mélancolie et de pénitence. Au loin, derrière le mont des Oliviers une ligne, horizontale, d'un bleu sombre, haute dans le ciel, arrête le regard comme le mur du Destin. C'est la chaîne de Moab.

Jérusalem a un sens historique et un sens prophétique pour toute l'humanité. Essayons de deviner l'un et l'autre à travers ses monuments et sa physionomie actuelle. Ainsi consultée, peut-être nous révélera-t-elle son secret et nous dira-t-elle s'il lui reste un rôle à jouer, une destinée à remplir.

Dans ces premiers jours, j'ai erré dans Jérusalem du nord au sud, du levant au couchant sans sortir

de ses murs. J'ai le sentiment d'habiter un couvent, une caserne et une prison. J'étouffe et me sens angoissé dans cette ville de pénitents, de captifs et de gardiens jaloux. Par contraste, je rêve de temples de marbre blanc, d'athlètes nus au soleil, de cavaliers libres dans les savanes du Nouveau Monde. J'éprouve une sorte de soulagement quand je reviens le soir dans le silence du cloître, parmi les Franciscains paternels et souriants, de ne plus voir toute cette tristesse écrite sur les pierres et les visages.

Ville austère et silencieuse. On se perd dans un labyrinthe de ruelles étroites. Elles montent et descendent en zigzag, entre des maisons hautes où les fenêtres sont des trous, des lucarnes barrées, ou des judas. Les pierres romaines s'encastrent dans ces murs avec les pierres chrétiennes et musulmanes. On a démoli souvent, mais on a rebâti avec les ruines, dans le même style de poterne et de forteresse. A chaque instant des passages, où le pavé rampe sous les maisons. Ici, une arche du temps d'Hérode surplombe la rue ; là, un pan de muraille sarrasine l'enfourche et vous regarde méchamment de ses meurtrières grillées. Plus loin, un couvent la barre de sa porte en ogive fermée et surmontée d'un crucifix. On s'égare sous des porches d'église où des moines agenouillés prient parmi les cierges ; on se perd sous de longs tunnels, bazars et marchés, où les lumignons luisent

en des boutiques obscures, où Bédouins et chameaux grouillent pêle-mêle, sans se voir, dans un interminable boyau. Et partout rôdent dans les rues des chiens sans maître, jaunes et maigres comme des chacals dégénérés. Ces pauvres bêtes affamées dorment çà et là sur des immondices et vous implorent de leurs yeux ternes et découragés.

Jérusalem se divise en trois quartiers et en trois populations absolument distinctes. Il faut les visiter successivement pour saisir la surprenante physionomie de cette ville, unique dans son genre. On constate alors que l'Asie, l'Afrique et l'Europe s'y côtoient sans se comprendre et sans pouvoir se séparer. Le Judaïsme, l'Islam et la Chrétienté se rencontrent ici sur un terrain consacré par l'origine commune de leurs traditions. Chacun des trois cultes se considère comme le seul légitime ; mais, ne pouvant chasser les autres, il les surveille jalousement, tandis que Moïse, Jésus et Mahomet planent au-dessus d'eux dans une communion incompréhensible, qui les tient en échec et commande à tous le respect.

Le quartier juif, resserré entre le quartier arménien, le quartier musulman et l'enceinte de la mosquée d'Omar, est le plus extraordinaire d'aspect. Une population sordide y pullule dans un dédale de ruelles et s'y entasse en des maisons à portes basses, à petites fenêtres grillées qui

laissent à peine pénétrer un rayon de lumière. Ce sont pour la plupart des *Safardim* ou des Juifs revenus de Pologne, aux yeux bleus et aux cheveux jaunes. Les jeunes gens, coiffés de bonnets de coton pointus, ont des lévitiques brunes serrées à la taille ; les vieillards pauvres portent des manteaux sans manches ; les vieux marchands, des manteaux de fourrure usés. Les rabbins en dalmatiques à ramages cheminent à petits pas. Les velours bleus ou violets, les soies cramoisi ou rose fané racontent des poèmes de luxe ancien ou de longue misère, de fierté indomptable et d'humiliation profonde. Presque tous, jeunes ou vieux, portent les cheveux en papillotes. Cette coiffure s'harmonise avec leurs traits fins et distingués. Elle donne à tous ces visages quelque chose de féminin et d'aristocratique. On y croit surprendre un orgueil caché sous la servitude, une coquetterie dans l'abjection qui effraye et qui cependant n'est pas sans grâce. Et quelles rides légendaires, quels nez effilés sous ces bonnets de fourrures à long poil ! Il y a là de superbes têtes d'usuriers et de pharisiens. On dirait que les vieux membres du Sanhédrin se promènent dans ces ruelles. Mais, dépouillés de leurs pouvoirs, ils vous jettent des regards rusés et hostiles de derrière leurs bésicles. Les types sont remarquables. Quelquefois un Juif espagnol, un *Akhenezim*, assis sur l'escalier de sa porte et lisant son Pentateuque, rappelle un prophète de

Michel-Ange, tandis qu'un enfant au teint de cire, aux yeux translucides et qui pressent déjà la souffrance éparse dans l'air, vous regarde avec un vague effroi, la main ouverte, le geste craintif, comme un jeune saint Jean qui a perdu Jésus, son compagnon de jeu.

Jeunes et vieux, ils vivent là parqués dans leur ghetto. Et cependant cette foule misérable, entretenue par l'activité de l'Alliance Israélite Universelle, augmente toujours et forme la majorité de la population. Les persécutions les poussent vers la Terre Sainte, mais aussi le désir d'être enterrés « auprès de leurs pères » dans la vallée de Josaphat. Mais pas un de ces Juifs ne pénétrera par les grilles de Haram-ech-chérif dans l'enceinte sacrée de l'ancien Temple. Il risquerait d'être tué par les soldats turcs, tout comme le chrétien qui oserait s'y aventurer sans la protection d'un cawas consulaire. Et d'ailleurs la honte serait trop grande de voir le temple de Salomon remplacé par la mosquée d'Omar. Et puis, il aurait peur de marcher sur le Saint des Saints, réservé au grand-prêtre. Car ce lieu a beau être profané par les ennemis du peuple de Dieu; dans la pensée d'Israël, il est toujours consacré à Jéhovah. Aussi voit-on souvent le visage des vieux rabbins blêmir et toutes leurs rides s'agiter d'un frémissement de colère devant l'œil indiscret de l'étranger.

On s'aperçoit bien vite qu'on a changé de race,

de religion et d'atmosphère morale, lorsqu'on passe du quartier juif au quartier musulman. Il ressemble à tous les bazars d'Orient : de longues rues pittoresquement sales, abritées de nattes. On y voit marcher fièrement, avec une nonchalance dédaigneuse, de grands Bédouins maigres, au profil d'aigle, à la peau brûlée, leurs longs manteaux bruns traînant derrière eux dans la poussière. On y voit aussi des femmes accroupies, aux mamelles pendantes, avec des regards d'animaux, et des Arabes à barbe blanche, beaux comme des patriarches. Dans l'idée simpliste et le calme majestueux qui enveloppe leur vie, comme le burnous drape leur corps, tous ces fils d'Ismaël ont l'air de dire : « Passez, Chrétiens et Juifs. — Qui peut mieux donner le baptême que Dieu ? C'est lui que nous adorons. » (Koran, II, 132.) « Dieu est le seul Dieu ; il n'y a point d'autre Dieu que lui, le Vivant, l'Immuable (Koran, II, 256). — Passez, Chrétiens et Juifs ! Nous sommes les fils de la tente. Vos villes tomberont en ruine et vous irez en poussière. Mais le désert immense et la tente qui voyage ne changent pas plus qu'Allah. Nous sommes les fils d'Allah et du désert. »

Tout autre est le quartier chrétien. Le monde juif et le monde musulman sont marqués tous les deux d'un trait unique et fort. Dans le quartier chrétien par contre, monuments, costumes et visages, tout porte le cachet de la diversité, des

luttes intestines et du travail incessant qui divise la chrétienté, mais aussi d'une vie morale et intellectuelle plus intense. Sur la petite place du Saint-Sépulcre, où l'on descend par un escalier comme dans une fosse, ce sont des défilés de pèlerins de tous les pays du monde et de toutes les églises chrétiennes. Là, prêtres et fidèles se croisent parmi les étalages d'objets de sainteté. Les popes grecs se distinguent par leur prestance autoritaire sous leurs grands chapeaux noirs. Ils pensent visiblement : « Nous sommes ici les maîtres depuis les temps de Byzance et nous ne lâcherons pas notre domaine. » La physionomie des moines et des prêtres latins exprime une vie religieuse active, un prosélytisme ardent. Ces yeux, dont les uns brillent d'une foi vive, les autres d'une volonté impérieuse, proclament la prétention du pontife de Rome, du successeur de saint Pierre et du vicaire de Jésus-Christ à la domination spirituelle du monde.

Ces guerres acharnées du temps jadis pour la possession de la Ville sainte et ces compétitions fiévreuses d'aujourd'hui ont leur raison d'être. Cette raison, d'ordre purement religieux, se concentre pour les chrétiens sur la Voie Douloureuse qui traverse Jérusalem de l'est à l'ouest et monte de la porte Saint-Étienne jusqu'au Saint-Sépulcre. Elle ressemble à toutes les autres rues de Jérusalem, cette voie étroite et anguleuse ; mais des cou-

vents et des chapelles signalent les quatorze stations du chemin de la Croix. Ici, l'on montre la trace d'un escalier du prétoire de Pilate. Plus loin, c'est le couvent latin de la Flagellation. Dans la caserne turque, on va voir la chapelle du Couronnement d'épines. A quelques pas, on rencontre l'arc romain de l'*Ecce Homo*. Des colonnes et des plaques de marbre indiquent les endroits présumés des trois chutes du Christ sous son lourd fardeau. Une colonne brisée, encastrée dans le pavé, marque la maison de sainte Véronique. Ainsi la tragédie sacrée, d'infinie tendresse, revit scène par scène et geste par geste, dans la longue rue qui se termine au Calvaire transformé en basilique, en immense chapelle ardente. Les places plus ou moins authentiques de ce drame poignant, les symboles imparfaits qui le rappellent sont écrasés eux-mêmes et mutilés sous le poids des maisons menaçantes et des rues ténébreuses. L'art impuissant a cédé devant la réalité et l'horreur sublime des souvenirs. Les murs semblent suinter le sang et pleurer des larmes noires avec les siècles morts et entassés de cette humanité, toujours coupable, mais invinciblement courbée et attendrie devant le drame de la Passion. Une chapelle de derviches hindous, placée sur ce parcours, près de l'arc de l'*Ecce Homo* et du couvent des dames de Sion, a beau pousser le cri d'Allah devant le cortège invisible qui passe et repasse toujours, elle a beau venir du

pays de Brahma, de Vichnou et de Siva, elle est forcée de se mêler à ce concert de lamentations et de crier avec Pilate : *Ecce Homo !* Voilà l'Homme ! Et cet homme flagellé, mourant sous son faix, a vaincu tous les dieux !... Donc les nations, les races, les églises hostiles entre elles se réunissent sur cette voie dans une douleur commune et viennent pleurer sur ces traces sanglantes. Le phénomène nouveau et inconnu de l'humanité précédente, qui s'est accompli là, est celui de la Douleur transfigurée et d'un Homme devenu Dieu par son martyre et par sa mort.

C'est à l'heure du soir que la Voie Douloureuse parle au cœur et à la pensée avec une éloquence pénétrante. Quand le soleil s'est couché derrière la ville haute, quand l'ombre de la vallée de Josaphat remonte vers Jérusalem, alors des sanglots et des chants s'échappent des voûtes souterraines où brûlent des cierges, et l'on voit se pencher, sur les terrasses élevées des couvents, de nobles femmes portant la robe de bure et venues de toutes les régions du globe. Elles tournent leurs regards avec une indicible mélancolie vers le mont des Oliviers que le soleil mourant caresse encore d'un pâle rayon d'or. Car c'est de là que Jésus pleura sur Jérusalem ; et c'est de là aussi que tomba sa promesse : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point. » Alors, sur les vieux cyprès et les âmes brisées qui peuplent la ville des pleurs, on

sent passer un frisson de mort et d'espérance qui n'appartient qu'à Jérusalem.

Ainsi le monde juif, le monde musulman et le monde chrétien vivent côte à côte dans la Ville sainte, en trois camps hostiles, sans se pénétrer, sans se comprendre, défiants ou farouches. Trois races, trois religions, trois univers dont chacun nie les deux autres. Et pourtant une même tradition, un même Dieu les rive à cette place et les tient en échec ; un même tombeau leur commande la crainte, le respect ou l'adoration. Ce n'est pas la moindre des originalités de cette ville unique, ni le plus petit point d'interrogation qu'elle pose à la pensée. Le judaïsme, tourné vers le passé, ne songe qu'à sa grandeur nationale et rêve toujours la domination matérielle du monde, avec le sentiment obstiné d'une mission à remplir. L'Islam se repose, immobile dans son fatalisme et sa foi en l'Absolu divin. La conscience chrétienne, concentrée dans le mystère de la Douleur, de l'Amour et de la Mort, s'oriente peu à peu vers l'avenir, vers une rénovation de l'Ame et du Monde. Laquelle ? Ici les sectes, les églises, les doctrines se divisent. Tout se dispute et se combat. Et pourtant l'orientation est la même. Elle suit la parole et la vie du Christ. Qu'elle vibre et qu'elle oscille à tous les orages, boussole inquiète, l'âme de l'Occident se fixe toujours sur un point de la terre ou du ciel où brille ce mot : Résurrection !

Jéhovah, Allah et le Dieu triple des chrétiens, ces trois mondes sont-ils à jamais irréconciliables? Ou bien, une harmonie primordiale, une synthèse future planerait-elle sur eux?

III

VISITE AU SAINT-SÉPULCRE

Après un dédale de rues, de bazars et de poternes, on descend un étroit escalier, et l'on se trouve sur une petite place carrée, cernée de couvents et d'églises. Elle sert d'entrée à la basilique du Saint-Sépulcre. Toujours cette place regorge de monde et de costumes orientaux. Car jamais le culte ne chôme ici. Parmi ces groupes d'Abyssins noirs en koufliehs bariolées, de Maronites en kaftans jaunes et d'humbles moujiks russes en haillons et en bonnets fourrés, on remarque, accroupis par terre, une foule de vendeurs d'objets de piété avec leurs étalages. Il y en a pour toutes les bourses et surtout pour les pauvres ; des croix de nacre et de petites croix de bois noir, des rosaires d'ébène et de buis odorant. Chose curieuse, parmi les vieilles dalles usées, surgissent des tronçons de colonnes coupées et non encore déracinées,

vestiges d'anciennes églises démolies. Jérusalem a subi vingt sièges. Mais les guerres, les invasions, les incendies ont eu beau détruire les églises du Saint-Sépulcre, elle sont repoussé d'elles-mêmes de ce sol trempé de larmes comme ces arbres de l'Indoustan dont les branches tombantes se replantent dans la terre, y forment des souches nouvelles et finissent par faire une inextricable forêt.

Que ce monument recouvre ou non le vrai Calvaire et le vrai tombeau du Christ, cela importe peu. C'est ici, à coup sûr, le lieu le plus saint de la terre. Car l'événement qu'il commémore et qui le sanctifie est celui qui a le plus changé la face du monde et l'essence de l'âme humaine.

Toute la vieille basilique, reconstruite et restaurée après l'incendie de 1805, se trouve encastrée au milieu de couvents et d'autres églises qui la cachent en l'étreignant. On n'en voit que la façade principale qui donne sur le fond de la place et forme l'extrémité du transept sud. Cette ancienne façade des Croisés, d'un brun rougeâtre, aux pierres effritées et mutilées, semble une église byzantine, à visage de forteresse. La façade crénelée n'a que deux fenêtres à colonnettes, surmontées d'archivoltes, petites comme des meurtrières. La surface des linteaux montre des bas-reliefs du XII^e^ siècle avec un Christ à nimbe crucifère, tout le symbolisme naïf et grotesque du moyen âge, harpies, sirènes, colombes et dragons

se poursuivant dans un grand arbre. La basilique a deux portes romanes. Celle de droite est murée. Sous le porche noir de l'autre, on voit briller une quantité de lumières dans les profondeurs du sanctuaire, et d'un brouillard d'encens s'échappe un vague murmure de chants religieux.

On pénètre dans un sombre vestibule, d'où pendent des centaines de lampes allumées. Une chose extraordinaire frappe tout d'abord la vue : un large divan rouge, grand comme un lit de corps de garde, mais avec l'air d'un trône très usé de sultan légendaire. Trois soldats turcs y sont couchés. Il y en a deux qui dorment. L'autre fume indolemment son tchibouk dont les spirales se mêlent aux nuages d'encens. Ce sont les gardiens obligés du Saint-Sépulcre, qui font la police à la porte et dans l'intérieur de la basilique. Sans doute il y a quelque humiliation pour les chrétiens à se voir protégés par les émissaires du grand Turc, surtout lorsqu'on songe à ce que ce grand Turc fait ailleurs. Maïs cela est fort heureux quand même. Car, sans ces gardiens d'une indifférence dédaigneuse, les églises chrétiennes se disputeraient ici à main armée la possession du sanctuaire. Ismaël est un bon gardien, lorsqu'il a au-dessus de lui une autorité suffisante; et ce sera peut-être son rôle dans l'avenir.

On fait quelques pas, on regarde à droite, à gauche, et d'abord on se perd dans un fouillis de

portiques, de chapelles et d'arcades qui s'enchevêtrent et se superposent. Sombres cavernes, pleines de cierges errants, d'habits sacerdotaux, de litanies gémissantes et d'un frôlement continu d'ombres humaines enfiévrées. Dix-neuf siècles d'histoire chrétienne se coudoient ici et réclament leur place au tombeau du Christ, qui a suspendu le temps et supprimé l'espace pour tant d'âmes. Voici les dalles qui recouvrent les corps de Godefroy de Bouillon et de Baudoin ; voici la pierre de l'Onction, où l'on prétend que fut embaumé le corps de Jésus ; voici la place des trois Marie ; et voici enfin, sous la haute rotonde, la chapelle du Saint-Sépulcre.

Ce premier coup d'œil est une déception. On a dans l'imagination les scènes de l'Évangile et l'on s'attend à voir quelque sépulcre profond taillé dans le roc. Au lieu de cela, on ne voit qu'un kiosque élancé et gigantesque, surmonté d'une sorte de couronne, et presque recouvert du haut en bas de lampes d'argent. Depuis les jours de Constantin le Grand, la dévotion a surchargé et ornementé ce lieu sans l'ombre d'un sens d'art et d'un symbolisme supérieur. On a d'abord taillé la partie du rocher qui renferme le tombeau ; en la séparant du reste, on en a fait un monolithe attenant au sol ; puis on a entouré le tout d'une chapelle de marbre à quatre faces qui se dresse maintenant au centre de la coupole, au cœur de la basilique. Cela produit un effet contraire à l'im-

pression simple et profonde que l'on cherchait ; mais cela en donne une autre, d'une grandeur étrange, à la fois somptueuse et barbare. On se demande ce que signifie ce kiosque à colonnes torses, revêtu d'une maille de lampes comme d'une chasuble et flanqué d'énormes candélabres, aussi hauts que lui-même, avec des cierges épais. Le moujik ou le Cophte qui les aperçoit doit les prendre pour des flambeaux d'Apocalypse ou des hallebardes de géant. Il doit se dire que ce kiosque renferme quelque chose de précieux, mais d'à jamais incompréhensible. Le pope qui veille à la petite porte de la chapelle ne laisse pénétrer les pèlerins qu'un à un. A l'intérieur c'est un éblouissement d'icônes d'or et de lampes allumées. Les fidèles s'agenouillent devant le marbre blanc d'une pierre tombale creusée par les attouchements et les baisers. Mais rien qui rappelle la majesté de ce tombeau, ni les scènes mystiques qui l'illuminent encore d'une blancheur immortelle pour des milliers d'êtres épars sur ce globe. On ressort par la porte opposée, et l'on est frappé des dévotions ardentes qui se multiplient autour du lieu saint par excellence. D'un côté des hommes debout et comme hypnotisés, plus loin des pèlerins à genoux, plus loin encore des pauvresses prosternées de tout leur long à terre et qui n'osent approcher. Pendant que les moines latins chantent l'office à l'un des

bouts du Saint-Sépulcre, les prêtres grecs attendent impatients de l'autre côté, au seuil de leur basilique, pour les remplacer. Des dix chapelles rayonnantes, qui forment un demi-cercle autour du roi des tombeaux, chacune appartient à une autre église. Partout on chante, on murmure, ou psalmodie et cela forme une cacophonie singulière. Dans celle des Abyssins, un évêque en cagoule noire officie devant une foule accroupie, qui marmotte des prières. Cela rappelle vaguement quelque scène lugubre du Saint-Office.

En somme, le Saint-Sépulcre, avec sa basilique, me semble une châsse gigantesque, où la piété séculaire des peuples chrétiens a enfermé le tombeau merveilleux et le cache à force de s'y presser dans son zèle étroit et fanatique. C'est une piété enfantine, mais aveugle, ardente, mais égoïste, où chacun ne cherche que son propre salut, mais non pas celui de toute l'humanité, ne comprenant rien à son voisin et à son frère, s'en inquiétant peu, le détestant même parce qu'il porte un autre habit et que sa foi a une autre formule, le jalousant parce qu'il possède un plus grand morceau du sanctuaire.

De même qu'au Haram-ech-chérif apparaît la division profonde entre Israël, le Christianisme et l'Islam, de même au Saint-Sépulcre apparaissent les dissensions intestines de la chrétienté. Et cependant la pierre sacrée du temple de Jérusalem contient la pensée unitaire comme le Saint-

Sépulcre contient l'Ame rayonnante qui doivent embrasser l'humanité entière. Mais ni cette pensée, ni cette âme n'ont encore jailli dans leur universalité lumineuse.

Le Saint-Sépulcre est une Babel des cultes chrétiens, ce n'est pas encore leur Jérusalem.

La religion qui règne ici, et qui représente la moyenne des sacerdoces humains, est une religion qui a remplacé le sens de la résurrection et de la vie, qui fut la force du christianisme primitif, par le culte de l'expiation et de la mort. Une civilisation qui mettrait vraiment en œuvre, dans toutes les directions, cette parole du Christ : « En vérité, je vous le dis, vous n'entrerez pas au royaume du ciel, si vous ne naissez deux fois, » une telle civilisation aurait une philosophie, une morale, une sociologie, un art et un culte qui n'existent pas jusqu'à présent. Or, non seulement cette parole n'est pas encore exécutée, mais elle est à peine comprise lointainement. Et il en est ainsi d'une foule de paroles du divin maître. Elles sont pareilles à ces gouttes de rosée qui flamboient comme si elles contenaient tout le soleil et ne sont pourtant que des gouttes tremblantes, suspendues aux herbes du chemin.

La sensation d'étouffement que donne le Saint-Sépulcre se renforce encore à l'étage supérieur, dans la chapelle du crucifiement, où un christ d'argent reluit entre les deux larrons, et où l'on

montre sous un retable de l'autel le prétendu trou de la croix. Aucune image n'évoque la majesté terrible de la scène qui a été le grand levier du christianisme.

Descendons plutôt à la chapelle de Sainte-Hélène. Ce souterrain est le lieu le plus imposant de toute la basilique. Les larges degrés se creusent sous le pied. On croit plonger par un soupirail ténébreux dans un cachot profond aux oubliettes formidables. Au bout de trente marches, on se trouve dans une crypte, en partie taillée dans le roc. Il y fait presque nuit. Pourtant on aperçoit distinctement, aux rayons des fenêtres en meurtrières, les quatre colonnes trapues, à chapiteaux byzantins, qui soutiennent la voûte surbaissée. Dans ces ténèbres pendent d'immémoriales lampes massives de métal, aux lumignons tremblottants, et des œufs d'autruche, hommages bizarres d'enfants oubliés du désert. Sous l'humidité et le salpêtre qui suintent des murs, on voit transparaître de vagues figures de saints et de saintes nimbées. C'est là, dit-on que l'impératrice Hélène avait coutume de passer des journées en prière et en méditation sur le mystère de la croix. Souffrir, aimer, prier en espérant, voilà bien ce que le christianisme apprit à la vieille humanité païenne, à la jeune humanité barbare.

Mais quels sont ces fantômes à genoux sur les marches de l'escalier, que je n'avais pas vus en

descendant et qui restent là les maintes jointes dans les reculs et les soupiraux borgnes des murs? Ombres ou statues ? Cœurs de chair ou de pierre ? Elles ne disent rien, ces figures immobiles. Elles n'ouvrent pas la bouche, elles ne tendent pas la main. Ce sont ceux qui n'espèrent plus, mais qui prient encore par habitude : mendiants couverts d'ulcères, paralytiques, estropiés ou misérables abreuvés de tant de malheurs qu'ils n'osent plus se montrer au grand jour et n'aiment à converser qu'avec la pénombre souterraine.

Un lieu pareil est bien fait pour nous découvrir cette puissance particulière du christianisme qui a su descendre, plus qu'aucune autre religion, dans les abîmes de la Douleur et de la Mort, et trouver au fond de leurs amertumes la douceur des immortelles espérances. Peu à peu l'œil s'habitue à ces ténèbres et y distingue des objets que d'abord il n'avait pas vus. Au fond du souterrain, j'aperçois un trou noir qui conduit à une crypte plus profonde encore, à la chapelle dite *de l'Invention de la Croix*. Devant ce trou noir, un vieillard agenouillé, replié sur lui-même et la tête courbée, prie. Que vient chercher ici cette incarnation de la misère humaine dans la caverne de la souffrance, derrière laquelle s'entr'ouvre l'innomable épouvantement de la mort, plus profond encore que les tortures de la vie ? Qu'est-ce qui se passe dans cette ruine d'homme, dans cette

cervelle délabrée, dans ce cœur de vieillard qui ne bat presque plus ? Qui le pourrait dire et qui saurait le consoler ?... Le Christ... mais le Christ n'est plus là ! Il n'a fait que passer sur la terre. Ce vieillard a cessé d'aller aux offices et de s'incliner devant les châsses inutiles. Le jeu sonore des cloches ne vient plus à ses oreilles que comme un faible tintement, le chant de la basilique n'est plus ici qu'un bourdonnement monotone, le monde qui s'agite là-haut une vaine fantasmagorie. Ce vaincu de la vie est muré dans sa solitude, devant l'autre crypte, plus noire et plus profonde... Pourtant il prie encore !...

Alors, du haut soupirail, un rais blafard du jour lointain, un rayon bleu tomba sur le vieillard en haillons. Il releva la tête, ses lèvres s'agitèrent, un vague sourire illumina sa face hébétée. Elle exprimait une résignation sublime. Il me sembla que le vieillard abandonné pardonnait à tous les riches, à tous les heureux de la terre et qu'il entrait... dans l'unité mystérieuse de toutes les âmes. Avait-il compris, lui aussi, la parole du Christ, après le suprême silence et le suprême désespoir : « Tout est accompli » ?

IV

LA MOSQUÉE D'OMAR. — LE TEMPLE DE JÉRUSALEM ET SON HISTOIRE

Ce matin le cawas du consul de France, que j'avais commandé la veille, s'est présenté au couvent des Franciscains avec deux soldats turcs pour me conduire à la mosquée d'Omar. Le cawas est un superbe janissaire, sorte d'Hercule turc à large face, avec un sourire protecteur dans ses yeux de Tartare discipliné. Servant d'intermédiaires entre musulmans et chrétiens, les cawas des consuls représentent ici des personnages de marque. Ils se montrent fiers du pouvoir qu'ils exercent, du respect dont ils jouissent ; ce sont les maîtres de céans. Celui-ci a échangé quelques mots arabes avec le Père Philippe, le vénérable économe de *Casa Nova*. Sous le petit porche du couvent, ils avaient l'air de deux personnages peints par Sodoma ou par Becafumi. Le moine italien très fin et très aimable m'a congédié d'un sourire in-

dulgent de ses lèvres épaisses sous la broussaille grise de sa barbe apostolique. Ce sourire disait : « Je n'irais pas, moi, faire ma prière du matin dans une mosquée ! » La face triomphante du Tartare proclamait au contraire ceci : « Allah nous envoie des infidèles pour nous fournir de beaux bakchichs. Moines et mécréants, vous êtes nos serviteurs. Gloire à Allah ! »

Nous descendons par les rues étroites vers le quartier musulman. Sous la voûte d'un bazar ténébreux, je me croisai avec un vieux rabbin à face délabrée. La vue du janissaire lui fit comprendre que j'allais à la mosquée d'Omar, c'est-à-dire à l'emplacement du temple de Salomon. Il me jeta un regard haineux d'envie et de réprobation qui signifiait : « Toi, fils de ceux qui ont détruit le temple de Jéhovah, tu vas voir le lieu saint, tandis que moi, l'enfant d'Israël, je n'ai que le droit de pleurer sur le mur de David. » Nous passâmes près de la tour Antonia, maussade construction romaine émergeant d'un fatras de maisons et changée en caserne turque, où l'on prétend que Pilate jugea le Christ. Au moment où nous allions pénétrer dans le Haram, au bout de la rue sombre, par la porte grillée, un enfant mograbin m'envoya une malédiction avec le geste de lancer une pierre. Les musulmans considèrent ce lieu comme le plus saint de leurs sanctuaires après la Mecque, et leurs fanatiques en veulent

toujours à l'infidèle qui le profane de sa présence.

Que de jalousies, que de passions, que de haines autour du sanctuaire de Jéhovah ! Pourquoi les âmes enténébrées se déchirent-elles au seuil du temple de l'Éternel où elles devraient se retrouver toutes ? Mais ces passions mêmes, fomentées par trois mille ans de luttes religieuses non encore apaisées, prouvent l'attraction mystique du lieu que les musulmans ont justement nommé *Haram-ech-chérif*, l'enceinte sacrée. Sacrée, elle l'est également pour les trois grandes religions qui ont fait la récente histoire. C'est ici le sanctuaire d'Israël, dont la chrétienté et l'Islam sont les deux rameaux. Et si les vieilles prophéties doivent s'accomplir, cette enceinte sera aussi le lieu de leur réconciliation et portera dans un jour lointain les symboles anciens et nouveaux de la religion universelle.

Nous débouchons par la porte lugubre, où veillent les sentinelles turques, sur la vaste esplanade qui forme le coin sud-est de Jérusalem. Ce rectangle a 500 mètres de long et 300 de large ; il dessine exactement le péribole de l'ancien temple d'Hérode. Un désert blanc, où les marguerites, les primevères et les graminées poussent entre les vieilles dalles. Le saint parvis est devenu une prairie mélancolique. Çà et là, des mirhabs de marbre, des tronçons de colonnades, des arcs de triomphe mutilés et des chapelles musulmanes,

gracieuses rotondes entourées de colonnes légères. Plus loin, la vasque d'une fontaine, et des cyprès séculaires. Leurs troncs gris ont l'air de cadavres, mais leur funèbre verdure toujours opulente abrite des centaines de colombes, comme ces vieilles religions qui ne veulent pas mourir et servent encore d'abri à des milliers d'âmes. Au milieu de cette grande place, sur une terrasse exhaussée où l'on accède par de larges escaliers, se dresse, en reine solitaire, la svelte mosquée d'Omar, de forme octogonale, avec sa ceinture de fenêtres en ogive, son tambour d'azur miroitant, et sa coupole sombre, surmontée d'un croissant d'or. A mesure que le regard se fixe sur l'élégante merveille, qui semble un palais d'Aladin évoqué par magie du sein des ruines, la morne tristesse qu'inspire d'abord le Haram-ech-chérif fait place à une sérénité majestueuse.

L'œil fait le tour de l'immense place, et le contraste entre la belle mosquée et la désolation ambiante s'aiguise à l'aspect inculte et barbare de son enceinte. Au levant et au sud, le haut mur de la ville ferme la cour de sa ligne noirâtre à créneaux aigus. De l'autre côté, ce mur donne à pic sur les vallées de Josaphat et d'Hinnom. Au couchant et au nord s'étalent deux rangées interminables de maisons sordides, délabrées, sans portes, avec des trous grillés pour fenêtres. Anciennes demeures de Croisés ou de Sarrasins, elles s'en-

tassent pêle-mêle sur la vieille enceinte de Salomon et le prétoire romain dont on aperçoit les grosses assises, et ne forment plus avec ces débris qu'un enchevêtrement sinistre de repaires humains. On croit voir les bouges d'une soldatesque fantastique, une sorte de caserne des nations, où seraient parqués les misérables et les soudards de tous les siècles. Et voici déjà plus de mille ans qu'ils regardent, à travers les barreaux de fer de leur prison, la merveilleuse mosquée, le temple d'Allah qui scintille au soleil en reflets d'émeraude et de turquoise. De temps à autre, ils s'interrompent dans leurs jeux et leurs rixes pour la couver avec des yeux injectés de larmes et de sang ! — Mais la cour est fermée et le temple inaccessible.

Sunt lacrymæ rerum. Il y a dans tout ceci une logique profonde de l'histoire, une image frappante de l'état présent de l'humanité, et peut-être un sens secret de l'avenir. Ce sol a fumé de prières et de malédictions, retenti d'hymnes saints et de cris de mort. Rois et peuples se le sont disputé, croyant que sa possession leur donnerait l'empire du monde et l'entrée du ciel. Un voyageur contemporain, qui a promené son âme de sensitive et de sceptique désespéré par tout le globe, Pierre Loti, a nommé poétiquement le Haram-ech-chérif « le cœur silencieux de Jérusalem ». Mais c'est un cœur qui tremble encore de haine et d'amour. Ici, les pierres suent

des pensées éternelles. Quels que soient les passions et les crimes qui ont sévi dans ces murs, ils sont l'œuvre d'un prodigieux effort, du plus spiritualiste, du plus audacieux et du plus vaste qui fut jamais; car il eut pour but l'unité humaine dominée par l'unité divine.

Vraiment, quand on réfléchit à la grandeur des événements qui se sont passés ici, à l'idée que représente devant le monde ce sanctuaire, où les initiés de l'Égypte et de la Chaldée se rencontrèrent avec les prophètes d'Israël, quand on songe que ce temple a tenu réellement, pour le passé, comme il tient idéalement, pour l'avenir, la balance entre l'Orient et l'Occident, le sceptre des rois de justice et la tiare des pontifes de l'Esprit; — lorsqu'on jette d'autre part un coup d'œil sur l'état de l'humanité présente, lorsqu'on observe le marasme de l'Orient et la barbarie scientifique de l'Occident, les divisions de la chrétienté, le matérialisme radical de ses guides intellectuels, l'agnosticisme profond de ses prêtres, l'indifférence sceptique de ses prétendus sages et l'empirisme anarchique de ses gouvernements, — alors on est reconnaissant aux fils d'Ismaël et aux disciples de Mahomet qui veillent sur ce lieu comme sur une réserve sacrée et ne permettent pas qu'on y touche. Avec leur étroitesse et leur rivalité, les Églises grecque et romaine construiraient ici des basiliques pleines d'oripeaux et de petites chapelles

dévotes. L'Islam seul pouvait conserver à ce lieu sa solitude farouche et son caractère d'Absolu, qui est à la fois une protestation, un témoignage et une promesse.

Accompagné du janissaire, je suis monté sur la terrasse aux escaliers en pente douce, et j'ai fait le tour de la fière mosquée octogonale. En approchant, on admire les tons discrets et riches de son revêtement de faïences qui dessinent sur son turban de savantes mosaïques. Des quatre côtés de la terrasse, le regard embrasse toute l'étendue du Haram. Déjà l'iman, vêtu de noir et de blanc, nous attend sous le grand porche pour nous montrer l'intérieur du temple, plus merveilleux encore, dit-on, que sa robe chatoyante. Mais, avant d'y pénétrer, je m'arrête et je redescends les escaliers, pour m'asseoir sur un banc de marbre non loin de la mosquée El-Aksa, celle qui sert au culte, la mosquée d'Omar n'étant qu'un monument commémoratif. Mes yeux sont fascinés par les dalles blanches, émaillées de fleurs, de la grande place qui reluit au soleil de mars. Ils ne peuvent s'en détacher. Car la magie des souvenirs anciens émane de ces pierres, elle flotte dans cet air silencieux — et voici que les grandes scènes de l'histoire, qui se déroulèrent ici, surgissent devant moi en visions rapides.

Longtemps avant Moïse, quand les Ibrim ou

Hébreux n'étaient encore que des tribus éparses dans les steppes d'Asie, à l'époque des patriarches nomades et monothéistes du désert, que la Bible désigne sous le nom d'Abraham, le mont Moriah où nous sommes était déjà un lieu saint, « un haut lieu » consacré au Dieu suprême. Mais il n'y avait alors ni terrasse, ni ville, ni temple. Une montagne nue émerge de ravines sauvages; un plateau rocheux la couronne; cette hauteur est protégée par un cercle de pierres frustes pareilles à nos kromleks celtiques. Dans l'enceinte sacrée, des tentes, des troupeaux, une tribu campée. Sur la partie la plus haute du rocher formant une aire, un patriarche debout offre le sacrifice du feu avec les prémices de l'année, sarments de vigne et froment, à Elohim ou El-Hélion. C'est Melchisédec, premier roi de Jérusalem, un roi de justice auquel Abraham rend hommage, comme à un supérieur, avec lequel il communie sous les espèces du pain et du vin, et dont il reçoit la bénédiction. Témoins ces deux versets de la Bible: « Melchisédec, roi de Salem, fit apporter du pain et du vin et il était sacrificateur du Dieu fort souverain. — Et il bénit Abraham en disant: Béni soit Abraham par le Dieu fort souverain, possesseur des cieux et de la terre. » (Genèse, XIV, 18 et 19.) C'est sur ce roc du mont Moriah que Salomon bâtit son temple et que s'élève aujourd'hui la mosquée d'Omar, qui s'appelle en arabe *Qoubbet-es-Sakrah*, ou la coupole de la pierre. Des

traditions mystiques, d'antiques prophéties se rattachent à cette pierre symbolique. Selon les rabbins du Talmud, elle est marquée du Nom ineffable. Elle est pour eux la pierre fondamentale et le centre du monde : *Eben Schatiyah*. Même vénération, mêmes prophéties chez les musulmans, ainsi que le rapporte l'historien arabe Djel-al-ed-Din : « Tu es mon trône, dit le Dieu de l'Islam à Sakrah, tu es près de moi, tu es le fondement sur lequel j'ai élevé les cieux et sous lequel j'ai étendu la terre... Sur toi se rassembleront tous les enfants des hommes, de toi ils surgiront de la mort. »

Des siècles ont passé depuis le temps des patriarches. Le mont Moriah est devenu une sorte de citadelle qui se dresse au milieu d'une ville. La plate-forme porte un naos assez semblable par sa structure générale aux temples égyptiens. Un magnifique toit de cèdre à corniche d'or recouvre ce tabernacle de porphyre. Avec son pourtour carré de portiques et de remparts, la forteresse sacrée élève son temple splendide comme une offrande à l'Éternel. La ville imposante, couronnée elle-même par la citadelle de David, s'étage à l'ouest. Un peuple immense se presse dans les rues et suit un cortège royal qui monte vers le temple. Sur les terrasses des maisons, les filles d'Israël chantent des psaumes en agitant des palmes. Elles saluent le roi Salomon suivi des officiers de sa maison et des députés d'Israël. Quand l'arche

apparaît sur le parvis, les trompettes retentissent. Entre les deux colonnes d'airain, à l'entrée du tabernacle, le grand prêtre, vêtu de l'éphod violet et cramoisi avec le pectoral, où reluisent les douze pierres précieuses qui rappellent les douze tribus d'Israël et les douze Elohim, puissances de Iavèh, reçoit le cortège. L'arche d'or est déposée par les lévites dans le Saint du temple, entre le chandelier à sept branches et l'autel des parfums. Ensuite, le grand prêtre la porte lui-même derrière le voile en lin retors d'hyacinthe et de pourpre, dans le Saint des saints (car lui seul a le droit d'y pénétrer) et la dépose, sous les ailes géantes de deux sphinx colossaux, appelés Kéroubim, sculptés en bois d'olivier et entièrement recouverts de lames d'or.

Alors le roi Salomon, après la dédicace du temple, se tourne vers le peuple et invoque le Dieu d'Israël dans une longue prière qu'il termine par ces mots : « Exauce l'étranger qui t'invoquera ici, afin que tous les peuples de la terre connaissent ton nom. »

Que signifient, dans l'histoire universelle, ce peuple, ce temple et cette arche ?

Dans la chapelle centrale du sanctuaire d'Abydos, en haute Égypte, construit par Séti I^er^, père du Grand Ramsès, et consacré à Osiris un siècle environ avant Moïse, on voit sur le stuc de la muraille une barque peinte. Elle porte une arche

haute, pareille à un petit temple, surmontée du soleil ailé de la vie éternelle. Des lotus en boutons ou en fleurs se dressent ou se penchent sur les bords de la nef. Isis, l'Ame du Monde, la Lumière intelligente et intelligible, tient le gouvernail; son fils Horus, le Verbe vivant, veille à la proue. C'est la barque des âmes, conduite par les dieux, et flottant sur les eaux célestes de la Voie lactée. Pour les prêtres égyptiens et leurs initiés, l'Arche symbolisait la cité divine, Héliopolis, la planète spirituelle éclairée par le soleil divin, où les âmes glorifiées aboutissent après leur voyage cosmogonique. Guidée par les dieux, qui sont les rayons d'Osiris, elle contient les principes souverains, les Idées Mères, les Lois éternelles qui gouvernent les mondes et leurs humanités et par suite les races, les nations et les cités humaines. Treize siècles plus tard, le Voyant de Pathmos appellera cette cité divine: la Jérusalem céleste. Voilà pourquoi Osiris dit dans le *Livre des Morts* (chap. 1, livre IX): « Je suis le grand Principe de l'Œuvre qui repose en l'Arche sacrée, sur le support. » Voilà pourquoi aussi il y avait dans la cella de chaque temple égyptien une arche en bois de palmier, contenant les livres sacrés d'Hermès sur les sciences humaines et divines, tenues secrètes pour le vulgaire. Dans les grandes cérémonies, cette arche était portée en pompe autour du temple. Les prêtres du degré supérieur et les

Pharaons savaient tout cela et gouvernaient en conséquence lorsqu'ils se montraient dignes de leur initiation, laissant le peuple grossier adorer des idoles de pierre, des crocodiles sacrés et le bœuf Apis.

L'Arche des principes vivait cachée dans le temple et n'était comprise que d'un petit nombre.

Voici que Moïse, un initié des temples égyptiens, avait eu l'idée de ramasser dans le pays de Goschen un groupe de tribus hébraïques, rudes mais honnêtes, empreintes des nobles et indépendantes traditions des patriarches. Il a résolu de faire de ces Ibrim au cou roide, que les Pharaons traitaient en esclaves, le peuple d'Israël, c'est-à-dire le représentant, pour toute la terre, du Dieu unique, de ce même Osiris intangible et sans forme que les initiés d'Égypte adoraient dans le secret des temples. A cela le poussent quarante ans d'études, de méditations et de discipline, le spectacle de l'idolâtrie universelle et une vocation spéciale. Un Elohim, un rayon d'Eloha lui a parlé sous forme d'un Ange de feu dans le buisson ardent du Sinaï — et lui a imposé sa mission terrible. Quand il a mené son peuple au désert, il a fait construire une arche portative protégée par une tente mobile appelée Tabernacle. Deux sphinx en or, appelés Kéroubim, assis sur son couvercle, se regardent et lui font un toit de leurs ailes étendues.

Elle renferme les Tables de la Loi et le *livre des principes cosmogoniques*, les dix premiers chapitres de la *Genèse*, écrits en hiéroglyphes, dans la langue sacrée des temples, livre qui sera traduit plus tard en hébreu et en caractères chaldaïques par Esdras et les docteurs de la première synagogue, lesquels de ses trois sens n'en comprendront plus que deux à peine ou un seul [1]. Cette arche portative, placée dans le Tabernacle mobile, est celle d'Osiris, animée des mêmes principes, mais transformée par le génie de Moïse et adaptée à son but nouveau. Voilà l'athanor du Dieu vivant, le signe de sa présence au milieu de ce peuple nomade. Mais l'arche ne serait rien si Moïse n'avait constitué autour d'elle un temple vivant, fait d'intelligences, d'âmes et de volontés humaines.

Or, parmi le conseil des Anciens, qui gouverne la tribu d'après la vieille tradition hébraïque, il a choisi un conseil de soixante-dix initiés auxquels il confiera la tradition orale sans laquelle les mystères du livre demeurent incompréhensibles. (Nombres, XI, 16, 17 et 25.) Ce conseil est destiné à servir d'intermédiaire et de modérateur entre les Anciens et la caste des prêtres qui officient dans le tabernacle et détiennent l'arche. Ils sont l'ori-

[1] Pour l'interprétation ésotérique des dix premiers chapitres de la *Genèse*, voir le livre admirable et trop peu connu de Fabre d'Olivet, la *Bible hébraïque restituée*. Paris, 1821.

gine des écoles de prophètes, qui dureront huit siècles, à travers l'époque des Juges et des Rois jusqu'au temps du Christ. Ce que Moïse a constitué n'est donc pas une tyrannie sacerdotale, mais un gouvernement à trois pouvoirs, où le conseil des Anciens et l'autorité des prêtres sont équilibrés et dirigés par un conseil d'initiés et de prophètes [1]. Voilà le temple vivant, le temple en marche à la conquête de l'humanité et dont l'Arche n'est que le symbole. Ce temple de chair, d'âme et d'esprit, Moïse le pétrit d'une volonté de fer en promenant pendant quarante ans ses Ibrim rebelles dans le désert.

Rien ne l'arrête, rien ne l'effraye, ni l'anarchie qui lève ses mille têtes de vipères, ni la foudre qui l'enveloppe dans le tabernacle. Car le feu divin d'un but universel le possède et le rend invulnérable.

La critique moderne a traité de légendaire l'œuvre entière et le personnage de Moïse. Parce que son legs écrit a subi, comme la plupart des traditions religieuses, une série de rédactions et de déformations postérieures, parce que son legs oral et son œuvre sociale ne furent qu'imparfaitement transmis, elle est allée jusqu'à nier l'exis-

[1] Pour l'histoire et la constitution d'Israël, voir le très suggestif ouvrage d'un disciple original de Fabre d'Olivet, M. Saint-Yves d'Alveydre, sur la *Mission des Juifs*. On en peut discuter certaines parties, mais il est plein de vues neuves, hardies et profondes.

tence du fondateur d'Israël, — comme si une idée pouvait s'incarner dans un peuple sans un initiateur qui la lui inculque, comme si une nation pouvait naître sans un chef qui la façonne, comme si un vase pouvait s'arrondir et se creuser sans une main qui en moule l'argile. La constitution du peuple juif sans Moïse serait en vérité un miracle encore plus étonnant et plus inexplicable que les foudres du Sinaï, que la colonne de feu sur le tabernacle d'assignation, et que les millions de saints apparus aux soixante-dix dans la lumière de Jéhovah.

Conséquence de l'œuvre de Moïse, à quatre siècles de distance, la consécration du temple de Salomon sur le mont Moriah, à Jérusalem, marque donc le point culminant de l'histoire d'Israël, mais elle précède aussi la décadence de la nation et de ses guides. C'est une puissante réalisation visible et matérielle ; elle luira comme un phare glorieux dans l'imagination des peuples et dans le chaos des siècles anarchiques. Mais c'est aussi un rétrécissement de l'idée. Le tabernacle de Moïse est devenu un temple de pierre, de cèdre et d'or. L'arche repose toujours au Saint des saints, mais elle ne contient plus que le décalogue. Le livre mystérieux, le *livre des principes*, la *Genèse*, gardé par les prophètes, ne sera plus compris bientôt que d'un petit nombre. La royauté souveraine, succédant aux Juges, a déjà faussé le principe du

gouvernement moïsiaque. Les écoles des prophètes qui la représentent encore auront grand'peine à combattre l'idolâtrie populaire, l'anarchie des Anciens et la tyrannie des rois. Le schisme qui va déchirer en deux Juda et Israël est proche. L'idée universelle de Moïse se voile, l'idée étroite et nationale prend le dessus. Le taureau d'Assyrie guette le moment où il pourra fouler sous ses pieds les deux Kéroubim de l'Arche d'or. Bientôt Sennakérib assiégera Jérusalem et pillera le temple ; Nabuchodonosor les détruira de fond en comble, et, par une cruauté inouïe dans toute l'histoire, transportera les douze tribus sur les rives de l'Euphrate. Bien que l'âme juive grandisse en cet exil et fasse éclore les œuvres immortelles des prophètes littéraires, bien qu'avec la permission de Cyrus Zorobabel relève le temple, l'existence nationale d'Israël et sa mission salvatrice dans l'histoire semble à jamais compromise. Déjà le peuple de Dieu est tombé sous la domination des successeurs d'Alexandre. Les Pharisiens qui regardent en arrière rêvent d'une restauration du royaume de David et de Salomon, tandis que les derniers prophètes annoncent le Messie de justice et de douleur que Moïse mourant avait prédit du haut du mont Nébo, en face de la terre de Chanaan, huit siècles avant sa venue.

Encore une fois, le mont Moriah a changé d'aspect. Ce n'est plus le temple de Salomon, mais le temple d'Hérode, plus vaste, plus somptueux et si imposant qu'il éblouit tous les païens. Ceint de cours magnifiques, de quatre portiques à double rang de colonnes, posé sur des terrasses en étages, qui semblent continuer l'architecture de la montagne, ses quatre flancs reluisent d'un revêtement de marbre. Ses tourelles et son toit d'or flamboient sur la ruche bourdonnante de Jérusalem et sur la vallée de Josaphat, peuplée de tombeaux de rois et de prophètes. On dirait l'Arche d'or de Moïse agrandie et colossale. Et pourtant — cette splendeur n'est plus qu'un repaire de fanatisme et de superstition, un témoignage de servitude. Le mugissement des bêtes immolées qui dure du matin au soir, l'âcre fumée des chairs brûlées, le dur visage des docteurs de la Loi, la face inquiète et soupçonneuse des riches Pharisiens disent assez ce qu'est devenue cette religion. Non seulement la Judée est devenue une province romaine, gouvernée par le trembleur cruel, Hérode, qui massacre toute sa famille par peur, véritable sultan rouge de son temps ; mais encore le peuple a perdu toute conscience de sa mission en la personne de ses autorités religieuses. Aussi le vautour du césarisme romain commence-t-il à déchiqueter la nation. Il est là, tout près, installé dans la tour Antonia, guettant sa proie.

Dans la cour du temple, on voyait apparaître quelquefois un personnage étrange et qui ne ressemblait à personne. Il venait du mont des Oliviers, traversait le ravin du Cédron et gravissait la rampe abrupte jusqu'à la porte Dorée. Par cette poterne profonde, pratiquée dans l'épaisseur du mur de Jérusalem, on le voyait déboucher dans l'enceinte sacrée, à côté du portique de Salomon. Un petit cortège l'accompagnait. Il n'avait pas d'autre signe distinctif que la robe blanche des Esséniens et la longue chevelure « sur laquelle le fer n'avait point passé », la chevelure de ceux voués dès leur enfance au Seigneur et appelés Nazirs. Un grand front bombé par la méditation; une longue figure ascétique d'une douceur infinie; des yeux immenses, des yeux de Voyant, extatiques et perçants. Remplis d'une lumière d'or, la lumière d'un autre monde, ces yeux traversaient aussi les hommes de part en part. Quand ils vous enveloppaient d'amour, on ne pouvait plus s'en détacher; quand ils fulguraient d'indignation, on ne pouvait pas les soutenir; mais ceux qui avaient vu une larme de pitié tomber de leurs orbes rayonnants étaient consolés pour toujours par une larme de ces yeux-là... Aussi, comme ses disciples l'écoutaient! Il y avait dans son cortège un groupe de pauvres gens timides qui le suivaient de loin avec des attitudes humbles et passionnées. C'étaient les malades qu'il avait guéris

par l'imposition des mains ou le simple attouchement. Ceux-là croyaient en lui plus encore que ses disciples et ne le perdaient pas de vue.

Après avoir prêché l'Évangile du royaume de Dieu en Galilée, cet homme était venu dans ce temple dire son divin message à tous les enfants d'Israël, aux docteurs de la Loi, aux scribes et aux Pharisiens. C'est en se promenant sous ces portiques et dans cette cour qu'il avait enseigné ses paraboles, choisissant ses exemples dans les faits qui se passaient sous ses yeux. C'est là qu'il avait glorifié le denier de la veuve, pardonné à la femme adultère et chassé les marchands du temple. Il n'avait que peu de fidèles et beaucoup d'ennemis. Les Pharisiens le nommaient « le Galiléen », le peuple l'appelait « le Messie », lui-même s'intitulait « le Fils de l'Homme », ses disciples lui donnaient le titre de « Fils de Dieu ».

Que signifiait ce titre ? D'où venaient à Jésus de Nazareth sa mission et sa puissance ?

Il ne l'avait dit à personne. La genèse de sa pensée demeurait profondément ensevelie en lui-même. Son enseignement et ses actes, telle était la révélation qu'il offrait au monde. Sa révélation à lui était le mystère de son âme à jamais scellée. Mais ce mystère rayonnait dans toute sa personne et dans toute sa vie.

Depuis son enfance, il vivait à la fois dans ce monde et dans un autre. Des visions sublimes le

hantaient, des routes inconnues aux mortels s'ouvraient dans l'infini. Un jour de son adolescence, pendant une extase, dans les montagnes bleues de la Galilée, parmi les lis blancs au cœur noir qui poussent dans les herbes plus hautes que l'homme, il avait vu venir à lui, du fond des temps et des espaces insondables, une merveilleuse étoile. En s'approchant et en grandissant, l'étoile était devenue un soleil immense. A son centre trônait une figure humaine, fulgurante et colossale. Elle avait la majesté du Roi des rois avec la douceur de la Femme éternelle, si bien qu'elle était Homme au dehors et Femme au dedans. Les rayons de ce soleil incandescent étaient des millions d'êtres angéliques qui se projetaient dans les espaces pour venir se replonger dans son cercle de feu.

C'était la vision connue des plus rares prophètes sous le nom d'Adonaï, la vision du Seigneur, par laquelle les puissances invisibles traduisent et manifestent au voyant l'Inexprimable, la Force originaire sans forme et sans nom, l'Éternel-Masculin uni à l'Éternel-Féminin, image du Verbe créateur de toutes les âmes et de tous les hommes, dans tous les mondes et dans tous les temps.

La vision s'approcha de plus près, et ce fut un ouragan de lumière pareil à un coup de foudre. Un instant l'adolescent se sentit résorbé par le regard d'Adonaï. Alors, uni à lui dans un bonheur ineffable, il perdit toute conscience terrestre.

Quand il se réveilla, il était redevenu le Fils de l'Homme dans la chair et le sang, sur la terre perverse qu'il devait sauver. Dans son ravissement, il lui sembla que le soleil d'Adonaï rentrait dans l'Insondable, comme il était venu, par une fuite insensible, et s'y noyait comme une petite étoile. Mais quelque chose lui disait que ce soleil était sa patrie et qu'il avait bu de cette lumière avant de naître parmi les hommes.

Deux ou trois fois en sa vie, pendant sa retraite de dix ans chez les Esséniens, à Engaddi, au-dessus de la mer Morte, dans l'affreux désert des monts de Judée, la vision fulgurante était revenue. Et, chaque fois, il en était sorti trempé de forces surhumaines. Comment eût-il parlé à qui que ce soit de ce mystère ineffable? Qui l'eût compris ? Qui l'eût écouté sans le traiter de blasphémateur ? Oh ! ce soleil intérieur et transcendant était pour lui le cœur du monde, la réalité suprême, plus vraie, plus réelle que toutes ces montagnes et ces villes. Il était son soleil d'Ammon-Râ, son arche d'or, son temple vivant. Que lui disaient après cela les temples de marbre et la fumée des encensoirs? C'est vers une telle félicité qu'il eût voulu mener tous les hommes par l'immense foi et l'immense amour qu'elle lui avait infusé. Il rêvait de faire de tous les hommes un temple vivant et fraternel. Voilà pourquoi, lorsqu'il disait : « Mon Père qui est aux cieux, » son œil se dilatait, les hommes

levaient la tête et les femmes baissaient leurs paupières palpitantes. Mais il savait aussi qu'il fallait une action inouïe pour en faire passer quelques rayons dans l'âme déprimée d'Israël, gouvernée par Hérode, et dans l'âme corrompue de la terre, gouvernée par la louve romaine et le César sanglant. Oui, il savait qu'il devait mourir pour ressusciter le monde avec lui. Il le savait... depuis sa nuit terrible dans le désert d'Engaddi, que les Évangélistes ont rapportée sous le nom de *Tentation*, et où il s'était senti devenir le *Messie*. Alors déjà il avait vu venir... la croix[1] !

Maintenant la vision redoutable allait s'accomplir, l'heure décisive était venue.

Ce jour-là, une altercation violente avait eu lieu entre Jésus et les Pharisiens. Déjà sa mort était résolue dans le Sanhédrin. Les émissaires chargés de l'espionner avaient cherché à lui arracher un blasphème suffisant pour le condamner. Pénétrant leurs intentions et leurs moindres pensées, il avait déjoué leurs pièges et répondu aux arguties insidieuses des docteurs de la Loi par des paroles limpides, tombées des arcanes inaccessibles de sa pensée, mais qui jetaient sur toute chose une lumière inattendue. Ensuite, les ayant réduits au silence, il les avait attaqués, dans un discours d'une majesté véhémente, les appelant « hypocrites et race de vipères ».

[1] Voir la genèse du Messie dans mes *Grands Initiés*, pages 480-486.

A ce moment, les trompettes sacrées des lévites retentirent sous le pylône du temple. Elles annonçaient la fin du jour, l'heure de la prière du grand prêtre dans le Saint des saints.

Les aigres buccins des légionnaires y répondirent de la tour Antonia par une fanfare pareille au cri strident d'un monstrueux oiseau de proie. Et, comme une mer agitée, le peuple reflua du parvis du temple, par le grand escalier, vers la cour des femmes et les portiques de l'enceinte. Le soleil se couchait derrière la masse noire des tours d'Hérode ; sa lumière frisante éclairait le temple en marbre blanc et faisait étinceler son toit d'or comme la neige du Liban.

Encore une fois les trompettes sonnèrent ; le temple allait se fermer.

Mais les deux groupes ennemis étaient toujours en présence : d'un côté, Jésus entouré de ses disciples inquiets ; de l'autre, les Pharisiens pâles de colère, les bras croisés, et se consultant pour un dernier coup. Soudain, l'un d'eux, exaspéré, la haine à la bouche, l'œil plein de défi, s'avança de quelques pas vers le Galiléen, et, désignant le superbe édifice qui flamboyait dans toute sa splendeur, il s'écria :

— Et ce temple, qu'en feras-tu ?

A ce mot, Jésus sentit monter de son cœur à ses lèvres toute l'onde de sa vie. Il vit concentré dans l'expression de ce visage humain ce que le temple

de Jéhovah était devenu : une arche d'égoïsme, de haine et d'oppression sacerdotale. Il vit aussi le temple d'amour et de joie qu'il eût voulu édifier avec l'aide de tous les hommes de bonne volonté. Il vit derrière lui tous les prophètes d'Israël et des autres peuples, les sages, les voyants, les fils de Dieu, ceux qui avaient fait les temples et les religions avec des siècles de prière, de méditation et d'héroïsme. Tous lui demandaient l'offrande de sa vie pour affranchir l'humanité...

Alors, l'Essénien, le Nazir de Galilée aux longs cheveux tombants sur ses épaules, sembla resplendir et grandir d'une coudée. Tranquille, il leva son doigt au ciel et répondit :

— En trois jours je puis le renverser et le rebâtir. En vérité je vous le dis, il n'en restera pas pierre sur pierre !

Alors, dans le groupe des Pharisiens, il y eut une explosion de sarcasmes, de protestations et de rires qui se prolongèrent comme un grand cri de triomphe. Ils avaient atteint leur but ; ils tenaient la parole qu'il fallait au Sanhédrin pour condamner le prophète de Galilée. — Mais Jésus, à pas lents, sortit de la cour du temple, penchant sa tête lourde de pensées et suivi de ses disciples effrayés.

Quelques instants après, par une lucarne pratiquée dans le mur de Jérusalem, le long du portique de Salomon, et qui donnait sur le sombre

ravin de Josaphat déjà envahi par les ténèbres, on eût pu voir se dessiner des profils rabbiniques et des bras menaçants tendus sur la vallée de l'Ombre de la Mort. C'étaient quelques membres du Sanhédrin. Ils suivaient d'un regard attentif la troupe des disciples qui repassait le torrent du Cédron, là-bas, tout au fond de l'abîme... et la robe blanche du prophète qui se perdait sous les noirs oliviers de Gethsémani.

Ce qui advint ensuite est écrit dans les Évangiles et dans les Actes des Apôtres; chaque enfant le sait : Jésus crucifié; les disciples fondant l'Église chrétienne au nom du maître ressuscité; Paul, son persécuteur, renversé de cheval sur la route de Damas, converti par la lumière et la voix du Christ, devenant l'apôtre des Gentils. — Mais suivons l'histoire du temple et rappelons comment les événements confirmèrent la prophétie du Galiléen.

Quarante ans après, la nation juive en était à ses ultimes convulsions, et se révoltait une fois encore contre le joug romain avec les zélateurs. Mais Titus mettait le siège devant la Ville sainte, et forçait les derniers défenseurs de Jérusalem à se retrancher dans l'enceinte du temple pour une lutte suprême. Bientôt les béliers battaient les portes de Jéhovah. Les Juifs se défendirent avec une rage héroïque. On s'égorgeait dans la cour des

Gentils; on s'égorgeait dans la cour des Femmes. De la balustrade de Nicanor jusque sous les portiques d'enceinte, le sang coulait à torrents sur leurs escaliers de marbre. Enfin un soldat romain jeta un brandon par une des fenêtres ouvertes de l'édifice sacré, où se pressaient des centaines de Juifs et les derniers soldats. Les lambris de cèdre prirent feu; tout l'intérieur flamba. Aux lueurs sauvages de l'incendie, les légionnaires plantèrent leurs aigles devant le pylône d'entrée, et proclamèrent Titus empereur sur les ruines du temple de Jéhovah. Ceux qui s'étaient réfugiés dans ses murs furent passés au fil de l'épée avant que la flamme ait pu les atteindre. Des milliers de Juifs cachés dans les souterrains moururent de faim. On s'en aperçut quand la fontaine de Siloé, alimentée par les citernes du mont Moriah, se mit à vomir des cadavres dans le lit du Cédron.

Et ceci n'est pas la seule confirmation de la prophétie du Christ par rapport au temple de Jérusalem, ni peut-être la plus frappante. Celle qui eut lieu au IVe siècle de notre ère, sous le règne de l'empereur Julien, est certainement plus singulière encore et plus curieuse. Constantin avait proclamé le christianisme dans tout l'Empire. Son successeur Julien crut pouvoir rétablir le paganisme. Malgré son esprit incomplet, Julien est une grande figure. Moins sage que Marc-Aurèle, mais plus ardent et plus héroïque, il s'était épris d'un pur enthou-

siasme pour la beauté de l'hellénisme et voulut vaincre ou mourir pour ses dieux. Initié à la philosophie alexandrine, il était intellectuellement très supérieur à la plupart des chrétiens de son temps, et pressentit peut-être cette large synthèse de l'hellénisme et du christianisme qui est devenue le rêve des temps modernes. Son tort fut de venir trop tôt; ce fut aussi de méconnaître la grandeur du Christ, sa puissance de fraternisation humaine, la force d'amour par laquelle il soulevait et ressuscitait le monde. Ceux qui vont contre la logique profonde de l'humanité et les puissances providentielles qui la dirigent peuvent être de nobles âmes et de grands héros, dignes de notre admiration et de notre sympathie, mais ils succombent infailliblement. Julien ne persécuta pas les chrétiens par les bûchers et les bêtes, mais par de très subtiles mesures. Il défendit par exemple aux prêtres et aux docteurs chrétiens d'enseigner les lettres païennes, disant qu'ils ne pouvaient le faire sincèrement, ce qui les mit hors d'eux. Son idée la plus originale fut de rebâtir le temple de Jérusalem et de rendre aux Juifs le culte national de Jéhovah afin de faire mentir la prophétie du Christ. Il consacra une somme considérable à cette restauration et décréta le commencement des travaux. Des milliers de Juifs accoururent pour y assister. On déblaya les ruines, on creusa la terre; mais, lorsqu'on voulut poser les fondements, des

explosions de feu éclatèrent dans la roche et tuèrent un grand nombre d'ouvriers. Les autres refusèrent de continuer. Si un tel fait ne nous était raconté que par les historiens ecclésiastiques, nous aurions le droit de le traiter de pure légende; mais il est rapporté dans tous ses détails par Ammien Marcellin, historiographe de Julien et son admirateur passionné, grand partisan comme lui de la religion hellénique contre les chrétiens[1]. Peu d'années après, Sozomène écrivait : « Si quelqu'un trouvait ce récit incroyable, qu'il s'en rapporte au témoignage des hommes qui le tiennent des témoins oculaires et qui vivent encore aujourd'hui, qu'il s'en rapporte aux Juifs et aux païens qui ont abandonné leur œuvre inachevée, ou plutôt qui n'ont même pas pu la commencer. »

Julien n'était pas homme à s'effrayer de si peu. Il avait déclaré la guerre au Galiléen. En vrai héros, pour atteindre son but, il n'eût pas reculé même devant les forces conjurées de la terre et du ciel. Au moment où il reçut cette nouvelle à Antioche, il allait partir pour combattre les Parthes. Il déclara qu'à son retour il poserait lui-même la première pierre du temple des Juifs en invoquant Jupiter ou l'ineffable Intelligence et Apollon, son verbe solaire. Mais peu après il tombait frappé d'une flèche en Perse. Il mourut noblement, en s'entretenant de l'immortalité de l'âme avec ses

[1] Ammien Marcellin, XXIII, 1.

amis Libanos et Maximos, en héros de Plutarque et en disciple de Platon. Le mot final qu'on lui prête : « Tu as vaincu, Galiléen ! » est une invention chrétienne, mais il résume cette vie tragique et marque la victoire définitive du christianisme.

Elle n'est pas finie encore, l'histoire de la roche sacrée du mont Moriah. De nouveaux outrages, de nouvelles gloires l'attendent. Trois siècles à peine se sont écoulés. Byzance règne sur Jérusalem. Un patriarche chrétien gouverne au Saint-Sépulcre. Mais l'époque héroïque des apôtres est passée. Le Bas-Empire, perdu en ses querelles théologiques et déjà vermoulu, recule d'un côté devant les barbares et de l'autre devant l'Islam. Mahomet a fondé en Arabie une religion nouvelle, qui n'a rien de l'ésotérisme profond de Moïse et du Christ, mais qui néanmoins procède de l'un et de l'autre, religion instinctive, convenant à des âmes fortes et rudes, d'une simplicité grandiose, et qui se résume presque tout entière dans ces mots : *Allah akbar !* Dieu est grand ! Byzance n'a pas su défendre Jérusalem. Le khalife Omar occupe le mont des Oliviers avec une armée arabe, et la ville se rend à la suite d'une capitulation conclue avec le patriarche Sophronius, qui garantissait aux chrétiens, moyennant paiement d'un tribut, leurs vies, leurs biens et leurs églises. La scène qui suit n'est pas seulement d'une grandeur épique, elle caractérise aussi

d'une manière admirable la situation religieuse du monde en l'an 638.

Le khalife Omar était venu par le désert d'Arabie comme un simple Bédouin, une outre d'eau et un sac d'orge pendus à la selle de son chameau. La rédaction du traité achevée, le khalife dit au patriarche : « Conduis-moi au temple de David. » Omar entra dans Jérusalem, précédé par le patriarche et suivi par quatre mille compagnons du prophète, le sabre au poing. Le patriarche le conduisit d'abord à l'église de la Résurrection, puis à celle de Sion : « C'est ici le temple de David, dit-il. — C'est un mensonge, » repartit Omar, et il sortit en se dirigeant vers la porte qu'on nomme Bab-Mohammed. L'emplacement où se trouve aujourd'hui la mosquée était tellement encombré d'immondices que les escaliers, conduisant à la rue, en étaient couverts et que les décombres atteignaient presque le sommet de la voûte. « On ne peut pénétrer ici qu'en rampant, dit le patriarche. — Soit, » répondit Omar. Le patriarche passa le premier. Omar et ses gens suivirent et on arriva à l'espace qui forme aujourd'hui le parvis de la mosquée. Tout le monde put s'y tenir debout. Après avoir jeté les yeux à droite et à gauche et avoir attentivement considéré le lieu, Omar s'écria : « *Allah Akbar !* c'est ici le temple de David, dont le Prophète m'a donné la description. » Il trouva la Sakrah couverte d'immondices que

les chrétiens y avaient accumulés en haine des Juifs. Alors Omar étendit son manteau sur la roche et se mit à balayer. Tous les musulmans qui l'accompagnaient suivirent son exemple [1].

Cet épisode du khalife conquérant, ancien compagnon du Prophète, balayant le sanctuaire de Salomon méprisé et profané par des chrétiens, est un fait historique et religieux d'une haute signification. Omar n'est pas venu comme Julien dans un sentiment d'hostilité contre le Christ. Le Koran abonde en nobles paroles sur le prophète *Aïscha* (Jésus). Omar est venu plein de respect, avec son âme de héros et de croyant, accomplir un acte de tolérance et de réparation envers le premier sanctuaire du monde qui ait proclamé le Dieu unique devant tout l'univers. L'Islam nous apparaît ici comme un arbitre entre l'antique tradition d'Israël et les représentants officiels du christianisme. Qui ne voit la grandeur de ce rôle ? En rendant cet hommage à l'Islam, je tiens à distinguer essentiellement : autrefois et aujourd'hui, les khalifes de l'époque héroïque et les sultans de Constantinople, la race arabe et la race turque. C'est la race arabe qui a produit Mahomet et ses compagnons. Si l'avenir nous réservait un

[1] *Le Temple de Jérusalem*, par le comte Melchior de Vogüé, Paris, 1864. — A l'étude de ce livre si solidement documenté on fera bien de joindre les pages suggestives et poétiques de M. Eugène Melchior de Vogüé sur le Haram-ech-chérif dans son bel ouvrage : *Voyage en Syrie et en Palestine*.

mouvement religieux qui élargirait l'Islam à la religion universelle, c'est de la race arabe qu'il devrait sortir. Omar appartient à la plus grande époque de l'islamisme, et on ne peut qu'admirer le sentiment de révérence qui le courba devant la pierre sacrée. Aussi lui sera-t-il permis de relever le temple sous une forme nouvelle, qui promet déjà : — *le temple des nations*. Ce ne fut pas Omar, mais un de ses successeurs, le khalife Abd-el-Melik-ibn-Merouân, qui bâtit la mosquée. Les musulmans l'appelèrent mosquée d'Omar — et c'est justice. L'œuvre de l'architecte est belle, mais l'action du héros est plus belle encore.

Et voici venir le dernier acte de ce qu'on pourrait appeler le drame du temple de Jérusalem, je dis : le dernier dans le passé, sans préjudice de l'avenir.

Quatre siècles encore ont roulé. Soulevée par une vague immense d'enthousiasme, l'Europe féodale et chevaleresque a voulu reprendre la Ville sainte. Poussé par je ne sais quelle espérance d'y trouver l'arche de ses mystères et l'arcane de sa propre pensée, le jeune Occident bardé de fer s'est élancé vers le vieil Orient. Il n'y voit qu'une chose : le saint Sépulcre ! Jérusalem a été reprise. Des chevaliers chrétiens occupent la mosquée El-Aksa, au coin sud-ouest du Haram, juste en face de la mosquée d'Omar. Leurs chevaux piaffent et hennissent dans les écuries de Salomon, vastes souterrains

qui prolongent à perte de vue leurs arches gigantesques sous l'enceinte sacrée. Peu versés dans l'archéologie, mais pleins de courage et de feu sacré, ces Celtes et ces Franks regardent la mosquée d'Omar avec admiration. Sa forme svelte et majestueuse, son intérieur étrange les attirent. Ils se persuadent qu'ils ont devant eux le temple de Salomon, et cette pensée excite dans leurs imaginations ardentes une fermentation nouvelle. Éclairés par les rayons multicolores qui tombent de cette coupole, ils sauront conquérir le monde au nom du Christ. Des rabbins de Jérusalem, très vieux et très savants, leur ont confié sous le sceau du secret certaines idées qu'ils disent provenir de la tradition orale de Moïse. Ils leur ont parlé d'Adam Kadmon, l'homme originaire, antérieur à la terre, céleste et complet, fractionné plus tard dans la multiplicité des êtres (interprétation ésotérique de la chute d'Adam), et du Christ universel, qui comprend Jésus de Nazareth, mais le dépasse de beaucoup, puisqu'il comprend aussi les prophètes et les inspirés de tous les temps (interprétation ésotérique de la rédemption par le Christ). De ces idées profondes, les chevaliers chrétiens ont saisi surtout le côté combatif et généreux. Ils ont résolu de fonder un ordre de moines guerriers et laïques, qui défendront loyalement en Europe et en Orient la religion du Christ, mais seront aussi les propagateurs prudents de cette religion universelle. En

un sens, ils ressembleront aux prophètes, qui, dans la savante constitution de Moïse, servaient d'arbitres entre les rois et le sacerdoce et de contrepoids aux deux. Car eux aussi serviront de contrepoids aux rois d'Occident et à la papauté. Et, en mémoire du Temple de Jérusalem, où cette idée leur est venue, ils s'appelleront : les Templiers. Ils l'ont juré, rangés en cercle, leurs glaives levés et réunis en une seule pointe, dans le demi-jour du sanctuaire, au flamboiement des grandes ogives, sur la pierre fondamentale, sur la vieille roche de Qoubbet-es-Sakrah. L'Ordre du Temple est fondé. Héroïque et pur d'abord, il faiblit au bout de quelques générations. Trop pareil aux rois et au clergé qu'il veut guider, il aime trop les biens de la terre. Mais les grands maîtres de l'Ordre conservent la tradition, essayent de redresser les fidèles. Les idées qu'ils détiennent leur donnent une force secrète et se répandent sourdement. Trois cents ans après, l'Ordre du Temple est devenu le plus puissant et le plus riche de l'Europe, d'autant plus redoutable qu'il se compose de moines armés. Il a son culte, sa doctrine, ses règles indépendantes de l'Église, il constitue un État dans l'État. Alors un roi de France et un pape s'allient pour le détruire en masse ; le premier, avide de leurs richesses ; le second, jaloux de leur pouvoir, rival du sien. Le grand maître de l'Ordre des Templiers, Jacques Molay, homme intègre et vénérable, est saisi, jeté

en prison, mis à la question, jugé dérisoirement et brûlé avec son grand conseil. Dans toute l'Europe, les Templiers sont traqués, massacrés impitoyablement jusqu'au dernier, leurs sanctuaires rasés, leurs statuts, leurs documents, leurs traditions détruites sans trace.

Cependant, sur son bûcher, Jacques Molay avait dit : « Je requiers Dieu pour juge. » Et il avait assigné le roi de France et le pape pour comparaître à son tribunal, le roi à trois mois, le pape à un an. Trois mois après, jour pour jour, le roi meurt ; un an plus tard, le pape expire. Mais ce n'est pas tout. La destruction de l'Ordre du Temple fut le premier crime social, avant la Saint-Barthélemy, qui ébranla dans ses fondements la royauté française et la papauté romaine. Quelques-unes des idées des Templiers, reprises par les Rose-Croix et les ordres maçonniques, ne contribuèrent pas peu à fomenter et à faire éclater la Révolution française. Dernière coïncidence bizarre. En 1793, avant de monter à l'échafaud, le roi Louis XVI et sa famille étaient enfermés à Paris dans la prison du Temple, sur l'emplacement même où Jacques Molay et les derniers Templiers avaient crié et protesté sous les chevalets, les cordes et les fers rouges de la torture.

Ironie des faits, jeux sanglants du hasard, diront les historiens sceptiques d'aujourd'hui. Les plus subtils et les plus artistes d'entre eux ajouteront

avec un fin sourire: « O divine comédie! » Quant à nous autres, il nous est permis de reconnaître en tout ceci la Némésis des Lois éternelles et les éclairs lointains du temple de Jérusalem. Ils sont pareils, il est vrai, aux rayons d'un soleil éteint qui voyagent encore des milliers d'années à travers les espaces. Ils sortent de l'Insondé et vont à l'Insondable, mais ce sont des éclairs dans la nuit. *Sunt verba cœli!*

Tout se relie dans la chaîne des siècles, et le regard plonge plus loin qu'ailleurs, lorsqu'on rêve assis sur un banc de marbre, sous les vieux cyprès de la mosquée El-Aksa.

Pourtant l'iman impassible attendait toujours. Nous entrâmes enfin dans la mosquée d'Omar. On a encore dans les yeux la réverbération du soleil, sur les dalles blanches du Haram, et, au premier moment, on se sent plongé dans les ténèbres. Mais de hautes arcades s'y dessinent et une splendeur féerique filtre dans la nuit du sanctuaire. Deux rangées de colonnes concentriques soutiennent l'édifice. La première est octogonale comme la mosquée elle-même et soutient le pourtour, la seconde est circulaire et supporte le dôme magnifique. Les colonnes, à chapiteaux dorés, sont les plus précieuses du monde, de marbre violet veiné de blanc, de porphyre, de vert antique, débris des temples juifs, païens, byzan-

tins qui furent ici. Mais ce qui distingue ce lieu de tous les autres sanctuaires, c'est le roc brut qui émerge du sol à son centre en une large surface inégale, et que les musulmans ont recouvert d'une tente de soie. Ce bout d'échine terrestre est la vieille roche sacrée des patriarches, celle où David vit un ange debout armé du glaive, celle où Salomon voulut bâtir son temple selon les règles savantes de l'ésotérisme égyptien, doublé de l'ésotérisme moïsiaque, c'est l'*Eben Schatiya*, la pierre fondamentale des rabbins de la Kabbale. Voilà l'unique autel, sans culte, sans prêtres, sans inscription, de *Qoubbet-es-Sakrah*, la coupole de la pierre. Un autel qui veille et qui attend. Sur le roc rougeâtre s'épanche, à travers la pénombre, une lumière scintillante et merveilleuse. Elle tombe des hautes ogives placées près de la voûte, chefs-d'œuvre de la verrerie orientale, étincellements de rubis, de topazes et d'émeraudes qui se superposent et s'épanouissent en roses grandissantes.

Mais revenons aux bas-côtés pour admirer les mosaïques, fleurs diaprées d'or, constellées en queues de paon, qui recouvrent les murs de leurs floraisons étranges. De larges arabesques y courent ; on dirait des hiéroglyphes tracés par des glaives d'archange sur l'éphémère efflorescence des rêves humains. L'iman me rend attentif à l'inscription qui orne le bandeau bleu du pourtour.

Elle est tracée de cette fière écriture koufique encore tout imprégnée de l'héroïsme arabe, et reproduit le fameux verset du Koran que le khalife voulut inscrire ici en signe de la victoire de l'Islam sur le christianisme. Sa gravité singulière réclame l'attention ; car il touche à l'arcane de l'Église chrétienne, au plus haut problème de sa dogmatique. Voici d'abord l'hommage de Mahomet à Jésus. Il faut avouer qu'on n'en saurait exprimer de plus ému ni de plus profond. Écoutez plutôt : « O vous, qui avez reçu les Écritures, ne sortez pas de la foi, ne dites de Dieu que la vérité. Jésus est le fils de Marie, l'Envoyé de Dieu et son verbe ; Dieu l'a fait descendre dans Marie ; il est son souffle. » Les Pères de l'Église, les conciles et tous les papes pourraient signer cela. Mais voici maintenant la négation de la divinité du Christ et de la Trinité, dans le sens de l'Église orthodoxe et latine. « Croyez en Dieu et en ses envoyés, mais ne dites pas qu'il y a une trinité en Dieu, cette croyance vous sera meilleure. Il est un. Gloire à lui ! Comment aurait-il un fils ? Tout ce qui est au ciel et sur la terre est à lui ; il se suffit à lui-même. » (Koran, IV, 169.)

Dans ce remarquable passage, je vois trois choses. J'y vois la grandeur de l'Islam et sa limite. Mais j'y vois aussi les limites de la théologie chétienne et son insuffisance radicale pour

répondre au besoin d'universalité de l'esprit humain.

L'Islam est grand par la profondeur et la ferveur de sa foi en Dieu. Cette foi est intransigeante, mais elle est absolue et inébranlable. La limite de Mahomet apparaît en ceci que son esprit simpliste d'Arabe ne conçoit aucun rapport entre le divin et l'humain, aucune filiation de Dieu à l'homme. En un mot, ce sont les principes de l'*Émanation* et de l'*Évolution* qui lui manquent. Or, ces deux principes contiennent tout le mystère de la *Chute* et de la *Rédemption* dans le sens le plus ésotérique, le plus profond et le plus universel.

La limite de la théologie chrétienne a été fixée au concile de Nicée par la définition de la divinité de Jésus-Christ. Cette définition fait de lui non seulement *une émanation directe de Dieu* (ce que peuvent admettre, en un sens, ceux qui croient à l'antériorité des âmes et au monde invisible), MAIS ENCORE LA PUISSANCE COSMOGONIQUE ESSENTIELLE ET LA SECONDE PERSONNE DE LA TRINITÉ. C'est, en un mot, L'IDENTIFICATION DE JÉSUS DE NAZARETH AVEC LE LOGOS (ce qui est contraire aux lois universelles et absurde à tous les points de vue). Et, de ce dogme, l'Église a fait sa pierre angulaire. Que cette identification ait été nécessaire, à un moment donné, pour triompher de la décadence païenne et pour frapper l'esprit des barbares, on peut le soutenir. Mais les

initiés de tous les temps ont su que ce dogme, profondément agnostique (c'est-à-dire fermant les mystères et faussant la vérité), n'est qu'une machination de prêtres et un instrument de politique cléricale. Jamais les esprits vraiment philosophiques n'ont pu l'accepter, et, depuis trois siècles, il est en contradiction avec la raison croissante et dirigeante de l'humanité. Cependant l'Église y tient comme à la prunelle de ses yeux, parce que *sur cette confusion se fonde le pouvoir sacerdotal arbitraire et sans contrôle scientifique*, le gouvernement absolu et tyrannique des âmes qui est devenu le fond de son esprit et de sa constitution. — Et pourtant, il faut que ce voile se déchire complètement. Oui, il faut que ce dogme tombe, pour que le Christ se lève, derrière les prêtres qui nous le cachent, dans sa force libératrice et dans sa splendeur vraiment divine.

La confusion de Jésus avec le Logos a aujourd'hui un double inconvénient : 1° de nous rendre inaccessible l'enseignement du Maître en ses parties les plus hautes ; 2° de nous cacher complètement en le faussant le sens profond, éternel et organique du Logos lui-même ou du Verbe divin. C'est une grande erreur des exégètes, des historiens et des philosophes modernes, de s'imaginer que le Logos est une création alexandrine. Comme s'il n'avait pas existé depuis des milliers d'années sous le nom de Vichnou en Inde, de

Horus en Égypte, de Mithras en Perse ! Alors aussi des pontifes parlaient de Trinité et du Verbe divin manifesté dans le règne hominal, mais c'était une trinité cosmogonique, une synthèse de forces et de principes, traversant tout l'univers depuis l'archange jusqu'à l'infusoire, et remontant de la pierre jusqu'à l'homme, — mais non pas une trinité personnelle, historique, enfermée dans un homme, dans un temple, dans une nation, dans une planète ou dans un temps donné. Ah ! certes, la confusion qui ferme les vérités suprêmes à l'intelligence a été pour l'Église un instrument de domination suprême — et l'est encore, quoi que l'on dise et quoi que l'on fasse. L'incrédulité agnostique ne fait que lui amener des recrues aveugles et soumises d'avance par découragement. J'ose l'affirmer, l'humanité ne sera vraiment affranchie que lorsque ses guides intellectuels et spirituels auront vu clair sur ce point.

Le Logos ou le Verbe universel bien compris sera la réconciliation de la Science et de la Religion, la révélation étendue à toute l'histoire, la reconstitution de l'autorité véritable, la fédération des peuples préparée par celle de leurs pouvoirs scientifiques et religieux, l'organisation hiérarchique, solidaire et fraternelle de tous les hommes instaurée. — Ce sera, du même coup, le groupement autour de Jésus des prophètes de toute nation, la résurrection glorieuse, au milieu de ses

frères, du plus grand des fils de Dieu. Ce sera, en un mot, l'avènement du Christ social. — Il y aura encore des pontifes élus par les élus des peuples. Ils pourront montrer le chemin du salut, redresser les faibles et réprimer les pervers. Mais on ne dira plus de l'un d'eux : « *Aperit et nemo claudet, claudit et nemo aperiet ;* il ouvre et nul ne fermera plus, il ferme et personne ne pourra plus ouvrir. » Alors les clefs de saint Pierre auront perdu leur pouvoir pour laisser régner l'aigle de saint Jean.

Mais ce n'est pas avec la science matérialiste et la philosophie agnostique qu'on y parviendra. Ce sont là des forces dont l'Église se rit. Que dis-je ? ce sont ses aides les meilleurs, et le dégoût qu'elles inspirent à beaucoup d'âmes les précipite aveuglément dans l'orthodoxie ritualiste ou les enrégimente dans la politique de l'Église. Les soi-disant libres-penseurs et les théologiens purement critiques de l'école protestante, qui séparent la science et la morale et voudraient confiner l'esprit humain en deux compartiments à cloison étanche, ne se doutent pas qu'avec leur philosophie, d'où ils ont rayé les concepts vitaux de l'Ame et de Dieu, ils fortifient l'Église actuelle. L'agnosticisme athée est le soutien inconscient de l'agnosticisme superstitieux. L'un croit libérer les âmes en les mutilant, l'autre les aveugle pour les opprimer. Le but des esprits supérieurs devrait être de reconstituer

dans une largeur transcendante ces concepts vitaux de l'Ame et de Dieu, qui sont les clefs de la synthèse scientifique et de la religion universelle. Avec ces puissances-là, on battrait en brèche les murailles de l'Église étroite et ossifiée, qui s'intitule faussement catholique, et cela bien autrement qu'avec les béliers sans tête du dilettantisme et du scepticisme. N'espérez pas non plus y parvenir avec la morgue d'un athéisme stérile. Le seul vrai Dieu est un Dieu vivant et il parle avec des verbes vivants. La force, qui renverse les temples et les rebâtit, trône au centre de l'âme humaine et de toute religion vraie.

Telles furent les pensées qui m'assaillirent malgré moi dans la pénombre de la belle mosquée silencieuse, au chatoiement des verrières, des mosaïques et des grandes arabesques sillonnant les murs comme des écritures fiévreuses de prophètes.

Comme je sortais du Haram-ech-chérif avec mon janissaire par la porte grillée, près de l'ancien Séraï, l'enfant mograbin, qui jouait avec les soldats turcs, me jeta pour la seconde fois sa malédiction. « *O sancta simplicitas !* m'écriai-je intérieurement. Pauvre enfant ! on t'a enseigné cela, mais pourquoi t'en voudrais-je ? Puisque tu sais encore haïr, tu dois savoir aimer aussi. Tu vaux mieux peut-être que les sceptiques invertébrés, les

âmes neutres et sans sexe qui sont nos eunuques d'Occident. Toi au moins tu as une foi ! »

Et puis, j'avais encore dans les yeux la superbe figure du khalife Omar, le héros bédouin balayant les décombres du sanctuaire.

V

VERS LE JOURDAIN. — PRINTEMPS AU DÉSERT

La vallée du Jourdain est le berceau des prophètes. Allons-y. J'ai la nostalgie de leur voix après celle des sacerdoces et de l'histoire.

C'est le matin de bonne heure. Un beau ciel clair traversé de flocons blancs, un vrai ciel de mars, étend sur la sombre cité son frais pavillon aux couleurs du printemps. Devant la porte du couvent, se forme notre modeste caravane, composée du drogman Morkos, du frère Luc, d'un Bédouin armé, et de moi. Le frère Luc est le franciscain du couvent qui m'a servi de guide à Jérusalem. C'est un Belge d'une trentaine d'années, vigoureux et blond, une tête d'apôtre avec de bons yeux bleus et un sourire avenant répandu sur tout son visage. Il n'a eu qu'un rêve depuis son enfance : vivre à Jérusalem. Il l'a réalisé et se trouve parfaitement heureux. Ame blanche et sans tache,

qui a fait de la Terre Sainte son paradis. Le Bédouin armé est l'escorte obligatoire de tous les voyages du côté du Jourdain. Le gouvernement turc l'accorde aux étrangers contre une taxe modique, et sa protection est utile dans ces parages où la juridiction de la Porte ne règne guère que nominalement. Les cheiks respectent l'étranger qui voyage sous la garde d'un des leurs. Notre Bédouin, en pantalon flottant, sa chemise bleue serrée d'une ceinture de cuir, son long fusil en bandoulière, est un maigre enfant du désert, au visage de bronze, aux yeux d'épervier. Peu sociable, ne se mêlant jamais à notre troupe, il est toujours en avant à caracoler sur son petit cheval noir et nerveux.

Je cause volontiers avec le frère Luc, très ferré sur la Bible et la topographie de Jérusalem. Dès les premiers jours, j'avais ressenti pour lui une sympathie toute spontanée, et je suppose qu'elle est réciproque. Nous ne l'exprimons pas, mais elle est d'autant plus exquise, et nous causons en liberté sur mille choses, comme de vieux amis des pays de la brume et du rêve qui se retrouveraient dans les montagnes sévères de la Terre Sainte. Nous ne communions pas seulement dans la flore de la Palestine, dans les épisodes de l'Ancien et du Nouveau Testament, mais dans quelque chose de plus intime que nos pensées et nos croyances et qu'on pourrait appeler nos aspirations secrètes.

Sa foi est franche et naïve. C'est une âme qui aime, qui pressent et qui espère — et cela vaut mieux que tout.

Montés sur de bons chevaux arabes et précédés du Bédouin, nous sortons par la porte de Jaffa et nous contournons les murs de la ville. J'admire la superbe porte de Damas par laquelle Jérusalem présente au nord sa face sarrasine, puis, à l'angle tournant, le mur énorme qui surplombe le ravin de Gethsémani et par lequel Jérusalem oppose au levant sa face judaïque. Nous passons au bas du cimetière musulman, si pittoresquement accroché avec ses cippes et ses kiosques blancs, au pied de l'énorme muraille, sur l'escarpement de la colline. Ces morts semblent vouloir barricader, jusqu'au jour du Jugement, la porte Dorée, murée depuis des siècles, par où Jésus monta si souvent au Temple, lorsqu'il venait de Béthanie ou du mont des Oliviers. Nous traversons à la hâte la lugubre vallée de Josaphat, où les innombrables tombes juives parsèment l'herbe à perte de vue de leurs pierres grises.

Laissant derrière nous la Ville sainte, nos chevaux gagnent au galop un haut plateau d'où la vue s'étend sur les montagnes environnantes. A nos pieds, un fouillis de cimes chauves et de vallées tortueuses ; plus loin, la grande ligne horizontale de Moab ; entre les deux, on pressent la vallée du Jourdain profonde et large, mais on ne la

voit pas encore. Autour de nous, la lande pierreuse, couverte de romarin et brillante de rosée. Nos chevaux, qui flairent les aromes du désert, reniflent au vent du large et hennissent... Et l'on est envahi tout à coup par une sensation inconnue en Europe; on hume à longs effluves la liberté sauvage, illimitée, du Bédouin à cheval, sans gîte, mais qui possède le monde du regard.

Au petit pas, nous descendons vers Béthanie, suspendue au versant méridional des monts de Judée. Le village de Marthe et de Marie, asile préféré de Jésus, se compose aujourd'hui d'une trentaine de maisons délabrées dont quelques-unes servent de repaires à des laboureurs arabes. Du milieu de ces ruines, les amandiers en fleurs élèvent leurs touffes rosées. Cette ligne horizontale des montagnes de Moab, cette longue ligne implacable qui ferme l'horizon, Jésus dut la fixer souvent par la fenêtre ouverte, lorsque Marie l'écoutait, assise à ses pieds, le regard perdu dans ses yeux, l'âme abîmée dans sa parole.

Maintenant nous descendons par des ravines de silex à la fontaine des apôtres, et nous suivons le fond d'une vallée interminable. Mais nous revoici sur un haut plateau bossué de la montagne, et nous rencontrons trois cheiks arabes d'au-delà le Jourdain. Ils ont grand air. Longue robe écarlate serrée autour des reins, sabre recourbé à la ceinture. Sur le dos, pendant en plis magnifiques,

une abaya noire ou rayée de brun et de blanc. Sur la tête, la coiffure classique du désert, si pittoresque et si commode, la kouffièh blanche, retenue par une grosse corde en poil de chameau. Ils vont à Jérusalem pour des achats ou pour traiter d'affaires avec le wali. Ils nous croisent au pas, silencieux et fiers, sur leurs chevaux de race, aux jambes fines, dont les muscles souples frémissent au soleil, sous le poil luisant.

Et, tout aussitôt, formant un contraste frappant avec ces monarques bédouins, une triste troupe de piétons déguenillés nous rejoint. Ils marchent à la file, par petits groupes, une cinquantaine d'hommes et de femmes. Ce sont des pèlerins russes. Viennent-ils des steppes de l'Ukraine, des confins de l'Asie ou de la Baltique ? Je ne sais. Mais ils ont l'air d'avoir marché depuis des mois, les pauvres moujiks vêtus de noir. Tous les ans, des services spéciaux de navires russes les apportent par la mer Noire à Jaffa. De là, ils traversent toute la Palestine à pied, hébergés gratis dans les couvents grecs. De pâles visages fatigués, aux traits rustiques et délicats, empreints de la profonde mélancolie slave. Des femmes boiteuses appuyées sur leurs gros parapluies de laine trouée ; des hommes grisonnants en touloupes et en casquettes fourrées, avec des médailles militaires, héros obscurs des guerres du Caucase ou des Balkans. Dans leur existence

besogneuse, enfouie en la glèbe natale, la Terre Sainte est pour eux quelque chose comme le paradis terrestre et un gage de la vie céleste. Ils ont voulu la voir avant de mourir et sont venus, du fond de leurs neiges et de leurs forêts, avides de contempler les cryptes dorées de Bethléem et les icônes du Saint-Sépulcre. Et ils vont, ils vont d'un pas machinal et pressé, à la fois las et fiévreux, le dos courbé, les yeux fixes. Ils ont passé entre nos chevaux sans regarder ni à droite, ni à gauche, sans même nous apercevoir. Ils vont, ils vont toujours, perdus dans leur songe. Déjà, ils nous dépassent et dévalent dans un ravin. Ils iront ainsi par toute la Palestine, jusqu'à Nazareth et au Carmel. Plusieurs mourront en route, d'autres s'enliseront dans la plaine d'Esdrelon, changée en marécage par la saison des pluies... Mais qu'importe ? Ils auront suivi leur rêve !

Après une sieste de deux heures au khan El-Akmar, nous chevauchons quelque temps encore sur la hauteur. On heurte les restes d'un donjon féodal construit par les Croisés ; au fond d'un abîme, on découvre la coupole d'un couvent grec, pareille à un turban blanc. Le paysage, composé de gouffres à pic, de cirques rocheux et de montagnes effondrées, est d'une sévérité dantesque. Enfin la route descend en lacets les derniers contreforts des monts de Judée, entre des pitons chauves à grands plis sourcilleux, avec des taches

de mousse verte sur leurs crevasses noires. Les rochers surplombants du Ouadi-el-Kert, échancrés en niches par le haut, forment des pendentifs en stalactites pareils à ceux des mosquées arabes. Et la vallée du Jourdain s'ouvre enfin dans toute sa largeur, immense, onduleuse, avec ses marécages, ses champs de pierre, ses oasis de buissons, et là-bas, très loin, aux pieds de l'énorme chaîne de Moab, le fleuve caché dans une épaisse bande de verdure. A la distance d'une lieue, on aperçoit quelques maisons blanches, l'hospice russe de couleur rose et un campement de Bédouins en terre brune, cuite au soleil. Voilà le Jéricho actuel.

Au pied de la montagne, une eau cristalline jaillit d'un bassin de calcaire gris. Deux Bédouins armés de longs fusils y veillent. C'est la fontaine d'Élisée. Nos chevaux ont flairé avec inquiétude cette eau presque chaude. Nous sommes ici sur un terrain volcanique et à quatre cents mètres au-dessous du niveau de la mer. Une chaleur lourde et presque tropicale a succédé à la fraîcheur des cimes judéennes. En quittant la tiède fontaine d'Élisée, on s'engage dans un sentier qui serpente en longs méandres vers Jéricho, à travers une mer de libre verdure.

Et soudain, on entre comme par magie dans un paradis biblique, dans un jardin sauvage où respirent la pureté et la joie édéniques.

De vastes champs de fleurs émaillent l'herbe foisonnante, en bouquets drus, en gerbes épanouies. Les marguerites jaunes succèdent aux marguerites blanches. De frêles corolles rosées à quatre pétales alternent avec les larges anémones rouges et les calices d'or en gueules de loup. Et cette flore merveilleuse, opulente, parfumée, se prolonge en guérets infinis ; elle borde le chemin, elle ourle le torrent d'Élisée, elle étend jusque sous les buissons d'épines et les petits sycomores ses tapis d'or, de pourpre et de neige. On ne voit pas l'eau, mais on l'entend sourdre parfois et partout on sent sa présence souterraine. La vie palpite sous le sol. Parfois, au pas de nos chevaux, des bandes d'alouettes s'échappent de ces gerbes de fleurs. Fauves étincelles, qui s'essorent et retombent avec de petits cris dans cette mer de verdure efflorescente, comme si elles ne pouvaient se détacher du sein amoureux de la terre, trop douce, trop embaumée et plus belle que le ciel. Une odeur de miel flotte dans l'air, et des essaims d'abeilles se lèvent en bourdonnant de tous ces calices pour s'y replonger encore. Des herbes et des fleurs, des oiseaux, des abeilles se dégage une mélodie exquise et merveilleuse, un hymne d'amour qui semble murmurer : « Printemps du désert... Éden ! Éden ! Joie première et sans mélange ! Paix et volupté de l'innocence ! »

Nous sommes descendus à point dans la vallée

du Jourdain. Car ils sont courts, les printemps de Jéricho. Morkos me dit que cette flore hâtive de mars ne dure qu'une semaine ou deux. Dans quinze jours toutes ces fleurs seront flétries, ces herbes brûlées par les feux plombants du ciel, et la prairie enchantée de Jéricho ne sera plus qu'un désert bruni de ronces et d'épines. Hâtez-vous de fleurir, ô rouges anémones, fleurs de la Passion, et vous, marguerites d'or, pareilles au soleil du divin Amour ! Aimez et couvez, avant de chanter, ardentes alouettes ! Bientôt l'azur sans bornes vous appellera ; mais les nids sont plus doux que l'azur !

Une fois encore nous traversons le clair ruisseau, coulant à pleins bords, qui vient de la fontaine d'Élisée, et nous voici à Jéricho. De jeunes forêts d'orangers chargés de fruits, des bananiers avec leurs régimes pendant en grappes serrées sous les hautes palmes ondoyantes, des figuiers trapus, de sveltes dattiers. Cette plantureuse végétation témoigne de la fécondité de ce sol lorsqu'il est cultivé et rappelle l'ancienne richesse du pays de Chanaan, aujourd'hui si désolé. Dans les *livres des Juges et des Rois*, il est question souvent d'un ancien d'Israël « assis sous sa vigne », et l'on imagine quelque treille en forme de toit. Il faut venir à Jéricho pour comprendre qu'il s'agit de véritables arbres. On y voit des ceps de vigne, gros comme de forts platanes, étendre horizonta-

lement leurs branches nues et noueuses, impatientes de pousser des pampres sous l'afflux de la sève qui déborde en larmes vivaces de leurs sarments coupés.

Je suis descendu à l'avenante hôtellerie des étrangers qui se dresse comme une tour blanche à volets verts au-dessus des rares masures de la libre oasis. Morkos et le Bédouin se sont retirés dans le bâtiment des guides. Au rez-de-chaussée, dans une salle étroite et haute, un repas frugal est servi pour le frère Luc et pour moi, sur la nappe d'une blancheur immaculée, qui n'a d'autre ornement que des chardons argentés du désert, des marbres d'Engaddi et un grand bouquet d'anémones rouges. Tout en rompant le pain, le frère Luc me parle d'Élie et d'Élisée, avec une humilité et une grâce charmantes, comme de compagnons quittés hier. Et ce calme repas dans la fraîcheur du soir, après la journée brûlante et la longue chevauchée, me semble d'une douceur évangélique.

VI

NUIT A JÉRICHO. — LA VOIX DES PROPHÈTES

Il fait nuit. Je rêve seul accoudé au balcon de la véranda qui attient à la plus haute chambre de l'hôtel. On est placé là comme sur une tour de garde et l'on domine de ce belvédère la plaine jordanienne, qui s'étend de toute sa largeur entre Moab et Juda, de la mer Morte aux monts de Samarie.

Il y a quelques heures, j'assistais à la merveille du printemps au désert, à l'enchantement édénique des fleurs et des oiseaux sous le soleil de Chanaan. Maintenant c'est une autre magie qui commence. La pleine lune, d'un éclat doré, monte dans un ciel de velours violet. La terre chaude, baignée d'une tiède clarté, se recouvre d'une vapeur rose et transparente jusqu'aux dunes du Jourdain. Les gorges de Juda s'emplissent d'un noir opaque, mais la chaîne lointaine de Moab

s'illumine, et l'immensité sauvage qui s'étend entre les deux semble s'animer d'une vie nouvelle sous la caresse des rayons lunaires. Et voici, dans le camp des Bédouins, dont les tentes noires ont disparu dans la nuit, un chalumeau élève sa voix agreste ; un autre lui répond de plus loin, et le duo commence. Ils se poursuivent comme deux chevreaux. Bientôt le frémissement d'un tambourin de Bédouine y mêle son rythme sauvage. Et ce trille obstiné, sur quatre notes, évoque toute la vie pastorale — vieille de combien de mille ans ? — mais inchangée et jeune toujours en sa gaieté rustique.

A cette mélodie et devant ce tableau grandiose, je sens l'âme de la Palestine me parler enfin. La voix des prophètes se lève de leur berceau. En face, au-dessus des contreforts de Moab et de la mer Morte, se dresse le mont Nébo, d'où Moïse salua la terre promise. Dans ces ravins, là-bas, sont les cavernes perdues où se cachaient Élie et son disciple Élisée. Pendant huit siècles, des prophètes ont hanté ces montagnes pour que ne meure point l'œuvre de Moïse et que puisse naître — un Messie.

Que furent donc les prophètes hébreux et qu'est-ce que le prophétisme en Israël ? La question n'est pas oiseuse. De chaque solution diverse, que l'on donnera à ce problème, sortira une autre conception de l'homme et de l'humanité, de leur destinée

terrestre ou divine. Ma pensée, sur ce point, est fixée depuis longtemps[1]. Mais devant la majesté de ce paysage, sous l'éloquence austère de ces lieux, la question se pose à nouveau, plus grave, plus impérieuse — et la réponse intérieure arrive, elle aussi, plus profonde et plus décisive.

La faculté prophétique, si rare soit-elle, n'a pas été uniquement dévolue au peuple juif. Elle s'est rencontrée à diverses époques et chez tous les peuples, chez les ascètes de l'Inde védique, dans l'Égypte d'Hermès, comme aussi chez les Grecs. Non seulement la Pythie de Delphes avait la fonction spéciale de prédire l'avenir, mais encore il y avait au temple d'Apollon une classe spéciale de prêtres nommés prophètes. La Volüspa de l'Edda, les Druidesses celtiques furent des voyantes d'un ordre inférieur. Les scaldes scandinaves et les bardes bretons des temps héroïques furent prophètes à leur manière. Malgré son intermittence, la faculté prophétique ou le don de prédire l'avenir, intimement lié à la voyance des choses cachées, est donc un phénomène universel comme le langage et la poésie. Mais c'est aussi un phénomène dont les manifestations varient à l'infini, presque toujours trouble et mêlé d'éléments hétérogènes. En Israël seulement le prophétisme nous apparaît à l'état d'institution dominante, avec une énergie,

[1] Voir les chapitres sur *Moïse* et sur *Jésus* dans mes *Grands Initiés* (1re édition, 1889 ; 3e édition, 1893).

une grandeur et une constance qu'il n'a pas ailleurs. C'est qu'en Israël le prophétisme n'a pas seulement un but individuel ou national, mais une fin universelle. Providentiellement ce but concerne l'humanité entière. Ils le savent bien, le premier et le dernier des prophètes, Moïse et le Christ, le Mage dompteur de la foudre et le fils de Dieu. Autrement comment auraient-ils trouvé la force, l'un de pétrir une nation, l'autre de mourir pour montrer le chemin du salut à tous les hommes? Si les prophètes intermédiaires l'oublient souvent, s'ils deviennent par moments des politiciens juifs, des fanatiques étroits, la vision souveraine de la Jérusalem céleste les hante quand même, et l'idée maîtresse du Dieu de toutes les nations vient les ressaisir comme un cavalier qui ressaute sur son cheval. Pour me servir d'une expression de Spinoza, malgré tout et dans l'ensemble, les prophètes ont toujours vu leur peuple *sub specie æterni*, « sous l'angle de l'Éternel ».

Il y a sur le prophétisme deux théories officielles, celle de l'Église et celle des soi-disant libres penseurs qui règnent en maîtres dans l'Université et par conséquent dans l'État moderne. D'après l'Église, l'inspiration des prophètes est infaillible et absolue, une parole prononcée ou écrite en quelque sorte sous la dictée du Dieu unique et personnel. D'après les libres penseurs, il n'y a point de mystère dans l'âme ni d'au-delà dans la nature

visible. Le prophétisme n'est pour eux qu'un phénomène de la conscience morale. Les voix, les visions, les prédictions, les miracles apparents sont autant d'illusions, d'hallucinations, de figures poétiques ou de procédés charlatanesques. Quant aux respectables protestants, qui avec cette théorie se croient plus religieux que les autres, ce sont d'honnêtes athées ou des croyants honteux.

Ces deux théories sont également étroites et partiales, exclusives et insuffisantes pour expliquer les faits surprenants du prophétisme et son rôle dans l'histoire.

Il en est une troisième qui embrasse tous les phénomènes de la voyance prophétique du plus humble au plus sublime, du plus trouble au plus pur, dans une synthèse lumineuse : c'est la théorie ésotérique, fondée sur la tradition occulte et l'expérience comparée des grands mystiques de tous les temps.

D'après cette antique sagesse, le monde divin, origine et but de l'homme, existe ; mais il ne peut se manifester à l'humanité terrestre, à l'homme de chair et de sang, que par des intermédiaires et des traductions plus ou moins adéquates. Certes que l'Éternel parle à l'homme par la conscience morale qui est son support, sa preuve et sa contre-épreuve. Mais il parle autrement encore. Il est des vérités supérieures, des réalités transcendantes, que le monde divin ne peut transmettre à

l'homme que par des interprètes plus ou moins puissants, par des visions plus ou moins parfaites, adaptées aux peuples, aux individus et aux circonstances. Pareillement, l'art humain ne peut traduire ce Divin que par des symboles. Car tout se tient et tout se ressemble de monde à monde. Des êtres exceptionnels, hors pair, des géants, comme Moïse, Élie et le Christ, ont pu jeter dans le Divin un regard direct. Ces aigles de l'Esprit ont pu fixer son Soleil en face. Mais ils n'ont pu nous dire ce qu'ils avaient vu ; seulement ils l'ont prouvé par leurs actes, ce qui vaut mieux[1].

[1] Il serait aussi intéressant que fécond d'appliquer au phénomène du prophétisme ce qu'ont dit de l'extase deux nobles philosophes grecs, qui furent les plus grands idéalistes de l'antiquité. Platon appelle l'extase Θεῖα μανία ou *folie divine*, qui vaut mieux que le bon sens médiocre. Cette folie appelle le Divin par lequel l'âme produit, comme en une copie resplendissante, ce qu'elle a vu dans son état de ravissement, alors qu'elle marchait à la suite de Dieu; et cette vue la remplit de joie et d'amour. La folie divine a quatre modes, selon Platon : l'inspiration prophétique, les mystères, la poésie et l'amour. L'homme ne participe pas à la folie divine comme être raisonnable, mais alors seulement que le sommeil lui ravit l'usage de la raison ou qu'il perd l'empire sur lui-même par la maladie ou par une inspiration quelconque (*Phèdre*).

Plotin explique, dans le passage suivant, le plus haut phénomène de l'extase : « Si quelqu'un n'arrive pas à la contemplation de l'Un, il n'arrive pas à la vraie lumière qui éclaire toute l'âme. Il lui manque, en quelque sorte, le sentiment de l'Amour, par lequel l'Amant se perd dans la Bien-aimée. L'Un n'est éloigné de personne, mais il n'est présent qu'à ceux qui sont capables et préparés à le recevoir, à le toucher, à l'embrasser par l'analogie et la parenté de la faculté qui leur vient de Lui. Il faut, en un mot, que l'âme soit constituée comme elle l'était originairement en sortant de l'Un. Alors seulement elle peut le contempler comme il doit l'être conformément à sa nature. Ce qui con-

Il y a donc, dans les phénomènes prophétiques, une diversité infinie, mais aussi une gradation et une hiérarchie comme il y en a dans les êtres de la nature, dans les âmes, dans les esprits, dans l'univers et jusque dans les forces de l'Être uni-

temple et est contemplé n'est plus la raison, mais au-dessus de la raison. Car l'objet et le sujet ne sont plus deux et l'âme ne les distingue plus. *L'âme n'est plus elle-même, elle devient ce qu'elle contemple.* Voilà pourquoi cet état est quelque chose d'incompréhensible. Car comment faire comprendre objectivement à un autre la chose contemplée qui, à l'état d'extase, était identifiée avec nous (*Enneades VI*, livre IX, c. IV, VII et X).

Dante, parlant de son voyage céleste, dit admirablement : « La gloire de Celui qui meut toute chose pénètre l'univers et resplendit davantage dans une partie, moins dans une autre. J'ai été dans le ciel, qui reçoit le plus de sa lumière, et j'ai vu des choses telles que celui qui descend de là-haut ne sait ni ne peut les redire. Car notre intelligence, se rapprochant du but de ses désirs, s'enfonce en de telles profondeurs que la mémoire ne peut revenir en arrière. »

La gloria di Colui, che tutto muove,
Per l'universo penetra, e risplende
In una parte più, e meno altrove.
Nel ciel, che più della sua luce prende,
Fu'io, e vidi cose, che ridire
Nè sa, nè puo qual di lassù discende;
Perchè appressando sè al suo disire,
Nostro intelletto si profonda tanto,
Che la memoria retro non puo ire.

(*Paradiso*, I, 1-9.)

On le voit, le père de l'Idéalisme, le plus grand des philosophes mystiques, et le plus intellectuel des poètes de l'Occident sont d'accord sur cette question capitale. Ces paroles de Platon, de Plotin et de Dante sont de véritables traits de lumière. Car elles contiennent les éléments d'une théorie complète du prophétisme depuis le simple pressentiment, à travers la double vue et les nombreux degrés de la vision astrale et spirituelle, jusqu'à l'extase transcendante.

versel qui le gouverne et que nous appelons Dieu. Cette hiérarchie nous permet d'y reconnaître des lois aussi immuables que celles qui gouvernent le monde matériel. Et c'est en ce sens que le pré tendu surnaturel n'est que la région sublime et le couronnement dc la nature. Par le souffle de Dieu qui la traverse, comme par les puissances médiatrices, l'humanité est toujours en rapport avec le monde divin d'où elle sort et où elle retourne. Elle est pareille à l'Océan que le soleil pompe sans cesse et attire en vapeurs invisibles. Mais, quelquefois, il vient un cyclone et il se forme une trombe. Sous la pression du vent et par l'attraction électrique, le flot monte en tourbillons effrayants jusqu'aux nuages. Sur les eaux se promène la colonne liquide qui menace de broyer les vaisseaux et les villes. On peut dire alors que la mer furieuse s'élance vers le ciel et que le ciel boit la mer par une bouche ouverte.

Eh bien, l'humanité commune, c'est la vapeur d'eau qui monte paresseusement à Dieu ; mais le prophète, c'est la trombe qui s'y précipite sous la torsion de l'ouragan.

Qu'ils sont grands ces prophètes, que la légende a pu changer en invraisemblables colosses, mais dont l'âme sublime a seule pu faire naître la légende! Le prophétisme est une tradition qui se maintient solide en un petit groupe. Le maître choisit son disciple et lui transmet ses pouvoirs.

Élie trouve Élisée labourant avec douze couples de bœufs et jette son manteau sur lui. Élisée sacrifie une paire de bœufs, la fait bouillir avec l'attelage et la donne au peuple. Puis il suit le maître. Voilà le prophète d'action, plus grand que les prophètes littéraires, ses successeurs, grands encore, poètes et voyants, mais sans le pouvoir souverain, créateur d'âmes et de volontés. Admirable union du disciple et du maître ! Élisée dit à son initiateur: « Tant que l'Éternel sera vivant et ton âme vivante, je ne te quitterai point. » Ce ne sont plus les corps qui se voient, ce sont les esprits qui se contemplent et se soudent.

Et, malgré tout, quelle solitude terrible que celle des prophètes! — Quand ils ont entendu comme Élie une voix leur crier : « Va-t'en d'ici, tourne-toi vers l'Orient et cache-toi au torrent de Kérith qui est vis-à-vis du Jourdain, » c'en est fait pour eux de la vie ordinaire. Alors ils sont seuls, effroyablement seuls, tous ces géants, comme le Moïse de Vigny, seuls surtout parmi les hommes. Mais un rapport nouveau, une intime et substantielle communion s'établit entre eux et les justes du passé, du présent et de l'avenir. Voilà leur consolation, leur divine récompense. Ils sont seuls, oui ; mais ils ne font plus qu'un avec les grands Solitaires qui leur ressemblent. De là leur pouvoir magique, immense, presque illimité.

Ainsi ils deviennent la voix, l'éclair et parfois la

foudre de Dieu. Quand le misérable Achab ou l'infâme Jézabel aperçoivent de loin « l'homme vêtu de poil qui a une ceinture de cuir autour des reins », ils tremblent, ils se couvrent la tête de cendre et s'enfuient. A leur commandement, les prêtres de Baal se laissent égorger par la foule comme des moutons.

Comme ils vivent seuls, les prophètes meurent seuls. Pareils aux lions et aux aigles, quand ils sentent leur fin approcher, ils se retirent dans les cavernes ou sur les cimes. Là ils disparaissent sans traces. Ainsi du moins firent les plus grands, Moïse au Nébo, Élie au désert du Jourdain. Avant de s'en aller, Élie laisse à Élisée son manteau, et le disciple endormi, dans une vision fulgurante, voit son maître enlevé au ciel sur un chariot de feu, par des chevaux de feu, dernier message, symbole et signe de sa réintégration dans l'Éternel [1].

Dans ce cadre imposant, le lointain passé devenait l'impérieux présent. La lune dominait toujours la vallée du Jourdain de son incantation magique, les chalumeaux des Bédouins n'avaient pas cessé leur naïve symphonie, quand tout à coup j'entendis des voix humaines se mêler à ce merveilleux concert de la nature et de la vie pastorale. C'était un chant à quatre voix, en mineur,

[1] Le récit biblique a transformé la vision du disciple en un fait matériel.

doux et large. Il partait de l'hospice grec situé à cinquante pas de l'hôtel et dont la masse noire se détachait sur le désert éclairé par la lune. Des centaines de lumières brillaient dans un vieux sycomore du jardin; on eût dit un gigantesque arbre de Noël en plein air. On avait allumé ce candélabre rustique en l'honneur des pèlerins russes, et ils s'étaient réunis là pour chanter le cantique pascal qui commence par ces mots :

Éclaire le monde, Jérusalem nouvelle !

L'âme slave vibrait dans cette mélodie avec son mélange de douceur et de force, de résignation et de confiance. Le peuple russe a nommé Pâques « la fête des fêtes[1] », peut-être parce que son instinct mystique lui fait voir dans la résurrection l'idée centrale du christianisme.

Éclaire le monde, Jérusalem nouvelle!

Oh ! la pénétrante harmonie de ce chant suave ! Que nos cœurs occidentaux me parurent pauvres d'espérance, à la voix de ces pèlerins déguenillés ! C'était — d'une manière actuelle et vivante — l'âme du Christ éternel refluant, après deux mille ans d'absence, des bords du Dniéper et du Volga au berceau des prophètes. En planant sur les cha-

[1] Voir, sur les *Fêtes russes*, le charmant livre de Véra Vend, Paris, Havard, 1896.

lumeaux des Bédouins, cette mélodie résonnait comme un nouvel Évangile. Voix des jours anciens et des jours nouveaux... souvenir immémorial, espérance illimitée... La lune glissait haute dans le ciel, la plaine vaporeuse dormait sous sa lueur magique... et les deux voix se mariaient dans le silence de Jéricho.

VII

CRÉPUSCULE DANS LA VALLÉE DE JOSAPHAT

LA JÉRUSALEM FUTURE

Le surlendemain nous remontions à Jérusalem par les âpres gorges du Ouadi-el-Kert.

Avant de rentrer dans la ville des pleurs, où les murs écrasent la pensée, où la tristesse, le fanatisme et la haine empreints sur les visages serrent le cœur, je voulus goûter une dernière fois ce plaisir incomparable de la vie nomade qui est la joie du rêve dans la liberté du désert. Nous fîmes halte au village de Siloé, qui surplombe la vallée de Josaphat, en face du grand mur du Temple, à l'angle nord-est de la ville.

C'est un lieu sinistre et singulier. Des Bédouins troglodytes y habitent des cavernes creusées dans le roc, sépulcres illustres jadis, aujourd'hui repaires sans nom de ces errants. Vis-à-vis, Jérusalem s'étage de profil, avec la silhouette du mont Moriah et la mosquée d'Omar au premier plan. A ses

pieds, la vallée de Josaphat creuse en perspective sa ravine étroite que parsèment les tombes juives. Tout au bout, on voit comme des points noirs les oliviers de Gethsémani.

Le drogman Morkos, le frère Luc et moi, nous descendîmes de cheval pour nous asseoir sur l'herbe. Le Bédouin seul resta en selle, laissant sa bête brouter le gazon. Des enfants déguenillés vinrent rôder à distance autour de nous, larves sorties de leurs sépulcres. Bientôt un Bédouin de Siloé, demi-pâtre, demi-sorcier, s'assit à quelques pas de moi. Je lui offris les restes de nos provisions, et, pour me remercier, l'enfant d'Ismaël se mit à chanter quelques versets du Koran, incompréhensibles pour moi, mais d'un charme berceur, grâce à ces gammes chromatiques descendantes qui rappellent la voix du muezzin. Au crépuscule tombant, la Ville sainte, la ville d'attente, avec ses toits innombrables en coupoles basses, semblait prosternée en prière, sous les derniers rayons de la lumière agonisante.

Ce fut en ce lieu étrange et dans cette compagnie bizarre que m'apparurent une dernière fois la grandeur et la servitude, la splendeur et la misère de Jérusalem.

Grandeur et splendeur incomparable. Elle est faite du rôle et de la signification de cette ville dans l'histoire de l'humanité. Elle est faite de toutes les prophéties juives et musulmanes accu-

mulées sur elle. Elle est faite de la vie et de la mort de Jésus et de ses promesses données sur ce mont des Oliviers au flanc duquel nous sommes assis. Malgré les crimes et les horreurs qu'évoque ce mur gigantesque et ce lugubre fossé de Josaphat, toute la tradition de Moïse, des prophètes et du Christ s'est incrustée dans ces pierres. Et de son gré ou malgré lui, consciemment ou inconsciemment, le globe terrestre a subi la lente incantation qui s'en échappe à travers les siècles.

En effet, si l'on considère l'histoire humaine de très haut et dans le plus vaste horizon perceptible, on constatera que depuis six ou sept mille ans le cycle de notre humanité blanche tourne autour d'un point mystérieux du monde spirituel. Intellectuellement, ce point est l'unité de la race humaine sous le signe du Dieu unique, de l'Ame universelle et de l'Homme conçu comme leur Verbe vivant, et cette trinité organique se reflétant dans toutes les sphères de la pensée et de la vie, les diversifiant, les hiérarchisant et les unifiant. Or, ici s'applique la loi merveilleuse des correspondances analogiques, déjà formulée dans la table d'Hermès, d'après laquelle tout ce qui se passe dans le monde intelligible a une représentation dans le monde sensible.

Géographiquement, ce point autour duquel tourne la vie intérieure de l'humanité est Jérusalem. Le mouvement de la pensée humaine y

aboutit par deux grandes courbes. Le premier courant, celui de la pensée antique va de l'Inde et de l'Égypte à la Grèce pour revenir à Sion. L'autre, celui de la pensée moderne, part de l'Asie centrale pour se répandre en Occident avec les Celtes, les Germains et les Slaves, et refluer à la cité mystique de David et du Christ. Si bien que l'Orient et l'Occident, l'Afrique brûlante et le Nord glacé ont toujours les yeux fixés sur Jérusalem. Et voilà peut-être qui explique toutes ces tombes et tous ces pèlerins, ce perpétuel assaut des morts et des vivants contre ces murs. Tous ils ont l'air de dire à la triste Sion assise sur sa montagne aride : « Dis-nous notre destinée, car tu sais notre énigme, toi la ville des gloires et des larmes, des palmes et des croix ! »

Mais c'est cette grandeur et cette splendeur de Jérusalem qui donne aussi la mesure de sa servitude et de sa misère. Elle résulte de la contradiction entre l'idée qu'elle représente et ce qu'elle est réellement. En principe, par Moïse, les prophètes et le Christ, elle devrait être le centre religieux de toute la terre, le balancier de l'Orient et de l'Occident, le régulateur équilibrant de leur âme multiple et une. En réalité, elle est une Babel des religions, des sacerdoces, des peuples et des âmes, qui ne s'y rencontrent que pour la confusion de leurs langues. Loin d'y trouver cette synthèse, où chaque partie s'agrandit de son harmonie avec le

tout, on n'y voit qu'étroitesse, aveuglement, hostilité. L'état d'âme de l'humanité, qui est un état d'incompréhension, de haine et de guerre, se reflète là comme dans un sombre miroir. De là l'étouffement et l'angoisse que l'on ressent en y plongeant résolument son regard. Tant que l'unité de la famille humaine ne sera pas réalisée, au moins en puissance, par l'application d'un principe organique, principe à la fois scientifique, religieux et social, Jérusalem restera la ville d'attente, d'expiation et de pleurs.

Telles sont la grandeur et la misère uniques de cette ville. Elle ne peut être que la marâtre maudite et maudissante des nations, ou leur mère salvatrice.

J'en étais là de ma rêverie, quand je vis une ombre passer devant moi. Une dalmatique, à ramages d'un rose fané flottait sur les jambes grêles du vieillard. Était-ce le rabbin que j'avais rencontré au Caire ? Je ne sais ; mais il lui ressemblait étrangement. La couleur de sa robe était plus pâle, son visage ridé plus diaphane, ses petits yeux plus tristes et plus perçants. Son âge aussi semblait plus extraordinaire, et toute sa personne prenait, dans ce décor sinistre, quelque chose d'invraisemblable et de légendaire. Il tenait à la main un exemplaire de la *Tora* relié en parchemin usé comme lui. Sans doute il revenait du mur de David où les Juifs de Jérusalem pleurent depuis

deux mille ans avec une persévérance touchante. Et maintenant il rôdait autour de la Ville sainte, cherchant je ne sais quel tombeau de prophète dans le cimetière de Josaphat. J'étais assis sur l'herbe, entre l'Arabe qui chantonnait toujours ses versets du Koran avec un balancement monotone de sa tête et le frère Luc qui venait de tirer son rosaire en murmurant sa prière du soir. Du geste et de la voix j'appelai le vieillard d'Israël en le priant de s'asseoir parmi nous. Mais il me lança un regard défiant, étendit le bras et agita la main d'un geste négatif, en désignant successivement le Bédouin, le Franciscain et moi. Ce geste signifiait : « Musulman, chrétien, hérétique, vous ne vous entendrez jamais, et je n'ai rien de commun avec vous. » Puis il alla se perdre, à petits pas, parmi les tombes de ses pères.

Ce dialogue muet confirmait mes tristes pensées. Plus que jamais elles se montraient séparées, impénétrables et hostiles, les trois religions en présence. Les hommes sont donc imperméables les uns aux autres ? me dis-je. Murées les cités, murées les églises, murées les âmes, comme là-bas, au-dessus du cimetière turc la Porte Dorée par laquelle le Messie entra jadis dans Jérusalem sous une pluie de palmes...

Le crépuscule s'était épaissi et le sombre ravin de Josaphat devenait vraiment « la vallée de l'ombre de la mort ». Sous la noirceur des hautes

murailles du Haram-ech-chérif les collines avaient pris des teintes violettes et le cimetière juif blêmissait. Les monuments d'Absalon, de Zacharie et de saint Jacques avec leurs murs éventrés et leurs corniches en turbans ou en pyramides semblaient maintenant les portes du royaume des ténèbres.

Un lugubre tableau des suites de l'anarchie qui règne sur le monde s'ébauchait dans mon esprit. Les actes successifs du drame des peuples qui s'espaceront sur des années et des siècles se suivaient dans mon imagination avec une rapidité foudroyante et une logique impitoyable. Anarchie des peuples, des races et des classes, couronnée par l'antagonisme féroce de la Science et de la Religion, qui ressemble à un duel acharné entre l'Intelligence et l'Ame de l'Humanité, s'assassinant l'une l'autre et ne laissant debout que la science de l'Instinct et l'amour de la Matière. Sous de tels auspices, je vis d'abord les grandes nations de l'Europe se constituer en ligues formidables et s'écraser tour à tour les unes les autres sous prétexte d'équilibre. Mais, après l'enfer de la guerre universelle, après ces colossales hécatombes, rendues plus effroyables encore par les prodigieux moyens de destruction dus à la science moderne, un cri d'horreur s'élève contre les gouvernants. C'est le signe d'un branle-bas général de toutes les classes besogneuses et laborieuses contre

les vieux pouvoirs politiques, militaires et religieux. Au nom de la démocratie égalitaire, ces pouvoirs sont abolis, leurs représentants destitués ou massacrés. Vient ensuite le dernier triomphe de cette démocratie industrielle, liguée avec la science matérialiste et athée. Ouvrez les yeux et regardez le règne de la Justice selon l'Instinct de la Bête. C'est vous-même qui l'avez préparé, savants, philosophes, démagogues que n'éclaire plus la lumière de l'Ame et de l'Esprit, et qui ne connaissez de la Nature que la sphère de l'Instinct, où règne la lutte pour la vie. Si ce n'est pas la guerre de tous contre tous, c'est le règne de l'envie dans la crainte, de la médiocrité dans l'égalité ; c'est la paix aveulie dans la lourdeur d'un bien-être sans amour, sans noblesse et sans beauté ; c'est le bonheur tant vanté de cette humanité abâtardie dans l'effacement de toute grandeur et dans l'universelle platitude...

Elle se croit tranquille enfin, dans son repos égoïste, cette Europe dégénérée. Mais voici que la vieille Asie et la jeune Afrique se lèvent. Elles ont contre nous d'anciens griefs. Ne les avons-nous pas traquées, envahies, spoliées, traitées comme des esclaves depuis des siècles en méprisant leurs Dieux, leurs mœurs et leurs croyances — et cela au nom du Christ ! — Tout se paye à la longue. La race jaune et la race noire se secouent et s'organisent. Armés par nous, instruits par nos

exemples, l'Inde, la Chine et le Japon ont chassé les Européens de leurs colonies. Quatre cents millions de bouddhistes ont oublié leur Bouddha et ne songent plus qu'à la vengeance. La Tartarie grouillante s'agite et demande une proie. Deux cents millions de musulmans forment leur avant-garde. Tous ces peuples, animés contre notre civilisation d'une haine implacable, justifiée par notre conduite, ne demandent qu'à se ruer sur l'Europe, et c'est l'Islam qui leur montre le chemin. Cette heure du grand choc en retour une fois venue, il sera trop tard pour rien arrêter. Un des flots de ce déluge humain viendra se heurter aux murs antiques de Jérusalem, dans la pensée confuse que c'est la plus vieille métropole religieuse de cette Europe détestée. Les chevaux tartares camperont sur le mont des Oliviers où campèrent jadis les soldats chaldéens de Sennakérib, les légions romaines de Titus, les Arabes d'Omar et les Croisés de Godefroy de Bouillon. Par une nuit pareille à celle-ci, des prêtres chrétiens réfugiés en ce village de Siloé, dans ces tombeaux de prophètes, habités aujourd'hui par des Bédouins, assisteront avec effarement à un nouveau sac de Jérusalem. Du fond de ces repaires, ils joindront leurs mains sur leur tête en s'écriant dans leur effroi et leur désespoir : « Seigneur ! Seigneur ! ô Christ, pourquoi nous as-tu abandonnés ? »

Alors, contre la Porte Dorée du Haram-ech-ché-

rif, par où entra jadis le Messie, devant cette porte toujours murée qui domine le cimetière musulman et le ravin de Cédron, ils apercevront un être surhumain. Ils verront accroupi, parmi les monuments funéraires, l'Ange exterminateur du jugement, l'Ange calme et terrible à face de bourreau, les deux bras croisés sur son glaive, attendant l'heure de frapper. A leur cri, l'Ange accroupi se lèvera, et, de la pointe de son épée flamboyante, il écrira dans les ténèbres sur les sombres murailles de Jérusalem ces trois mots qu'une main lumineuse traça jadis sur le palais de Balthasar, pendant que l'armée de Cyrus enfonçait les murs de Babylone: *Mané*, *Thécel*, *Pharès*, qui veulent dire: *Nombre*, *Poids*, *Mesure*, en d'autres termes: *Sagesse*, *Justice*, *Économie*. Alors les prêtres chrétiens comprendront leurs fautes et celles de leurs peuples et se voileront la face en pleurant, pendant que les flammes monteront sur les ruines du Saint-Sépulcre.

La sombre vision avait pris corps à mes yeux, lorsqu'un chant triste et doux s'éleva de la vallée de Josaphat. C'étaient les pèlerins russes qui revenaient de Jéricho. On ne les voyait pas, mais ils poursuivaient leur route infatigablement... la longue route qui va vers l'isba lointaine, enfouie dans la steppe immense, vers les champs de neige et les forêts de sapins qui s'étendent, interminables, jusqu'aux monts Ourals et à la mer de

Glace. Et — de la vallée de l'Ombre de la Mort — montait toujours le cantique d'espérance :

Éclaire le monde, Jérusalem nouvelle !

Fut-ce la magie de ce doux chant et de son humble mélodie ? Fut-ce la fleur d'un songe intérieur subitement éclose ? Fut-ce un reflet lointain de l'Invisible ? — Je ne sais. Mais brusquement le tableau de ma pensée changea. Après l'œuvre des ténèbres vengeresses, l'œuvre de la lumière triomphante. Après la vision du châtiment, la vision du salut. La première m'avait montré ce qu'il adviendra de Jérusalem, si la race blanche et l'Europe manquent à leur mission. Maintenant je voyais ce que sera, aux siècles lointains d'une humanité nouvelle, la Jérusalem future, reconstruite et transfigurée dans la splendeur de l'Esprit pur, de l'Ame universelle et de leur Verbe vivant, affirmés par tous les peuples de la terre.

Une forêt d'oliviers, semée de bouquets de palmes, tapissait la vallée de Josaphat transformée en un jardin magnifique. Le mont Moriah subsistait, mais rebâti en marbre blanc et couronné d'une galerie à quadruple colonnade. Un triple escalier gigantesque montait du ravin de Cédron à la Porte Dorée. Cette porte du Messie, murée pour tant de siècles, était réouverte maintenant et formait les propylées du sanctuaire avec son arche resplendissante.

Trois temples occupaient l'enceinte carrée de la terrasse.

Sur l'emplacement de la mosquée d'Omar s'élevait un édifice de même forme, recouvert d'une mosaïque polychrome et d'une coupole d'azur étincelant.

A son sommet, le Croissant d'or surmontant la Croix reproduisait le signe d'Hermès.

Sur le porche oriental on lisait : *Les enfants d'Israël, du Christ et de l'Islam ont élevé ce Temple au Dieu des nations.* Cette inscription en hébreu, en grec, en latin, en arabe, se répétait dans toutes les langues de la terre, au-dessus des quatre portes du temple. On lisait en hébreu sur le tambour de la coupole : *Que Dieu attire en douceur Japhet et qu'il loge dans les tabernacles de Sem*, et ces mots encore : *L'œuvre du Rocher est parfaite, car toutes ses voies sont la justice même.*

Sur la partie droite de la terrasse se profilait un temple oblong, rappelant par sa forme les temples égyptiens et grecs. Ses pierres fauves étaient d'une couleur si chaude, qu'il semblait pétri de soleil. Les colonnes élancées glorifiaient un ordre nouveau d'architecture. Elles fleurissaient en corolles de lis, en volutes de palmes. Sur le frontispice, on voyait une femme divine évoquant de ses bras étendus un peuple de dieux, de déesses et d'âmes. On lisait sur la frise : Je suis *Hèvè-Isis-Ionah*, l'*Épouse de Dieu*, l'*Ame du Monde*, la *Lumière in-*

créée. C'est ici le temple de la Nature céleste. Seuls les purs et les voyants entrent en moi.

Un troisième temple s'élevait entre les deux autres, au fond du sanctuaire. Grandiose basilique, cathédrale splendide. Elle semblait d'albâtre transparent et comme éclairée d'une lumière intérieure. La grande tour du transept dominait l'édifice et montrait à son sommet un cercle de prophètes qui supportait de ses bras levés une rotonde couronnée par le Christ. Une forêt de flèches et de tourelles s'élevait des toitures. Mais voici la grande merveille. Un sculpteur titanesque y avait suspendu, dans un désordre superbe, une armée d'anges et d'archanges, les ailes ouvertes et palpitantes, comme si ces messagers divins avaient apporté la cathédrale dans l'ouragan de leur vol. Sur le tympan du grand porche, ouvert à l'Orient, on lisait : *Je suis le Verbe vivant de l'Humanité en qui se retrouvent tous les fils de Dieu. Je parle par mille bouches et pourtant je suis Un. C'est ici le temple de la Résurrection.*

Une foule immense affluait par les escaliers des propylées et pénétrait au sanctuaire par la Porte Dorée. Le noir était banni de leurs vêtements de fête. On n'y voyait que des robes de pourpre, d'hyacinthe et de neige. Des fanfares résonnaient. Des chœurs se répondaient du fond des temples, au son des orgues et des harpes. Et chaque temple avait sa voix : *Gloire à Jérusalem !* disait le temple

du Dieu des nations. *Moi qui fais enfanter les autres, ne ferai-je pas enfanter Sion ? — Gloire à Jérusalem !* répondait le temple de la Résurrection. *On appellera tes murailles : Salut ! et tes portes : Louange !* Et, du fond du temple d'Isis-Ionah, des voix célestes de femmes chantaient : *Paix aux peuples... aux âmes harmonie et lumière ! Tout ce qui passe n'est qu'un symbole. C'est ici la Terre nouvelle, image des cieux qui ne passent point...*

... Quand je sortis de mon rêve éveillé, je ne vis plus que la masse noire du mont Moriah dressée comme un bloc dans les ténèbres. Mais je m'aperçus que mes compagnons avaient subi, chacun à sa manière, la magie du chant slave. Le pâtre bédouin avait interrompu sa mélopée... Son bâton d'épine sauvage étendu sur la vallée, il écoutait les dernières notes du cantique. Le drogman Morkos, dormant à demi, écarquillait les yeux. Quant au frère Luc, il avait laissé glisser son rosaire sur sa cape brune et semblait plongé dans un ravissement extatique. Les voix se perdaient du côté de Gethsémani vers la porte Saint-Étienne. Enfin tout se tut, et, comme pour résumer ses graves pensées, le frère Luc se tourna vers le drogman.

— Tu sais, Morkos, je crois que beaucoup de ces Russes iront en paradis !

Le prudent Morkos ne répondit rien. Mais j'ajoutai en me levant :

— J'en suis bien sûr.

Et nous rentrâmes en silence dans les sombres murs de Jérusalem.

L'AME D'ORIENT ET D'OCCIDENT

ÉPILOGUE EN MER

L'AME D'ORIENT ET D'OCCIDENT

(ÉPILOGUE EN MER)

A bord d'un bateau du *Loyd*, en quittant Beyrouth.

En mer de nouveau ! — Sur la côte lointaine, dont le navire s'éloigne à toute vapeur, l'opulente capitale syrienne s'étage avec son port imposant, ses maisons peintes en jaune, en bleu, en vert, et ses vérandas orientales aux larges arcades.

Les lieux parcourus en ces dernières semaines défilent devant moi en un panorama rapide : le Liban, Baalbec, l'Anti-Liban, Damas et la côte de Syrie, de Beyrouth au Carmel. La Terre Sainte n'est plus qu'une ligne ondulée qui fuit sur la mer à chaque ronflement de l'hélice, et mon dernier regard voudrait savourer encore une fois toutes ces belles chevauchées matinales au rythme berceur du flot marin, ces galops frémissants sur les plages dans la frange nacrée des vagues, et cette lente montée vers les dômes bleus de la Galilée, où les

iris violets et les lis au cœur noir fleurissent jusqu'au sommet des montagnes... Mais les images des choses vues se condensent en pensées. Tout mon voyage dans le Levant se résume maintenant dans mon esprit en quelques traits. Une impression domine toutes les autres, c'est l'abîme qui sépare l'âme de l'Orient de l'âme de l'Occident.

On ne peut le nier, les races errantes d'Afrique et d'Asie portent au front un point de lumière, la marque mystérieuse du doigt de Dieu. Profondément ignorantes sous leurs superstitions et leurs vices, elles n'en ont pas moins le culte naïf de ce monde divin dont nous avons la nostalgie douloureuse. Elles rêvèrent sans les comprendre, avec une ferveur inextinguible, les lieux saints et les symboles sacrés. Elles cherchent obscurément dans leurs adorations et leurs rêves la finale harmonie, la vérité totale dont la prophétique affirmation dort aux vieux sanctuaires. Et c'est pourquoi il y a comme une grande lumière éparse dans ces âmes immobiles. Ce sont des âmes primitives d'enfants, des âmes de foi et d'attente.

Qu'ils sont autres, nos pays de civilisation extrême et surchauffée, nos peuples fiévreux de l'Occident, avec leurs phares, leurs observatoires, leurs forteresses formidables, leurs canons meurtriers et leurs usines haletantes, leurs vaisseaux cuirassés et leurs locomotives, où l'eau et le feu. enne-

mis accouplés, travaillent en rugissant sous la main de l'homme ! Qu'ils sont divers des sages d'autrefois, nos savants avec leur chimie subtile et leur vivisection féroce ! Ah ! certes, toute cette race de Japhet porte en main la torche de Prométhée, et son front se hérisse des flammes rouges, signe audacieux de Lucifer défiant l'Univers et Dieu lui-même ! — Mais, ne nous y trompons pas, cette race de Japhet porte aussi sur son visage l'ombre noire, le froncement fatal, signe de Satan, c'est-à-dire l'orgueil du grand Négateur qui ne sait plus aimer, parce qu'il a cessé de croire, et qui ne croit plus parce qu'il a cessé de voir le Divin avec les yeux de l'Ame, celui dont le cœur est rongé et divisé contre lui-même, le regard obscurci par l'envie destructrice, le cœur paralysé par cette fureur secrète, vengeresse de toutes les passions mauvaises.

Oui, le Lucifer moderne, entouré de toutes les puissances de la matière asservie, mais dépouillé des pouvoirs célestes de l'Ame, est aujourd'hui comme écrasé sous le poids de ses découvertes et de son implacable génie.

Ames d'Orient et d'Occident, qui reflétez les deux pôles de la Vérité, quand donc vous déciderez-vous à regarder l'une dans l'autre ? J'entends celle de l'Occident dire à sa sœur : « Laisse-nous, ta foi est morte, tu n'es plus que poussière ; à moi l'avenir ! » Et celle de l'Orient répond : « Va toujours ;

ta science est maudite, elle mène au suicide ; moi j'ai la paix dans l'Éternel. » Et moi, je leur dirai : « Pourquoi vous méconnaître ainsi ? Cherchez et osez regarder plus avant dans l'adversaire — et en vous-mêmes ! Croyants, vous n'avez pas encore assez de foi ; rationalistes, vous n'avez pas encore été jusqu'au bout de votre raison. Saint Thomas d'Aquin a dit : « La foi est le courage de l'esprit qui s'élance en avant, sûr de trouver la vérité. » Magnifique parole, que revendiquent toutes les libres pensées et toutes les fois libres. Et, de nos jours, Claude Bernard s'est écrié : « Je suis sûr qu'un jour le physiologiste, le poète et le philosophe parleront la même langue et s'entendront tous. » Ou la Vérité est une, ou elle n'est pas. La vraie Science ne s'illumine et ne s'explique que par la Conscience, et n'est rien sans elle que de la dynamite au poing d'un aveugle. La vraie Lumière qui est la Sagesse rayonne l'Amour, et l'Amour vrai enfante la Lumière. Peut-être le saurez-vous un jour, âmes d'Orient et d'Occident, mères ennemies qui ne trouverez que l'une par l'autre le salut de vos enfants.

D'aucuns prétendent qu'au sanctuaire bouddhiste de Lassa, dans le Thibet et, mieux encore, au sanctuaire brahmanique d'Agartha, dans l'Inde, au cœur desquels les Européens ne pénètrent jamais, une sagesse très antique et très précieuse est conservée et jalousement gardée. J'ignore si cela est vrai ;

mais peut-être que si l'Europe sait lui parler, l'Asie saura lui répondre par ces sanctuaires. Ce qui est certain, c'est que la science occidentale actuelle, non éclairée par les facultés supérieures de l'Ame et par les principes intellectuels de l'Esprit pur, se montre impuissante, malgré ses bienfaits matériels, à consoler l'individu autant qu'à organiser la société. D'autre part, ceux qui demanderaient une révélation quelconque aux clergés réunis de tous les cultes chrétiens, clergés plus préoccupés de leurs privilèges que des problèmes qui agitent le monde, se réserveraient une amère déception. Ils ne trouveront qu'une tradition desséchée, une lettre morte, des dogmes contradictoires, des rites devenus impuissants à force de s'user, des symboles matériels privés de l'esprit qui les a créés. Ossements qui attendent, pour se revêtir de chair et pour revivre, le souffle de quelque nouvel Ézéchiel. En vérité, il ne s'agit de rien moins que d'une régénération complète de l'Europe par une réforme intellectuelle et spirituelle. A ceux qui croient qu'une société peut se refaire par une œuvre purement politique ou par des décrets pontificaux, il faudrait répondre par la parole de l'Ange fulgurant que Marie-Madeleine aperçut dans le sépulcre vide du Christ : « Il est ressuscité, il n'est plus ici ! »

Mais déjà le raz de Beyrouth et la chaîne du

Liban couverte de neige s'effacent derrière le sillage du navire... l'immensité liquide envahit l'horizon, nous roulons au large... et tout l'Orient n'est plus qu'un rêve. — Adieu donc, fauve Égypte, terre de l'antique initiation, et toi, Grèce de marbre, chère à mon cœur, terre sacrée de la Beauté, et toi aussi, triste Palestine, pâle encore du frisson divin qui a passé sur toi ! Après tant d'autres, je suis venu boire à vos sources et me retremper dans vos temples. Je ne vous reverrai plus... Ma route va vers l'Occident, vers les terres nouvelles, vers l'avenir qui doit être l'accomplissement du passé. Des frères connus et inconnus me rappellent au combat de la vie. Dussé-je voir mes forces défaillir et succomber avant ma tâche faite, je ne vous oublierai pas. D'avance j'ai contemplé en vous les terres promises. Vous avez avivé en moi ce que mon désir cherchait en vous.

La trinité de Thèbes, d'Éleusis et de Jérusalem n'est-elle pas la trinité éternelle de la Science, de l'Art et de la Religion, fondus et transfigurés dans la Vie intégrale ?

J'ai frayé trois routes. Que d'autres y marchent librement, et je suis sûr qu'ils se rencontreront sur la même cime.

Aujourd'hui plus que jamais « l'Esprit souffle où il veut ». Avant tout, chaque race, chaque peuple, chaque homme doit chercher en lui-même son Orient et son Occident, la terre d'où il vient et le

ciel où il va. Alors seulement, ayant trouvé l'Orient de l'Ame, nous pourrons nous écrier avec certitude en nous tournant vers l'Orient de notre planète, berceau prédestiné de la religion universelle et clef mystérieuse de l'avenir: *Ex Oriente Lux!*

FIN

TABLE

DÉDICACE (A la jeunesse libre)..... 1
PRÉFACE..... II

EX ORIENTE LUX !

(*Prologue en mer*)..... 1

LIVRE PREMIER

L'ÉGYPTE MUSULMANE

I. Le Caire et ses bazars. La Ghawazzi. Musiques nocturnes..... 31
II. Les tombeaux des Khalifes. La conquête arabe. 43
III. La mosquée de Sultan Hassan. Mahomet et le génie de l'Islam..... 49

LIVRE II

L'ÉGYPTE ANCIENNE

I. L'Arche de la Science et de la Religion..... 67
II. Les symboles primordiaux : la Pyramide, le Sphinx, le Phénix et le Soleil ailé..... 76
III. Les ruines de Memphis et le colosse de Ramsès II..... 93
IV. Abydos. La religion d'Osiris. Le culte des morts et le voyage de l'Ame..... 105

V. Le temple de Dendérah et le panthéon égyptien. 129
VI. Thèbes. Grandeur et décadence des Pharaons. 139
VII. L'île de Philæ. Le drame sacré d'Isis et d'Osiris..... 151

LIVRE III

LA GRÈCE HÉROÏQUE ET SACRÉE

I Corfou. L'Ame grecque..... 171
II. Olympie. Les jeux héroïques..... 189
III. L'Acropole et le théâtre de Bacchus. Pallas et la tragédie..... 210
IV. Éleusis. Le drame sacré de Dèmètèr et de Perséphone..... 230

LIVRE IV

EN TERRE SAINTE

I. Jaffa. La montée..... 307
II. Coup d'œil sur Jérusalem. Les trois mondes ennemis: Juifs, Musulmans et Chrétiens.... 320
III. Visite au Saint-Sépulcre..... 333
IV. La mosquée d'Omar. Le temple de Jérusalem et son histoire..... 343
V. Vers le Jourdain. Printemps au désert..... 387
VI. Nuit à Jéricho. La voix des Prophètes..... 397
VII. Crépuscule dans la vallée de Josaphat. La Jérusalem future..... 409

L'AME D'ORIENT ET D'OCCIDENT

(*Épilogue en mer*)..... 427

ÉMILE COLIN ET Cie — IMPRIMERIE DE LAGNY